BIBLIOTHÈQUE

LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE

PAR

C. L. F. PANCKOUCKE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE,
Rue des Poitevins, n. 14.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE CICÉRON

DE LA DIVINATION

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. DE GOLBERY

Conseiller à la cour royale de Colmar, Député.

DU DESTIN

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. J. MANGEART

Professeur de philosophie.

PARIS

C. L. F. PANCKOUCKE

MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR

ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14

M DCCC XXXVII.

DE

LA DIVINATION

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. DE GOLBERY

CONSEILLER A LA COUR ROYALE DE COLMAR,
DÉPUTÉ.

PRÉFACE.

La *Divination* est l'un des derniers ouvrages de Cicéron; elle suivit de près le traité *de la Nature des dieux*, qu'elle était destinée à compléter.

La pensée du philosophe s'y révèle tout entière : on y reconnaît la force du génie, qui, sans le secours d'aucune révélation, s'est fait une juste idée de la grandeur, de la majesté, de l'unité de Dieu.

Il ne faut donc pas s'étonner si les premiers chrétiens ont multiplié les exemplaires de la *Divination*, et s'ils en ont recommandé la lecture, car c'était un antidote contre les superstitions aveugles de leurs persécuteurs. Ceux-ci voulurent faire détruire, par un sénatus-consulte, les traités *de la Nature des dieux* et *de la Divination*. En 302, sous le règne de Dioclétien, ces ouvrages de Cicéron furent jetés sur le bûcher avec les livres saints.

Les ennemis de Cicéron cherchent à le constituer en contradiction avec lui-même; ils se prévalent de ce que, dans *les Lois*, liv. II, ch. 13, ce grand homme d'état défend la divination, de ce qu'il en démontre l'existence par les argumens qu'il réfute dans le traité que nous publions. Il est vrai qu'il y a dans sa réponse à Atticus de la véhémence et même de la conviction, et l'objection serait embarrassante si l'on ne se souvenait que le livre *des Lois* avait pour objet l'organisation de la république avec son culte, ses croyances et ses cérémonies extérieures. Il importait au publiciste que les croyances populaires fussent respectées; et cette préoccupation est si peu contraire à ce que nous lisons dans la *Divination*, qu'ici encore,

au ch. 33 du liv. II, à l'endroit même où il prouve combien est absurde la superstition sur la manière dont mangent les poulets sacrés. Il ajoute :

« Néanmoins, pour satisfaire à l'opinion du vulgaire, et pour s'en servir dans les grandes occasions conformément à l'intérêt de l'état, on a conservé ces pratiques, cette religion, cette discipline, ce droit des augures, cette autorité du collège. Aussi les consuls P. Claudius et L. Junius furent-ils dignes de tous les supplices pour s'être embarqués contre les auspices. Il fallait obéir à la religion et ne pas rejeter si dédaigneusement les usages de nos ancêtres : si l'un a été condamné par arrêt du peuple, si l'autre s'est donné la mort, je n'y vois qu'une juste punition de leur faute. »

Certes, si ce passage se trouvait partout ailleurs que dans le traité *de la Divination*, on s'en servirait comme de celui *des Lois* : on opposerait à Cicéron une contradiction de plus, et cependant rien ne serait plus injuste. La pensée est toujours la même : respect de l'homme d'état aux croyances et aux pratiques des ancêtres, libre examen du philosophe. Que de fois, dans le cours de ce livre, nous lisons : *Vous êtes mon frère..... nous sommes seuls*, etc., etc.

Je ne crois pas que le but de ce traité fût d'accuser d'imposture tous les membres de l'aristocratie romaine; il renferme plutôt l'histoire des croyances populaires; il dit comme elles ont pénétré dans l'état, il recherche l'origine de quelques-unes, et cite des exemples de toutes. Sous ce dernier rapport, il est d'une lecture fort intéressante; d'ailleurs, nous aimons à retrouver dans le paganisme quelques superstitions qui ne sont pas encore éteintes; par exemple, la théorie des rêves et les généthliaques. Après avoir comparé les argumens aux argumens, selon la méthode de l'Académie; après avoir laissé à ses lecteurs le soin d'en porter un jugement libre et non prévenu, Cicéron s'abandonne, dans ce dernier chapitre, à une des plus sublimes inspirations de son noble génie. C'est, sous le rapport du style, l'un des plus beaux morceaux de l'antiquité.

Les critiques auxquels le traité *de la Divination* doit les meilleures corrections, sont Davies, Hottinger, Rath, Kayser, Moser, et le célèbre Creutzer. Moser s'est rendu l'interprète de M. Creutzer. Ce savant a fait depuis long-temps une étude spéciale de son auteur : il a suivi dans la *Divination* les principes de critique qui avaient présidé à l'édition *des Lois* et à celle *de la République*, entreprises avec le même collaborateur et sous les mêmes auspices. Il s'est beaucoup attaché aussi à un programme universitaire de M. Creutzer : *Philosophorum veterum loci de Providentia divina itemque de Fato emendantur et explicantur.*

En 1709, l'abbé Regnier Desmarais, secrétaire de l'Académie française, donna une traduction de la *Divination :* les nombreux contre-sens qu'on y remarque ne sont rachetés par aucune qualité essentielle. Toutefois, cette traduction demeura sans rivale pendant plus d'un siècle, et fut toujours réimprimée ; quelquefois même, sous prétexte de la corriger, les éditeurs renchérissaient sur les méprises de l'abbé Desmarais : ils envoyaient, par exemple, Paul-Émile faire la guerre au roi de Perse. Le commentateur Hottinger ne garde aucun ménagement envers ce malencontreux travail ; il pousse même beaucoup trop loin sa réprobation, lorsqu'il dit : *Plane autem ridiculus est interpres francogallus.*

Il ne peut plus être question de l'abbé Regnier Desmarais aujourd'hui, et le facile avantage de le remplacer dans le monde savant a été enlevé à ses successeurs par un homme d'un mérite supérieur, qui eût effacé par son talent, son érudition et son style les plus habiles devanciers, s'il en eût trouvé a faire oublier.

M. J.-V. Le Clerc a donné, en 1826, une traduction nouvelle de la *Divination*. C'est à la fois un ouvrage de science et de goût ; ce sont de grandes lettres de naturalité données à Cicéron dans la littérature française. Sans jamais s'écarter du texte, son interprète a été toujours élégant, toujours éloquent : on croirait lire une composition originale.

Loin de nous la folle prétention de disputer à cet ouvrage un mérite si bien acquis ! qu'il conserve sa prééminence : notre travail n'a d'autre but que de constater quelques progrès philologiques du texte. Depuis l'apparition du livre de M. V. Le Clerc, ont été imprimées les éditions de Creützer et de Moser. Ce dernier a publié une excellente traduction allemande où se réflètent les opinions défendues dans son commentaire, et nous avons pensé que c'était assez de quelques divergences d'opinion, de quelques leçons différentes, pour que l'on pût hasarder un nouvel essai. Nous avons d'ailleurs accordé une grande importance aux notes, et nous les avons puisées dans les ouvrages de Niebuhr, d'Ottfried Müller, de Creutzer, etc., etc.; enfin deux papyrus rapportés d'Égypte par l'illustre Champollion, nous ont paru de nature à jeter quelque jour sur les superstitions chaldéennes. Puissent ces divers travaux, entrepris et approfondis consciencieusement, nous absoudre du reproche d'une présomption à laquelle nous ne nous sommes jamais abandonné !

M. T. CICERONIS

DE DIVINATIONE

LIBER PRIMUS.

I. Vetus opinio est, jam usque ab heroicis ducta temporibus, eaque et populi romani et omnium gentium firmata consensu, versari quamdam inter homines divinationem, quam Græci μαντικὴν appellant, id est, præsensionem et scientiam rerum futurarum. Magnifica quidem res, et salutaris, si modo est ulla; quaque proxime ad deorum vim natura mortalis possit accedere. Itaque ut alia nos melius multa, quam Græci, sic huic præstantissimæ rei nomen nostri a divis, Græci, ut Plato interpretatur, a furore duxerunt. Gentem quidem nullam video neque tam humanam atque doctam, neque tam immanem tamque barbaram, quæ non significari futura, et a quibusdam intelligi prædicique posse censeat. Principio Assyrii, ut ab ultimis auctoritatem repetam, propter planitiem magnitudinemque regionum, quas incolebant, quum cœlum ex omni parte patens atque apertum intuerentur, trajectiones motusque stellarum

DE
LA DIVINATION

PAR M. T. CICÉRON.

LIVRE PREMIER.

I. Il est une antique croyance, qui remonte jusqu'aux temps héroïques, et qui se trouve confirmée par le consentement du peuple romain et de toutes les nations; c'est que quelques hommes sont doués d'une certaine faculté de divination. Les Grecs l'appellent μαντικὴ [1], ce qui signifie le pressentiment, la science des choses futures. Science sublime et salutaire, si toutefois elle existe : c'est par elle que la nature humaine se rapproche le plus de la divinité; et comme il est beaucoup de choses que nous faisons mieux que les Grecs [2], à Rome ce premier de tous les arts a reçu son nom de celui des dieux, tandis que les Grecs, selon l'interprétation de Platon, lui en ont trouvé un dans *la fureur*. Je n'ai pas encore vu de nation, si éclairée, si savante qu'elle fût, ou plutôt je n'en ai pas vu de si grossière, de si barbare, qu'elle ne reconnût à quelques-uns la faculté de comprendre et de prédire les choses futures. Et pour remonter aux origines, les Assyriens [3] ont observé le mouvement des astres, parce que l'étendue de leurs plaines montrait à découvert un ciel dont on apercevait toutes

observaverunt; quibus notatis, quid cuique significaretur, memoriæ prodiderunt. Qua in natione Chaldæi, non ex artis, sed ex gentis vocabulo nominati, diuturna observatione siderum, scientiam putantur effecisse, ut prædici posset, quid cuique eventurum, et quo quisque fato natus esset. Eamdem artem etiam Ægyptii longinquitate temporum innumerabilibus pæne sæculis consecuti putantur. Cilicum autem, et Pisidarum gens, et his finitima Pamphylia, quibus nationibus præfuimus ipsi, volatibus avium cantibusque, ut certissimis signis, declarari res futuras putant. Quam vero Græcia coloniam misit in Æoliam, Ioniam, Asiam, Siciliam, Italiam, sine Pythio, aut Dodonæo, aut Hammonis oraculo? aut quod bellum susceptum ab ea sine consilio deorum est?

II. Nec unum genus est divinationis publice privatimque celebratum. Nam, ut omittam ceteros populos, noster quam multa genera complexus est? Principio, hujus urbis parens, Romulus, non solum auspicato urbem condidisse, sed ipse etiam optimus augur fuisse traditur. Deinde auguribus et reliqui reges usi; et exactis regibus, nihil publice sine auspiciis nec domi, nec militiæ gerebatur. Quumque magna vis videretur esse et in impetrandis consulendisque rebus, et in monstris interpretandis ac procurandis, in aruspicum disciplina; omnem hanc ex Etruria scientiam adhibebant, ne genus esset ullum divinationis, quod neglectum ab

les parties : leurs remarques les mirent à même de retenir ce que le destin promettait à chacun. Chez cette nation, se trouvaient les Chaldéens [4] : ce n'est point leur art qui les a fait ainsi nommer, ce nom est celui de leur peuple ; ils passaient pour avoir créé, au moyen d'une longue observation des astres, une science qui sert à prédire à chacun son avenir, et à faire connaître sous l'empire de quel destin il est né. On croit que les Égyptiens aussi [5] ont appris cet art par des observations répétées à travers des siècles innombrables. Quant aux Ciliciens, aux Pisidiens, et à leurs voisins les Pamphyliens, nations que j'ai gouvernées [6], ils pensent que les signes les plus certains pour connaître les évènemens futurs sont le vol et le chant des oiseaux. La Grèce a-t-elle jamais envoyé une colonie en Éolie, en Ionie, en Asie, en Sicile, en Italie, sans avoir consulté l'oracle Pythien, ou celui de Dodone, ou celui d'Hammon [7] ? a-t-elle jamais entrepris une guerre sans le conseil des dieux ?

II. On ne s'en est tenu à un seul genre de divination ni dans les affaires publiques, ni dans celles des particuliers ; et sans aller chercher des exemples chez les autres peuples, combien d'espèces n'en avons-nous pas ? Romulus, le père de notre cité, ne se borna point à prendre les auspices au moment de la fondation, il fut, dit-on, le meilleur augure de son temps. Les rois, ses successeurs, ont eu recours aux augures [8], et après l'expulsion des rois, on n'entreprit, sans les auspices, aucune affaire publique, ni dans la ville, ni à l'armée. Ce n'est pas tout ; l'art des aruspices [9] ayant paru exercer une grande influence sur la marche et la direction des affaires, sur l'interprétation et l'expiation des prodiges, on emprunta à l'Étrurie toute cette science, afin qu'on

iis videretur. Et, quum duobus modis animi, sine ratione et scientia, motu ipsi suo, soluto et libero, incitarentur; uno furente, altero somniante: furoris divinationem Sibyllinis maxime versibus contineri arbitrati, eorum decem interpretes delectos e civitate esse voluerunt. Ex quo genere sæpe hariolorum etiam et vatum furibundas prædictiones, ut Octaviano bello, Cornelii Culleoli, audiendas putaverunt. Nec vero somnia graviora, si quæ ad rempublicam pertinere visa sunt, a summo consilio neglecta sunt. Quin etiam memoria nostra templum Junonis Sospitæ L. Julius, qui cum P. Rutilio consul fuit, de senatus sententia refecit ex Cæciliæ, Balearici filiæ, somnio.

III. Atque hæc, ut ego arbitror, veteres, rerum magis eventis moniti, quam ratione docti, probaverunt. Philosophorum vero exquisita quædam argumenta, cur esset vera divinatio, collecta sunt. E quibus, ut de antiquissimis loquar, Colophonius Xenophanes, unus, qui deos esse diceret, divinationem funditus sustulit. Reliqui vero omnes, præter Epicurum, balbutientem de natura deorum, divinationem probaverunt; sed non uno modo. Nam quum Socrates, omnesque Socratici, Zenoque, et hi, qui ab eo essent profecti, manerent in antiquorum philosophorum sententia, vetere academia et peripateticis consentientibus; quumque huic rei magnam auctoritatem Pythagoras jam ante tribuisset, qui etiam ipse augur

ne pût pas dire qu'aucun genre de divination eût été négligé. Il est pour l'âme deux genres d'excitation ; elle agit de son propre mouvement, sans le secours du raisonnement ni de la science, soit par une inspiration voisine de la fureur, soit qu'elle s'abandonne au sommeil. On a pensé que les vers sibyllins[10] contenaient au plus haut degré cette fureur d'inspiration ; aussi nos ancêtres ont choisi dans Rome dix interprètes. Il faut ranger dans la même catégorie, et leur accorder quelque foi, les prédictions inspirées des devins et des prophètes, par exemple, celle de Cornelius Culleolus, dans la guerre octavienne[11]. Le pouvoir suprême n'a pas non plus négligé les songes importans, quand ils avaient rapport à la république. De nos jours même, L. Julius, qui fut consul avec P. Rutilius[12], a érigé, de l'avis du sénat, un temple à Junon Sospita[13], à cause d'un songe de Cécilia, la fille de Balearicus[14].

III. Je crois, pour ma part, que l'approbation donnée par les anciens à ces croyances, venait beaucoup plus des avertissemens qu'ils avaient reçus des faits, que des lumières de la raison. Néanmoins, on a réuni d'excellens argumens des philosophes sur la vérité de la divination ; et pour commencer par ce qu'il y a de plus ancien, je dirai que de tous ceux qui ont reconnu l'existence des dieux, Xénophane de Colophon[15] est le seul qui ait nié la divination. Du reste, à l'exception d'Épicure, qui a balbutié je ne sais quoi sur la nature des dieux, tous les autres ont rendu hommage à cette science, mais chacun à sa manière. Socrate et tous ses disciples, Zénon et ceux qui ont suivi ses traces, sont demeurés fidèles en ce point à l'opinion des anciens philosophes, partagée par la vieille académie et les péripatéticiens ; Pythagore lui a

vellet esse; plurimisque locis gravis auctor Democritus præsensionem rerum futurarum comprobaret : Dicæarchus peripateticus cetera divinationis genera sustulit, somniorum et furoris reliquit; Cratippusque familiaris noster, quem ego parem summis peripateticis judico, iisdem rebus fidem tribuit, reliqua divinationis genera rejecit. Sed quum stoici omnia fere illa defenderent, quod et Zeno in suis commentariis quasi semina quædam sparsisset, et ea Cleanthes paullo uberiora fecisset : accessit acerrimo vir ingenio Chrysippus, qui totam de divinatione duobus libris explicavit sententiam, uno præterea de oraculis, uno de somniis; quem subsequens, unum librum Babylonius Diogenes edidit, ejus auditor; duo Antipater; quinque noster Posidonius. Sed a stoicis, vel princeps ejus disciplinæ, Posidonii doctor, discipulus Antipatri, degeneravit Panætius : nec tamen ausus est negare, vim esse divinandi, sed dubitare se dixit. Quod illi in aliqua re, invitissimis stoicis, stoico facere licuit, id, nos ut in reliquis rebus faciamus, a stoicis non concedetur? præsertim quum id, de quo Panætio non liquet, reliquis ejusdem disciplinæ solis luce videatur clarius. Sed hæc quidem laus academiæ præstantissimi philosophi judicio et testimonio comprobata est.

IV. Etenim nobismet ipsis quærentibus, quid sit de divinatione judicandum, quod a Carneade multa acute et copiose contra stoicos disputata sint, verentibusque, ne temere vel falsæ rei, vel non satis cognitæ, assen-

donné une grande autorité, par cela seul qu'il voulut être augure lui-même; Démocrite, auteur fort grave, affirme en plusieurs endroits qu'il existe un pressentiment des choses futures : Dicéarque le péripatéticien[16], qui ne veut pas de la divination en général, a respecté celle qui nous vient de l'inspiration ou du sommeil; et mon ami Cratippe[17], que j'estime à l'égal des premiers péripatéticiens, a pensé de même, en niant, comme lui, les autres genres de divination. Quant aux stoïciens, ils les ont presque tous défendus : Zénon a jeté dans ses mémoires le germe de cette doctrine, que Cléanthe[18] a fécondée; puis est venu Chrysippe[19], homme d'un esprit très-distingué, qui a su expliquer en deux livres toute l'histoire de la divination : dans l'un, il est parlé des oracles; dans l'autre, des songes. Diogène de Babylone[20], qui avait été son disciple, en publia un; Antipater deux, et notre Posidonius cinq. Mais Panétius[21], le disciple d'Antipater, et stoïcien du premier rang, Panétius, le maître de Posidonius, s'est beaucoup écarté du sentiment de sa secte, et sans oser nier la divination d'une manière absolue, il a dit qu'il en doutait. Eh bien, ce qu'il a pu faire, lui, stoïcien, au grand dépit des stoïciens, ils ne nous le permettraient pas à nous sur tout le reste, et cela quand le point sur lequel Panétius n'osait se décider, paraît à tous les autres stoïciens plus clair que la lumière du soleil. C'est toujours une grande gloire pour l'académie, que ce jugement et cette approbation d'un aussi grand philosophe.

IV. Quand je me demande ce qu'il faut penser de la divination, et que je réfléchis à tout ce que Carnéade[22] a prodigué d'esprit et d'éloquence contre les stoïciens, je crains de donner mon assentiment à des notions fausses

tiamur: faciendum videtur, ut diligenter etiam atque etiam argumenta cum argumentis comparemus, ut fecimus in his tribus libris, quos de Natura deorum scripsimus. Nam quum omnibus rebus temeritas in assentiendo errorque turpis est, tum in eo loco maxime, in quo judicandum est, quantum auspiciis, rebusque divinis, religionique tribuamus: est enim periculum, ne aut, neglectis iis, impia fraude, aut, susceptis, anili superstitione obligemur.

V. Quibus de rebus et alias sæpe, et paullo accuratius nuper, quum essem cum Q. fratre in Tusculano, disputatum est. Nam quum ambulandi causa in Lyceum venissemus (id enim superiori gymnasio nomen est): Perlegi, ille inquit, tuum paullo ante tertium de Natura deorum; in quo disputatio Cottæ, quanquam labefactavit sententiam meam, non funditus tamen sustulit. — Optime vero, inquam: etenim ipse Cotta sic disputat, ut stoicorum magis argumenta confutet, quam hominum deleat religionem. — Tum Quintus, Dicitur quidem istuc, inquit, a Cotta, et vero sæpius: credo, ne communia jura migrare videatur; sed studio contra stoicos disserendi deos mihi videtur funditus tollere. Ejus orationi, non sane desidero, quod respondeam: satis enim defensa religio est in secundo libro a Lucilio; cujus disputatio tibi ipsi, ut in extremo tertio scribis, ad veritatem est visa propensior. Sed, quod prætermissum est in illis libris, credo, quia commodius arbitratus es,

ou trop peu constatées, et il me semble qu'il faut apporter un soin particulier à comparer les argumens aux argumens, comme je l'ai fait dans les trois livres que j'ai rédigés sur la *Nature des dieux*. En tout, il y a quelque honte à donner trop légèrement son assentiment, et à s'abandonner à l'erreur; mais il faut bien plus de réserve encore quand il s'agit de décider s'il convient d'ajouter foi aux auspices, aux choses divines, à la religion : car en les dédaignant nous risquons le reproche d'une coupable impiété[23]; en les adoptant, celui de croire aux superstitions des bonnes femmes.

V. Il m'est souvent arrivé de discuter ces sortes de questions : dernièrement, me trouvant à Tusculum avec mon frère Quintus, nous l'avons fait avec plus de soin encore qu'à l'ordinaire. Le désir de la promenade nous avait conduits au Lycée : c'est le nom que je donne à mon gymnase supérieur[24]. Je viens, me dit-il, d'achever la lecture de votre troisième livre de la *Nature des dieux*; les argumens de Cotta, quoiqu'ils aient ébranlé mon opinion, ne l'ont cependant pas entièrement détruite. — Cela n'est pas étonnant, lui répondis-je; les raisonnemens de Cotta, en effet, sont plutôt destinés à réfuter les argumens des stoïciens qu'à détruire la religion des hommes. — Il est vrai, repartit Quintus, que Cotta prend soin de le répéter souvent, de peur de paraître toucher aux croyances générales[25]; mais il me semble que dans son ardeur à disserter contre les stoïciens, il anéantit complètement les dieux. Je ne suis pas embarrassé de trouver réponse à ces discours; la religion est assez bien défendue au second livre par Lucilius, dont l'argumentation, comme vous le dites vous-même à la fin du troisième, vous paraît s'approcher le plus de

separatim id quæri, deque eo disseri, id est, de divinatione, quæ est earum rerum, quæ fortuitæ putantur, prædictio atque præsensio, id, si placet, videamus, quam habeat vim, et quale sit. Ego enim sic existimo : si sint ea genera divinandi vera, de quibus accepimus, quæque colimus, esse deos; vicissimque, si dii sint, esse, qui divinent.

. . . .

VI. — Arcem tu quidem stoicorum, inquam, Quinte, defendis, si quidem ista sic reciprocantur, ut et, si divinatio sit, dii sint, et, si dii sint, sit divinatio. Quorum neutrum tam facile, quam tu arbitraris, conceditur. Nam et natura significari futura sine deo possunt; et, ut sint dii, potest fieri, ut nulla ab iis divinatio generi humano tributa sit. — Atque ille, Mihi vero, inquit, satis est argumenti, et esse deos, et eos consulere rebus humanis, quod esse clara et perspicua divinationis genera judico. De quibus quid ipse sentiam, si placet, exponam, ita tamen, si vacas animo, neque habes aliquid, quod huic sermoni prævertendum putes. — Ego vero, inquam, philosophiæ, Quinte, semper vaco : hoc autem tempore, quum sit nihil aliud, quod libenter agere possim, multo magis aveo audire, de divinatione quid sentias.

la vérité. Mais il est une chose que vous avez omise [26] dans ces livres, apparemment parce que vous aviez le projet d'en parler séparément et de l'examiner à fond. Voyons donc ce que c'est que la divination, et quelle est la puissance de cette science, qui est comme la prédiction et le pressentiment des évènemens que l'on croit généralement fortuits. Quant à moi, voici ma pensée : si nos aïeux nous ont transmis les moyens de connaître l'avenir, qui sont en honneur parmi nous, il y a des dieux ; et, réciproquement, s'il y a des dieux, il faut, de toute nécessité, qu'il y ait des hommes qui connaissent l'avenir.

VI. — Vous défendez la citadelle de vos stoïciens [27], mon cher Quintus, en établissant entre ces choses une réciprocité tellement nécessaire que l'existence des dieux dépende de celle de la divination, et celle-ci à son tour de l'existence des dieux. Mais aucune de vos deux propositions ne s'accorde aussi facilement que vous le croyez. D'une part, la nature pourrait nous manifester l'avenir sans qu'il y eût pour cela de divinité ; et, de l'autre, rien n'empêcherait d'admettre l'existence des dieux sans qu'ils aient donné au genre humain la faculté de divination. — Il me suffit, reprit Quintus, qu'il existe des indices certains et évidens de divination, cela me prouve clairement qu'il y a des dieux et qu'ils pourvoient aux affaires des hommes. Je vous exposerai, à ce sujet, mon sentiment, si toutefois vous avez l'esprit libre, et si vous n'avez pas d'affaire plus pressante que de m'écouter. — Le temps ne me manque jamais pour la philosophie [28], mon cher Quintus, et je n'ai pour ce moment aucune affaire de prédilection : ce sera donc avec le plus grand plaisir que je connaîtrai votre pensée sur la divination.

— Nihil, inquit, equidem novi, nec, quod præter ceteros ipse sentiam. Nam quum antiquissimam sententiam, tum omnium populorum et gentium consensu comprobatam sequor. Duo sunt enim divinandi genera; quorum alterum artis est, alterum naturæ. Quæ est autem gens, aut quæ civitas, quæ non aut extis pecudum, aut monstra, aut fulgura interpretantium, aut augurum, aut astrologorum, aut sortium (ea enim fere artis sunt), aut somniorum, aut vaticinationum (hæc enim duo naturalia putantur), prædictione moveatur? Quarum quidem rerum eventa magis, arbitror, quam causas quæri oportere: est enim vis et natura quædam, quæ quum observatis longo tempore significationibus, tum aliquo instinctu inflatuque divino futura prænuntiat.

VII. Quare omittat urgere Carneades, quod faciebat etiam Panætius, requirens, Jupiterne cornicem a læva, corvum a dextra canere jussisset. Observata sunt hæc tempore immenso, et in significatione eventus animadversa et notata. Nihil est autem, quod longinquitas temporum, excipiente memoria, prodendisque monumentis, efficere atque assequi non possit. Mirari licet, quæ sint animadversa a medicis herbarum genera, quæ radicum ad morsus bestiarum, ad oculorum morbos, ad vulnera: quorum vim atque naturam ratio nunquam

— Ce n'est pas, dit-il, que j'aie rien de nouveau à enseigner, ni que je possède ce sujet mieux que les autres hommes; mais je m'attache à l'opinion la plus ancienne, à celle qui est confirmée par le consentement général de toutes les nations. Il y a deux espèces de divination: l'une est due à l'art, et l'autre à la nature. Indiquez-moi, s'il se peut, une nation, une cité qui ne se gouverne point par des pronostics tirés des intestins des animaux [29], ou par les interprètes des prodiges ou des éclairs, ou par les prédictions des augures, des astrologues, des sorts (telles sont à peu près les diverses branches de la divination artificielle); ou bien montrez-m'en une qui n'ait pas recours aux songes et aux vaticinations [30], qui nous viennent, dit-on, de la nature. Dans ces sortes d'affaires, il faut, je pense, rechercher plutôt l'évènement que la cause. Il existe, cela n'est pas douteux, une puissance, une nature qui manifeste l'avenir tant par des signes recueillis à l'aide de longues observations, que par une sorte d'instinct, et, si je puis m'exprimer ainsi, de souffle divin.

VII. Que Carnéade cesse donc de se moquer, comme le faisait Panétius, en demandant si c'est Jupiter qui a ordonné à une corneille de chanter à gauche, à un corbeau de croasser à droite [31]. Il y a un temps immémorial que ces signes ont été observés, et c'est d'après l'évènement qu'on les a compris et décrits. Il n'est, en effet, aucun genre de connaissances qu'une longue série de siècles ne puisse former et constater avec le secours de la mémoire et de documens exacts [32]. Y a-t-il rien de plus étonnant que les observations des médecins sur toutes les espèces de plantes? ne savent-ils pas, au juste, quelles racines sont salutaires pour guérir la morsure des ani-

explicavit; utilitate et ars est, et inventor probatus. Age, ea, quæ, quanquam ex alio genere sunt, tamen divinationi sunt similiora, videamus.

Atque etiam ventos præmonstrat sæpe futuros
Inflatum mare, quum subito penitusque tumescit,
Saxaque cana, salis niveo spumata liquore,
Tristificas certant Neptuno reddere voces;
Aut densus stridor quum celso e vertice montis
Ortus, adaugescit scopulorum sepe repulsus.

VIII. Atque his rerum præsensionibus Prognostica tua referta sunt. Quis igitur elicere causas præsensionum potest? etsi video Boethum stoicum esse conatum. Qui hactenus aliquid egit, ut earum rationem rerum explicaret, quæ in mari cœlove fierent. Illa vero cur eveniant, quis probabiliter dixerit?

Cana fulix itidem fugiens e gurgite ponti,
Nuntiat horribiles clamans instare procellas,
Haud modicos tremulo fundens e gutture cantus.
Sæpe etiam pertriste canit de pectore carmen,
Et matutinis acredula vocibus instat,
Vocibus instat, et assiduas jacit ore querelas,
Quum primum gelidos rores aurora remittit.
Fuscaque nonnunquam cursans per littora cornix
Demersit caput, et fluctum cervice recepit.

IX. Videmus hæc signa nunquam fere ementientia; nec tamen, cur ita fiat, videmus.

Vos quoque signa videtis, aquai dulcis alumnæ,
Quum clamore paratis inanes fundere voces,
Absurdoque sono fontes et stagna cietis.

maux, quelles il faut employer pour les yeux, pour les blessures. Certes, la raison ne nous a jamais rien appris sur la vertu et la nature de ces végétaux; c'est l'usage, c'est l'utilité qui ont fait approuver cette science et son auteur. Jetons encore un regard sur des choses qui, sans être du même genre que la divination, n'en ont pas moins beaucoup de rapports avec elle.

« C'est le pronostic des vents [33] quand la mer se gonfle et se soulève subitement; quand les roches blanchies recouvertes d'une écume salée, renvoient à Neptune ses sinistres mugissemens; ou bien quand, du haut des monts, un bruit terrible vient renforcer encore les battemens des écueils. »

VIII. Vos pronostics [34] sont remplis de pressentimens de ce genre. Qui pourrait en faire ressortir les causes? Je sais bien que le stoïcien Boëthus [35] l'a essayé; et il n'a pas entièrement perdu sa peine, car il a expliqué les raisons des phénomènes maritimes et célestes. Mais sera-t-il possible jamais de se rendre compte des pronostics suivans?

« La blanche mouette [36] s'enfuit effrayée du gouffre des mers, et ses cris annoncent l'approche d'horribles tempêtes; son gosier tremblant fait retentir au loin ses accens sonores. Souvent aussi une chouette [37] chante sa triste chanson, redouble et redouble encore les plaintes de sa voix matinale, et répète ses gémissemens quand l'aurore vient répandre sa froide rosée. Quelquefois aussi la noirâtre corneille, courant sur le rivage, plonge et en reçoit les flots sur sa tête. »

IX. Nous ne voyons presque jamais mentir ces signes, et cependant nous ignorons pourquoi ils disent vrai.

« Et vous aussi, vous voyez les pronostics, vous nourrissons de l'onde [38], lorsque vous vous apprêtez à faire retentir des sons vides de sens, et que, de votre voix insipide, vous remplissez les marais et les fontaines. »

Quis est, qui ranunculos hoc videre suspicari possit? Sed inest mira vis in ranunculis et natura quædam significans aliquid, per se ipsa satis certa, cognitioni autem hominum obscurior.

> Mollipedesque boves, spectantes lumina cœli,
> Naribus humiferum duxere ex aere succum.

Non quæro, cur; quoniam, quid eveniat, intelligo.

> Jam vero semper viridis, semperque gravata
> Lentiscus, triplici solita grandescere fœtu,
> Ter fruges fundens, tria tempora monstrat arandi.

Nec hoc quidem quæro, cur hæc arbor una ter floreat, aut cur arandi maturitatem ad signum floris accommodet. Hoc sum contentus, quod, etiam si, quomodo quidque fiat, ignorem, quid fiat, intelligo. Pro omni igitur divinatione idem, quod pro iis rebus, quas commemoravi, respondebo.

X. Quid scammoneæ radix ad purgandum, quid aristolochia ad morsus serpentum possit, quæ nomen ex inventore reperit, rem ipsam inventor ex somnio, video, quod satis est; cur possit, nescio. Sic ventorum et imbrium signa, quæ dixi, rationem quam habeant, non satis perspicio; vim et eventum agnosco, scio, approbo. Similiter, quid fissum in extis, quid fibra valeat, acci-

Qui s'avisera jamais de penser que les grenouilles soient douées de la divination? Personne assurément; mais il y a dans les grenouilles une admirable faculté, une nature en rapport avec l'avenir [39], et cette faculté, assez claire par elle-même, n'est obscure que pour l'esprit des hommes.

« Les bœufs à la démarche chancelante [40] contemplent les lumières du ciel, et de leurs naseaux hument la substance humide de l'atmosphère. »

Je ne m'informe pas du motif; l'évènement parle assez haut.

« Le lentisque toujours vert [41], toujours chargé de fruits, le lentisque accoutumé à grandir trois fois avec son triple produit, indique, par cette triple fécondité, les trois époques du labourage. »

Ici, je ne demande pas pourquoi cet arbre, seul de tous, fleurit trois fois, ni pourquoi sa fleur indique le temps convenable au labour. Qu'importe que j'ignore comment une chose se fait, je me contente de savoir qu'elle se fait, et j'applique à la divination tout entière ce que j'ai dit au sujet des exemples que je viens de citer.

X. On sait ce que la racine de scammonée [42] a de vertu pour les purgations, combien est salutaire contre la morsure des serpens l'aristoloche, qui a reçu son nom de celui qui l'a découverte sur l'indication d'un songe : je le crois, et cela me suffit. Mais pourquoi ces effets? je l'ignore. Ainsi je ne m'explique pas bien la raison des signes qui annoncent les vents et les pluies; mais quant à leur valeur, à leur effet, je les connais,

pio; quæ causa sit, nescio. Atque horum quidem plena vita est : extis enim omnes fere utuntur. Quid? de fulgurum vi dubitare num possumus? Nonne quum multa alia mirabilia, tum illud in primis? quum Summanus in fastigio Jovis optimi maximi, qui tum erat fictilis, e cœlo ictus esset, nec usquam ejus simulacri caput inveniretur, aruspices in Tiberim id depulsum esse dixerunt; idque inventum est eo loco, qui esset ab aruspicibus demonstratus.

XI. Sed quo potius utar aut auctore, aut teste, quam te? cujus edidici etiam versus, et libenter quidem, quos in secundo Consulatus Urania musa pronuntiat :

Principio ætherio flammatus Jupiter igni
Vertitur, et totum collustrat lumine mundum,
Menteque divina cœlum terrasque petessit;
Quæ penitus sensus hominum, vitasque retentat,
Ætheris æterni septa, atque inclusa cavernis.
Et, si stellarum motus, cursusque vagantes
Nosse velis, quæ sint signorum in sede locatæ,
Quæ verbo et falsis Graiorum vocibus errant,
Re vera certo lapsu spatioque feruntur :
Omnia jam cernes divina mente notata.
Nam primum astrorum volucres, te consule, motus,
Concursusque graves stellarum ardore micantes
Tu quoque, quum tumulos Albano in monte nivales
Lustrasti, et læto mactasti lacte Latinas,
Vidisti, et claro tremulos ardore cometas,
Multaque misceri nocturna strage putasti :
Quod ferme dirum in tempus cecidere Latinæ;
Quum claram speciem concreto lumine luna
Abdidit, et subito stellanti nocte peremta est.

je les sais, j'en confirme la vérité. J'apprends de même ce que présage une fissure [43] dans les entrailles, ce que prédit une fibre : je ne sais pas quelle en est la cause. La vie est pleine de ces pronostics; il n'est presque personne qui ne consulte les entrailles. Pourrions-nous douter de la puissance des éclairs? et parmi tant d'exemples étonnans, oubliera-t-on ce qui arriva à Summanus [44], image en terre placée sur le faîte du temple du grand Jupiter? La foudre le frappa; on ne retrouvait nulle part la tête de la statue : les aruspices déclarèrent qu'elle avait été lancée dans le Tibre; et, en effet, on la découvrit dans le lieu que ces aruspices avaient indiqué.

XI. Mais de quelle autorité, de quel témoignage me servirai-je plus avantageusement que du vôtre? n'ai-je pas pris plaisir à retenir les vers que la muse Uranie prononce dans le second livre sur votre Consulat [45] :

« Obéissant à son principe éthéré [46], Jupiter enflammé tourne, et de sa lumière illumine le monde entier; de son souffle divin il pénètre ardemment le ciel et la terre; il retient la destinée et la vie des hommes, renfermées dans les profondes cavernes de l'éternel éther. Si vous voulez connaître les mouvemens des étoiles et leurs courses errantes, si vous voulez savoir dans quels signes sont les astres [47] que la parole trompeuse des Grecs regarde comme errans, tandis que leur mouvement à travers l'espace est marqué par des règles certaines, vous vous convaincrez que tout était réglé à l'avance par la divinité. Sous votre consulat vous avez observé le rapide mouvement des astres et la rencontre d'étoiles aux feux brillans; et quand vous avez visité les cimes neigeuses du mont Albain [48], vous avez sacrifié avec du lait aux féries Latines. En un firmament serein, vous avez vu de scintillantes comètes, et vous avez cru la nature renversée par une calamité nocturne. Les fêtes Latines sont tombées dans un temps de désastre; la lune a caché sa face lumineuse sous un voile, et dans une nuit étoilée elle a subitement disparu. Le flambeau de Phébus, triste précur-

Quid vero Phœbi fax, tristis nuntia belli,
Quæ magnum ad culmen flammato ardore volabat,
Præcipites cœli partes, obitusque petisset?
Aut quum terribili perculsus fulmine civis,
Luce serenanti, vitalia lumina liquit?
Aut quum se gravido tremefecit corpore tellus?
Jam vero variæ nocturno tempore visæ
Terribiles formæ, bellum motusque monebant;
Multaque per terras vates oracla furenti
Pectore fundebant, tristes minitantia casus;
Atque ea, quæ lapsu tandem cecidere vetusto,
Hæc fore, perpetuis signis, clarisque frequentans
Ipse deum genitor cœlo, terrisque canebat.

XII.

Nunc ea, Torquato quæ quondam, et consule Cotta
Lydius ediderat Tyrrhenæ gentis aruspex,
Omnia fixa tuus glomerans determinat annus.
Nam pater altitonans, stellanti nixus Olympo,
Ipse suos quondam tumulos ac templa petivit,
Et Capitolinis injecit sedibus ignes.
Tum species ex ære vetus, generataque Nattæ,
Concidit, elapsæque vetusto numine leges;
Et divum simulacra peremit fulminis ardor.
Hic silvestris erat romani nominis altrix,
Martia, quæ parvos Mavortis semine natos
Uberibus gravidis vitali rore rigabat:
Quæ tum cum pueris flammato fulminis ictu
Concidit, atque avulsa pedum vestigia liquit.
Tum quis non, artis scripta ac monumenta volutans,
Voces tristificas chartis promebat Etruscis?
Omnes civili generosa stirpe profectam
Vitare ingentem cladem, pestemque monebant;
Vel legum exitium constanti voce ferebant,
Templa deumque adeo flammis, urbesque jubebant
Eripere, et stragem horribilem, cædemque vereri.
Atque hæc fixa gravi fato ac fundata teneri,
Ni post, excelsum ad columen formata decore,

seur de la guerre, dans son ardeur brûlante s'élevant au haut de la voûte céleste [49], n'est-il pas descendu rapidement vers le couchant? Et ce citoyen qui, frappé de la foudre par un ciel serein, a perdu la vie; et cette terre dont le sein fécond se mit à trembler pendant la nuit; les fantômes les plus effrayans, les plus divers, annonçaient la guerre et la sédition; les prophètes répandaient par toute la terre des oracles qui s'échappaient de leur poitrine en fureur, et qui menaçaient des plus grands malheurs, et de la chute de ce qui s'écroula de sa propre vétusté [50]. Le père des dieux lui-même chantait ces prédictions pour le ciel, pour la terre, et les révélait par des signes éternels. »

XII.

« Tout ce qu'autrefois, sous les consuls Torquatus et Cotta, avait annoncé l'aruspice lydien, de race tyrrhénienne [51], votre année l'accumule et l'accomplit. Car le père du tonnerre, s'appuyant sur l'Olympe étoilé, a lui-même autrefois frappé ses collines et ses temples, et lancé sa foudre sur le Capitole. Alors fut renversée la vieille statue d'airain de Natta [52], et fondue la sainte table des lois [53]. La flamme de l'éclair anéantit les images des dieux. Là se trouvait la sauvage nourrice du nom romain, la louve consacrée à Mars [54], qui, de ses fécondes mamelles, prodiguait le suc vital aux enfans du dieu. Arrachée de sa base avec les enfans qu'elle allaitait, elle a laissé les restes de ses pieds. Alors quel Romain n'a point recherché les écrits, les monumens de la science? Qui n'a pas, dans les livres étrusques, trouvé de sinistres paroles? Tous conseillaient d'éviter un malheur qui devait venir de citoyens de noble maison, tous annonçaient des calamités, ou bien ils prédisaient d'une voix unanime la chute des lois, ordonnant d'arracher aux flammes et les temples des dieux et les villes mêmes, et craindre le carnage et la mort. Le sévère destin, disaient-ils, avait décrété ces malheurs, à moins qu'une sainte statue de Jupiter [55], chef-d'œuvre de l'art, ne s'élevât dans les airs, la face tournée vers le lumineux orient. Le peuple et le sénat vénérable apercevraient ces ténébreuses tentatives, si, vers le levant, cette image dirigeait ses regards sur les sièges des

Sancta Jovis species claros spectaret in ortus.
Tum fore, ut occultos populus, sanctusque senatus
Cernere conatus posset, si solis ad ortum
Conversa, inde patrum sedes, populique videret.
Hæc tardata diu species, multumque morata,
Consule te tandem celsa est in sede locata.
Atque una fixi ac signati temporis hora
Jupiter excelsa clarabat sceptra columna;
At clades patriæ flamma ferroque parata
Vocibus Allobrogum patribus, populoque patebat.

XIII.

Rite igitur veteres, quorum monumenta tenetis,
Qui populos urbesque modo ac virtute regebant;
Rite etiam vestri, quorum pietasque fidesque
Præstitit, ac longe vicit sapientia cunctos,
Præcipue coluere vigenti numine divos.
Hæc adeo penitus cura videre sagaci,
Otia qui studiis læti tenuere decoris,
Inque Academia umbrifera, nitidoque Lyceo
Fuderunt claras fœcundi pectoris artes.
E quibus ereptum primo jam a flore juventæ,
Te patria in media virtutum mole locavit:
Tu tamen anxiferas curas requiete relaxas,
Quod patriæ vocis studiis nobisque sacrasti.

Tu igitur animum poteris inducere contra ea, quæ a me disputantur de divinatione, dicere, qui et gesseris ea, quæ gessisti, et ea, quæ pronuntiavi, accuratissime scripseris? Quid? quæris, Carneades, cur hæc ita fiant, aut, qua arte perspici possint? Nescire me fateor; evenire autem, te ipsum dico videre. Casu, inquis. Itane vero? quidquam potest casu esse factum, quod omnes habet in se numeros veritatis? Quatuor tali jacti casu venereum efficiunt. Num etiam centum venereos, si cccc

peres et vers ceux du peuple. On tarda long-temps; mais enfin, sous votre consulat, cette statue fut placée sur sa base élevée. Dans le temps fixé, à l'heure désignée, Jupiter fit briller son sceptre au haut de sa colonne : les malheurs préparés pour la patrie par la flamme et le fer, furent révélés aux sénateurs et au peuple par la voix des Allobroges[56]. »

XIII.

« C'est donc avec raison que les Anciens dont vous possédez les monumens, et qui gouvernaient les villes et les peuples par la modération et la vertu, c'est donc avec raison qu'ils ont honoré les dieux; l'on admire encore leur piété, leur bonne foi : ils ont surpassé tous les hommes par leur sagesse. C'est ce que reconnurent, après un examen consciencieux, ceux qui se sont adonnés à l'étude des arts, ceux qui, sous les frais ombrages de l'Académie, dans le brillant Lycée[57], enseignent les sciences de leur parole féconde. Enlevé de leur sein dès la fleur de votre jeunesse, la patrie vous a placé au centre de ses plus vertueux citoyens[58]. Mais vous chassez les noirs soucis, vous goûtez le repos, et vous le consacrez à l'étude de l'éloquence nationale[59] de la patrie et aux Muses. »

Et vous pourriez vous déterminer à argumenter contre ce que je dis de la divination, après avoir fait ce que vous avez fait, après avoir écrit avec tant de soin ce que je viens de réciter? Eh bien, Carnéade[60], vous demandez pourquoi il en est ainsi, et par quel art on peut le prévoir? Je conviens que je ne le sais pas, mais j'affirme que cela est, et vous-même vous êtes témoin des faits. C'est le hasard, dites-vous? Quoi! vous oseriez le soutenir? le hasard produit-il jamais rien qui renferme en soi tous les caractères de la vérité? Jetez au hasard quatre dés, ils amèneront peut-être le coup de Vénus[61]; mais

talos jeceris, casu futuros putas? Adspersa temere pigmenta in tabula, oris lineamenta effingere possunt; num etiam Veneris Coæ pulchritudinem effingi posse adspersione fortuita putas? Sus rostro si humi A litteram impresserit, num propterea suspicari poteris, Andromacham Ennii ab ea posse describi? Fingebat Carneades, in Chiorum lapicidinis saxo diffisso caput exstitisse Panisci. Credo, aliquam non dissimilem figuram, sed certe non talem, ut eam factam a Scopa diceres: sic enim se profecto res habet, ut nunquam perfecte veritatem casus imitetur.

XIV. At nonnunquam ea, quæ prædicta sunt, minus eveniunt. Quæ tandem id ars non habet? earum dico artium, quæ conjectura continentur, et sunt opinabiles. An medicina, ars non putanda est? quam tamen multa fallunt. Quid? gubernatores nonne falluntur? an Achivorum exercitus, et tot navium rectores non ita profecti sunt ab Ilio,

> **Ut profectione læti piscium lasciviam**
> **Intuerentur (ut ait Pacuvius), nec tuendi satietas capere posset?**
> **Interea prope jam occidente sole inhorrescit mare,**
> **Tenebræ conduplicantur, noctisque et nimbum occæcat nigror.**

Num igitur tot clarissimorum ducum regumque naufragium sustulit artem gubernandi? Aut num imperatorum scientia nihil est, quia summus imperator nuper fugit, amisso exercitu? Aut num propterea nulla est reipublicæ gerendæ ratio atque prudentia, quia multa

si vous en jetez quatre cents, croyez-vous qu'ils amèneront cent fois le coup de Vénus? Répandez sans ordre des couleurs sur un tableau, elles pourront produire une figure humaine; mais croyez-vous que, par cette aspersion fortuite, vous arriviez à la beauté de la Vénus de Cos[62]? Que, sillonnant la terre de ses naseaux, un porc dessine la lettre A, vous viendra-t-il dans l'idée qu'il aurait pu copier l'*Andromaque* d'Ennius? Carnéade supposait que dans les carrières de Chio on avait trouvé la tête d'un Panisque en fendant un rocher : ce sera, si l'on veut, quelque chose de semblable; mais, certes, cette tête n'était pas assez belle pour qu'on pût la croire de Scopas[63]. C'est une loi constante; jamais le hasard n'imite parfaitement la vérité.

XIV. Mais quelquefois ce qui a été prédit n'arrive pas. Montrez-moi donc une science exempte de ces déceptions : je parle de celles qui sont renfermées dans le domaine des conjectures, des sciences d'opinion. Refuserez-vous à la médecine le titre de science, parce qu'elle se trompe souvent? Les pilotes ne s'égarèrent-ils jamais? Quand l'armée des Grecs, quand de nombreux marins partirent d'Ilion,

« Joyeux de leur départ[64], ils ne pouvaient se lasser d'admirer, à travers l'onde transparente, les ébats des poissons; mais, vers le coucher du soleil, la mer s'enfle, l'obscurité de la nuit redouble, des nuages chargés de pluie noircissent l'atmosphère. »

Eh bien! le naufrage de tant de chefs illustres et de tant de rois a-t-il détruit l'art du pilote? S'avise-t-on aujourd'hui de nier la science du général, parce que dernièrement le plus grand de tous s'est enfui après avoir perdu son armée? Beaucoup d'évènemens ont trompé les prévisions de Cn. Pompée, celles de Caton, et même

Cn. Pompeium, quædam M. Catonem, nonnulla etiam te ipsum fefellerunt? Similis est aruspicum responsio, omnisque opinabilis divinatio. Conjectura enim nititur, ultra quam progredi non potest. Ea fallit fortasse nonnunquam; sed tamen ad veritatem sæpissime dirigit. Est enim ab omni æternitate repetita; in qua quum pæne innumerabiliter res eodem modo evenirent iisdem signis antegressis, ars est effecta, eadem sæpe animadvertendo ac notando.

XV. Auspicia vero vestra quam constant? quæ quidem nunc a romanis auguribus ignorantur (bona hoc tua venia dixerim); a Cilicibus, Pamphyliis, Pisidis, Lyciis tenentur. Nam quid ego hospitem nostrum, clarissimum atque optimum virum, Dejotarum regem, commemorem? qui nihil unquam nisi auspicato gerit : qui, quum ex itinere quodam proposito et constituto revertisset, aquilæ admonitus volatu; conclave illud, ubi erat mansurus, si ire perrexisset, proxima nocte corruit. Itaque, ut ex ipso audiebam, persæpe revertit ex itinere, quum jam progressus esset multorum dierum viam. Cujus quidem hoc præclarissimum est, quod, posteaquam a Cæsare tetrarchia, regno, pecuniaque multatus est, negat se tamen eorum auspiciorum, quæ sibi ad Pompeium proficiscenti secunda evenerint, pœnitere : senatus enim auctoritatem, et populi romani libertatem, atque imperii dignitatem suis armis esse defensam; sibique eas aves, quibus auctoribus officium et

les vôtres ; dira-t-on, pour cela, qu'il n'y a pour gouverner la république d'ordre ni de système possible ? Les réponses des augures sont de même nature, toute divination appartient à l'opinion[65] et repose sur des conjectures au-delà desquelles on ne peut aller. Elle égare quelquefois, mais, le plus souvent, elle mène à la vérité, car c'est de toute éternité qu'elle nous vient. On a remarqué que, dans une infinité d'occasions, les évènemens étaient les mêmes quand ils étaient précédés des mêmes signes, et la science s'est formée d'expériences souvent répétées et confiées à l'écriture.

XV. Quelle autorité n'ont pas eue vos auspices[66] ? Il est vrai qu'aujourd'hui les augures romains les ignorent (pardonnez-moi ma franchise); mais les Ciliciens, les Pamphyliens, le Pisidiens, les Lyciens les savent. Je n'ai pas besoin, sans doute, de rappeler notre hôte, cet homme si célèbre et si vertueux, le roi Dejotarus[67], qui jamais n'a rien fait sans avoir pris les auspices. Un jour, sur l'avertissement que lui donna le vol d'un aigle, il revint d'un voyage qu'il avait entrepris, et la nuit suivante l'appartement dans lequel il aurait couché, s'il eût continué sa route, s'écroula : aussi lui ai-je entendu dire que souvent il était revenu sur ses pas après avoir fait déjà plusieurs jours de marche. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'après avoir été dépouillé par César de sa tétrarchie, de son royaume, de ses richesses, il déclarait ne point accuser les auspices favorables qui l'avaient déterminé à rejoindre Pompée : grâce à ces auspices, disait-il, j'ai défendu l'autorité du sénat, les libertés du peuple romain, la dignité de l'empire, et les oiseaux dont les avis m'ont fait prendre le parti du devoir et de la fidélité, ont bien veillé à mes

fidem secutus esset, bene consuluisse : antiquiorem enim sibi fuisse possessionibus suis gloriam. Ille mihi videtur igitur vere augurari. Nam nostri quidem magistratus auspiciis utuntur coactis : necesse enim est, offa objecta, cadere frustum ex pulli ore, quum pascitur. Quod autem scriptum habetis, aut tripudium fieri, si ex ea quid in solum ceciderit : hoc quoque, quod dixi, coactum, tripudium solistimum dicitis. Itaque multa auguria, multa auspicia, quod Cato ille sapiens queritur, negligentia collegii amissa plane et deserta sunt.

XVI. Nihil fere quondam majoris rei, nisi auspicato, ne privatim quidem, gerebatur : quod etiam nunc nuptiarum auspices declarant, qui, re omissa, nomen tantum tenent. Nam ut nunc extis (quanquam id ipsum aliquanto minus, quam olim), sic tum avibus magnæ res impetriri solebant. Itaque, sinistra dum non exquirimus, in dira et in vitiosa incurrimus. Ut P. Claudius, Appii Cæci filius, ejusque collega, L. Junius, classes maximas perdiderunt, quum vitio navigassent. Quod eodem modo evenit Agamemnoni; qui, quum Achivi cœpissent

Inter se strepere, aperteque artem obterere extispicum,
Solvere imperat secundo rumore, adversaque avi.

Sed quid vetera? M. Crasso quid acciderit, videmus, dirarum obnuntiatione neglecta. In quo Appius, collega

intérêts, car ma gloire m'est plus chère que ma fortune. Il me semble que Dejotarus entendait bien la science des augures; nos magistrats, au contraire, ont recours à des auspices forcés[68]. N'est-il pas en effet inévitable, qu'en donnant à un poulet de la farine pétrie, il s'en échappe quelque peu de son bec? Et comme il est écrit dans vos livres qu'il y a *tripudium*, quand il tombe un peu de nourriture sur le sol, ce signe, qui est le résultat de la nécessité, vous l'appelez spontané. Vraiment, le sage Caton a raison de se plaindre de ce que beaucoup d'augures, beaucoup d'auspices ont été entièrement perdus, abandonnés par la négligence du collège.

XVI. Autrefois il était rare, même dans les affaires particulières, qu'on entreprît rien d'important sans les auspices : c'est ce qu'attestent les auspices dont on a coutume de se faire assister[69] pour les mariages; le nom leur en est resté, quoiqu'ils n'aient plus de fonctions. Alors, en effet, les grandes choses se gouvernaient par les oiseaux, comme aujourd'hui par les entrailles des victimes, bien que la foi en ce genre de divination ait beaucoup diminué. Pour nous, tandis que nous ne nous inquiétons pas des présages sinistres, nous tombons de malheurs en malheurs, de mécomptes en mécomptes[70]. Ainsi P. Claudius[71], le fils d'Appius Cécus, et son collègue L. Junius, ont perdu d'immenses flottes pour avoir navigué en dépit des augures. J'en dirai autant d'Agamemnon.

« Les Grecs s'étant mis à murmurer, et dédaignant la science des entrailles, il ordonna de lever l'ancre, à leur satisfaction[72] et contre la volonté des oiseaux. »

Mais pourquoi remonter si haut? n'avons-nous pas vu ce qui est arrivé à M. Crassus pour avoir négligé les im-

tuus, bonus augur, ut ex te audire soleo, non satis scienter virum bonum, et civem egregium censor C. Ateium notavit, quod ementitum auspicia subscripserit. Esto : fuerit hoc censoris, si judicabat ementitum. At illud minime auguris, quod adscripsit, ob eam causam populum romanum calamitatem maximam cepisse. Si enim ea causa calamitatis fuit, non in eo est culpa, qui obnuntiavit, sed in eo, qui non paruit. Veram enim fuisse obnuntiationem, ut ait idem augur et censor, exitus approbavit; quæ si falsa fuisset, nullam afferre potuisset causam calamitatis. Etenim diræ, sicut cetera auspicia, ut omina, ut signa, non causas afferunt, cur quid eveniat, sed nuntiant ventura, nisi provideris. Non igitur obnuntiatio Ateii causam finxit calamitatis, sed signo objecto monuit Crassum, quid eventurum esset, nisi cavisset. Ita aut illa obnuntiatio nihil valuit; aut si, ut Appius judicat, valuit, id valuit, ut peccatum hæreat non in eo, qui monuerit, sed in eo, qui non obtemperarit.

XVII. Quid? lituus iste vester, quod clarissimum est insigne auguratus, unde vobis est traditus? Nempe eo Romulus regiones direxit tum, quum urbem condidit. Qui quidem Romuli lituus (id est, incurvum et leviter a summo inflexum bacillum, quod ab ejus litui, quo canitur, similitudine nomen invenit), quum situs esset in curia

précations[73]? Votre collègue Appius, excellent augure, à ce que vous me dites, n'a pas fait preuve de sagacité. Pendant sa censure, il a flétri C. Ateius, homme de bien, excellent citoyen, et il en a donné pour raison[74], qu'il avait imaginé des auspices. C'est le fait d'un censeur, je le veux bien, surtout s'il croyait qu'Ateius eût fait mentir les auspices; mais il ne se montrait pas augure quand il ajoutait qu'il avait attiré sur le peuple romain de grands malheurs. En effet, si telle fut la cause de ces malheurs, la faute n'en était pas à celui qui les annonçait, mais à celui qui n'avait pas égard à l'avertissement; et, comme le dit cet augure censeur, comme l'a prouvé l'évènement, cet avertissement était véridique; s'il eût été mensonger, il ne pouvait renfermer la cause d'une calamité. Les imprécations, comme les autres auspices, comme les présages, comme les signes, se bornent à annoncer ce qui arrivera si l'on n'y prend garde; mais elles ne font pas naître les causes des évènemens[75]. L'avertissement d'Ateius n'avait donc point causé le malheur de Crassus : il s'était contenté de lui dire ce qui le menaçait s'il n'y faisait attention. Or, de deux choses l'une : ou l'avertissement ne valait rien du tout, ou s'il avait quelque valeur, comme l'a jugé Appius, le reproche en devait revenir non à celui qui avait averti, mais à celui qui n'en avait tenu compte.

XVII. Avez-vous oublié d'où vous vient ce *lituus*, ce bâton augural, la plus noble marque de cette dignité? Romulus, quand il fonda la ville, s'en est servi pour tracer les diverses régions du ciel[76]. Cette baguette, recourbée à la partie supérieure, a pris le nom de *lituus*, parce qu'elle ressemble à la trompette[77]. On conservait le *lituus* de Romulus dans la curie des Saliens[78], au Pa-

Saliorum, quæ est in Palatio, eaque deflagravisset, inventus est integer. Quid? multis annis post Romulum, Prisco regnante Tarquinio, quis veterum scriptorum non loquitur, quæ sit ab Attio Navio per lituum regionum facta descriptio? qui quum propter paupertatem sues puer pasceret, una ex his amissa, vovisse dicitur, si recuperasset, uvam se deo daturum, quæ maxima esset in vinea. Itaque, sue inventa, ad meridiem spectans in vinea media dicitur constitisse; quumque in quatuor partes vineam divisisset, tresque partes aves abdixissent, quarta parte, quæ erat reliqua in regione distributa, mirabili magnitudine uvam, ut scriptum videmus, invenit. Qua re celebrata, quum vicini omnes ad unum de rebus suis referrent, erat in magno nomine et gloria : ex quo factum est, ut eum ad se rex Priscus arcesseret. Cujus quum tentaret scientiam auguratus, dixit ei, cogitare se quiddam; id possetne fieri, consuluit. Ille, augurio acto, posse, respondit. Tarquinius autem dixit, se cogitasse, cotem novacula posse præcidi. Tum Attium jussisse experiri. Ita cotem, in comitium allatam, inspectante et rege, et populo, novacula esse discissam. Ex eo evenit, ut et Tarquinius augure Attio Navio uteretur, et populus de suis rebus ad eum referret. Cotem autem illam et novaculam defossam in comitio, supraque impositum puteal accepimus. Negemus omnia; comburamus annales; ficta hæc esse dicamus; quidvis denique potius, quam deos res humanas curare, fa-

latium; et quand le feu eut consumé l'édifice, on le retrouva intact. Long-temps après Romulus, sous le règne de Tarquin l'Ancien, Attius Navius se servit du *lituus* pour diviser les régions. Il n'est pas un ancien écrivain qui n'en parle. La pauvreté forçait Attius, encore enfant, à garder les porcs; un jour qu'il en avait perdu un, il promit, s'il le retrouvait, de consacrer à Dieu le plus beau raisin qu'il pourrait découvrir dans la vigne. Il le retrouva en effet, se plaça au milieu de la vigne, la face tournée au midi, la divisa en quatre parties, dont trois lui furent interdites par les oiseaux; puis, dans la quatrième, trouva un raisin d'une admirable grandeur. Le bruit s'en étant répandu, tous les voisins venaient le consulter sur leurs affaires; Attius se fit une grande réputation. Il en advint que Tarquin l'Ancien le manda près de lui. Voulant savoir jusqu'où il poussait la science des augures, il lui dit qu'en ce moment il méditait quelque chose [79], mais qu'il désirait savoir si cela pouvait s'accomplir. Attius, après avoir pris les augures, répondit que cela se pouvait. Tarquin lui dit qu'il pensait que l'on pourrait couper une pierre avec un rasoir, et il ordonna à Attius de l'essayer. On apporta donc dans le comitium une pierre, qui, sous les yeux du roi et du peuple, fut tranchée par un rasoir. Depuis lors Tarquin prit pour augure Attius Navius, et le peuple le consulta sur ses affaires. On enterra, dans le comitium, la pierre et le rasoir, et l'on y construisit le *puteal* [80]. Nions tout cela, brûlons nos annales, traitons ces écrits de fictions, disons, si vous voulez, que les affaires humaines sont gouvernées par tout autre chose que par les dieux, j'y consens. Mais ce que vous avez écrit sur Tib. Gracchus ne confirme-t-il pas la doctrine

teamur. Quid? quod apud te scriptum est de Tib. Graccho, nonne et augurum et aruspicum comprobat disciplinam? qui quum tabernaculum vitio cepisset imprudens, quod inauspicato pomœrium transgressus esset, comitia consulibus rogandis habuit. Nota res est, et a te ipso mandata monumentis. Sed et ipse augur Tib. Gracchus auspiciorum auctoritatem confessione errati sui comprobavit, et aruspicum disciplinæ magna accessit auctoritas, qui recentibus comitiis in senatum introducti, negaverunt, justum comitiorum rogatorem fuisse.

XVIII. Iis igitur assentior, qui duo genera divinationum esse dixerunt : unum, quod particeps esset artis; alterum, quod arte careret. Est enim ars in iis, qui novas res conjectura persequuntur, veteres observatione didicerunt. Carent autem arte ii, qui, non ratione aut conjectura observatis ac notatis signis, sed concitatione quadam animi, aut soluto liberoque motu futura præsentiunt (quod et somniantibus sæpe contingit, et nonnunquam vaticinantibus per furorem): ut Bacis Bœotius, ut Epimenides Cres, ut sibylla Erythræa. Cujus generis oracula etiam habenda sunt, non ea, quæ æquatis sortibus ducuntur, sed illa, quæ instinctu divino afflatuque funduntur. Etsi ipsa sors contemnenda non est, si et auctoritatem habet vetustatis, ut eæ sunt sortes, quas e terra editas accepimus : quæ tamen ductæ ut in rem apte cadant, fieri credo posse divinitus. Quorum omnium interpretes, ut grammatici poetarum, proxime ad eorum,

des augures et des aruspices? Il avait commis une faute en dressant la tente augurale[81], parce qu'il avait franchi le *pomœrium* sans prendre les auspices, et néanmoins il avait procédé à l'élection des consuls. Le fait est connu; vous-même l'avez consigné dans les souvenirs de notre histoire. Eh bien, Tib. Gracchus, augure lui-même, a affermi l'autorité des augures par la confession de sa faute[82]; et la discipline des aruspices s'est aussi beaucoup relevée, lorsqu'immédiatement après les comices, les aruspices, introduits dans le sénat, déclarèrent que le directeur de ces comices[83] n'avait point procédé religieusement.

XVIII. Je suis donc de l'avis de ceux qui disent qu'il y a deux espèces de divination, l'une qui tient de l'art, l'autre absolument dépourvue d'art. Il y a de l'art dans les hommes qui, après avoir étudié les faits anciens par l'observation, recherchent les évènemens futurs[84] au moyen de conjectures; mais ceux-là sont étrangers à l'art qui, sans le secours du calcul ni des conjectures, sans observer, sans noter aucun signe, prédisent l'avenir par une sorte d'excitation mentale, et en quelque sorte librement et de propre mouvement: c'est ce qui arrive souvent à ceux qui rêvent ou à ceux qui prophétisent par une espèce de fureur. Tels furent Bacis le Béotien[85], Épiménide de Crète[86], et la sibylle d'Érythrée. Les oracles doivent être rangés dans la même classe, non ceux qu'on tire de la comparaison des sorts, mais ceux qui nous arrivent instinctivement comme par un souffle divin. Il ne faut pas néanmoins mépriser le sort, surtout s'il a pour lui l'autorité des âges, comme ces sorts que l'on nous dit être issus du sein de la terre; car je crois que la puissance divine les peut arranger de manière à

quos interpretantur, divinationem videntur accedere. Quæ est igitur ista calliditas, res vetustate robustas calumniando velle pervertere? Non reperio causam. Latet fortasse obscuritate involuta naturæ. Non enim me deus ista scire, sed his tantummodo uti voluit. Utar igitur, nec adducar, ut rear, aut in extis totam Etruriam delirare, aut eamdem gentem in fulguribus errare, aut fallaciter portenta interpretari, quum terræ sæpe fremitus, sæpe mugitus, sæpe motus multa nostræ reipublicæ, multa ceteris civitatibus gravia et vera prædixerint. Quid? qui irridetur, partus hic mulæ, nonne, quia fœtus exstitit in sterilitate naturæ, prædictus est ab aruspicibus incredibilis partus malorum? Quid? Tib. Gracchus, P. F., qui bis consul et censor fuit, idemque et summus augur, et vir sapiens, civisque præstans, nonne (ut C. Gracchus, filius ejus, scriptum reliquit) duobus anguibus domi comprehensis, aruspices convocavit? qui quum respondissent, si marem emisisset, uxori brevitem pore esse moriendum; si feminam? ipsi : æquius esse censuit, se maturam oppetere mortem, quam P. Africani filiam adolescentem. Feminam emisit; ipse paucis post diebus est mortuus.

XIX. Irrideamus aruspices; vanos, futiles esse dica-

ce qu'ils fournissent une réponse convenable. De même que les grammairiens sont les interprètes des poètes, les hommes qui se livrent à cette étude me paraissent approcher le plus de l'inspiration de ceux dont ils expliquent la pensée. Quelle est donc cette prétendue sagesse qui veut par ses sarcasmes renverser ce que le temps a consacré? La cause est inconnue. Eh bien! elle est cachée peut-être dans les obscurs secrets de la nature. Dieu n'a pas voulu que je les connusse, mais bien que j'en pusse profiter: j'userai donc du bienfait, et l'on ne parviendra pas à me faire croire que toute l'Étrurie radote sur les entrailles des victimes, qu'elle ne sait ce qu'elle dit sur les éclairs, ni qu'elle interprète à faux les prodiges, quand il est avéré que souvent les frémissemens, les mugissemens, les tremblemens de la terre ont annoncé, avec une effrayante vérité, des évènemens funestes tant à notre république qu'à d'autres cités. Quoi! l'on se moquera de ce qu'une mule a mis bas, et cependant cet enfantement de la part d'un être stérile a fait prédire aux augures un incroyable enfantement de maux sans nombre? Et Tib. Gracchus, le fils de Publius, qui fut deux fois consul, qui fut censeur, augure des plus distingués, homme sage, excellent citoyen, n'a-t-il pas (son fils C. Gracchus nous l'apprend) convoqué les aruspices pour avoir trouvé deux serpens dans sa maison? Ils lui répondirent que s'il mettait en liberté le mâle, sa femme mourrait bientôt; que s'il lâchait la femelle, ce serait lui. Il pensa qu'il avait assez vécu, et qu'il valait mieux qu'il mourût que de laisser périr la jeune fille de Scipion l'Africain; il remit donc la femelle en liberté, et il expira quelques jours après.

XIX. Moquons-nous des aruspices; disons que leur

mus; quorumque disciplinam et sapientissimus vir, et eventus, ac res comprobavit, contemnamus; contemnamus etiam Babylonios, et eos, qui e Caucaso cœli signa servantes, numeris et motibus stellarum cursus persequuntur; condemnemus, inquam, hos aut stultitiæ, aut vanitatis, aut imprudentiæ, qui CCCC LXX millia annorum, ut ipsi dicunt, monumentis comprehensa continent, et mentiri judicemus, nec sæculorum reliquorum judicium, quod de ipsis futurum sit, pertimescere. Age, barbari vani, atque fallaces: num etiam Graiorum historia mentita est? Quæ Crœso Pythius Apollo, ut de naturali divinatione dicam, quæ Atheniensibus, quæ Lacedæmoniis, quæ Tegeatis, quæ Argivis, quæ Corinthiis responderit, quis ignorat? Collegit innumerabilia oracula Chrysippus, nec ullum sine locuplete auctore atque teste: quæ quia nota tibi sunt, relinquo. Defendo unum hoc: nunquam illud oraculum Delphis tam celebre et tam clarum fuisset, neque tantis donis refertum omnium populorum atque regum, nisi omnis ætas oraculorum illorum veritatem esset experta. Jamdiu idem non facit. Ut igitur nunc minore gloria est, quia minus oraculorum veritas excellit; sic tum, nisi summa veritate, in tanta gloria non fuisset. Potest autem vis illa terræ, quæ mentem Pythiæ divino afflatu concitabat, evanuisse vetustate, ut quosdam exaruisse amnes, aut in alium cursum contortos et deflexos videmus. Sed, ut vis, acciderit; magna enim quæstio est: modo maneat id, quod negari

science est vaine et futile; méprisons ceux dont les enseignemens sont confirmés et par le suffrage du plus sage des hommes et par l'évènement; dédaignons aussi les Babyloniens[87], et ceux qui, sur le Caucase, observent les signes du ciel et déterminent par le calcul la course et les mouvemens des étoiles; déclarons atteints de stupidité, de vanité, de légèreté, ceux qui, d'après leurs assertions, possèdent dans leurs écrits les observations de quatre cent soixante et dix mille ans[88]; ajoutons qu'ils mentent sans aucun souci du jugement que porteront d'eux les siècles futurs. Soit; ce seront, si l'on veut, des barbares légers et trompeurs. Mais l'histoire des Grecs aura-t-elle aussi menti? Et pour ne parler que de la divination naturelle, qui ne sait les réponses qu'Apollon le Pythien a faites à Crésus, aux Athéniens, aux Tégéates, aux Argiens, aux Corinthiens? Chrysippe a rassemblé une immense collection d'oracles, et il n'en est pas un seul à l'appui duquel il n'ait cité une autorité ou un témoignage suffisant. Mais je vous fais grâce de tout cela, car vous le savez aussi bien que moi; je soutiendrai seulement que jamais l'oracle de Delphes n'eût été si célèbre, si vanté; que jamais il ne se fût enrichi de tant d'offrandes des peuples et des rois, si la vérité de ses réponses n'eût été confirmée par l'expérience de tous les âges. Il y a long-temps qu'il ne fait plus de même: aussi sa gloire est-elle beaucoup diminuée depuis que la bonté de ses oracles est moins évidente. Certes il n'eût pas autrefois joui de sa réputation, s'il n'eût été toujours fidèle à la vérité. Il se peut que cette vertu du sol, qui inspirait la Pythie d'un souffle divin, se soit épuisée par la vétusté[89]; n'a-t-on pas vu des rivières desséchées ou détournées de leur cours? Toutefois, jugez-en comme vous voudrez; car

non potest, nisi omnem historiam perverterimus, multis sæculis verax fuisse id oraculum.

XX. Sed omittamus oracula; veniamus ad somnia. De quibus disputans Chrysippus, multis, et minutis somniis colligendis facit idem, quod Antipater, ea conquirens, quæ Antiphontis interpretatione explicata, declarant illa quidem acumen interpretis; sed exemplis grandioribus decuit uti. Dionysii mater ejus, qui Syracusiorum tyrannus fuit, ut scriptum apud Philistum est, et doctum hominem, et diligentem, et æqualem temporum illorum, quum prægnans hunc ipsum Dionysium alvo contineret, somniavit se peperisse satyriscum. Huic interpretes portentorum, qui Galeotæ tum in Sicilia nominabantur, responderunt (ut ait Philistus), eum, quem illa peperisset, clarissimum Græciæ diuturna cum fortuna fore. Num te ad fabulas revoco vel nostrorum vel Græcorum poetarum? Narrat enim et apud Ennium Vestalis Ilia:

Excita quum tremulis anus attulit artubu' lumen,
Talia commemorat lacrymans exterrita somno :
Eurydica prognata, pater quam noster amavit,
Vires, vitaque corpu' meum nunc deserit omne.
Nam me visus homo pulcher per amœna salicta
Et ripas raptare, locosque novos. Ita sola
Postilla, germana soror, errare videbar,
Tardaque vestigare, et quærere te, neque posse
Corde capessere : semita nulla pedem stabilibat.
Exin compellare pater me voce videtur

c'est une grande question [90]; pourvu que nous maintenions un fait qu'on ne pourrait contester sans ébranler toute l'histoire, c'est que pendant une longue série de siècles l'oracle de Delphes a été véridique.

XX. Mais laissons les oracles, et venons-en aux songes. Chrysippe, en écrivant sur ce sujet, a réuni une infinité de rêves sans importance, absolument comme Antipater quand il recherchait tout ce qu'Antiphon [91] avait interprété. Ce travail révèle la sagacité de son auteur; mais il eût été convenable de se servir d'exemples plus élevés. La mère de Denys, ainsi que nous le lisons dans Philistus [92], homme savant, écrivain scrupuleux, et contemporain de ce tyran de Syracuse, rêva, pendant qu'elle le portait dans son sein, qu'elle avait mis au monde un petit satyre. Selon le même auteur, les interprètes des prodiges étaient alors en Sicile appelés *galéotes* [93], il répondirent que celui dont elle était accouchée, long-temps favorisé par la fortune, serait l'homme le plus illustre de toute la Grèce. Vous ramènerai-je aux pièces de nos poètes ou à celles des Grecs? Dans Ennius, la vestale Ilia [94]:

« Tremblante de tous ses membres, arrachée au sommeil par la terreur, elle dit en pleurant, quand la vieille apporta de la lumière : Oh! fille d'Eurydice [95] qu'aima notre père, les forces et la vie ont abandonné mon corps; en songe j'ai vu un beau jeune homme m'enlever sur le rivage, qu'ombragent délicieusement les saules : il me conduisait vers des lieux inconnus. Puis seule, abandonnée, j'errais, chère sœur, je te cherchais, il me semblait que je ne pouvais te retrouver, nul sentier n'affermissait mes pas. Tout à coup mon père parut m'interpeller en ces termes : Oh! ma fille, il te faudra d'abord supporter bien des maux; puis la fortune renaîtra du sein du fleuve [96]. Il dit, et disparut aussitôt : malgré mon désir, il ne me fut plus possible de le voir,

His verbis : O gnata, tibi sunt ante gerendæ
Ærumnæ ; post ex fluvio fortuna resistet.
Hæc pater effatus, germana, repente recessit,
Nec sese dedit in conspectum corde cupitus ;
Quanquam multa manus ad cœli cærula templa
Tendebam lacrymans, et blanda voce vocabam.
Vix ægro tum corde meo me somnu' reliquit.

XXI. Hæc, etiam si ficta sunt a poeta, non absunt tamen a consuetudine somniorum. Sit sane etiam illud commentitium, quo Priamus est conturbatus :

Quia mater gravida parere se ardentem facem
Visa est in somnis Hecuba : quo facto pater
Rex ipse Priamus, somnio mentis metu
Perculsus, curis sumtus suspirantibus
Exsacrificabat hostiis balantibus.
Tum conjectorem postulat, pacem petens,
Ut se edoceret obsecrans Apollinem,
Quo sese vertant tantæ sortes somnium.
Ibi ex oraclo voce divina edidit
Apollo ; puerum, primus Priamo qui foret
Post illa natus, temperaret tollere ;
Eum esse exitium Trojæ, pestem Pergamo.

Sint hæc, ut dixi, somnia fabularum; hisque adjungatur etiam Æneæ somnium : quod in Numerii Fabii Pictoris græcis Annalibus ejusmodi est, ut omnia, quæ ab Ænea gesta sunt, quæque illi acciderunt, ea fuerint, quæ ei secundum quietem visa sunt.

XXII. Sed propiora videamus. Cujusnam modi est Superbi Tarquinii somnium, de quo in Bruto Attii loquitur ipse ?

Quum jam quieti corpus nocturno impetu

quoique souvent j'élevasse les mains vers la voûte azurée du ciel, et que, d'une voix tendre, je l'appelasse à réitérées fois. Enfin le sommeil me laissa languissante et malade de chagrin. »

XXI. Quoique ce soient là des inventions du poète, elles sont conformes à la nature des songes. Accordons aussi que celui qui a effrayé Priam soit de pure invention :

« Dans sa grossesse, Hécube rêva qu'elle mettait au monde un flambeau ardent : le père, le roi Priam, en eut l'esprit troublé : en proie à de cruels soucis, il sacrifiait de bêlantes victimes. Tout à coup il réclame un devin [97], il veut la paix, il exige qu'après avoir imploré Apollon, on lui dise enfin ce que présagent les menaçantes images de ce songe. L'oracle d'Apollon ordonna de sa voix divine que Priam eût soin de supprimer l'enfant qui lui naîtrait le premier, parce qu'il serait la ruine de Troie, la peste de Pergame. »

Je le répète, ces songes appartiennent à des compositions de poètes; on peut y joindre encore celui d'Énée, qui est rapporté dans les Annales grecques de Numerius Fabius Pictor [98]. Et, en général, tout ce qu'Énée a fait, tout ce qui lui est arrivé, a toujours été conforme à ce qui lui était apparu dans son sommeil.

XXII. Mais citons des exemples plus récens. Que penserez-vous du songe de Tarquin le Superbe? Voici ce qu'il en dit lui-même dans le *Brutus* d'Attius :

« A l'entrée de la nuit j'avais abandonné mon corps au repos,

Dedi, sopore placans artus languidos;
Visum est in somnis pastorem ad me appellere,
Duos consanguineos arietes inde eligi,
Pecus lanigerum eximia pulchritudine,
Præclarioremque alterum immolare me;
Deinde ejus germanum cornibus connitier
In me arietare, eoque ictu me ad casum dari;
Exin prostratum terra graviter saucium,
Resupinum, in cœlo contueri maximum ac
Mirificum facinus; dextrorsum orbem flammeum
Radiatum solis liquier cursu novo.

Ejus igitur somnii a conjectoribus quæ sit interpretatio facta, videamus:

Rex, quæ in vita usurpant homines, cogitant, curant, vident,
Quæque agunt vigilantes, agitantque, ea si cui in somno accidunt,
Minus mirum est; sed in re tanta haud temere improviso offerunt.
Proin vide, ne, quem tu esse hebetem deputes æque ac pecus,
Is sapientia munitum pectus egregium gerat,
Teque regno expellat. Nam id, quod de sole ostentum est tibi,
Populo commutationem rerum portendit fore
Perpropinquam: hæc bene verruncent populo. Nam quod ad dexteram
Cepit cursum ab læva signum præpotens; pulcherrime
Auguratum est, rem romanam publicam summam fore.

XXIII. Age nunc ad externa redeamus. Matrem Phalaridis scribit Ponticus Heraclides, doctus vir, auditor et discipulus Platonis, visam esse videre in somnis simulacra deorum, quæ ipse Phalaris domi consecravisset; ex his Mercurium e patera, quam dextra manu teneret, sanguinem visum esse fundere; qui quum terram attigisset, refervescere videretur sic, ut tota domus sanguine redundaret. Quod matris somnium

pour refaire, par le sommeil, mes membres fatigués. Il me sembla qu'un pâtre amenait vers moi son troupeau : je choisis deux béliers jumeaux d'une rare beauté 99, et j'immolai le plus précieux. L'autre alors m'attaqua de ses cornes, et d'un seul coup me renversa. Étendu sur le sol, grièvement blessé, je vis au ciel un prodige étonnant : à droite, le disque enflammé des feux du soleil prenait subitement une autre course. »

Voyons quelle est l'interprétation qu'en ont faite les auteurs de conjectures.

« Roi, ce que les hommes font dans la vie, ce qu'ils pensent, méditent, voient, ce que, dans leurs veilles, ils entreprennent, ils accomplissent, il n'est pas étonnant que cela leur revienne dans le sommeil. Cependant, en affaire aussi grave, un songe n'est pas sans importance. Gardez donc que celui que vous prenez pour un imbécile et pour une brute, ne cache un esprit plein de sagesse, et ne vous chasse de votre royaume. Car la vision que vous avez eue sur le soleil, annonce au peuple un prochain changement de gouvernement. Cela puisse-t-il profiter au peuple! Mais c'est un signe puissant que de la droite les rayons aient pris leur course vers la gauche, et ce noble augure annonce que l'état romain arrivera au plus haut degré de prospérité. »

XXIII. Maintenant revenons aux exemples étrangers. En voici un que rapporte Héraclide de Pont, homme fort savant, auditeur et disciple de Platon. La mère de Phalaris [100] vit en songe les statues des dieux que lui-même avait consacrées dans sa maison. Il lui parut que, d'un vase qu'il tenait à la main droite, Mercure versait du sang, et que ce sang bouillonnait avec tant de violence, que toute la maison en était pleine. Ce songe de la mère n'a été que trop confirmé par l'horrible cruauté du fils.

immanis filii crudelitas comprobavit. Quid ego, quæ magi Cyro illi principi interpretati sunt, ex Dinonis Persicis libris proferam? Nam quum dormienti ei sol ad pedes visus esset, ter eum, scribit, frustra appetivisse manibus, quum se convolvens sol elaberetur, et abiret: ei magos dixisse (quod genus sapientum et doctorum habebatur in Persis), ex triplici appetitione solis, xxx annos Cyrum regnaturum esse, portendi. Quod ita contigit: nam ad septuagesimum pervenit, quum XL natus annos regnare cœpisset. Est profecto quiddam etiam in barbaris gentibus præsentiens atque divinans: siquidem ad mortem proficiscens Calanus Indus, quum adscenderet in rogum ardentem, « O præclarum discessum, inquit, e vita! quum, ut Herculi contigit, mortali corpore cremato, in lucem animus excesserit. » Quumque Alexander eum rogaret, si quid vellet, ut diceret: « Optime, inquit; propediem te videbo. » Quod ita contigit: nam Babylone paucis post diebus Alexander est mortuus. Discedo parumper a somniis, ad quæ mox revertar. Qua nocte templum Ephesiæ Dianæ deflagravit, eadem constat ex Olympiade natum esse Alexandrum, atque, ubi lucere cœpisset, clamitasse magos, pestem ac perniciem Asiæ proxima nocte natam. Hæc de Indis et magis. Redeamus ad somnia.

XXIV. Hannibalem Cœlius scribit, quum columnam auream, quæ esset in fano Junonis Laciniæ, auferre vellet, dubitaretque, utrum ea solida esset, an extrin-

Rapporterai-je ce que, d'après les livres perses de Dinon, les mages ont dit à l'ancien Cyrus? Trois fois, pendant qu'il dormait, le soleil parut à ses pieds, et trois fois il essaya, mais en vain, de le saisir de ses mains; par une évolution, le soleil lui échappait et s'éloignait. Les mages, qui, en Perse, sont les sages et les savans [101], dirent que ces trois tentatives de saisir le soleil présageaient à Cyrus un règne de trente ans; et c'est ce qui arriva, car il parvint à sa soixante-dixième année, ayant commencé à régner à l'âge de quarante ans. Il y a donc, même chez les peuples barbares, une faculté de pressentiment et de divination. L'Indien Calanus [102] allant à la mort et montant sur un bûcher enflammé, s'écria : «Oh! la noble fin : ainsi quand la dépouille mortelle d'Hercule fut consumée, son âme s'éleva vers la lumière.» Alexandre alors lui demanda s'il désirait quelque chose: «C'est bien, dit Calanus; je te reverrai bientôt.» L'évènement ne se fit pas attendre, et, peu de jours après, Alexandre mourut à Babylone. Mais je m'aperçois que je quitte un instant les songes; j'y reviendrai bientôt. On sait que dans la nuit où fut brûlé le temple de Diane à Éphèse, Olympias donna le jour à Alexandre; dès que l'aurore parut, les mages s'écrièrent que dans cette même nuit la perte et la peste de l'Asie avaient paru sur la terre. Voici pour les Indiens et pour les mages. Revenons aux songes.

XXIV. Célius [103] dit qu'un jour Annibal voulut enlever la colonne d'or qui était dans le temple de Junon Lacinia [104]; mais que, ne sachant pas si elle était mas-

secus inaurata, perterebravisse; quumque solidam invenisset, statuissetque tollere, ei secundum quietem visam esse Junonem prædicere, ne id faceret, minarique, si id fecisset, se curaturam, ut eum quoque oculum, quo bene videret, amitteret; idque ab homine acuto non esse neglectum : itaque ex eo auro, quod exterebratum esset, buculam curasse faciendam, et eam in summa columna collocavisse. Hoc item in Sileni, quem Cœlius sequitur, Græca historia est; is autem diligentissime res Hannibalis persecutus est : Hannibalem, quum cepisset Saguntum, visum esse in somnis a Jove in deorum concilium vocari; quo quum venisset, Jovem imperasse, ut Italiæ bellum inferret, ducemque ei unum e concilio datum; quo illum utentem, cum exercitu progredi cœpisse; tum ei ducem illum præcepisse, ne respiceret; illum autem id diutius facere non potuisse, elatumque cupiditate respexisse; tum visam belluam vastam et immanem, circumplicatam serpentibus, quacumque incederet, omnia arbusta, virgulta, tecta pervertere; et eum admiratum quæsisse de deo, quodnam illud esset tale monstrum; et deum respondisse, vastitatem esse Italiæ, præcepisseque, ut pergeret protinus; quid retro atque a tergo fieret, ne laboraret. Apud Agathoclem scriptum in historia est, Hamilcarem Carthaginiensem, quum oppugnaret Syracusas, visum esse audire vocem, se postridie cœnaturum Syracusis; quum autem is dies illuxisset, magnam seditionem in castris ejus inter

sive ou si elle n'était que dorée, il la fit percer de part en part, et s'étant de la sorte assuré qu'elle était effectivement d'or massif, il résolut de l'enlever. Mais Junon lui apparut en songe, le lui défendit, et le menaça, s'il persistait, de lui faire perdre encore son bon œil. Annibal avait trop de sens pour négliger cet avis; il prit donc l'or qu'on avait retiré de la colonne, en fit faire une génisse, et la plaça sur le faîte de la colonne. On lit un autre fait, dans l'histoire grecque de Silenus, auteur que suit Célius [105], et qui a recueilli avec beaucoup de soin tout ce qui concerne Annibal. Après la prise de Sagonte, il rêva que Jupiter l'appelait au conseil des dieux [106]: lorsqu'il y fut entré, Jupiter lui ordonna de porter la guerre en Italie, en lui donnant pour guide un membre du conseil. Il se mit donc en marche à la tête de son armée, et le dieu lui défendit de regarder en arrière. Annibal, cependant, se laissa entraîner par la curiosité, il se retourna; aussitôt il vit un monstre d'une taille énorme enlacé de serpens; partout où marchait ce monstre, il renversait les bois, les vergers, les maisons. Annibal étonné demanda à son guide ce que c'était que ce monstre: le dieu répondit que c'était la dévastation de l'Italie, et lui ordonna de nouveau de passer son chemin sans s'inquiéter de ce qui arriverait derrière lui. Voici une anecdote tirée de l'historien Agatocle [107]. Le Carthaginois Amilcar faisait le siége de Syracuse; pendant son sommeil une voix lui prédit qu'il souperait le lendemain dans cette ville. Le jour étant venu, il s'éleva une violente sédition entre les Carthaginois et les soldats siciliens; les Syracusains, s'en étant aperçus, se jetèrent à l'improviste sur le camp et firent Amilcar prisonnier; ainsi se vérifia le songe. L'histoire et

Pœnos et Siculos milites esse factam; quod quum sensissent Syracusani, improviso eos in castra irrupisse, Hamilcaremque ab iis vivum esse sublatum. Ita res somnium comprobavit. Plena exemplorum est historia, tum referta vita communis. At vero P. Decius ille, Q. F., qui primus e Deciis consul fuit, quum esset tribunus militum M. Valerio, A. Cornelio consulibus, a Samnitibusque premeretur noster exercitus, quum pericula præliorum iniret audacius, moneretur que ut cautior esset, dixit, quod exstat in annalibus : sibi in somnis visum esse, quum in mediis hostibus versaretur, occidere cum maxima gloria. Et tum quidem incolumis exercitum obsidione liberavit. Post triennium autem, quum consul esset, devovit se, et in aciem Latinorum irrupit armatus. Quo ejus facto superati sunt et deleti Latini : cujus mors ita gloriosa fuit, ut eamdem concupisceret filius. Sed veniamus nunc, si placet, ad somnia philosophorum.

XXV. Est apud Platonem Socrates, quum esset in custodia publica, dicens Critoni, suo familiari, sibi post tertium diem esse moriendum; vidisse se in somnis pulchritudine eximia feminam, quæ se nomine appellans diceret Homericum quemdam ejusmodi versum :

> Tertia te Phthiæ tempestas læta locabit.

Quod ut est dictum, sic scribitur contigisse. Xenophon Socraticus, qui vir et quantus? in ea militia, qua cum

la vie commune sont pleines de ces exemples. Publius Decius, fils de Quintus, qui, le premier de son nom, fut consul, était tribun des soldats; c'était sous le consulat de M. Valerius et de A. Cornelius; notre armée était vivement pressée par les Samnites; Decius s'exposait aux dangers avec une rare audace : comme on l'avertissait d'être plus prudent, il dit, et ce mot est resté dans les annales, qu'en songe il s'était vu au milieu des ennemis [108], et qu'il y mourait avec une gloire éclatante. Cette fois il parvint à dégager l'armée; mais, trois ans après, étant consul, il se dévoua et se précipita tout armé dans les rangs des Latins. Grâce à cette belle action, les Latins furent vaincus et taillés en pièces, et la mort de Decius fut tellement glorieuse, que son fils voulut mourir de même. Mais permettez que nous en venions maintenant aux songes des philosophes.

XXV. Nous apprenons par Platon que Socrate, étant en prison, dit à Criton, son ami, qu'il mourrait dans trois jours, parce qu'il avait vu en songe une femme d'une rare beauté qui, l'appelant par son nom, lui dit ce vers d'Homère [109] :

« Le troisième jour te portera dans la fertile Phthie. »

Et il arriva comme l'avait dit Socrate. On sait quel homme était Xénophon, le disciple de Socrate, et com-

Cyro minore perfunctus est, sua scribit somnia; quorum eventus mirabiles exstiterunt. Mentiri Xenophontem, an delirare dicimus? Quid? singulari vir ingenio Aristoteles, et pæne divino, ipsene errat, an alios vult errare? quum scribit, Eudemum Cyprium, familiarem suum, iter in Macedoniam facientem Pheras venisse, quæ erat urbs in Thessalia tum admodum nobilis, ab Alexandro autem tyranno crudeli dominatu tenebatur; in eo igitur oppido ita graviter ægrum Eudemum fuisse, ut omnes medici diffiderint; ei visum in quiete egregia facie juvenem dicere, fore, ut perbrevi convalesceret, paucisque diebus interiturum Alexandrum tyrannum, ipsum autem Eudemum quinquennio post domum esse rediturum. Atque ita quidem prima statim, scribit Aristoteles, consecuta; et convaluisse Eudemum, et ab uxoris fratribus interfectum tyrannum; quinto autem anno exeunte, quum esset spes ex illo somnio, in Cyprum illum ex Sicilia esse rediturum, præliantem eum ad Syracusas occidisse: ex quo ita illud somnium esse interpretatum, ut, quum animus Eudemi e corpore excesserit, tum domum revertisse videatur. Adjungamus philosophis doctissimum hominem, poetam quidem divinum, Sophoclem: qui, quum ex æde Herculis patera aurea gravis surrepta esset, in somnis vidit ipsum deum dicentem, qui id fecisset. Quod semel ille, iterumque neglexit. Ubi idem sæpius, adscendit in Areopagum; detulit rem. Areopagitæ comprehendi jubent eum, qui

bien il était grand. Eh bien! il a consigné dans ses écrits ce qu'il a eu de songes [110] pendant son expédition avec le jeune Cyrus, et les évènemens les ont admirablement vérifiés. Dirons-nous que Xénophon a menti ou déraisonné? Et Aristote, homme d'un génie extraordinaire et presque divin, se trompe-t-il ou veut-il tromper les autres quand il nous raconte l'histoire d'Eudème de Cypre, son ami? dans un voyage en Macédoine, celui-ci vint à Phères, ville de Thessalie qui était alors fort considérable, et que le tyran Alexandre tenait sous sa cruelle domination. Eudème y fut dangereusement malade, tous les médecins en désespéraient : il vit en songe un jeune homme d'une belle figure, qui lui annonça une prompte convalescence, et lui dit en même temps que dans peu de jours Alexandre le tyran périrait; qu'enfin lui, Eudème, retournerait dans sa patrie cinq ans plus tard. La première partie de la prédiction, dit Aristote, se réalisa sur-le-champ; d'une part, Eudème se rétablit; de l'autre, le tyran fut tué par les frères de sa femme [111]; mais à la fin de la cinquième année, lorsque sur la foi de son rêve on espérait qu'Eudème allait revenir de Sicile à Cypre, il périt en combattaut devant Syracuse. Le songe fut donc interprété en ce sens, que l'âme d'Eudème, en quittant son corps, aura repris le chemin de sa patrie. Aux témoignages des philosophes, ajoutons celui d'un homme fort savant, d'un poète divin, de Sophocle : une coupe d'or d'un grand poids avait été volée dans le temple d'Hercule; ce dieu lui apparut en songe et nomma l'auteur du crime. Sophocle négligea cet avis une première fois, une seconde; mais, voyant que le même songe revenait souvent, il monta à l'aréopage et en fit la déclaration. Les sénateurs ordonnèrent l'arres-

a Sophocle erat nominatus. Is, quæstione adhibita, confessus est, pateramque retulit. Quo facto, fanum illud Indicis Herculis nominatum est.

XXVI. Sed quid ego Græcorum? Nescio, quo modo me magis nostra delectant. Omnes hoc historici, Fabii, Gellii, sed proxime Cœlius. Quum bello Latino ludi votivi maximi primum fierent, civitas ad arma repente est excitata. Itaque, ludis intermissis, instaurativi constituti sunt. Qui antequam fierent, quumque jam populus consedisset, servus per circum, quum virgis cæderetur, furcam ferens ductus est. Exin quidam rustico Romano dormienti visus est venire, qui diceret, præsulem sibi non placuisse ludis, idque ab eodem jussum esse eum senatui nuntiare; illum non esse ausum. Iterum esse idem visum, et monitum, ne vim suam experiri vellet; ne tum quidem esse ausum. Exin filium ejus esse mortuum; eamdem in somnis admonitionem fuisse tertiam. Tum illum etiam debilem factum, rem ad amicos detulisse; quorum de sententia lecticula in curiam esse delatum; quumque senatui somnium enarravisset, pedibus suis salvum domum revertisse. Itaque somnio comprobato a senatu, ludos illos iterum instauratos, memoriæ proditum est. C. vero Gracchus multis dixit, ut scriptum apud eumdem Cœlium est, sibi in somnis quæsturam petenti Tib. fratrem visum esse dicere, quam vellet cunctaretur, tamen eodem sibi leto, quo ipse

tation de celui que Sophocle avait indiqué. Soumis à la question, le coupable confessa son crime et rapporta la coupe. Dans la suite, le temple prit le nom d'*Hercule accusateur* [112].

XXVI. Mais pourquoi m'occuper des Grecs? Les exemples romains ont pour moi beaucoup plus de charme. Tous les historiens, les Fabius, les Gellius, et dernièrement encore Célius, ont recueilli le fait que je vais citer. Lorsque, pour la première fois, dans la guerre contre les Latins, on célébrait les grands jeux votifs, toute la ville fut subitement appelée aux armes. Les jeux ayant, en conséquence, été interrompus, on en institua de nouveaux [113]. Avant leur ouverture, et lorsque le peuple avait déjà pris place, on promena dans le cirque, en le battant de verges, un esclave porteur d'une fourche. Après cela, un paysan romain [114] eut un songe extraordinaire : un homme lui apparut, en disant que celui qui avait préludé aux jeux [115] ne lui avait pas plu; il lui ordonna en même temps d'aller en avertir le sénat. Le paysan n'osa point s'acquitter de la commission; mais, dans une seconde apparition, le même homme lui conseilla de ne point s'exposer à sa colère: celui-ci n'osa pas encore accomplir cet ordre; aussitôt son fils mourut. Enfin, le même avertissement revint une troisième fois, et le paysan, frappé de paralysie, fit part de l'évènement à ses amis. Docile à leurs conseils, il se fit porter à la curie en litière. Aussitôt qu'il eut raconté son rêve au sénat, il put s'en retourner à pied chez lui. Le sénat ayant, dit-on, jugé que ce songe était important, les jeux furent encore recommencés. Le même Célius nous apprend que C. Gracchus racontait à beaucoup de personnes que, pendant qu'il demandait la questure, son

interisset, esse pereundum. Hoc, antequam tribunus plebis C. Gracchus factus esset, et se audisse scribit Cœlius, et dixisse multis. Quo somnio quid inveniri potest certius?

XXVII. Quid? illa duo somnia, quæ creberrime commemorantur a stoicis, quis tandem potest contemnere? Unum de Simonide : qui quum ignotum quemdam projectum mortuum vidisset, eumque humavisset, haberetque in animo navem conscendere, moneri visus est, ne id faceret, ab eo, quem sepultura affecerat; si navigasset, eum naufragio esse periturum; itaque Simonidem redisse; perisse ceteros, qui tum navigassent. Alterum ita traditum, clarum admodum somnium. Quum duo quidam Arcades familiares iter una facerent, et Megaram venissent, alterum ad cauponem devertisse; ad hospitem, alterum. Qui ut cœnati quiescerent, concubia nocte visum esse in somnis ei, qui erat in hospitio, illum alterum orare, ut subveniret, quod sibi a caupone interitus pararetur; eum primo perterritum somnio surrexisse; dein quum se collegisset, idque visum pro nihilo habendum esse duxisset, recubuisse; tum ei dormienti eumdem illum visum esse rogare, ut, quoniam sibi vivo non subvenisset, mortem suam ne inultam esse pateretur; se interfectum in plaustrum a caupone esse conjectum, et supra stercus injectum; petere, ut mane ad portam adesset, priusquam plaustrum ex op-

frère Tiberius lui était apparu en disant « qu'il aurait beau tarder, qu'il n'en mourrait pas moins de la même mort que lui. » Célius ajoute qu'il l'a entendu raconter par C. Gracchus avant que celui-ci fût tribun du peuple, et qu'il l'a répété à beaucoup de monde. Or, peut-il y avoir rien de plus certain que ce songe?

XXVII. Qui pourrait dédaigner les deux songes que les stoïciens rappellent si souvent? Le premier est de Simonide. Il avait trouvé étendu sur la terre le cadavre d'un inconnu, et l'avait enterré. Un jour qu'il se disposait à monter sur un vaisseau, celui auquel il avait donné la sépulture lui apparut en songe, et l'avertit de n'en rien faire, ajoutant que s'il partait il ferait naufrage et périrait. Simonide revint donc sur ses pas; et, en effet, tous ceux qui étaient partis périrent. L'autre songe est fort célèbre [116] : voici ce qu'on en dit : Deux Arcadiens liés d'amitié voyageaient ensemble; arrivés à Mégare, l'un alla loger chez un aubergiste, l'autre chez un ami. Après le souper, chacun se coucha et se livra au sommeil; la nuit étant avancée, celui des deux qui était logé chez son ami rêva que son compagnon le priait de venir à son secours, en lui disant que l'aubergiste se disposait à le tuer : effrayé d'abord de ce rêve, il se leva; mais, par réflexion, il pensa qu'il n'en fallait tenir compte, et se recoucha. Dès qu'il se fut endormi, son compagnon lui apparut de nouveau, et lui dit que, puisqu'il ne l'avait pas défendu vivant, il ne souffrît pas du moins que sa mort demeurât impunie. Il lui apprit qu'après l'avoir tué, son hôte l'avait chargé sur un chariot et recouvert de fumier; enfin, il le suppliait de se trouver le matin à la porte de la ville avant que le chariot pût en sortir. Effrayé de ce songe, le voyageur se

pido exiret. Hoc vero somnio eum commotum, mane bubulco præsto ad portam fuisse; quæsisse ex eo, quid esset in plaustro; illum perterritum fugisse; mortuum erutum esse; cauponem, re patefacta, pœnas dedisse. Quid hoc somnio dici divinius potest?

XXVIII. Sed quid aut plura, aut vetera quærimus? Sæpe tibi meum narravi; sæpe ex te audivi tuum somnium : Me, quum Asiæ proconsul præessem, vidisse in quiete, quum tu equo advectus ad quamdam magni fluminis ripam, provectus subito, atque delapsus in flumen, nusquam apparuisses, me contremuisse, timore perterritum; tum te repente lætum exstitisse, eodemque equo adversam adscendisse ripam, nosque inter nos esse complexos. Facilis conjectura hujus somnii; mihique a peritis in Asia prædictum est, fore eos eventus rerum, qui acciderunt. Venio nunc ad tuum. Audivi equidem ex te ipso, sed mihi sæpius noster Sallustius narravit : quum in illa fuga, nobis gloriosa, patriæ calamitosa, in villa quadam campi Atinatis maneres, magnamque partem noctis vigilasses, ad lucem denique arcte et graviter dormitare cœpisse. Itaque, quanquam iter instaret, te tamen silentium fieri jussisse, neque esse passum te excitari; quum autem experrectus esses hora secunda fere, te sibi somnium narravisse : visum tibi esse, quum in locis solis mœstus errares, C. Marium cum fascibus laureatis quærere ex te, quid tristis esses; quumque tu te tua patria vi pulsum esse dixisses, pre-

posta dès le matin près de la porte, et demanda au bouvier ce qu'il conduisait; aussitôt celui-ci prit la fuite: on retira le mort du fumier, et l'aubergiste, dont le crime avait été découvert, subit la peine due à son forfait. Dira-t-on qu'il puisse exister quelque chose de mieux inspiré que ce songe?

XXVIII. Mais à quoi bon rappeler tant et de si anciens exemples? Je vous ai souvent raconté mon rêve; vous m'avez souvent dit le vôtre. Vous savez que quand j'étais proconsul d'Asie, je vous vis pendant mon sommeil arriver à cheval sur la rive d'un grand fleuve; tout à coup vous disparûtes dans ce fleuve, je frémissais de terreur; mais vous reparûtes sain et sauf, et vîntes vous jeter dans mes bras. Ce songe était d'une explication facile, et les interprètes d'Asie m'ont prédit les évènemens qui arrivèrent en effet. Je passe à votre songe: vous me l'avez rapporté vous-même; mais Salluste me l'a raconté [117] encore plus souvent. Pendant cette fuite glorieuse pour nous, malheureuse pour la patrie, vous étiez dans une maison de campagne d'Atina; ayant veillé une partie de la nuit, vous vous endormîtes vers le matin d'un sommeil profond [118]. Quoiqu'il fallût partir, vous aviez commandé le silence, surtout vous aviez défendu de troubler votre repos. Quand vous vous fûtes éveillé, vers la seconde heure, vous dites à Salluste qu'en songe vous aviez cru errer seul et triste dans des lieux déserts, que C. Marius [119] s'était présenté, précédé de faisceaux garnis de lauriers, et vous avait demandé pourquoi vous étiez triste; vous lui répondîtes que vous étiez exilé de votre patrie. Alors il vous prit par la main et vous dit de ne pas perdre courage. En même temps il ordonna à celui des licteurs qui était près de lui de vous con-

hendisse eum dextram tuam, et bono animo te jussisse esse, lictorique proximo tradidisse, ut te in monumentum suum deduceret; et dixisse, in eo tibi salutem fore. Tum et se exclamasse, Sallustius narrat, reditum tibi celerem et gloriosum paratum, et te ipsum visum somnio delectari. Nam illud mihi ipsi celeriter nuntiatum est, ut audivisses, in monumento Marii de tuo reditu magnificentissimum illud senatusconsultum esse factum, referente optimo et clarissimo viro consule, idque frequentissimo theatro, incredibili clamore et plausu comprobatum; dixisse te, nihil illo Atinati somnio fieri posse divinius.

XXIX. At multa falsa. Imo obscura fortasse nobis. Sed sint falsa quædam; contra vera quid dicimus? quæ quidem multo plura evenirent, si ad quietem integri iremus. Nunc, onusti cibo et vino, perturbata et confusa cernimus. Vide, quid Socrates in Platonis Politia loquatur. Dicit enim: « Quum dormientibus ea pars animi, quæ mentis et rationis sit particeps, sopita langueat; illa autem, in qua feritas quædam sit, atque agrestis immanitas, quum sit immoderato obstupefacta potu atque pastu, exsultare eam in somno immoderateque jactari. Itaque huic omnia visa objiciuntur, a mente ac ratione vacua : ut aut cum matre corpus miscere videatur, aut cum quovis alio vel homine, vel deo, sæpe bellua; atque etiam trucidare aliquem, et impie cruentari, multaque facere impure atque tetre, cum temeritate

duire dans son monument[120], en ajoutant que là vous trouveriez votre salut. Dès que Salluste eut entendu votre récit, il s'écria que votre retour serait prompt et glorieux, et vous-même parûtes content de ce rêve. On m'a dit aussi que quand vous apprîtes que le sénatus-consulte de votre rappel, ce sénatus-consulte si honorable, avait été rendu dans le monument de Marius, sur le rapport d'un consul si grand, si digne de ce rang, en présence d'une foule qui se précipitait au théâtre, en faisant retentir au loin ses acclamations et ses applaudissemens, vous vous étiez écrié que rien ne vous paraissait venir plus directement des dieux que ce songe d'Atina.

XXIX. Mais, dira-t-on, les songes sont souvent trompeurs; dites plutôt qu'il en est d'obscurs. Quand il y en aurait de trompeurs, cela prouverait-il rien contre ceux que l'évènement réalise? Ces derniers nous arriveraient bien plus nombreux si nous nous abandonnions au sommeil dans notre état naturel; mais quand nous nous couchons, nous avons l'estomac chargé d'alimens et de vin, et les objets nous apparaissent troubles et confus. Écoutez ce que dit Socrate[121] dans la *République de Platon :* « Lorsque, pendant le sommeil, la partie de notre âme qui est douée d'intelligence et de raison languit assoupie, celle qui a quelque chose de sauvage et de grossier, se trouvant excitée par des excès de boisson et de nourriture, prend le dessus dans les songes, et se livre à des égaremens sans frein : les visions les plus dépourvues de sens et de raison se présentent à elle : ainsi l'on croit par une monstrueuse alliance s'unir à sa mère[122], avec un autre homme, avec un dieu, ou même

et impudentia. At qui salubri et moderato cultu atque victu quieti se tradiderit, ea parte animi, quæ mentis et consilii est, agitata et erecta, saturataque bonarum cogitationum epulis; eaque parte animi, quæ voluptate alitur, nec inopia enecta, nec satietate affluenti (quorum utrumque præstringere aciem mentis solet, sive deest naturæ quippiam, sive abundat atque affluit); illa etiam tertia parte animi, in qua irarum exsistit ardor, sedata atque restincta : tum eveniet, duabus animi temerariis partibus compressis, ut illa tertia pars rationis et mentis eluceat, et se vegetam ad somniandum, acremque præbeat; tum et visa quietis occurrent tranquilla atque veracia.» Hæc verba ipsa Platonis expressi.

XXX. Epicurum igitur audiemus potius? namque Carneades concertationis studio, modo ait hoc, modo illud. At ille quid sentit? Sentit autem nihil unquam elegans, nihil decorum. Hunc ergo antepones Platoni et Socrati? qui ut rationem non redderent, auctoritate tamen hos minutos philosophos vincerent. Jubet igitur Plato, sic ad somnum proficisci corporibus affectis, ut nihil sit, quod errorem animis, perturbationemque afferat. Ex quo etiam Pythagoricis interdictum putatur, ne faba vescerentur, quod habet inflationem magnam

avec une bête féroce. L'on rêve que l'on tue quelqu'un, et l'on se voit couvert de sang ; en général, tous ces rêves sont impurs, honteux, tels que les peuvent produire la témérité et l'impudence. Au contraire, les hommes dont la conduite est sage, dont la vie est sobre, se livrent au sommeil avec plus de calme; l'exaltation chez eux porte sur la partie de l'âme qui réfléchit, qui conseille, qui est nourrie des alimens de la pensée [123]; tandis que la partie de l'âme qui s'alimente de la volupté n'est ni paralysée par la pénurie, ni excitée par la satiété, car l'un et l'autre de ces excès détruit nos facultés, il ne faut à notre nature ni privation ni surabondance : alors la troisième partie de l'âme, celle qui est susceptible de colère, est calmée, apaisée. Il en résulte que, les deux parties vicieuses étant comprimées, la troisième, celle de la raison et du sens, prédomine, et qu'elle se présente au sommeil pleine de vigueur et de sagacité, de telle sorte que les visions du sommeil nous arrivent calmes et véridiques. » Je ne fais ici que rendre les paroles de Platon.

XXX. Écouterons-nous de préférence Épicure? Je ne parle pas de Carnéade, qui, par amour de la dispute, dit tantôt une chose, tantôt une autre. Mais Épicure, que pense-t-il ? Jamais rien qui révèle de la sagacité ou de l'élévation [124]. Et cet homme, vous iriez le préférer à Platon, à Socrate? Mais lors même qu'ils ne donneraient de leur opinion aucune raison, ils écraseraient de leur autorité tous ces menus philosophes. Platon veut que lorsqu'on se livre au sommeil, la disposition du corps soit telle qu'il n'y ait rien qui puisse jeter dans l'âme le trouble et l'erreur. L'on croit que l'usage des fèves n'a été interdit aux pythagoriciens [125] que parce que cet aliment pro-

is cibus, tranquillitati mentis, quærentis vera, contrariam. Quum ergo est somno sevocatus animus a societate et a contagione corporis, tum meminit præteritorum, præsentia cernit, futura prævidet. Jacet enim corpus dormientis, ut mortui; viget autem et vivit animus. Quod multo magis faciet post mortem, quum omnino corpore excesserit. Itaque appropinquante morte multo est divinior. Nam et id ipsum vident, qui sunt morbo gravi et mortifero affecti, instare mortem. Itaque his occurrunt plerumque imagines mortuorum; tumque vel maxime laudi student; eosque qui secus, quam decuit, vixerunt, peccatorum suorum tum maxime pœnitet. Divinare autem morientes, etiam illo exemplo confirmat Posidonius, quo affert, Rhodium quemdam morientem sex æquales nominasse, et dixisse, qui primus eorum, qui secundus, qui deinde deinceps moriturus esset. Sed tribus modis censet deorum appulsu homines somniare : uno, quod prævideat animus ipse per sese, quippe qui deorum cognatione teneatur; altero, quod plenus aer sit immortalium animorum, in quibus tanquam insignitæ notæ veritatis appareant; tertio, quod ipsi dii cum dormientibus colloquantur. Idque, ut modo dixi, facilius evenit appropinquante morte, ut animi futura augurentur. Ex quo et illud est Calani, de quo ante dixi, et Homerici Hectoris, qui moriens propinquam Achilli mortem denuntiat.

duit une boursouflure contraire à la tranquillité qui doit régner dans une âme qui recherche la vérité. C'est lorsque l'âme est séparée par le sommeil de la compagnie, et en quelque sorte de la contagion du corps, qu'elle se souvient du passé, qu'elle voit le présent, qu'elle prévoit l'avenir. Le corps de l'homme qui dort est couché comme celui d'un mort, mais l'âme est forte et vivante; elle le sera bien plus encore après cette vie, quand elle sera délivrée de toute entrave corporelle. Aussi, quand la mort s'approche, est-elle bien plus ouverte à la divination. Ceux qui sont atteints d'une maladie mortelle savent bien que leur fin est imminente, et très-souvent ils aperçoivent les images des morts. C'est alors qu'ils ont le plus grand désir de réputation [126]; c'est alors qu'ils se repentent le plus de leurs fautes. A l'appui de l'opinion que les mourans ont une faculté divinatoire, Posidonius cite ce Rhodien qui, dans ses derniers momens, nomma six de ses compatriotes, en indiquant quel mourrait le premier, quel le second, et ainsi de suite. Il croit qu'il y a trois manières de rêver par l'influence des dieux: d'abord l'âme, par une sorte de parenté avec les dieux, voit par elle-même; en second lieu, l'atmosphère est pleine d'âmes immortelles dans lesquelles apparaissent comme des traits, des empreintes de vérité; enfin, il pense que les dieux mêmes conversent avec les hommes endormis. Tout ceci, comme je l'ai dit, arrive beaucoup plus fréquemment à l'approche de la mort. De ce genre est l'exemple de Calanus, que j'ai cité tantôt: j'y ajouterai que l'Hector d'Homère annonce en mourant [127] la fin prochaine d'Achille.

XXXI. Neque enim illud verbum temere consuetudo approbavisset, si ea res nulla esset omnino:

Præsagibat animus, frustra me ire, quum exirem domo.

Sagire enim, sentire acute est: ex quo sagæ anus, quia multa scire volunt; et sagaces dicti canes. Is igitur, qui ante sagit, quam oblata res est, dicitur præsagire, id est, futura ante sentire. Inest igitur in animis præsagitio extrinsecus injecta, atque inclusa divinitus. Ea si exarsit acrius, furor appellatur, quum a corpore animus abstractus divino instinctu concitatur.

Sed quid oculis rabere visa est derepente ardentibus?
Ubi illa paullo ante sapiens, virginali modestia?
— Mater optuma, tum multo mulier melior mulierum,
Missa sum superstitiosis hariolationibus;
Neque me Apollo fatis fandis dementem invitam ciet.
Virgines vero æquales, patris mei, meum factum pudet,
Optumi viri; mea mater, tui me miseret, mei piget.
Optumam progeniem Priamo reperisti extra me: hoc dolet,
Me obesse, illos prodesse; me obstare illos obsequi.

O poema tenerum, et moratum, atque molle! sed hoc minus ad rem. Illud, quod volumus, expressum est, ut vaticinari furor vera soleat:

Adest, adest fax obvoluta sanguine atque incendio;
Multos annos latuit. Cives, ferte opem, et restinguite.

XXXI. L'usage n'aurait pas légèrement consacré le mot, s'il ne reposait sur aucune réalité.

« Quand je sortis de chez moi, mon âme *présageait* [128] que je sortais en vain. »

En effet, *sagire*, c'est avoir le sens délicat; et c'est pourquoi l'on a appelé *sagæ* les vieilles femmes, qui veulent savoir beaucoup de choses; les chiens aussi ont été déclarés *sagaces*. On dit de celui qui sait, qui voit les choses avant qu'elles arrivent, qu'il présage, c'est-à-dire qu'il sait les évènemens futurs. Il y a donc dans les esprits une faculté de pressentiment qui nous vient du dehors, et que la divinité a renfermée en nous. Quand elle s'excite vivement, on l'appelle fureur; c'est alors que l'âme est en quelque sorte séparée du corps et exaltée par une inspiration divine.

« Mais pourquoi ses yeux enflammés [129] ont-ils subitement pris l'expression de la rage? Qu'est devenue cette femme si douce, et sa modestie virginale? — O ma mère, de toutes les femmes la meilleure, je suis en proie à de superstitieuses visions; j'obéis à Apollon, qui m'ordonne de prononcer des oracles [130]. Vierges, mes chères sœurs, j'en rougis. O ma mère, j'ai pitié de mon père, de cet homme si sage, pitié de vous, honte de moi. Vous avez donné à Priam une noble lignée : je gémis d'en être indigne, de lui nuire quand mes frères le servent, de résister quand ils obéissent. »

Poëme délicieux, moral, élégant! mais ce ne sont pas ces qualités qui m'importent; l'essentiel, c'est qu'il exprime ma pensée, c'est qu'il dit que la fureur produit ordinairement de véridiques vaticinations.

« Le voilà, le voilà ce flambeau autour duquel il n'y a que sang et incendie. Il a été caché long-temps. Concitoyens, secourez-nous, éteignez-le. »

Deus inclusus corpore humano jam, non Cassandra loquitur :

> Jamque magni magno classis cita
> Texitur ; exitium examen rapit ;
> Advenit, et fera velivolantibus
> Navibu' complevit manu' littora.

XXXII. Tragœdias loqui videor, et fabulas. At ex te ipso non commentitiam rem, sed factam, ejusdem generis audivi : C. Coponium ad te venisse Dyrrhachio, quum prætorio imperio classi Rhodiæ præesset, cumprimis hominem prudentem, atque doctum; eumque dixisse, remigem quemdam e quinqueremi Rhodiorum vaticinatum, madefactum iri minus xxx diebus Græciam sanguine; rapinas Dyrrhachii, et conscensionem in naves cum fuga; fugientibusque miserabilem respectum incendiorum fore; sed Rhodiorum classi propinquum reditum ac domum itionem dari : tum neque te ipsum non esse commotum, Marcumque Varronem, M. Catonem, qui tum ibi erant, doctos homines, vehementer esse perterritos : paucis sane post diebus ex Pharsalica fuga venisse Labienum, qui quum interitum exercitus nuntiavisset, reliqua vaticinationis brevi esse confecta. Nam et ex horreis direptum effusumque frumentum vias omnes angiportusque constraverat; et naves subito perterriti metu conscendistis; et noctu ad oppidum respicientes, flagrantes onerarias, quas incenderant milites,

Ce n'est plus Cassandre qui parle, c'est un dieu renfermé dans le corps humain.

« Déjà se prépare sur la vaste mer une flotte agile; elle entraîne une foule de maux [131] : elle arrive, et couvre de ses vaisseaux ailés ces rivages inhospitaliers. »

XXXII. On dirait que je récite des tragédies et des fables. Cependant je vous ai entendu raconter un fait, qui est du même genre que ceux-là, et qui n'a rien de l'invention : C. Coponius était venu vous voir à Dyrrhachium; il commandait en qualité de préteur la flotte de Rhodes. C'était un homme fort sage et fort savant; il vous dit qu'un rameur d'un navire rhodien avait annoncé qu'en moins de trente jours toute la Grèce serait baignée de sang; qu'à Dyrrhachium on pillerait, et que l'on s'enfuirait sur les vaisseaux; que les fuyards auraient en partant le douloureux spectacle de l'incendie; mais que la flotte de Rhodes retournerait prochainement saine et sauve dans sa patrie. Ce récit ne vous laissa point sans inquiétude, et Marcus Varron, et M. Caton, qui étaient présens, et dont on sait la supériorité, en furent très-effrayés. Peu de jours après, Labienus arriva de la déroute de Pharsale, et dès qu'il eut annoncé la perte de l'armée, tout le reste s'accomplit selon la prédiction. En effet, les grains pillés dans les granges étaient répandus sur les chemins et les carrefours; frappés d'une terreur subite, vous courûtes aux vaisseaux, et dans la nuit, en portant vos regards sur la ville, vous vîtes les bateaux de transport en flammes, les soldats y ayant mis le feu, parce qu'ils n'avaient pas voulu suivre. Immédiatement après, vous fûtes abandonnés par la flotte de

quia sequi noluerant, videbatis; postremo a Rhodia classe deserti, verum vatem fuisse sensistis.

Exposui, quam brevissime potui, somnii, et furoris oracula, quæ carere arte dixeram. Quorum amborum generum una ratio est, qua Cratippus noster uti solet : animos hominum quadam ex parte extrinsecus esse tractos et haustos. Ex quo intelligitur, esse extra divinum animum, humanus unde ducatur; humani autem animi eam partem, quæ sensum, quæ motum, quæ appetitum habeat, non esse ab actione corporis sejugatam; quæ autem pars animi, rationis atque intelligentiæ sit particeps, eam tum maxime vigere, quum plurimum absit a corpore. Itaque, expositis exemplis verarum vaticinationum et somniorum, Cratippus solet rationem concludere hoc modo : Si sine oculis non potest exstare officium et munus oculorum, possunt autem aliquando oculi non fungi suo munere : qui vel semel ita est usus oculis, ut vera cerneret; is habet sensum oculorum vera cernentium. Item igitur, si sine divinatione non potest et officium et munus divinationis exstare; potest autem quis, quum divinationem habeat, errare aliquando, nec vera cernere : satis est ad confirmandam divinationem, semel aliquid esse ita divinatum, ut nihil fortuito cecidisse videatur. Sunt autem ejus generis innumerabilia : esse igitur divinationem, confitendum est.

XXXIII. Quæ vero aut conjectura explicantur, aut eventis animadversa et notata sunt, ea genera divinandi,

Rhodes, et vous rendîtes hommage à la véracité du prophète.

J'ai parlé le plus brièvement que je l'ai pu des oracles inspirés par les songes ou par la fureur, de ces oracles que j'ai dits étrangers à l'art. Il y a pour expliquer les uns et les autres une même raison, de laquelle se sert ordinainairement notre Cratippe; c'est que l'âme de l'homme est pour une certaine partie puisée en dehors de nous-mêmes [132], c'est qu'elle a une origine extérieure. Outre cette origine divine, il en est une autre tout humaine, appartenant à la partie qui produit la sensation, le mouvement, les appétits, et celle-ci n'est point affranchie de l'action du corps. L'autre, au contraire, celle qui possède la raison et l'intelligence, a d'autant plus de force qu'elle se sépare plus du corps. Aussi Cratippe, après avoir rapporté de nombreux exemples de vaticinations et de songes vrais, conclut ainsi ses raisonnemens : que l'on me concède que sans les yeux rien ne peut faire l'office et les fonctions des yeux, mais que de temps à autre ils peuvent manquer d'accomplir leur mission, je n'en dirai pas moins que celui qui a une fois usé de ses yeux pour voir ce qui existe, possède le sens de la vue. Il en est de même de la divination; on ne peut sans elle en remplir l'office ni en atteindre le but : toutefois, celui qui en est doué est sujet à errer, à ne pas apercevoir la vérité; mais pour justifier l'existence de la divination, c'en est assez que l'on ait une fois prédit assez juste, pour que rien ne parût arriver par hasard. Or, il existe de ces exemples par milliers; il faut donc bien avouer qu'il existe une divination.

XXXIII. Comme je l'ai déjà dit, ce n'est point à la divination naturelle, c'est à l'art qu'il faut attribuer les

ut supra dixi, non naturalia, sed artificiosa dicuntur: in quo aruspices, augures, conjectoresque numerantur. Hæc improbantur a peripateticis; a stoicis defenduntur. Quorum alia sunt posita in monumentis, et disciplina; quod Etruscorum declarant et aruspicini, et fulgurales, et tonitruales libri, nostri etiam augurales: alia autem subito ex tempore conjectura explicantur, ut apud Homerum Calchas, qui ex passerum numero belli Trojani annos auguratus est; et ut in Sisennæ scriptum historia videmus, quod, te inspectante, factum est, ut, quum Sulla in agro Nolano immolaret ante prætorium, ab infima ara subito anguis emergeret, quum quidem C. Postumius aruspex oraret illum, ut in expeditionem exercitum educeret: id quum Sulla fecisset, tum ante oppidum Nolam florentissima Samnitium castra cepit. Facta conjectura etiam in Dionysio est paullo ante, quam regnare cœpit: qui quum per agrum Leontinum iter faciens, equum ipse demisisset in flumen, submersus equus voraginibus non exstitit; quem quum maxima contentione non potuisset extrahere, discessit, ut ait Philistus, ægre ferens. Quum autem aliquantulum progressus esset, subito exaudivit hinnitum, respexitque, et equum alacrem lætus adspexit, cujus in juba examen apum consederat. Quod ostentum habuit hanc vim, ut Dionysius paucis post diebus regnare cœperit.

XXXIV. Quid? Lacedæmoniis, paullo ante Leuctri-

explications qu'on obtient par voie de conjecture ou bien en recueillant des observations sur les évènemens; et c'est là le domaine des aruspices, des augures, des devins. Les péripatéticiens improuvent ce genre de divination, les stoïciens s'en font les défenseurs. Il est des remarques qui sont consignées dans nos monumens écrits et dans la discipline augurale. Nous citerons pour exemple les livres étrusques sur la science des aruspices, sur les éclairs, sur le tonnerre, et nos propres traités de science augurale [133]. D'autres observations sont le résultat de conjectures improvisées selon la circonstance. Ainsi, dans Homère, Calchas prédit le nombre des années de la guerre de Troie, d'après le nombre des passereaux. Ainsi nous lisons, dans l'histoire de Sisenna [134], un fait qui s'est passé sous vos yeux [135]. Sylla faisait un sacrifice devant son prétoire, sur le territoire de Nole; tout à coup un serpent sortit de la partie inférieure de l'autel; C. Postumius, l'aruspice, pria Sylla de faire marcher son armée sur-le-champ, et ce général, ayant obéi, prit devant Nole le camp des Samnites, où était l'élite de leur armée [136]. On cite aussi une conjecture faite sur Denys peu avant le commencement de son règne. En traversant le territoire de Leontinum, il fit descendre son cheval dans une rivière; ce cheval fut entraîné dans des abîmes profonds, et, malgré tous ses efforts, Denys ne put l'en retirer. Il s'en allait fort triste, comme le dit Philistus [137]. Mais à peine il avait fait quelques pas qu'il entendit un hennissement, se retourna et vit avec joie son cheval qui revenait plein d'ardeur; un essaim d'abeilles s'était fixé dans sa crinière. Peu de jours après le prodige, Denys régna.

XXXIV. Et les Lacédémoniens, que d'avertissemens

cam calamitatem, quæ significatio facta est, quum in Herculis fano arma sonuerunt, Herculisque simulacrum multo sudore manavit? At eodem tempore Thebis, ut ait Callisthenes, in templo Herculis valvæ clausæ repagulis subito se ipsæ aperuerunt; armaque, quæ fixa in parietibus fuerant, ea sunt humi inventa. Quumque eodem tempore apud Lebadiam Trophonio res divina fieret, gallos gallinaceos in eo loco sic assidue canere cœpisse, ut nihil intermitterent; tum augures dixisse bœotios, Thebanorum esse victoriam, propterea quod avis illa victa silere soleret, canere, si vicisset. Eademque tempestate multis signis Lacedæmoniis leuctricæ pugnæ calamitas denuntiabatur. Namque et Lysandri, qui Lacedæmoniorum clarissimus fuerat, statuæ, quæ Delphis stabat, in capite corona subito exstitit ex asperis herbis et agrestibus; stellæque aureæ, quæ Delphis erant a Lacedæmoniis positæ post navalem illam victoriam Lysandri, qua Athenienses conciderunt (qua in pugna quia Castor et Pollux cum Lacedæmoniorum classe visi esse dicebantur, eorum insignia deorum, stellæ aureæ, quas dixi, Delphis positæ), paullo ante leuctricam pugnam deciderunt, neque repertæ sunt. Maximum vero illud portentum iisdem Spartiatis fuit, quod, quum oraculum ab Jove Dodonæo petivissent, de victoria sciscitantes, legatique illud, in quo inerant sortes, collocavissent: simia, quam rex Molossorum in deliciis habebat, et sortes ipsas, et cetera, quæ erant ad sortem

ils reçurent avant le désastre de Leuctres! Dans le temple d'Hercule les armes résonnèrent et la statue de ce dieu se couvrit d'une abondante sueur. En même temps, à Thèbes[138], comme le dit Callisthènes, les portes du temple d'Hercule, quoique fermées par des verroux, s'ouvrirent d'elles-mêmes, et des armes qui étaient fixées aux murailles furent trouvées à terre. On sacrifiait aussi, dans ce moment, dans l'antre de Trophonius, près de Lébadie[139]; les coqs se mirent à chanter avec tant d'ardeur qu'ils ne s'arrêtaient plus; alors les augures béotiens dirent que ce signe annonçait la victoire des Thébains, parce que cet oiseau garde le silence quand il est vaincu, et qu'il chante vainqueur. Beaucoup d'autres signes encore annoncèrent aux Lacédémoniens la perte de la bataille de Leuctres. Il y avait à Delphes une statue de Lysandre[140], le plus illustre des Lacédémoniens; tout à coup parut sur sa tête une couronne d'épines et de mauvaises herbes. Dans la victoire navale remportée sur les Athéniens par Lysandre, on avait vu, disait-on, Castor et Pollux combattre avec la flotte lacédémonienne; aussi avait-on consacré, dans le temple de Delphes, les attributs de ces dieux, des étoiles d'or : peu de jours avant la bataille de Leuctres, elles tombèrent, et on ne put les retrouver. Mais ce qui fut pour les Spartiates le plus fâcheux prodige, c'est que les députés qui étaient allés consulter l'oracle de Dodone sur le succès de leurs armes, ayant placé le vase dans lequel étaient les sorts[141], un singe, qui faisait les délices du roi des Molosses, dispersa et les sorts eux-mêmes et tout ce qui était préparé pour la cérémonie, jetant de côté et d'autre tout ce qu'il pouvait saisir. Alors la prêtresse qui présidait à l'oracle s'écria, dit-on, qu'il ne fallait

parata, disturbavit, et aliud alio dissipavit. Tum ea, quæ præposita erat oraculo, sacerdos dixisse dicitur, de salute Lacedæmoniis esse, non de victoria cogitandum.

XXXV. Quid? bello Punico secundo, nonne C. Flaminius, consul iterum, neglexit signa rerum futurarum magna cum clade reipublicæ? qui, exercitu lustrato, quum Arretium versus castra movisset, et contra Hannibalem legiones duceret; et ipse, et equus ejus ante signum Jovis Statoris sine causa repente concidit, nec eam rem habuit religioni, objecto signo, ut peritis videbatur, ne committeret prælium. Idem quum tripudio auspicaretur, pullarius diem prælii committendi differebat. Tum Flaminius ex eo quæsivit, si ne postea quidem pulli pascerentur, quid faciendum censeret. Quum ille quiescendum respondisset, Flaminius : « Præclara vero auspicia, si esurientibus pullis res geri poterit, saturis nihil geretur. » Itaque signa convelli, et se sequi jussit. Quo tempore, quum signifer primi hastati signum non posset movere loco, nec quidquam proficeretur, plures quum accederent; Flaminius, re nuntiata, suo more neglexit. Itaque tribus his horis concisus exercitus, atque ipse interfectus est. Magnum illud etiam, quod addidit Cœlius, eo tempore ipso, quum hoc calamitosum fieret prælium, tantos terræ motus in Liguribus, Gallia, compluribusque insulis, totaque in Italia factos esse, ut multa oppida corruerint, multis locis labes factæ sint,

plus s'occuper de la victoire des Lacédémoniens, mais de leur salut.

XXXV. Et dans la seconde guerre punique, C. Flaminius [142], consul pour la seconde fois, n'a-t-il pas dédaigné les présages des évènemens futurs au grand détriment de la république? Après avoir passé la revue de son armée, il marchait vers Arrétium et conduisait ses légions contre Annibal : tout à coup, et sans motif, lui-même et son cheval tombèrent devant la statue de Jupiter Stator; il n'en tint pas compte, quoique, de l'avis des hommes sages, ce signe indiquât qu'il ne fallait pas livrer la bataille. Le même général ayant consulté les poulets, l'augure préposé à ce genre d'auspice déclara qu'il fallait différer le combat. « Et si, dans la suite, ils ne mangent pas non plus, dit Flaminius, que ferons-nous? » Nous attendrons, répondit l'augure. Alors Flaminius s'écria : « Ce sont vraiment de merveilleux auspices! Si les poulets ont faim, on pourra tout entreprendre, et, s'ils sont repus, on ne fera rien. » Il ordonna donc d'enlever les enseignes et de le suivre. Le porte-enseigne du premier manipule des hastaires ne pouvant arracher son aigle, ceux qui accouraient pour joindre leurs efforts aux siens n'y parvenaient pas non plus. On rapporta le fait à Flaminius, qui, selon son habitude, le dédaigna. En moins de trois heures l'armée fut anéantie, et il perdit la vie. Célius ajoute une chose bien remarquable encore; c'est que, dans le temps même où se livrait cette désastreuse bataille, il y eut en Ligurie, dans la Gaule, dans la plupart des îles, et dans toute

terræque desederint, fluminaque in contrarias partes fluxerint, atque amnes mare influxerit.

XXXVI. Fiunt certe divinationum conjecturæ a peritis. Midæ illi Phrygio, quum puer esset, dormienti formicæ in os tritici grana congesserunt : divitissimum fore, prædictum est; quod evenit. At Platoni quum in cunis parvulo dormienti apes in labellis consedissent, responsum est, singulari illum suavitate orationis fore : ita futura eloquentia provisa in infante est. Quid? amores ac deliciæ tuæ, Roscius, num aut ipse, aut pro eo Lanuvium totum mentiebatur? qui quum esset in cunabulis, educareturque in Solonio, qui est campus agri Lanuvini; noctu, lumine apposito, experrecta nutrix animadvertit puerum dormientem circumplicatum serpentis amplexu : quo adspectu exterrita, clamorem sustulit. Pater autem Roscii ad aruspices retulit : qui responderunt, nihil illo puero clarius, nihil nobilius fore. Atque hanc speciem Pasiteles cælavit argento, et noster expressit Archias versibus.

Quid igitur exspectamus? an dum in foro nobiscum dii immortales, dum in viis versentur, dum domi? qui quidem ipsi se nobis non offerunt, vim autem suam longe lateque diffundunt : quam quum terræ cavernis includunt, tum hominum naturis implicant. Nam terræ

l'Italie, de tels tremblemens de terre [143], que beaucoup de villes s'écroulèrent, qu'il s'ouvrit des gouffres, que les terres s'affaissèrent, que les fleuves remontèrent leur cours, et que la mer pénétra dans leur embouchure.

XXXVI. On ne saurait douter que les hommes habiles ne doivent à leurs conjectures la connaissance de l'avenir. Lorsque le Phrygien Midas était enfant, il arriva que, pendant son sommeil, les fourmis apportèrent dans sa bouche des grains de froment : on prédit qu'il deviendrait fort riche, et cette prédiction s'accomplit. Platon étant encore au berceau [144], des abeilles vinrent se poser sur ses lèvres, et l'on dit que sa parole serait d'une grande douceur : ainsi l'on connut d'avance le caractère de l'éloquence d'un enfant qui ne parlait pas encore. Que dis-je? Roscius, vos amours, vos délices, Roscius a-t-il menti, ou toute la ville de Lanuvium ment-elle pour lui? Dans sa première enfance, on l'élevait à Solonium, canton du territoire de cette ville. La nuit, sa nourrice s'étant éveillée, s'aperçut, à la lueur d'une lampe, que l'enfant dormait enlacé dans les replis d'un serpent : saisie de terreur, elle jeta de grands cris. Le père de Roscius en référa aux aruspices, qui répondirent qu'il n'y aurait personne de plus célèbre, de plus distingué que cet enfant. Pasitèle en a fait un relief en argent [145]. Notre Archias en a composé une narration en vers.

Que faut-il donc pour nous convaincre? ou bien voulons-nous que les dieux immortels se confondent parmi nous au Forum, dans les rues, dans nos demeures? Il est vrai qu'ils ne se montrent point à nous, mais ils répandent au loin leur puissance ; ils la renferment dans les cavernes de la terre, ils la mêlent à la nature humaine. C'est la

vis Pythiam Delphis incitabat, naturæ Sibyllam. Quid enim? non videmus, quam sint varia terrarum genera? ex quibus et mortifera quædam pars est, ut et Ampsancti in Hirpinis, et in Asia Plutonia, quæ vidimus; et sunt partes agrorum aliæ pestilentes, aliæ salubres; aliæ, quæ acuta ingenia gignant, aliæ, quæ retusa. Quæ omnia fiunt et ex cœli varietate, et ex disparili adspiratione terrarum.

XXXVII. Fit etiam sæpe specie quadam, sæpe vocum gravitate, et cantibus, ut pellantur animi vehementius; sæpe etiam cura et timore : qualis est illa,

> Flexanima tanquam lymphata, ut Bacchi sacris
> Commota; in tumulis Teucrum commemorans suum.

Atque etiam illa concitatio declarat vim in animis esse divinam. Negat enim, sine furore, Democritus, quemquam poetam magnum esse posse. Quod idem dicit Plato : quem, si placet, appellet furorem, dummodo is furor ita laudetur, ut in Phædro Platonis laudatus est. Quid? vestra oratio in causis, quid? ipsa actio potest esse vehemens, et gravis, et copiosa, nisi est animus ipse commotior? Equidem etiam in te sæpe vidi; et (ut ad leviora veniamus) in Æsopo familiari tuo, tantum ardorem vultuum atque motuum, ut eum vis quædam abstraxisse a sensu mentis videretur. Objiciuntur etiam sæpe formæ, quæ reapse nullæ sunt; speciem autem

terre qui inspirait la Pythie à Delphes[146]; c'est la nature qui faisait parler la Sibylle. Ne voyons-nous pas nous-mêmes combien il y a de variétés dans les espèces de terre? Il en est même qui sont d'un effet mortel, comme celle d'Ampsanctus chez les Hirpins[147], comme en Asie celles qu'on appelle Plutonia[148], que j'ai vues moi-même. Il est des territoires pestilentiels, il en est qui produisent des hommes spirituels, d'autres qui ne voient naître que des esprits obtus. Tous ces accidens dépendent de la diversité du climat et de la différence des exhalaisons de la terre.

XXXVII. Souvent les esprits sont vivement frappés, soit par une apparition, soit par une voix imposante, soit enfin par des chants. Les soucis et la crainte agissent aussi sur notre âme. Telle est cette infortunée :

> « Comme égarée[149], comme frappée par les mystères de Bacchus, elle erre dans les tombeaux en rappelant son cher Teucer. »

C'est cette excitation même qui révèle la présence d'une force divine dans nos âmes. Démocrite soutient qu'on ne peut être grand poète sans la fureur. Platon le dit aussi. Qu'importe qu'il l'appelle fureur, pourvu qu'elle soit appréciée comme elle l'est dans son *Phèdre*. Vos discours, dans les contestations judiciaires, et l'action elle-même, ne sont-ils pas du même genre? Où seraient la véhémence, l'énergie, l'abondance, si votre esprit n'était fortement ému? J'ai souvent remarqué ces qualités en vous, et pour en venir à des choses de moindre importance, Ésope, votre ami, quelle vivacité n'a-t-il pas dans l'expression de sa physionomie, dans tous ses mouvemens? Ne croirait-on pas qu'une puissance inconnue l'a privé de sa raison? Il se présente aussi des

offerunt. Quod contigisse Brenno dicitur, ejusque Gallicis copiis, quum fano Apollinis Delphici nefarium bellum intulisset. Tum enim ferunt, ex oraculo effatam esse Pythiam :

Ego providebo rem istam, et albæ virgines.

Ex quo factum, ut et viderentur virgines ferre arma contra, et nive Gallorum obrueretur exercitus.

Aristoteles quidem eos etiam, qui valitudinis vitio furerent, et melancholici dicerentur, censebat habere aliquid in animis præsagiens atque divinum. Ego autem haud scio, an nec cardiacis hoc tribuendum sit, nec phreneticis : animi enim integri, non vitiosi corporis, est divinatio.

XXXVIII. Quam quidem esse re vera, hac stoicorum ratione concluditur : Si sunt dii, neque ante declarant hominibus quæ futura sunt : aut non diligunt homines; aut, quid eventurum sit, ignorant; aut existimant nihil interesse hominum scire quid futurum sit; aut non censent esse suæ majestatis, præsignificare hominibus quæ sunt futura; aut ea ne ipsi quidem dii significare possunt. At neque non diligunt nos; sunt enim benefici, generique hominum amici : neque ignorant ea quæ ab ipsis constituta et designata sunt : neque nostra nihil interest, scire ea quæ eventura sunt; erimus enim cautiores, si sciemus : neque hoc alienum ducunt majestate sua; nihil est enim beneficentia præstantius :

formes qui ne sont rien par elles-mêmes, mais qui ont un sens caché. Quand Brennus, avec ses Gaulois, porta contre le temple de Delphes des armes impies, la Pythie, dit-on, prononça cet oracle :

« Nous saurons y pourvoir, moi et les vierges blanches[150]. »

En effet, on crut voir des vierges combattre les barbares, et l'armée gauloise fut couverte de neige.

Aristote supposait quelque faculté de présage et de divination dans ceux que l'on appelle mélancoliques, et dont l'inspiration vient de maladie. Quant à moi, j'hésiterais à reconnaître cette faculté aux cardiaques ou aux frénétiques[151]; car la divination appartient à une âme saine, et non à un corps malade.

XXXVIII. Et quant à la vérité de la divination, elle est prouvée par cet argument des stoïciens : s'il y a des dieux, et qu'ils ne fassent pas connaître aux hommes les évènemens futurs, il faut en conclure qu'ils n'aiment pas les hommes, ou qu'ils ignorent ce qui arrivera, ou qu'ils pensent qu'il n'importe pas aux hommes de connaître l'avenir, ou qu'ils ne croient pas qu'il soit digne de leur majesté d'avertir les hommes de ces évènemens, ou bien, enfin, qu'ils n'ont pas la faculté de les leur indiquer. Et cependant on ne peut dire qu'ils ne nous aiment pas; car ils sont bienfaisans et amis du genre humain; ils n'ignorent pas non plus ce qu'eux-mêmes ont résolu et décrété, et nous sommes loin d'être sans intérêt à savoir les évènemens futurs, car la connaissance que nous en aurions nous rendrait plus prudens. Il ne serait pas juste de dire que les dieux regardent

neque non possunt futura prænoscere. Non igitur sunt dii, nec significant futura. Sunt autem dii; significant ergo. Et non, si significant, nullas vias dant nobis ad significationis scientiam; frustra enim significarent; nec, si dant vias, non est divinatio; est igitur divinatio.

XXXIX. Hac ratione et Chrysippus, et Diogenes, et Antipater utitur. Quid est igitur, cur dubitandum sit, quin sint ea, quæ disputavi, verissima? Si ratio mecum facit, si eventa, si populi, si nationes, si Græci, si barbari, si majores etiam nostri, si denique hoc semper ita putatum est, si summi philosophi, si poetæ, si sapientissimi viri, qui respublicas constituerunt, qui urbes condiderunt: an, dum bestiæ loquantur, exspectamus, hominum consentiente auctoritate contenti non sumus?

Nec vero quidquam aliud affertur, cur ea, quæ dico, divinandi genera, nulla sint; nisi, quod difficile dictu videtur, quæ cujusque divinationis ratio, quæ causa sit. Quid enim habet aruspex, cur pulmo incisus etiam in bonis extis dirimat tempus, et proferat diem? quid augur, cur a dextra corvus, a sinistra cornix faciat ratum? quid astrologus, cur stella Jovis, aut Veneris conjuncta cum Luna ad ortus puerorum salutaris sit,

l'avertissement comme au dessous de leur majesté; car rien n'est plus noble que la bienfaisance; et, d'autre part, il est impossible qu'ils ignorent l'avenir [152]. En un mot, s'il n'y a pas de dieux, ils ne font pas connaître l'avenir; ou bien il y a des dieux, ils le manifestent, et, s'ils le manifestent, ils ne nous laissent pas ignorer les voies qui conduisent à l'intelligence de leurs signes : autrement leurs indications seraient inutiles. Or, du moment qu'ils nous indiquent ces moyens, on ne peut nier la divination; donc il existe une divination.

XXXIX. Tels sont les raisonnemens de Chrysippe, de Diogène et d'Antipater. Où donc sont les motifs de douter de la vérité des assertions que je viens d'émettre? Si j'ai pour moi la raison, les évènemens, les peuples, les nations, les Grecs, les barbares, nos ancêtres enfin; si telle a toujours été l'opinion reçue; si elle a été adoptée par les premiers philosophes, par les poètes, par les hommes les plus sages, par ceux qui ont organisé des républiques ou fondé des: villes attendrons-nous que les animaux parlent, puisque le consentement universel des hommes ne nous suffit pas?

Aussi, quand on veut contester l'existence des diverses espèces de divination dont je viens de parler, on en est réduit à se prévaloir de la difficulté d'en expliquer la cause et les rapports. Quel motif, en effet, peut avoir l'aruspice de surseoir à une entreprise et d'en différer l'exécution lorsque le couteau aura touché le poumon [153], quoique, d'ailleurs, les entrailles soient favorables? Pourquoi le vol du corbeau à droite, celui de la corneille à gauche, sont-ils heureux? que peut vous répondre à ce sujet l'augure? Quel astrologue vous apprendra par quel motif on re-

Saturni Martisve contraria? Cur autem deus dormientes nos moneat, vigilantes negligat? Quid deinde causæ sit, cur Cassandra furens futura prospiciat, Priamus sapiens hoc idem facere non queat? Cur fiat quidque, quæris? Recte omnino. Sed non nunc id agitur: fiat, necne fiat, id quæritur. Ut si magnetem lapidem esse dicam, qui ferrum ad se alliciat et attrahat; rationem, cur id fiat, afferre nequeam: fieri omnino neges? Quod idem facis in divinatione; quam et cernimus ipsi, et audimus, et legimus, et a patribus accepimus. Neque ante philosophiam patefactam, quæ nuper inventa est, hac de re communis vita dubitavit; et postea, quam philosophia processit, nemo aliter philosophus sensit, in quo modo esset auctoritas. Dixi de Pythagora, de Democrito, de Socrate; excepi de antiquis, præter Xenophanem, neminem; adjunxi veterem academiam, peripateticos, stoicos. Unus dissentit Epicurus. Quid vero hoc turpius, quam quod idem nullam sensit gratuitam esse virtutem?

XL. Quis est autem, quem non moveat clarissimis monumentis testata consignataque antiquitas? Calchantem augurem scribit Homerus longe optimum, eumque ducem classium fuisse. At illum auspiciorum credo scientia, non locorum. Amphilochus et Mopsus Argivorum reges fuerunt, sed iidem augures; iique urbes in

garde comme salutaire pour la naissance des garçons la conjonction de Jupiter ou de Vénus avec la lune? pourquoi celle de Saturne ou de Mars produit un effet contraire? Qui nous dira pourquoi la divinité nous avertit endormis et nous néglige éveillés? ou comment il arrive que Cassandre en fureur aperçoive l'avenir, et que le sage Priam ne le puisse? Vous voulez savoir la raison de tout cela? C'est bien, sans doute; mais ce n'est pas la question qui nous occupe : nous demandons seulement si cela arrive ou n'arrive pas. Quoi! je vous dirai que l'aimant attire le fer et se l'attache; mais parce que je ne pourrai vous en donner la raison, vous me nierez absolument le fait. C'est ce que vous faites au sujet de la divination : nous la voyons, nous l'entendons, nous la lisons, nos pères nous l'ont transmise. La philosophie est inventée d'hier; avant qu'elle fût connue, on n'a jamais imaginé de douter de la divination; et depuis que la philosophie a fait des progrès, il n'est pas un philosophe de quelque autorité qui ait émis un sentiment contraire. J'ai parlé de Pythagore, de Démocrate, de Socrate; je n'ai excepté, parmi les anciens, que Xénophon; j'y ai ajouté la vieille académie, les péripatéticiens, les stoïciens. Le seul Épicure se sépare de cette opinion; mais cela est-il plus honteux que sa doctrine sur l'intérêt, base de toute vertu [154]?

XL. Est-il un seul homme qui ne se sente déterminé par les témoignages unanimes de l'antiquité? Homère nous dit que Calchas fut le premier des augures et le conducteur de la flotte, et sans doute qu'il le devait à la science des auspices, non à la connaissance des lieux [155]. Amphiloque et Mopsus [156] étaient rois des Argiens, en même temps ils étaient augures; ils

ora maritima Ciliciæ græcas condiderunt. Atque etiam ante hos Amphiaraus et Tiresias, non humiles et obscuri, neque eorum similes, ut apud Ennium est,

Qui sui quæstus causa fictas suscitant sententias;

sed clari et præstantes viri, qui avibus et signis admoniti futura dicebant. Quorum de altero etiam apud inferos Homerus ait, solum sapere, ceteros umbrarum vagari modo. Amphiaraum autem sic honoravit fama Græciæ, deus ut haberetur, atque ut ab ejus solo, in quo est humatus, oracula peterentur. Quid? Asiæ rex Priamus, nonne et Helenum filium et Cassandram filiam divinantes habebat, alterum auguriis, alteram mentis incitatione et permotione divina? Quo in genere Marcios quosdam fratres, nobili loco natos, apud majores nostros fuisse, scriptum videmus. Quid? Polyidum Corinthium nonne Homerus et aliis multa, et filio ad Trojam proficiscenti mortem prædixisse commemorat? Omnino apud veteres, qui rerum potiebantur, iidem auguria tenebant. Ut enim sapere, sic divinare regale ducebant, ut testis est nostra civitas; in qua et reges augures, et postea privati, eodem sacerdotio præditi, rempublicam religionum auctoritate rexerunt.

XLI. Eaque divinationum ratio ne in barbaris quidem

fondèrent des villes grecques sur la côte de Cilicie. Ce n'étaient pas non plus des hommes obscurs ni de basse condition qu'Amphiaraüs [157] et Tiresias [158], qui vécurent avant eux ; ils ne ressemblaient pas à ceux dont Ennius dit

« Qu'ils inventent [159] des sentences mensongères pour en faire leur profit : »

c'étaient des hommes célèbres, recommandables, qui prédisaient l'avenir d'après l'avertissement des oiseaux et sur la foi des signes. Homère, parlant du second, nous dit que seul dans les enfers il jouit de sa raison, tandis que les autres errent à la manière des ombres. La Grèce a porté si haut la réputation d'Amphiaraüs, qu'on le regardait comme un dieu, et que le sol sous lequel il reposait rendait des oracles [160]. Le roi d'Asie, Priam, n'eut-il pas pour fils Helenus, pour fille Cassandre, qui tous deux prédisaient, l'un par les augures, l'autre par une exaltation, et pour ainsi dire par une agitation de l'âme? Nous lisons que, chez nos ancêtres, les Marcius, frères issus d'une noble famille [161], se distinguèrent dans le même genre. Homère nous apprend que Polyide le Corinthien [162] avait fait beaucoup de prédictions, et que notamment, quand son fils partit pour Troie, il lui annonça qu'il mourrait dans cette expédition. En général, chez les anciens, ceux qui se mettaient à la tête des affaires disposaient aussi des augures. Ils regardaient également comme un attribut de la royauté, la sagesse et la divination, et notre cité en est une preuve vivante, car les rois y furent augures, et dans la suite des particuliers investis du même sacerdoce [163] ont gouverné la république par l'autorité de la religion.

XLI. Cette estime que nous avons pour la divination

gentibus neglecta est : si quidem et in Gallia druidæ sunt, e quibus ipse Divitiacum Æduum, hospitem tuum laudatoremque, cognovi; qui et naturæ rationem, quam physiologiam Græci appellant, notam esse sibi profitebatur, et partim auguriis, partim conjectura, quæ essent futura, dicebat. Et in Persis augurantur et divinant magi, qui congregantur in fano commentandi causa, atque inter se colloquendi; quod etiam idem vos quondam facere nonis solebatis. Nec quisquam rex Persarum potest esse, qui non ante magorum disciplinam scientiamque perceperit. Licet autem videre et genera quædam, et nationes huic scientiæ deditas. Telmessus in Caria est; qua in urbe excellit aruspicum disciplina. Itemque Elis in Peloponneso familias duas certas habet, Iamidarum unam, alteram Clytidarum, aruspicinæ nobilitate præstantes. In Syria Chaldæi cognitione astrorum, solertiaque ingeniorum antecellunt. Etruria autem de cœlo tacta scientissime animadvertit; eademque interpretatur, quid quibusque ostendatur monstris atque portentis. Quocirca bene apud majores nostros senatus, tum, quum florebat imperium, decrevit, ut de principum filiis sex singulis Etruriæ populis in disciplinam traderentur, ne ars tanta, propter tenuitatem hominum, a religionis auctoritate abduceretur ad mercedem atque quæstum. Phryges autem, et Pisidæ, et Cilices, et Arabum natio, avium significationibus plu-

existe même chez les barbares. La Gaule a ses druides [164], et j'ai connu Divitiacus l'Éduen, votre hôte et votre panégyriste; il déclarait posséder fort bien la science de la nature que les Grecs appellent physiologie, et prédisait l'avenir, tant par les augures que par ses propres conjectures. Chez les Perses, ce sont les mages qui pratiquent la divination et la science des augures; ils se réunissent dans un lieu sacré [165], pour s'entendre et conférer de leur science. Autrefois ce même usage vous rassemblait aux nones. Nul ne peut être roi de Perse qu'il ne soit préalablement instruit de la discipline et de la science des mages. On voit des familles, on voit des nations entières se vouer à ce genre de connaissances. Il y a, en Carie, une ville appelée Telmesse [166], où fleurit principalement la science des aruspices. Dans le Péloponèse, l'Élide compte invariablement deux familles remarquables par leur habileté dans cette même science : l'une est celle des Iamides, l'autre celle des Clytides [167]. En Syrie, les Chaldéens se distinguent par la connaissance des astres et par la sagacité de leur esprit. L'Étrurie entend surtout les éclairs, elle interprète, de plus, ce que nous annoncent les apparitions et les prodiges. Aussi le sénat de nos ancêtres prit, à mon avis, une résolution fort sage, quand, à l'époque la plus brillante de notre histoire, il ordonna que six jeunes gens des premières familles [168] seraient confiés à chacun des peuples de l'Étrurie, pour être instruits de la discipline du pays. Cette compagnie ne voulait pas qu'un art aussi important devînt un objet de commerce et de profit, ou qu'il perdît l'autorité que lui donne la religion, ce qui serait infailliblement arrivé s'il eût été abandonné à des hommes de basse condition. Les Phrygiens, les Pisidiens, les Cili-

rimum obtemperant : quod idem factitatum in Umbria accepimus.

XLII. Ac mihi quidem videntur e locis quoque ipsis, qui a quibusque incolebantur, divinationum opportunitates esse ductæ. Etenim Ægyptii et Babylonii in camporum patentium æquoribus habitantes, quum ex terra nihil emineret, quod contemplationi cœli officere posset, omnem curam in siderum cognitione posuerunt; Etrusci autem, quod religione imbuti studiosius, et crebrius hostias immolabant, extorum cognitioni se maxime dediderunt; quodque propter aeris crassitudinem de cœlo apud eos multa fiebant, et quod ob eamdem causam multa inusitata partim e cœlo, alia ex terra oriebantur, quædam etiam ex hominum pecudumve conceptu et satu, ostentorum exercitatissimi interpretes exstiterunt. Quorum quidem vim, ut tu soles dicere, verba ipsa prudenter a majoribus posita declarant : quia enim ostendunt, portendunt, monstrant, prædicunt; ostenta, portenta, monstra, prodigia dicuntur. Arabes autem, et Phryges, et Cilices, quod pastu pecudum maxime utuntur, campos et montes hieme et æstate peragrantes, propterea facilius cantus avium et volatus notaverunt. Eademque et Pisidiæ causa fuit, et huic nostræ Umbriæ. Tum Caria tota, præcipueque Telmesses, quos ante dixi, quod agros uberrimos maximeque fertiles incolunt, in quibus multa propter fœcun-

ciens, et la nation arabe, obéissent de préférence aux signes qui leur viennent des oiseaux : on nous rapporte que c'était aussi l'usage de l'Ombrie.

XLII. Il me semble que la nature même du sol déterminait à l'avance le genre de divination qui conviendrait à ses habitans. Les Égyptiens et les Babyloniens habitent d'immenses plaines, où aucune éminence ne pouvait faire obstacle à la contemplation du ciel : aussi appliquèrent-ils tous leurs soins à l'étude des astres. Les Étrusques, au contraire, plus sérieusement pénétrés de l'étude de la religion, plus assidus dans la pratique des sacrifices, s'appliquèrent principalement à la connaissance des entrailles; et comme l'épaisseur de l'atmosphère produisait beaucoup de météores [169], et faisait apparaître des choses extraordinaires, les unes au firmament, les autres au sein de la terre, tandis que d'autres prodiges accompagnaient la conception et la naissance des hommes et des animaux, les Étrusques devinrent les interprètes les plus exercés de tous ces prodiges. Ainsi que vous le remarquez si judicieusement, les noms mêmes que nos ancêtres ont donnés à ces divers signes en manifestent la puissance : ils indiquent [170], ils annoncent, ils montrent, ils prédisent, et c'est ce que rappellent fort bien chacun de ces noms, *ostenta*, *portenta*, *monstra*, *prodigia*. Les Arabes, les Phrygiens et les Ciliciens s'adonnent principalement à la garde des troupeaux : hiver et été ils parcourent les plaines et les montagnes; c'est pourquoi ils ont plus facilement remarqué le chant et le vol des oiseaux. La même cause a produit le même effet en Pisidie, et dans notre Ombrie. Toute la Carie, et surtout les Telmesses, dont je viens de parler, possèdent des champs très-fertiles, un sol très-fé-

ditatem fingi gignique possunt, in ostentis animadvertendis diligentes fuerunt.

XLIII. Quis vero non videt, in optima quaque republica plurimum auspicia, et reliqua divinandi genera valuisse? Quis rex unquam fuit, quis populus, qui non uteretur prædictione divina? neque solum in pace, sed in bello multo etiam magis; quo majus erat certamen et discrimen salutis. Omitto nostros, qui nihil in bello sine extis agunt, nihil sine auspiciis domi habent. Auspicia externa videamus. Nam et Athenienses omnibus semper publicis consiliis divinos quosdam sacerdotes, quos μάντεις vocant, adhibuerunt : et Lacedæmonii regibus suis augurem assessorem dederunt; itemque senibus (sic enim consilium publicum appellant) augurem interesse voluerunt; iidemque de rebus majoribus semper aut Delphis oraculum, aut ab Hammone, aut a Dodona petebant. Lycurgus quidem, qui Lacedæmoniorum rempublicam temperavit, leges suas auctoritate Apollinis Delphici confirmavit : quas quum vellet Lysander commutare, eadem est prohibitus religione. Atque etiam, qui præerant Lacedæmoniis, non contenti vigilantibus curis, in Pasiphaæ fano, quod est in agro propter urbem, somniandi causa excubabant, quia vera quietis oracula ducebant. Ad nostra jam redeo. Quoties senatus decem viros ad libros ire jussit? Quantis in rebus, quamque sæpe responsis aruspicum paruit? Nam

cond, dans lequel par conséquent se peuvent présenter les productions les plus diverses; aussi ces peuples ont-ils principalement recherché la science des prodiges.

XLIII. Qui ne voit que dans tout état bien constitué les auspices et les autres genres de divination ont toujours exercé la plus grande influence? Fut-il jamais un roi, fut-il jamais un peuple qui n'ait eu recours aux prédictions divines, non-seulement dans la paix, mais bien plus encore dans la guerre, et d'autant plus fréquemment que la lutte était plus terrible et le danger plus grand? Et sans parler de nos Romains, qui ne font rien dans leurs expéditions sans consulter les entrailles des victimes, rien à Rome sans prendre les auspices, occupons-nous des auspices étrangers. Dans toutes leurs assemblées politiques, les Athéniens faisaient venir quelques-uns de ces prêtres devins qu'ils appellent *μάντεις*. Les Lacédémoniens donnaient à leurs rois un augure pour assesseur : ils ont voulu qu'il y en eût un aussi parmi leurs vieillards, leurs prytanes ; c'est ainsi qu'ils nomment ceux qui composent le conseil de leur cité. Dans toutes les affaires importantes, ils envoyaient consulter des oracles, soit celui de Delphes, soit celui de Jupiter Ammon, soit enfin celui de Dodone. Lycurgue, qui organisa la constitution de Lacédémone, affermit ses lois de l'autorité d'Apollon de Delphes[171]; et Lysandre ayant voulu les changer[172], en fut empêché par cette sanction religieuse. Ceux qui présidaient aux destinées des Lacédémoniens, non contens de leurs travaux du jour, allaient coucher dans un lieu consacré à Pasiphaé[173], dans le voisinage de la ville, pour y obtenir des rêves, parce qu'ils croyaient à la vérité de ces oracles du sommeil. Je reviens maintenant à Rome. Vous n'avez point

et quum duo visi soles essent, et quum tres lunæ, et quum faces, et quum sol nocte visus esset, et quum e cœlo fremitus auditus, et quum cœlum discessisse visum est, atque in eo animadversi globi. Delata etiam ad senatum labes agri Privernatis, quum ad infinitam altitudinem terra desedisset, Apuliaque maximis terræ motibus conquassata esset; quibus portentis magna populo romano bella perniciosæque seditiones denuntiabantur : inque his omnibus responsa aruspicum cum Sibyllæ versibus congruebant. Quid, quum Cumis Apollo sudavit, Capuæ Victoria? quid ortus androgyni? nonne fatale quoddam monstrum fuit? quid, quod fluvius atratus sanguine fluxit? quid, quum sæpe lapidum, sanguinis nonnunquam, terræ interdum, quondam etiam lactis imber defluxit? quid, quum in Capitolio ictus Centaurus e cœlo est? in Aventino portæ, et homines? Tusculi ædes Castoris et Pollucis, Romæque Pietatis? nonne et aruspices ea responderunt, quæ evenerunt, et in Sibyllæ libris eædem repertæ prædictiones sunt?

XLIV. Cæciliæ, Q. filiæ, somnio, modo, Marsico bello, templum est a senatu Junoni Sospitæ restitutum. Quod quidem somnium Sisenna quum disputavisset mirifice ad verbum cum re convenisse, tum insolenter,

oublié combien de fois le sénat a nommé des décemvirs pour consulter les livres, ni de quelle importance étaient les affaires dans lesquelles il a si souvent obéi aux réponses des aruspices. Un jour il apparut deux soleils, une autre fois trois lunes, puis des flambeaux; le soleil se montra la nuit; on entendit au ciel un frémissement; le ciel parut s'ouvrir, et l'on y vit des globes. On rapporta aussi au sénat que sur le territoire de Privernum venait de se former un gouffre, la terre s'étant affaissée à une énorme profondeur. L'Apulie fut agitée des plus violens tremblemens de terre. Tous ces prodiges annonçaient au peuple romain des guerres terribles et de funestes séditions, et pour tous les réponses des augures se trouvèrent d'accord avec les vers de la Sibylle. Et lorsqu'à Cumes la statue d'Apollon se couvrit de sueur[174], et à Capoue celle de la Victoire, lorsqu'on vit apparaître des naissances hermaphrodites, n'étaient-ce pas là des présages du destin? Et ce fleuve dont l'onde se souille de sang; ces pluies de pierres, et quelquefois de sang ou de terre, ou, plus anciennement encore, ces pluies de lait, qu'en dites-vous? Le Centaure du Capitole a été frappé de la foudre; elle a brisé les portes de l'Aventin, renversé des hommes. A Tusculum, elle est tombée sur le temple de Castor et de Pollux[175]; à Rome, sur celui de la Piété. Eh bien! les augures n'ont-ils pas annoncé ce qui est arrivé? les prédictions des livres de la Sibylle n'ont-elles pas été conformes à leurs réponses?

XLIV. Et plus récemment, pendant la guerre des Marses, le sénat, averti par un songe de Cécilia, fille de Quintus, fit reconstruire le temple de Junon conservatrice. Sisenna, après avoir établi que ce songe avait été vérifié par l'évènement dans tous ses détails, se laisse

credo, ab Epicureo aliquo inductus, disputat, somniis credi non oportere. Idem contra ostenta nihil disputat, exponitque initio belli Marsici et deorum simulacra sudavisse, et sanguinem fluxisse, et discessisse cœlum; et ex occulto auditas esse voces, quæ pericula belli nuntiarent; et Lanuvii clypeos, quod aruspicibus tristissimum visum esset, a muribus esse derosos. Quid? quod in Annalibus habemus, Veienti bello, quum lacus Albanus præter modum crevisset, Veientem quemdam ad nos hominem nobilem profugisse, eumque dixisse, ex fatis, quæ Veientes scripta haberent, Veios capi non posse, dum lacus is redundaret; et, si lacus emissus lapsu et cursu suo ad mare profluxisset, perniciosum populo romano; sin autem ita esset eductus, ut ad mare pervenire non posset, tum salutare nostris fore. Ex quo illa admirabilis a majoribus Albanæ aquæ facta deductio est. Quum autem Veientes bello fessi legatos ad senatum misissent, tum ex his quidam dixisse dicitur, non omnia illum transfugam ausum esse senatui dicere; in iisdem enim fatis scriptum Veientes habere, « Fore, ut brevi a Gallis Roma caperetur. » Quod quidem sexennio post Veios captos factum esse videmus.

XLV. Sæpe etiam et in præliis Fauni auditi; et in rebus turbidis veridicæ voces ex occulto missæ esse dicuntur. Cujus generis duo sunt ex multis exempla, sed maxima. Nam non multo ante urbem captam exaudita

cependant entraîner par je ne sais quel épicurien, à soutenir, contre toute raison, qu'en général il ne faut avoir aucune foi dans les songes. Toutefois, il ne dit rien contre les prodiges, et rapporte qu'au commencement de la guerre Marse, les statues se couvrirent de sueur, que le sang coula [176], que le ciel s'ouvrit, que des voix parties d'un lieu caché, annoncèrent les dangers de cette guerre, qu'à Lanuvium des boucliers furent rongés par les souris, ce qui parut aux aruspices le plus sinistre présage. Que dis-je? a-t-on oublié ce que rapportent nos Annales au sujet du siège de Veïes? le lac d'Albe s'étant élevé extraordinairement, un noble Veïen s'enfuit dans notre camp [177]. Il dit que, d'après les oracles que l'on conservait chez les Veïens [178], leur ville ne pouvait être prise tant que le lac déborderait; que si on lui faisait une saignée qui lui permît de s'écouler vers la mer, l'opération serait funeste aux Romains; que si, au contraire, on établissait le canal de manière que les eaux ne pussent joindre la mer, elle nous serait salutaire. Voilà pourquoi nos ancêtres ont fait cette admirable dérivation des eaux d'Albe. Lorsque, fatigués de la guerre, les Veïens envoyèrent des députés au sénat, l'un d'eux déclara que le transfuge n'avait pas tout osé dire, et que dans les mêmes oracles de Veïes se trouvait écrit que Rome serait bientôt prise par les Gaulois. En effet, l'on sait qu'elle le fut six ans après la conquête de Veïes.

XLV. Au milieu des combats, on a souvent entendu des Faunes, et dans les séditions ont retenti des voix véridiques parties de quelque endroit mystérieux. Parmi beaucoup d'exemples, j'en citerai deux qui sont remarquables par leur importance. Peu de temps avant la prise

vox est a luco Vestæ, qui a Palatii radice in novam viam devexus est : « Ut muri et portæ reficerentur; futurum esse, nisi provisum esset, ut Roma caperetur. » Quod neglectum, quum caveri poterat, post acceptam illam maximam cladem explicatum est. Ara enim Aio Loquenti, quam septam videmus, exadversus eum locum consecrata est. Atque etiam scriptum a multis est, quum terræ motus factus esset, « Ut sue plena procuratio fieret, » vocem ab æde Junonis ex arce exstitisse; quocirca Junonem illam appellatam Monetam. Hæc igitur et a diis significata, et a nostris majoribus judicata contemnimus?

Neque solum deorum voces Pythagorei observaverunt, sed etiam hominum, quæ vocant omina. Quæ majores nostri quia valere censebant, idcirco omnibus rebus agendis, « Quod bonum, faustum, felix, fortunatumque esset, » præfabantur; rebusque divinis, quæ publice fierent, ut « faverent linguis, » imperabatur; inque feriis imperandis, « ut litibus et jurgiis se abstinerent. » Itemque in lustranda colonia, ab eo qui eam deduceret, et quum imperator exercitum, censor populum lustraret, bonis nominibus, qui hostias ducerent, eligebantur : quod idem in delectu consules observant, ut primus miles fiat bono nomine. Quæ quidem a te scis et consule, et imperatore summa religione esse servata. Prærogal-

de la ville, une voix est sortie du bois sacré de Vesta [179], qui du Palatium descendait vers la rue neuve. Cette voix avertissait de réparer les murailles et les portes, ajoutant que si l'on n'y prenait garde, Rome serait prise. On négligea cet avertissement, et ce ne fut qu'après cet affreux désastre, que l'on comprit qu'on aurait pu l'éviter. Depuis, on a consacré vis-à-vis de ce lieu un autel à Aius Locutius. Beaucoup d'auteurs rapportent qu'à l'occasion d'un tremblement de terre, une voix sortie du temple de Junon au Capitole, s'écria qu'il fallait sacrifier une truie pleine, et que pour cette raison la Junon du Capitole fut surnommée *Moneta* [180], conseillère. Et nous irions dédaigner ces voix des dieux et ces croyances de nos ancêtres!

Les pythagoriciens ont observé des présages non-seulement dans les voix des dieux, mais encore dans celles des hommes; et nos aïeux, qui y attachaient quelque importance, faisaient précéder toutes leurs actions de cette formule : *Que cela soit bon, favorable, heureux, fortuné*; et dans les sacrifices publics on recommandait *d'observer le silence* [181]. Quand on célébrait des fêtes, on ordonnait *de s'abstenir de contestations et d'injures*. Le chef, celui qui dirigeait une colonie et procédait à sa lustration, le général qui passait la revue de son armée, le censeur qui faisait le dénombrement du peuple, choisissaient toujours pour conduire les victimes des hommes dont le nom fût de bon augure : les consuls aussi, quand ils levaient une armée, appelaient, le premier, un soldat dont le nom fût favorable [182]. Et vous-même, consul et *imperator*, vous avez, il vous en souvient, observé ces usages avec le plus grand scrupule. Nos an-

tivam etiam majores omen justorum comitiorum esse voluerunt.

XLVI. Atque ego exempla ominum nota proferam. L. Paullus consul iterum, quum ei, bellum ut cum rege Perse gereret, obtigisset; ut ea ipsa die domum ad vesperam rediit, filiolam suam Tertiam, quæ tum erat admodum parva, osculans animadvertit tristiculam. Quid est, inquit, mea Tertia? quid tristis es? Mi pater, inquit, Persa periit. Tum ille arctius puellam complexus: Accipio, inquit, mea filia, omen. Erat autem mortuus catellus eo nomine. L. Flaccum, flaminem Martialem, ego audivi, quum diceret, Cæciliam Metelli, quum vellet sororis suæ filiam in matrimonium collocare, exisse in quoddam sacellum ominis capiendi causa; quod fieri more veterum solebat. Quum virgo staret, et Cæcilia in sella sederet, neque diu ulla vox exstitisset, puellam defatigatam petiisse a matertera, ut sibi concederet paullisper, ut in ejus sella requiesceret; illam autem dixisse: Vero, mea puella, tibi concedo meas sedes. Quod omen res consecuta est: ipsa enim brevi mortua est; virgo autem nupsit, cui Cæcilia nupta fuerat. Hæc posse contemni, vel etiam rideri, præclare intelligo: sed id ipsum est, deos non putare, quæ ab iis significantur, contemnere.

XLVII. Quid de auguribus loquar? Tuæ partes sunt; tuum, inquam, auspiciorum patrocinium debet esse. Tibi App. Claudius augur consuli nuntiavit, addubitato

cêtres ont cherché jusque dans la tribu prérogative[183] le présage de la bonne tenue des comices.

XLVI. Je vais citer quelques exemples de présages bien connus. Le jour où Paul Émile[184], consul pour la seconde fois, fut désigné par le sort pour faire la guerre au roi Persée, il rentra chez lui vers le soir; sa fille Tertia était encore fort petite; il l'embrassa, et la voyant toute triste : Qu'y a-t-il donc, ma Tertia, pourquoi cette tristesse? *Mon père,* répondit l'enfant, *Persée est mort.* Et Paul Émile, la serrant plus étroitement dans ses bras : *J'accepte l'augure, ma fille,* s'écria-t-il. Or, Persée était un petit chien qui venait de mourir. J'ai entendu L. Flaccus, flamen de Mars, raconter le fait suivant : Cécilia, fille de Metellus, voulait marier une fille de sa sœur; elle se rendit dans une chapelle pour y consulter les présages : tel était l'usage des anciens. Cécilia s'était assise, mais la jeune fille était restée debout; après un assez long silence, elle pria sa tante de lui céder un instant sa place et de lui permettre de se reposer sur son siège; Cécilia répondit : « Oui, ma fille, je vous cède la place[185]. » Présage que l'évènement justifia; car Cécilia mourut bientôt, et la jeune fille épousa celui dont Cécilia était la femme. Je sais très-bien qu'on peut mépriser ces anecdotes, et même s'en égayer; mais dédaigner ce qu'annoncent les dieux, c'est nier l'existence des dieux mêmes.

XLVII. Pourquoi parlerais-je des augures? C'est votre affaire; c'est à vous à prendre la défense des auspices. Pendant votre consulat, l'augure du salut s'étant

salutis augurio, bellum domesticum triste ac turbulentum fore; quod paucis post mensibus exortum, paucioribus a te est diebus oppressum. Cui quidem auguri vehementer assentior : solus enim multorum annorum memoria, non decantandi augurii, sed divinandi tenuit disciplinam. Quem irridebant collegæ tui, eumque tum Pisidam, tum Soranum augurem esse dicebant. Quibus nulla videbatur in auguriis, aut auspiciis præsensio, aut scientia veritatis futuræ; sapienter, aiebant, ad opinionem imperitorum esse fictas religiones. Quod longe secus est; neque enim in pastoribus illis, quibus Romulus præfuit, nec in ipso Romulo hæc calliditas esse potuit, ut ad errorem multitudinis religionis simulacra fingerent : sed difficultas laborque discendi disertam negligentiam reddidit. Malunt enim disserere, nihil esse in auspiciis, quam, quid sit, ediscere. Quid est illo auspicio divinius, quod apud te in Mario est? ut utar potissimum te auctore :

Hic Jovis altisoni subito pinnata satelles,
Arboris e trunco serpentis saucia morsu,
Subigit ipsa feris transfigens unguibus anguem
Semianimum, et varia graviter cervice micantem.
Quem se intorquentem lanians, rostroque cruentans,
Jam satiata animos, jam duros ulta dolores,
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in unda,
Seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus.

montré douteux, Appius Claudius[186], l'augure, annonça une guerre civile funeste et violente; elle éclata bientôt, et vous sûtes l'étouffer en moins de jours qu'il ne s'était écoulé de mois depuis la prédiction. J'approuve fort cet augure, c'est le seul, depuis un temps immémorial, qui ait substitué la science de la divination à la routine de réciter de vaines formules. Les autres augures se moquèrent de Claudius, disant que c'était vraiment un devin de Pisidie ou de Sora [187]. Ceux qui, dans les auspices et dans les augures, ne reconnaissaient aucun pressentiment, aucune notion de la vérité future, disaient que ces croyances avaient été inventées sagement pour se conformer à l'opinion des ignorans. L'erreur est fort grande; il n'y avait ni dans les bergers dont Romulus était le chef, ni dans Romulus lui-même, assez de ruse pour imaginer un simulacre de religion à l'usage de la multitude; à vrai dire, c'est la difficulté, c'est l'éloignement du travail qui ont rendu la paresse éloquente: on aime mieux contester la vérité des auspices que se donner la peine d'apprendre ce qu'ils sont: en est-il un plus divin cependant que celui qu'on lit dans votre poëme de Marius[188]? car c'est principalement de votre autorité que je veux m'appuyer:

« Le satellite ailé de Jupiter, qui fait résonner son tonnerre à la voûte céleste, blessé par la morsure d'un serpent caché dans un tronc d'arbre, l'écrase et le pénètre de ses serres: le reptile agite violemment sa crête [189], il se replie; mais l'aigle le déchire, l'ensanglante de son bec. Sa fureur est assouvie, il a vengé ses cruelles douleurs, et il le rejette expirant, en lambeaux, dans la mer. Loin de l'occident il s'envole vers le brillant orient. Cet oiseau, à l'aile rapide plane, s'abat et s'élève encore. Marius, au-

Hanc ubi præpetibus pinnis lapsuque volantem
Conspexit Marius, divini numinis augur,
Faustaque signa suæ laudis, reditusque notavit;
Partibus intonuit cœli pater ipse sinistris :
Sic aquilæ clarum firmavit Jupiter omen.

XLVIII. Atque ille Romuli auguratus, pastoralis, non urbanus fuit; nec fictus ad opiniones imperitorum, sed a certis acceptus, et posteris traditus. Itaque Romulus augur, ut apud Ennium est, cum fratre item augure,

Curantes magna cum cura, concupientes
Regni, dant operam simul auspicio, augurioque.
Hinc Remus auspicio se devovet, atque secundam
Solus avem servat. At Romulu' pulcher in alto
Quærit Aventino, servans genus altivolantum.
Certabant, urbem Romam Remoramne vocarent.
Omnibu' cura viris, uter esset induperator;
Exspectant, veluti, consul quum mittere signum
Volt, omnes avidi spectant ad carceris oras,
Quam mox emittat pictis ex faucibu' currus :
Sic exspectabat populus, atque ore timebat
Rebus, utri magni victoria sit data regni.
Interea sol albu' recessit in infera noctis;
Exin candida se radiis dedit icta foras lux :
Et simul ex alto longe pulcherrima præpes
Læva volavit avis; simul aureus exoritur sol.
Cedunt de cœlo ter quatuor corpora sancta
Avium, præpetibus sese pulchrisque locis dant.
Conspicit inde sibi data Romulus esse priora,
Auspicio regni stabilita scamna, solumque.

XLIX. Sed unde huc digressa est, eodem redeat oratio. Si nihil queam disputare, quamobrem quidque fiat; et tantummodo, fieri ea quæ commemoravi, do-

gure de la divinité [190], l'aperçoit et reconnaît l'heureux présage de sa gloire et de son retour. Mais le père des dieux lui-même tonne à la gauche : ainsi Jupiter confirme le brillant présage de l'aigle. »

XLVIII. C'est parmi les pasteurs, ce n'est point à la ville, que Romulus fut augure; il n'accommoda point ses fonctions aux opinions des ignorans. Cet augurat fut approuvé par des hommes convaincus [191]; et c'est ainsi que cette science fut transmise à la postérité : aussi est-il dit dans Ennius que Romulus l'augure et son frère, également augure,

« Méditant de grands projets [192], avides de l'empire, s'appliquent à la fois aux auspices, aux augures. Rémus se dévoue à l'auspice : il attend à lui seul l'oiseau favorable. Le beau Romulus se place sur le haut Aventin [193], observant le vol de la race ailée. Ils se disputaient l'honneur de nommer la ville Rome ou Rémora. Toute la population attendait avec anxiété quel serait le chef. Ainsi, quand le consul va donner le signal [194], tous les regards avides se portent sur l'entrée de la lice, on attend les chars qui doivent s'échapper de ses portes coloriées. Ainsi le peuple attendait, et sa physionomie exprimait l'anxiété; on voulait savoir à qui la victoire donnerait l'empire. Le soleil cependant se retire en pâlissant dans les antres de la nuit; puis, lancée de nouveau par ses rayons, la blanche lumière reparaît. Aussitôt, au haut des airs, un oiseau favorable [195] apparaît à gauche et le soleil doré se lève. Trois fois quatre oiseaux au corps sacré volent au ciel et prennent une direction favorable. Romulus apprend que la priorité lui est donnée : l'auspice de son règne affermit le siège et la base. »

XLIX. Ramenons cette discussion au point d'où elle est partie : quoique je ne puisse, par le raisonnement, établir la cause de chaque chose, n'aurai-je point

ceam : parumne Epicuro Carneadive respondeam? Quid, si etiam ratio exstat artificiosæ præsensionis, facilis; divinæ autem, paullo obscurior? Quæ enim extis, quæ fulguribus, quæ portentis, quæ astris præsentiuntur, hæc notata sunt observatione diuturna. Affert autem vetustas omnibus in rebus longinqua observatione incredibilem scientiam; quæ potest esse etiam sine motu atque impulsu deorum, quum, quid ex quoque eveniat, et quid quamque rem significet, crebra animadversione perspectum est. Altera divinatio est naturalis, ut ante dixi : quæ physica disputandi subtilitate referenda est ad naturam deorum; a qua, ut doctissimis sapientissimisque placuit, haustos animos et libatos habemus : quumque omnia completa et referta sint æterno sensu, et mente divina, necesse est cognatione divinorum animorum animos humanos commoveri. Sed vigilantes animi vitæ necessitatibus serviunt, dijunguntque se a societate divina, vinclis corporis impediti. Rarum est quoddam genus eorum, qui se a corpore avocent, et ad divinarum rerum cognitionem cura omni studioque rapiantur. Horum sunt auguria non divini impetus, sed rationis humanæ. Nam et natura futura præsentiunt, ut aquarum fluxiones, et deflagrationem futuram aliquando cœli atque terrarum. Alii autem, in republica exercitati, ut de Atheniensi Solone accepimus, orientem tyrannidem multo ante prospiciunt; quos prudentes possumus dicere, id est, providentes, divinos nullo modo

fait à Épicure et à Carnéade une réponse suffisante, par cela seul que j'aurai prouvé qu'elle existe? Il y a même, pour se rendre compte de la divination artificielle, un moyen assez facile; mais il y a plus d'obscurité dans ce qui concerne celle d'inspiration. Ce que nous annoncent les victimes, les éclairs, les prodiges, les étoiles, on le sait par une longue suite d'observations; et, en général, l'expérience produit une science étonnante, une science qui pourrait se passer de la volonté et de l'impulsion des dieux. Il suffit de fréquentes remarques pour connaître les conséquences de chaque évènement, pour savoir ce qu'annonce chaque signe. L'autre genre, comme je l'ai dit tantôt, est celui de divination naturelle : à l'examiner philosophiquement, il faut le rapporter à la nature des dieux; nos âmes étant puisées à cette source et émanées de ces dieux [196], comme l'enseignent les plus sages et les plus savans des hommes. L'âme éternelle, l'esprit divin remplissent tout l'univers; il faut donc, de toute nécessité, que cette parenté agite les âmes humaines [197]. Quand nous veillons, nos âmes sont occupées des besoins de la vie; retenues par les entraves du corps, elles se séparent de cette divine association. Il n'en est que très-peu qui se détachent du corps et qui s'appliquent, de toutes leurs forces, à la connaissance des choses divines. Leurs augures ne sont pas d'inspiration divine, ils appartiennent à la raison humaine; c'est la nature qui leur enseigne l'avenir, comme les inondations et la conflagration qui embrassera un jour le ciel et la terre. D'autres sont exercés aux affaires de la république, et, comme l'Athénien Solon [198], ils prévoient de loin qu'il s'élèvera un tyran. On peut les appeler prudens, c'est-à-dire prévoyans,

possumus, non plus, quam Milesium Thalem; qui, ut objurgatores suos convinceret, ostenderetque, etiam philosophum, si ei commodum esset, pecuniam facere posse, omnem oleam, antequam florere cœpisset, in agro Milesio coemisse dicitur. Animadverterat fortasse quadam scientia, olearum ubertatem fore. Et quidem idem primus defectionem solis, quæ Astyage regnante facta est, prædixisse fertur.

L. Multa medici, multa gubernatores, agricolæ etiam multa præsentiunt; sed nullam eorum divinationem voco, ne illam quidem, qua ab Anaximandro physico moniti Lacedæmonii sunt, ut urbem et tecta linquerent, armatique in agro excubarent, quod terræ motus instaret, tum, quum et urbs tota corruit, et ex monte Taygeto extrema montis quasi puppis avulsa est. Ne Pherecydes quidem ille Pythagoræ magister, potius divinus habebitur, quam physicus; qui quum vidisset haustam aquam de jugi puteo, terræ motus dixit instare. Nec vero unquam animus hominis naturaliter divinat, nisi quum ita solutus est et vacuus, ut ei plane nihil sit cum corpore : quod aut vatibus contingit, aut dormientibus. Itaque ea duo genera a Dicæarcho probantur, et, ut dixi, a Cratippo nostro. Si propterea, quod ea proficiscuntur a natura, sint summa sane, modo ne sola. Sin autem nihil esse in observatione putant, multa tollunt, quibus vitæ ratio continetur. Sed quoniam dant

mais nullement prophètes, pas plus que le philosophe Thalès. Celui-ci, pour confondre les détracteurs, pour montrer qu'il dépendrait du philosophe de gagner de l'argent, si cela lui convenait, acheta, dit-on, toutes les olives du territoire de Milet, pendant que les arbres étaient encore en fleur. A l'aide de ses connaissances, il avait prévu que la récolte serait abondante. Le même Thalès passe pour avoir prédit le premier l'éclipse de soleil qui eut lieu sous le règne du roi Astyage[199].

L. Il est beaucoup de choses que prévoient les médecins, les pilotes, les cultivateurs; mais rien de tout cela n'est, à mes yeux, la divination. Je ne donnerai pas plus ce nom à la prévoyance d'Anaximandre le naturaliste, qui avertit les Lacédémoniens d'abandonner leurs maisons, de sortir de la ville et d'aller camper, tout armés, dans les champs, parce qu'un tremblement de terre les menaçait : en effet, la ville s'écroula tout entière, et la pointe de Taygète, semblable à la poupe d'un vaisseau, se rompit et fut précipitée de sa hauteur[200]. Phérécyde, le maître de Pythagore, ne sera point, à mes yeux, plus devin que naturaliste, pour avoir annoncé un tremblement de terre, en examinant de l'eau de source qu'on avait tirée d'un puits[201]. La divination naturelle n'appartient jamais à l'homme que quand son âme est dégagée et libre de soins, au point de n'avoir absolument rien à démêler avec le corps. C'est ce qui arrive aux prophètes et à ceux qui dorment. Aussi, Dicéarque approuve-t-il ces deux genres de divination, ainsi que le rapporte notre Cratippe. Si c'est parce qu'ils nous viennent de la nature, je consens qu'ils soient les premiers, pourvu que l'on ne soutienne pas qu'ils sont les seuls :

aliquid, idque non parvum, vaticinationes cum somniis; nihil est, quod cum his magnopere pugnemus, præsertim quum sint, qui omnino nullam divinationem probent. Ergo et ii, quorum animi, spretis corporibus, evolant atque excurrunt foras, ardore aliquo inflammati atque incitati, cernunt illa profecto, quæ vaticinantes prænuntiant: multisque rebus inflammantur tales animi, qui corporibus non inhærent; ut ii, qui sono quodam vocum et Phrygiis cantibus incitantur: multos nemora, silvæque; multos amnes, aut maria commovent; quorum furibunda mens videt ante multo, quæ futura sunt. Quo de genere illa sunt:

> Eheu, videte! judicavit inclytum judicium
> Inter deas tres aliquis; quo judicio Lacedæmonia
> Mulier, Furiarum una, adveniet.

Eodem enim modo multa a vaticinantibus sæpe prædicta sunt, neque solum verbis, sed etiam

> Versibu', quos olim Fauni, vatesque canebant:

Similiter Marcius et Publicius vates cecinisse dicuntur. Quo e genere Apollinis operta prolata sunt. Credo etiam anhelitus quosdam fuisse terrarum; quibus inflatæ mentes oracula funderent.

LI. Atque hæc quidem vatum ratio est: nec dissimilis sane somniorum. Nam quæ vigilantibus accidunt vatibus, eadem nobis dormientibus. Viget enim animus in somnis,

car, en repoussant l'observation, ces philosophes nous privent de beaucoup de préceptes qui sont les règles de notre vie; mais puisqu'ils nous accordent un point fort important, les prédictions par les songes, nous n'avons pas sujet de trop les quereller, surtout si l'on réfléchit qu'il en est qui n'admettent absolument aucune divination. Il est donc des hommes dont l'âme, dédaignant le corps, s'envole et s'élance au dehors; enflammée, poussée par je ne sais quelle ardeur, elle voit clairement ce qu'ils nous annoncent dans leurs vaticinations. Or, ces âmes qui ne tiennent pas au corps, s'enflamment par beaucoup de moyens : il en est qui s'inspirent du son de la voix et du chant phrygien [202]; d'autres qui s'émeuvent à la vue des bosquets, des forêts [203], des fleuves, des mers. Emportées par une sorte de fureur, elles prédisent, de loin, l'avenir. Telles ces paroles de Cassandre :

« Voyez-vous! il a rendu un arrêt célèbre entre trois déesses : par suite de cet arrêt une femme de Lacédémone, l'une des Furies, viendra dans ces lieux. »

Les devins ont prédit beaucoup de choses de la même manière, et non-seulement par des paroles,

« Mais en vers que chantaient autrefois les Faunes et les poètes. »

C'est ainsi que chantaient, dit-on, les prophètes Marcius et Publicius [204]. Les secrets d'Apollon sont du même genre; je crois que certaines exhalaisons terrestres inspirent aussi les âmes et les disposent à prononcer des oracles.

LI. Voilà ce qui concerne les devins, et il en est à peu près de même des songes; il nous arrive pendant le sommeil, ce qui leur arrive quand ils veillent; quand

liberque sensibus ab omni impeditione curarum, jacente et mortuo pæne corpore. Qui quia vixit ab omni æternitate, versatusque est cum innumerabilibus animis, omnia, quæ in natura rerum sunt, videt, si modo temperatis escis modicisque potionibus ita est affectus, ut sopito corpore ipse vigilet. Hæc somniantis est divinatio. Hic magna quædam exoritur, neque ea naturalis, sed artificiosa somniorum Antiphontis interpretatio; eodemque modo et oraculorum et vaticinationum : sunt enim explanatores, ut grammatici poetarum. Nam ut aurum et argentum, æs, ferrum frustra natura divina genuisset, nisi eadem docuisset, quemadmodum ad eorum venas perveniretur; nec fruges terræ, baccasve arborum cum utilitate ulla generi humano dedisset, nisi earum cultus et conditiones tradidisset; materiave quid juvaret, nisi confectionis ejus fabricam haberemus? sic cum omni utilitate, quam dii hominibus dederunt, ars aliqua conjuncta est, per quam illa utilitas percipi possit. Item igitur somniis, vaticinationibus, oraculis, quod erant multa obscura, multa ambigua, explanationes adhibitæ sunt interpretum.

Quo modo autem aut vates, aut somniantes ea videant, quæ nusquam etiam tunc sint, magna quæstio est. Sed explorata si sint ea, quæ ante quæri debeant; sint hæc, quæ quærimus, faciliora. Continet enim totam hanc quæstionem ea ratio, quæ est de natura deorum, quæ

nous dormons, notre âme, dans toute sa vigueur, est affranchie du joug des sens et de toutes les entraves que donnent les soucis; le corps est étendu comme privé de la vie, mais notre âme a vécu de toute éternité, elle s'est mêlée aux âmes innombrables qui remplissent l'espace; elle voit donc tout ce que renferme la nature, pourvu qu'une nourriture sobre, une boisson modérée, lui laissent la faculté de veiller pendant que le corps est assoupi. Telle est la divination du sommeil. Ici se présente l'importante explication des songes d'Antiphon[205], explication purement artificielle: on explique de même les oracles et les vaticinations, et il y a, pour tout cela, des interprètes, comme il y a des grammairiens pour commenter les poëtes. La nature aurait en vain produit l'or, l'argent, l'airain, le fer, si elle ne nous eût enseigné les moyens de découvrir les mines. Les productions de la terre et les fruits des arbres ne seraient d'aucune utilité pour les hommes, si elle ne leur eût, en même temps, appris à les cultiver et à s'en servir. En général, à quoi nous serviraient ces objets, si nous ne savions les appliquer à notre usage? Quelque chose que les dieux nous aient donnée, il faut un art pour que nous puissions en jouir. Les songes, les vaticinations, les oracles, étant souvent obscurs, souvent ambigus, il a fallu recourir aux explications des interprètes.

Comment un dieu, comment un homme endormi, voient-ils ce qui n'existe encore nulle part? C'est là une grande question. Mais quand nous aurons approfondi celles qu'il faut résoudre auparavant, la réponse sera plus facile. Toute cette question, en effet, est contenue dans la théorie de la nature des dieux que vous

a te secundo libro explicata dilucide. Quam si obtinemus, stabit illud [quidem], quod locum hunc continet, de quo agimus, esse deos, et eorum providentia mundum administrari, eosdemque consulere rebus humanis, nec solum universis, verum etiam singulis. Hæc si tenemus, quæ mihi quidem non videntur posse convelli, profecto hominibus a diis futura significari necesse est. Sed distinguendum videtur, quonam modo.

LII. Nam non placet stoicis, singulis jecorum fissis, aut avium cantibus interesse deum; neque enim decorum est, nec diis dignum, nec fieri ullo pacto potest : sed ita a principio inchoatum esse mundum, ut certis rebus certa signa præcurrerent, alia in extis, alia in avibus, alia in fulguribus, alia in ostentis, alia in stellis, alia in somniantium visis, alia in furentium vocibus. Ea quibus bene percepta sunt, ii non sæpe falluntur. Male conjecta maleque interpretata, falsa sunt, non rerum vitio, sed interpretum inscientia. Hoc autem posito atque concesso, esse quamdam vim divinam, hominum vitam continentem : non difficile est, quæ fieri certe videmus, ea qua ratione fiant, suspicari. Nam et ad hostiam deligendam potest dux esse vis quædam sentiens, quæ est toto confusa mundo; et tum, ipsam quum immolare velis, extorum fieri mutatio potest, ut aut absit aliquid, aut supersit : parvis enim momentis multa natura aut affingit, aut mutat, aut detrahit. Quod ne

avez développée avec tant de lucidité dans votre second livre. Si nous nous y tenons, il sera constant qu'il y a des dieux, qu'ils gouvernent le monde, qu'ils prennent soin des affaires des hommes, non-seulement de tous en général, mais encore de chacun en particulier : or, c'est là toute notre question. Ces vérités une fois établies, et je ne crois pas qu'on puisse les ébranler, il s'ensuivra nécessairement que les dieux font connaître l'avenir aux hommes. Mais comment s'y prennent-ils? ce sera l'objet d'une distinction.

LII. Les stoïciens ne veulent point de l'intervention d'un dieu pour chaque fissure du foie, pour chaque cri d'oiseau : ils disent que cela n'est ni concevable, ni digne de la divinité, ni même possible; ils ajoutent que, dès le principe, le monde a été constitué de manière à ce que certains signes précédassent certains événemens : ces signes sont dans les entrailles, dans les oiseaux, dans les éclairs, dans les prodiges, dans les étoiles, dans les songes, dans la voix des furieux. Ceux qui les ont bien observés, ne s'y trompent pas; les mauvaises conjectures, les mauvaises interprétations nous égarent, il est vrai, mais ce n'est point par un vice inhérent à cette science, c'est par l'impéritie des interprètes. Cela posé, il est, disent-ils, une puissance divine qui gouverne la vie humaine : quand nous sommes certains qu'une chose arrive, il n'est pas difficile d'en deviner la raison. Par exemple, dans le choix d'une victime, il peut exister, pour nous guider, une puissance intelligente répandue dans le monde entier. Au moment d'immoler la victime, il peut s'opérer un changement dans les entrailles, de façon qu'il y manque quelque chose, ou qu'il y ait quelque chose de trop : il faut peu d'instans

dubitare possimus, maximo est argumento, quod paullo ante interitum Cæsaris contigit : qui quum immolaret illo die, quo primum in sella aurea sedit, et cum purpurea veste processit, in extis bovis opimi cor non fuit. Num igitur censes ullum animal, quod sanguinem habeat, sine corde esse posse? Qua ille rei novitate perculsus, quum Spurinna diceret, timendum esse, ne et consilium, et vita deficeret; earum enim rerum utrumque a corde proficisci : postero die caput in jecore non fuit. Quæ quidem illi portendebantur a diis immortalibus, ut videret interitum, non ut caveret. Quum igitur eæ partes in extis non reperiuntur, sine quibus victima illa vivere nequisset; intelligendum est, in ipso immolationis tempore eas partes, quæ absint, interisse.

LIII. Eademque efficit in avibus divina mens, ut tum huc, tum illuc volent alites; tum in hac, tum in illa parte se occultent; tum a dextra, tum a sinistra parte canant oscines. Nam si animal omne, ut vult, ita utitur motu sui corporis, prono, obliquo, supino, membraque quocumque vult flectit, contorquet, porrigit, contrahit; eaque ante efficit pæne, quam cogitat : quanto id deo est facilius, cujus numini parent omnia? Idemque mittit et signa nobis ejus generis, qualia permulta historia tradidit; quale scriptum illud videmus : si luna paullo ante solis ortum defecisset in signo leonis, fore ut armis Darius et Persæ ab Alexandro et Macedonibus

à la nature pour ajouter, pour changer, pour retrancher. Ce qui est arrivé peu de temps avant la mort de César, me semble ôter toute place au doute : il fit un sacrifice le jour où, pour la première fois, revêtu de la pourpre, il siégea sur un siège d'or ; mais il ne se trouva point de cœur dans les entrailles du bœuf opime. Or, croyez-vous bien qu'un animal qui a du sang, puisse manquer de cœur? César en fut étonné[206], surtout quand Spurinna dit qu'il fallait craindre qu'il ne perdît et le sang et la vie, parce que l'un et l'autre procèdent du cœur. Le lendemain, le foie manqua de rate. Ces signes lui étaient envoyés par les dieux, non pour qu'il évitât sa perte, mais pour qu'il la connût. Lorsque, dans les victimes, on ne trouve point les parties sans lesquelles ces animaux n'auraient pu vivre, il faut en conclure qu'elles ont disparu au moment même du sacrifice.

LIII. Cette volonté divine agit sur les oiseaux[207]; elle fait que ceux dont on observe le vol, se portent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ou disparaissent dans telle ou telle région. Elle veut que les oiseaux dont le chant est prophétique[208], se fassent entendre soit à droite, soit à gauche. Si chaque animal use à son gré de la faculté de mouvoir son corps, s'il s'abaisse, se détourne, se renverse; s'il fait de ses membres ce qu'il veut, s'il les courbe et recourbe, les étend et les retire; s'il exécute enfin tous ces mouvemens, en quelque sorte avant d'y penser, combien cela n'est-il pas plus facile à Dieu, à la volonté duquel tout obéit? C'est lui qui nous envoie ces signes dont l'histoire a recueilli de nombreux exemples. Telle est cette prédiction que nous lisons encore : si la lune s'éclipse un peu avant le lever du soleil, dans le signe du lion, Da-

[prœlio] vincerentur, Dariusque moreretur : et, si puella nata biceps esset, seditionem in populo fore, corruptelam et adulterium domi : et, si mulier leonem peperisse visa esset, fore ut ab exteris gentibus vinceretur ea respublica, in qua id contigisset. Ejusdem generis etiam illud est, quod scribit Herodotus : Crœsi filium, quum esset infans, locutum; quo ostento regnum patris et domum funditus concidisse. Caput arsisse Servio Tullio dormienti, quæ historia non prodidit? Ut igitur, qui se tradet quieti, præparato animo quum bonis cogitationibus, tum rebus ad tranquillitatem accommodatis, certa et vera cernit in somnis : sic castus animus purusque vigilantis, et ad astrorum, et ad avium, reliquorumque signorum, et ad extorum veritatem est paratior.

LIV. Hoc nimirum est illud, quod de Socrate accepimus, quodque ab ipso in libris Socraticorum sæpe dicitur, esse divinum quiddam, quod dæmonion appellat, cui semper ipse paruerit, nunquam impellenti, sæpe revocanti. Et Socrates quidem, quo quem auctorem meliorem quærimus? Xenophonti consulenti, sequereturne Cyrum, postea quam exposuit, quæ sibi videbantur : « Et nostrum quidem, inquit, humanum est consilium; sed de rebus et obscuris et incertis ad Apollinem censeo referendum; ad quem etiam Athenienses publice de majoribus rebus semper retulerunt. » Scrip-

rius et les Perses seront vaincus par Alexandre et les Macédoniens, et Darius mourra. S'il naît une fille à deux têtes, il y aura sédition dans le peuple, corruption et adultère dans le palais; si une vision montre une femme qui accouche d'un lion, la république où se sera manifesté ce présage, sera vaincue par les peuples étrangers. Il faut ajouter à ces exemples celui que rapporte Hérodote : le fils de Crésus parla quoiqu'il fût muet[209]; et ce prodige fut suivi de la chute totale de l'empire et de la maison de son père. Dans quelle histoire n'a-t-on pas écrit que la tête de Servius Tullius s'environna de flammes pendant son sommeil? Celui qui se livre au repos avec un esprit bien disposé par de sages méditations et par un régime convenable à la tranquillité, voit, dans ses songes, des présages vrais et d'un effet certain : de même, dans l'homme qui veille, une âme chaste et pure est plus susceptible de trouver la vérité, soit par les astres, soit par les oiseaux, soit enfin par les autres signes, ou par les entrailles des victimes[210].

LIV. Et c'est précisément ce qu'on nous dit de Socrate, ce qu'il répète souvent lui-même dans les livres de ses disciples. Il obéissait toujours à un être divin, qu'il appelait son démon; celui-ci ne le poussait jamais à agir, mais il le retenait souvent[211]. Nous trouverions difficilement une autorité supérieure à celle de Socrate. Xénophon l'ayant consulté pour savoir s'il fallait suivre Cyrus, il lui exposa d'abord sa propre pensée; puis il ajouta : « Nous n'avons pour nous guider que la raison humaine[212]; je crois que, dans les choses obscures, incertaines, il faut s'en rapporter à Apollon, que les Athéniens ont toujours consulté dans les circonstances les plus importantes. » On a retenu aussi

tum est item, quum Critonis, sui familiaris, oculum alligatum vidisset, quæsivisse, quid esset : quum autem ille respondisset, in agro ambulanti ramulum adductum, ut remissus esset, in oculum recidisse; tum Socrates: Non enim paruisti mihi revocanti, quum uterer, qua soleo, præsagitione divina. Idem etiam Socrates, quum apud Delium male pugnatum esset, Lachete prætore, fugeretque cum ipso Lachete; ut ventum est in trivium, eadem, qua ceteri, fugere noluit : quibus quærentibus, cur non eadem via pergeret, deterreri se a deo dixit. Tum quidem ii, qui alia via fugerant, in hostium equitatum inciderunt. Permulta collecta sunt ab Antipatro, quæ mirabiliter a Socrate divinata sunt : quæ prætermittam. Tibi enim nota sunt; mihi ad commemorandum non necessaria. Illud tamen ejus philosophi magnificum, ac pæne divinum, quod, quum impiis sententiis damnatus esset, æquissimo animo se dixit mori : neque enim domo egredienti, neque illud suggestum, in quo causam dixerat, adscendenti, signum sibi ullum, quod consuesset, a deo, quasi mali alicujus impendentis, datum.

LV. Equidem sic arbitror, etiam si multa fallant eos, qui aut arte, aut conjectura divinare videantur, esse tamen divinationem; homines autem, ut in ceteris artibus, sic in hac posse falli. Potest accidere, ut aliquod signum dubie datum pro certo sit acceptum; potest aliquod latuisse aut ipsum, aut quod esset illi

que Socrate, voyant Criton, son ami, avec un bandeau sur l'œil, lui en demanda la cause. Je me promenais dans les champs, répondit celui-ci, une branche d'arbre qu'on avait repliée [213] vint me frapper l'œil en se redressant. « Pourquoi, reprit Socrate, ne m'avez-vous point écouté lorsque, d'après mes présages ordinaires, je vous détournais de cette promenade? » Ce même Socrate, après la malheureuse bataille de Delium, sous le préteur Lachès, fuyait avec le général lui-même : arrivé en un lieu où plusieurs chemins se croisent, il ne voulut pas prendre le même que les autres [214]; on lui demanda pourquoi il ne venait pas, il répondit que son dieu l'en détournait: en effet, ceux qui avaient pris cette direction rencontrèrent la cavalerie ennemie. Antipater a réuni beaucoup de faits admirablement prévus par Socrate; je les passerai sous silence, car vous les connaissez, et je n'en ai pas besoin pour ma démonstration. Mais je ne puis m'empêcher d'admirer la fin magnanime et presque divine de ce philosophe, qui, victime d'une sentence impie, déclara qu'il mourait d'un esprit fort tranquille, parce que le dieu qui avait coutume de l'avertir ne lui avait donné aucun signe qui annonçât un malheur imminent, ni lorsqu'il sortit de sa maison, ni lorsqu'il monta sur le siège où il plaida sa cause.

LV. Quant à moi, voici ma pensée : quoique beaucoup de circonstances trompent ceux qui prédisent au moyen de l'art ou des conjectures, la divination n'en existe pas moins. Les hommes sont susceptibles d'erreur dans cette science, comme dans toutes les autres. Il peut arriver que l'on prenne pour certain un signe douteux. Une partie du présage a pu rester cachée,

contrarium. Mihi autem ad hoc, de quo disputo, probandum satis est, non modo plura, sed etiam pauciora, divine præsensa et prædicta reperiri. Quin etiam hoc non dubitans dixerim : si unum aliquid ita sit prædictum præsensumque, ut, quum evenerit, ita cadat, ut prædictum sit, neque in eo quidquam casu et fortuito factum esse appareat, esse certe divinationem, idque esse omnibus confitendum.

Quocirca primum mihi videtur, ut Posidonius facit, a deo, de quo satis dictum est, deinde a fato, deinde a natura, vis omnis divinandi, ratioque repetenda. Fieri igitur omnia fato, ratio cogit fateri. Fatum autem id appello, quod Græci εἱμαρμένην, id est, ordinem seriemque causarum, quum causa causæ nexa rem ex se gignat. Ea est ex omni æternitate fluens veritas sempiterna. Quod quum ita sit, nihil est factum, quod non futurum fuerit, eodemque modo nihil est futurum, cujus non causas id ipsum efficientes natura contineat. Ex quo intelligitur, ut fatum sit non id quod superstitiose, sed id quod physice dicitur, causa æterna rerum, cur et ea, quæ præterierunt, facta sint, et, quæ instant, fiant, et, quæ sequuntur, futura sint. Ita fit, ut et observatione notari possit, quæ res quamque causam plerumque consequatur, etiam si non semper; nam id quidem affirmare difficile est : easdemque causas verisimile est

on a pu ne pas apercevoir ce qui en détruisait l'effet. Il suffit à la démonstration de ce que j'avance, que l'on rapporte des faits prévus et prédits par une faculté divine : je n'ai pas besoin qu'ils soient nombreux, c'est assez de quelques-uns. Je n'hésiterais pas même à dire que, si un seul évènement avait été annoncé, pressenti de manière à ce qu'il s'accomplît sans que rien parût abandonné au hasard, cela me suffirait pour soutenir l'existence de la divination ; et chacun devrait en convenir.

Il me semble que, pour se rendre compte de la puissance et des motifs de la divination, il faut, comme le fait Posidonius, remonter à la divinité (et sous ce rapport nous avons épuisé le sujet), au destin et à la nature. La raison nous oblige à confesser que tout se gouverne par le destin : j'appelle destin, ce que les Grecs nomment εἱμαρμένη ; c'est un ordre, une série de causes et d'effets[215] : la cause liée à la cause fait naître un évènement d'elle-même. C'est une vérité perpétuelle, qui découle de toute éternité. D'après cela, il ne s'est rien accompli qui n'ait été dans les contingens futurs, et de même il n'y a rien dans les contingens futurs, dont la nature ne renferme les causes efficientes. Ainsi le destin sera la cause éternelle de toutes choses, non selon le langage de la superstition, mais selon les lois de la nature, cause à raison de laquelle les faits accomplis ont eu lieu, les faits présens s'accomplissent, et les faits à venir arriveront. C'est ainsi qu'au moyen de l'observation on peut savoir quelles sont, le plus souvent, les conséquences de chaque cause, car elles n'arrivent pas toujours ; et l'on ne peut rien affirmer à cet égard. Il est vraisemblable que les causes d'évènemens futurs se présentent les

rerum futurarum cerni ab iis, qui aut per furorem eas, aut in quiete videant.

LVI. Præterea quum fato omnia fiant (id quod alio loco ostendetur), si quis mortalis possit esse, qui colligationem causarum omnium perspiciat animo, nihil eum profecto fallat : qui enim teneat causas rerum futurarum, idem necesse est omnia teneat, quæ futura sint. Quod quum nemo facere, nisi deus, possit, relinquendum est homini, ut signis quibusdam, consequentia declarantibus, futura præsentiat. Non enim illa, quæ futura sunt, subito exsistunt; sed est, quasi rudentis explicatio, sic traductio temporis nihil novi efficientis, et primum quidque replicantis. Quod et ii vident, quibus naturalis divinatio data est; et ii, quibus cursus rerum observando notatus est. Qui etsi causas ipsas non cernunt, signa tamen causarum, et notas cernunt; ad quas adhibita memoria et diligentia, ex monumentis superiorum efficitur ea divinatio, quæ artificiosa dicitur, extorum, fulgurum, ostentorum, signorumque cœlestium. Non est igitur, ut mirandum sit, ea præsentiri a divinantibus, quæ nusquam sint : sunt enim omnia, sed tempore absunt. Atque ut in seminibus vis inest earum rerum, quæ ex iis progignuntur : sic in causis conditæ sunt res futuræ, quas esse futuras aut concitata mens, aut soluta somno, cernit, aut ratio, aut conjectura præsentit. Atque ut ii, qui solis, et lunæ, reliquorumque siderum ortus, obitus, motusque cogno-

mêmes à ceux qui prévoient l'avenir par la fureur, et à ceux qui l'aperçoivent par les songes.

LVI. Ajoutons que tout étant réglé par le destin (ce qui sera prouvé ailleurs [216]), s'il pouvait exister un mortel capable de concevoir la liaison de toutes les causes, il ne se tromperait jamais. En effet, celui qui connaît les causes des évènemens, ne peut manquer de savoir tout ce qui arrivera. Mais cette faculté n'étant donnée à personne, excepté à la divinité, il faut laisser à l'homme le soin de pressentir l'avenir, au moyen de quelques signes qui révèlent ce qui doit les suivre. Les évènemens, en effet, ne naissent point brusquement; il en est de la marche du temps, comme du développement d'un câble, qui se déroule toujours sans jamais rien amener de nouveau. C'est ce que voient fort bien les hommes doués de la divination naturelle, et ceux qui ont étudié la suite des évènemens au moyen de l'observation. Si les causes elles-mêmes leur échappent, ils voient du moins les signes et les caractères qui les révèlent; puis, avec le secours de la mémoire et du travail, et par l'étude des anciens, se forme cette divination que nous appelons artificielle, et qui consiste dans l'interprétation des entrailles, des éclairs, des prodiges et des signes célestes. Il ne faut donc pas s'étonner, si les devins pressentent ce qui n'est encore nulle part; car cela existe, et n'est séparé de nous que par le temps. Dans les semences se trouve le germe des choses qu'elles produisent, de même dans les causes sont cachés les évènemens futurs. L'âme inspirée, ou l'âme que le sommeil délivre de toute préoccupation, aperçoit ces futurs contingens, et les prévoit par le raisonnement ou par les conjectures. Les hommes qui con-

runt, quo quidque tempore eorum futurum sit, multo ante prædicunt: sic qui cursum rerum, eventorumque consequentiam diuturnitate pertractata notaverunt, aut semper, aut, si id difficile est, plerumque; quod si ne id quidem conceditur, nonnunquam certe, quid futurum sit, intelligunt. Atque hæc quidem, et quædam hujusmodi argumenta, cur sit divinatio, ducuntur a fato.

LVII. A natura autem alia quædam ratio est; quæ docet, quanta sit animi vis sejuncta a corporis sensibus: quod maxime contingit aut dormientibus, aut mente permotis. Ut enim deorum animi sine oculis, sine auribus, sine lingua sentiunt inter se, quid quisque sentiat; ex quo fit, ut homines, etiam quum taciti optent quid, aut voveant, non dubitent, quin dii illud exaudiant: sic animi hominum, quum aut somno soluti vacant corpore, aut mente permoti per se ipsi liberi incitati moventur, cernunt ea, quæ permixti cum corpore animi videre non possunt. Atque hanc quidem rationem naturæ difficile est fortasse traducere ad id genus divinationis, quod ex arte profectum dicimus; sed tamen id quoque rimatur, quantum potest Posidonius, qui esse censet in natura signa rerum futurarum. Etenim Ceos accepimus ortum Caniculæ diligenter quotannis solere servare, conjecturamque capere, ut scribit Ponticus Heraclides, salubrisne, an pestilens annus

naissent le lever, le coucher du soleil, de la lune et des astres, et leurs diverses courses, savent long-temps à l'avance où se trouvera chacun d'eux dans un instant donné. Ainsi, ceux qui, dans toute la durée des âges, ont marqué la marche des faits et la liaison des évènemens, les prévoient, sinon toujours, ce qui serait difficile, au moins dans la plupart des cas; que si l'on ne me fait pas même cette concession, il faudra toujours avouer qu'ils savent quelquefois ce qui arrivera. Tels sont les argumens qui font dériver la divination du destin : il en est encore plusieurs du même genre.

LVII. La nature procède autrement : elle enseigne quelle est la puissance de l'âme, quand elle est séparée des sens; c'est ce que l'on observe surtout dans les personnes endormies, ou chez les inspirées. Sans le secours des yeux, des oreilles, ni de la langue, les dieux se comprennent et communiquent les uns avec les autres : aussi les hommes ne doutent pas que les dieux ne les écoutent, quand ils font des souhaits ou des vœux en silence. Les âmes des hommes, quand le sommeil les délivre des entraves du corps, ou quand l'inspiration les agite et les livre à leur propre mouvement, aperçoivent ce que ne peuvent apercevoir des âmes mêlées aux corps. Ce procédé de la nature est peut-être fort difficile à ramener au genre de divination que nous appelons artificielle; cependant Posidonius l'entreprend autant qu'il est en lui : il pense que la nature renferme certains pronostics des évènemens futurs. On nous dit, par exemple, qu'à Céos on observe tous les ans avec le plus grand soin le lever de la Canicule [217]; Héraclide de Pont a écrit que cela servait à conjecturer si l'année serait saine ou pestilentielle. Quand l'étoile paraît ob-

futurus sit. Nam si obscurior et quasi caliginosa stella exstiterit, pingue et concretum esse cœlum, ut ejus adspiratio gravis et pestilens futura sit; sin illustris et perlucida stella apparuerit, significari, cœlum esse tenue purumque, et propterea salubre. Democritus autem censet, sapienter instituisse veteres, ut hostiarum immolatarum inspicerentur exta, quorum ex habitu atque ex colore tum salubritatis, tum pestilentiæ signa percipi; nonnunquam etiam, quæ sit vel sterilitas agrorum, vel fertilitas futura. Quæ si a natura profecta observatio atque usus agnovit; multa afferre potuit dies, quæ animadvertendo notarentur: ut ille Pacuvianus qui in *Chryse* physicus inducitur, minime naturam rerum cognosse videatur.

Nam istis, qui linguam avium intelligunt,
Plusque ex alieno jecore sapiunt, quam ex suo,
Magis audiendum, quam auscultandum censeo

Cur, quæso? quum ipse, paucis interpositis versibus, dicas satis luculente:

Quidquid est hoc, omnia animat, format, alit, auget, creat;
Sepelit, recipitque in sese omnia; omniumque idem est pater;
Indidemque eademque oriuntur de integro, atque eodem occidunt.

Quid est igitur, cur, quum domus sit omnium una, eaque communis, quumque animi hominum semper fuerint, futurique sint, cur ii, quid ex quoque eveniat, et quid quamque rem significet, perspicere non possint?

scure et entourée de vapeurs, l'atmosphère devient épaisse et lourde, et l'air est dangereux et pernicieux à respirer; si au contraire l'étoile apparaît brillante et lumineuse, cela signifie que l'air est pur et délié, et par conséquent fort sain. Démocrite affirme que les anciens ont agi très-sagement, en instituant l'usage d'examiner les entrailles des victimes immolées : il croit que de leur état et de leur couleur on peut tirer des signes de salubrité ou de maladies; et que l'on peut connaître de même si les champs seront stériles ou fertiles. Si les observations, si l'expérience ont consacré ces vérités, le temps peut y ajouter beaucoup de nouvelles remarques; aussi le médecin que Pacuvius introduit dans son *Chrysès*, me paraît-il bien mal connaître la nature, quand il dit :

« Quant à ceux qui comprennent la langue des oiseaux, et qui trouvent plus de sens dans un foie d'animal que dans le leur, je crois qu'il faut plus les entendre que les écouter [218]. »

Cela est inexplicable; car lui-même, après quelques vers, dit assez clairement :

« Quel que soit cet être, il anime tout, il forme, il nourrit, il grandit, il crée; il ensevelit, il reçoit tout en lui-même; il est le père de toutes choses; tout renaît de nouveau, tout meurt en lui. »

Quoi! s'il n'y a qu'une demeure pour tous, si elle leur est commune, si les âmes des hommes ont toujours existé, existeront toujours, les hommes ne pourront connaître ce que produit chaque évènement, et ce que signifie chaque signe?

LVIII. Hæc habui, inquit, de divinatione quæ dicerem. Nunc illa testabor, non me sortilegos, neque eos, qui quæstus causa hariolentur, ne psychomantia quidem, quibus Appius, amicus tuus uti solebat, agnoscere.

Non abeo denique nauci Marsum augurem,
Non vicanos aruspices, non de circo astrologos,
Non Isiacos conjectores, non interpretes somnium.
Non enim sunt ii arte divini, aut scientia,
Sed superstitiosi vates, impudentesque harioli,
Aut inertes, aut insani, aut quibus egestas imperat;
Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant viam;
Quibu' divitias pollicentur, ab iis drachmam, ipsi petunt.
De his divitiis sibi deducant drachmam, reddant cetera.

Atque hæc quidem Ennius, qui paucis ante versibus esse deos censet, sed eos non curare opinatur, quid agat humanum genus. Ego autem, qui et curare arbitror, et monere etiam ac multa prædicere, levitate, vanitate, malitia exclusa, divinationem probo.

Quæ quum dixisset Quintus, Præclare tu quidem, inquam, paratus***

[Desunt pauca quædam.]

LVIII. Voilà, continua Quintus, ce que j'avais à dire sur la divination. En finissant, je proteste que je ne reconnais ni les charlatans des sorts, ni les gens qui disent la bonne aventure pour de l'argent, et que je n'ai aucune foi dans les évocations d'âmes, dont se servait votre ami Appius.

« Enfin, je ne donnerais pas un denier pour l'augure Marse [219], pour les aruspices des carrefours, pour les astrologues du Cirque, pour les devins d'Isis [220], pour les interprètes des songes. Ce n'est point l'art, ce n'est point la science qui les a fait devins, ce sont de superstitieux prophètes, d'impudens charlatans, des fainéans, des vagabonds, où bien ils obéissent à la misère. Ils ne savent pas le chemin, et le montrent aux autres; ils demandent une drachme à ceux auxquels ils promettent des richesses. Eh bien! qu'ils la retiennent donc sur ces trésors, et qu'ils rendent le surplus. »

C'est ce que dit Ennius, qui, quelques vers plus haut, reconnaît l'existence des dieux [221], mais sans admettre qu'ils s'inquiètent de ce que fait le genre humain. Quant à moi, qui crois qu'ils s'en inquiètent, et que de plus ils nous avertissent et nous prédisent beaucoup de choses que notre légèreté, notre vanité, notre malice repoussent, je suis pour la divination, et j'y ajoute foi.

Quand Quintus eut dit, Vous possédez fort bien, répondis-je.....

[Lacune.]

NOTES

DU LIVRE PREMIER.

1. I. *Les Grecs l'appellent* μαντικὴ. Tel est le nom de l'art de prédire : μαντις, c'est le prophète. Ce mot vient de μανία, qui signifie fureur, démence. Cette étymologie est de Platon luimême (*Voyez* le *Phædrus*, t. x, p. 316 de l'édition de Deux-Ponts). Ce grand philosophe en tire la preuve, que les anciens n'attachaient aucune honte à la fureur; il rappelle que la prophétesse de Delphes et celle de Dodone étaient dans cet état quand elles rendirent de si grands services à la Grèce.

2. *Et comme il est beaucoup de choses que nous faisons mieux que les Grecs.* Cicéron (*Tusculanes*, liv. 1, ch. 1) a émis ce même sentiment : « J'ai toujours jugé que nos Romains ont mieux vu, mieux inventé que les Grecs; du moins avons-nous perfectionné tout ce que nous avons emprunté d'eux, tout ce que nous avons trouvé digne de nos élaborations ultérieures. » (Traduction de M. Matter.)

3. *Les Assyriens.* S'il faut en croire Servius (sur l'*Éclogue* vi de Virgile), ce fut Prométhée qui leur enseigna l'astrologie. On trouve une autre filiation de cette science dans Suidas : il la fait dériver de Zoroastre et des Babyloniens, qui sont compris parmi les Assyriens. De là elle passa chez les Égyptiens et chez les Grecs.

4. *Chez cette nation, se trouvaient les Chaldéens.* Cicéron a soin d'avertir que c'est le nom d'un peuple, et cet avertissement pouvait être nécessaire, puisque, de son temps, on appelait Chaldéens tous ceux qui s'occupaient d'expliquer les naissances et les destinées d'après des thèmes célestes (*Voyez* Aulu-Gelle, liv. 1, ch. 9; liv. xiv, ch. 1). D'ailleurs on appelait aussi Chaldéens ceux des Babyloniens qui se livraient à l'astronomie.

5. *On croit que les Égyptiens aussi, etc.* — *Voyez* Clément d'Alexandrie, *Stromat.* I ; Eusèbe, *Préparation évangélique*, liv. x, ch. 6, ainsi que Jambliqu, dans la *Vie de Pythagore*. Les Égyptiens disputaient aux Chaldéens le mérite de l'invention ; Pline en faisait honneur à Atlas. On pourrait accumuler à l'infini les citations.

6. *Nations que j'ai gouvernées.* Cicéron, en l'an 703, avait gouverné ces provinces en qualité de proconsul. Il s'était distingué par une grande sagesse et un désintéressement à toute épreuve; mais il n'avait pas voulu y rester au delà du terme de son commandement, et sollicitait vivement son rappel.

7. *L'oracle de Dodone, ou celui d'Hammon.* Dodone était une ville de l'Épire, près de laquelle se rendaient les oracles. L'on rapporte que l'une des deux colombes prophétiques s'envola à Delphes, où était l'oracle d'Apollon, et l'autre en Libye, où était celui d'Hammon.

8. II. *Les rois, ses successeurs, ont eu recours aux augures.* Tite-Live (liv. I, ch. 35), après avoir cité le prodige de la pierre coupée par Attus Navius, ajoute : « Ce qu'il y a de certain, c'est que l'art et les fonctions des augures prirent tant d'importance, qu'il ne se fit plus rien à Rome ou dans le camp sans qu'on les consultât. » Et Valère-Maxime (liv. II, ch. I): « Chez nos ancêtres, on n'entreprenait aucune affaire, soit particulière, soit publique, sans avoir auparavant pris les auspices. »

9. *L'art des aruspices.* Ce mot signifie littéralement celui qui regarde les entrailles des victimes : le vieux mot *haruga* ou *aruga* désignait la victime.

10. *On a pensé que les vers sibyllins, etc.* C'est de la Sibylle d'Érythrée qu'il s'agit : elle tenait son nom d'une ville de l'Asie Mineure. On confia d'abord ces oracles à des duumvirs, qui, sous la dictature de Sylla, nommèrent des quindécemvirs. Cette indication n'est pas entièrement d'accord avec celle de Cicéron.

11. *Dans la guerre octavienne.*— *Voyez* Florus, liv. III, ch. 21. Octavius se battit contre Marius et Cinna pendant que Sylla faisait la guerre à Mithridate. Beaucoup de prodiges furent annoncés, ainsi que nous le dit Cicéron, *de la Nature des Dieux*, liv. II, ch. 5. Cinna d'abord fut chassé de Rome; mais il y rentra, et fit cou-

per la tête à Octavius, qui périt en même temps que l'orateur M. Antoine, L. et C. César. Leurs têtes furent exposées aux Rostres.

12. *Qui fut consul avec P. Rutilius.* En l'an de Rome 664.

13. *Junon Sospita.* C'est à dessein que j'ai conservé cette épithète de *Sospita,* qui répond aux idées que l'Italie ancienne se faisait de Junon. On la révérait dans une haute antiquité à Lanuvium. Il en existe des représentations figurées dans le musée *Pio-Clementino,* publié par Visconti.

14. *La fille de Balearicus.* M. V. Le Clerc a déjà relevé la bévue de Desmarais, qui avait traduit : *Sur le rapport d'un songe qu'avait fait une certaine Cécilia, fille d'un homme des îles Baléares.* Il s'agit au contraire de la Cécilia fille de l'illustre Metellus, surnommé *Balearicus*, parce qu'il avait soumis les îles Baléares. *Voyez* Florus, liv. III, ch. 8; *voyez* aussi Julius Obsequens, *sur les Prodiges*, ch. CXV.

15. III. *Xénophane de Colophon.* Ce philosophe était contemporain de Socrate : la liberté avec laquelle il s'exprimait sur les dieux l'ayant fait bannir de sa patrie, il alla en Sicile et y fonda la secte éléatique.

16. *Dicéarque le péripatéticien.* Il était aussi historien et mathématicien. Nous n'avons plus que des fragmens de ce philosophe de Messine, qui fut l'un des plus dignes disciples d'Aristote.

17. *Cratippe.* Il était de Mitylène, où il enseignait la philosophie. Il alla ensuite à Athènes, où il eut pour disciple les fils de Cicéron et de Brutus. Après la bataille de Pharsale, il eut avec Pompée un mémorable entretien sur la divinité et la providence.

18. *Cléanthe.* Philosophe stoïcien, né à Vassus, dans la Troade. Après la mort de Zénon, il remplit sa place au Portique, et eut pour disciples le roi Antigone, et Chrysippe, qui fut son successeur. Cléanthe se laissa mourir de faim à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

19. *Chrysippe.* Natif de Solos, en Cilicie, Chrysippe composa jusqu'à trois cent trente et un traités de dialectique, s'il en faut croire Diogène Laërce. Il mourut, selon les uns, d'un excès de vin;

selon les autres, d'un excès de rire en voyant un âne manger des figues dans un bassin d'argent.

20. *Diogène de Babylone.* C'était un stoïcien, disciple de Chrysippe; sa patrie était Séleucie, voisine de Babylone. Cent cinquante-cinq ans avant Jésus-Christ, les Athéniens le députèrent à Rome avec Carnéade et Critolaüs. Antipater était aussi stoïcien, de Tarse, en Cilicie; Posidonius, dont Cicéron parle si souvent, était surnommé le Rhodien, parce qu'il enseignait à Rhodes; mais il était d'Apamée, en Syrie.

21. *Panétius.* Il était de Rhodes: les Athéniens lui offrirent le droit de bourgeoisie, et il refusa. Il vint à Rome, où il compta parmi ses disciples Lélius et Scipion, et il accompagna ce dernier dans ses diverses expéditions.

22. IV. *Carnéade.* Ce philosophe, qui était de Cyrène, fut le fondateur de la troisième Académie. Les stoïciens eurent en lui un adversaire redoutable. Envoyé à Rome en ambassade, il parla dans le sénat avec une fermeté qui étonna Caton. *Voyez*, sur ce philosophe, le livre III *des Biens et des Maux*, et la note 5 du liv. III de ce traité, traduit et annoté par M. Matter.

23. *Le reproche d'une coupable impiété.* C'est à peu près l'expression latine *impia fraude... obligemur.* L'épithète est devenue le substantif: autrement il faudrait dire *d'une fraude impie*, ce qui, en français, ne se comprendrait pas. Il y a fraude, en ce que les dieux seraient frustrés d'un hommage qui leur revient.

24. V. *Au Lycée: c'est le nom que je donne à mon gymnase supérieur.* Il paraît, d'après un passage du livre II des *Tusculanes*, que, le matin, Cicéron se promenait de préférence au Lycée, et que, le soir, il descendait dans son Académie. Il paraît aussi que la bibliothèque était dans son Lycée.

25. *De peur de paraître toucher aux croyances générales.* M. V. Le Clerc, dans son excellente traduction, a dit, *pour n'avoir point l'air de s'écarter des opinions reçues*; ce qui revient au même. Le texte tel qu'on l'a fait, restitué ou altéré, porte en effet *ne communis jura migrare videatur.* La leçon adoptée par Turnèbe se trouve dans quelques manuscrits. D'autres lisent *communi jure migrare*, et les exemples à l'appui ne manquent pas. Quelques

commentateurs pensent que la leçon de Turnèbe est une faute : ils entendent le passage ainsi : *Pour ne pas s'écarter de la méthode des académiciens, qui soutiennent que dans toute vérité il y a du faux, et que dans toute erreur il y a de la vérité.*

26. *Une chose que vous avez omise.* Cela n'est point exact. Lucilius parle de la divination, liv. II, ch. 3 et 5, et Cotta lui répond au livre III, ch. 4; mais la discussion n'est pas approfondie.

27. VI. *Vous défendez la citadelle de vos stoïciens.* Ils établissaient leur principal argument sur cette nécessité d'admettre une science dont l'absence prouverait contre l'existence des dieux eux-mêmes.

28. *Le temps ne me manque jamais pour la philosophie.* Le verbe *vaco* est ici synonyme de *vacuus sum;* et ceux qui le prennent pour l'équivalent de *operam navo,* se trompent : jamais Cicéron ne s'en est servi dans ce sens.

29. *Pronostics tirés des intestins des animaux.* J'ai conservé la leçon *extis pecudum,* en rejetant la correction de Mercier, *extipicum.* M. V. Le Clerc avait fait de même. Moser, dans son édition latine (1828), et dans sa traduction allemande, a préféré l'autre, parce qu'il y a plus de suite dans la construction de la phrase, qui se trouve tout entière gouvernée par l'ablatif *prædictione.* Schütz a corrigé avec encore plus d'audace, *quæ non aut aruspicum, exta pecudum, etc.*

30. *Vaticinations.* Ce mot est latin, mais il y a nécessité de l'adopter pour désigner tout ce que prédisaient les oracles ou les hommes inspirés.

31. VII. *Un corbeau de croasser à droite.*— *Voyez* Boulanger, *sur les Augures et les Aruspices; voyez* aussi Ottfried Muller, dans ses *Étrusques.* Plaute a dit, acte II, scène I de son *Asinaire:*

Picus et cornix ab læva est; corvos porro ab dextera.

32. *Avec le secours de la mémoire et de documens exacts.* Cette phrase n'est pas sans difficulté : *Excipiente memoria, prodendisque monumentis.* M. V. Le Clerc a dit : *Par une longue suite de remarques sûres et fidèles.* M. Moser a eu recours à une périphrase, *durch Aufzeichnung der vorgekommenen* und *fortwœhrende Ue-*

berlieferung. Littéralement : *En notant ce qui est arrivé, et au moyen d'une tradition continuée*. C'est bien le sens du *prodendisque monumentis*, mots qui impliquent l'action d'écrire, de retenir ce qui s'est passé, d'en rédiger des documens.

33. « *C'est le pronostic des vents.* » L'exactitude exigeait qu'on reproduisît ici le passage de Cicéron tel qu'il est dans sa traduction d'Aratus; les vers de Virgile, imités plutôt que traduits par Delille, sont d'un trop bel effet pour que nous ne les citions pas, au moins dans les notes :

Au premier sifflement des vents tumultueux,
Tantôt, au haut des monts, d'un bruit impétueux
On entend les éclats; tantôt les mers profondes
Soulèvent en grondant, et balancent leurs ondes;
Tantôt court sur la plage un long mugissement,
Et les noires forêts murmurent sourdement.

Mais c'est là une description dans laquelle il n'est pas dit un mot des pronostics des vents, puisqu'ils sifflent déjà quand la mer s'enfle. En fait de rapprochemens littéraires, nos lecteurs ne négligeront pas sans doute le livre x des *Études de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre.

34. VIII. *Vos pronostics*. Cicéron avait traduit en beaux vers l'ouvrage d'Aratus intitulé Διοσημεία; il l'avait appelé *Prognostica*.

35. *Boethus*. — *Voyez*, sur ce philosophe, Diogène de Laerte, liv. vii, ch. 14, § 3, ainsi que les *Observations* de Ménage. Du reste, les manuscrits sont tellement altérés en cet endroit, que l'on peut raisonnablement douter que Cicéron l'ait nommé.

36. « *La blanche mouette.* » Moser a conservé la lecon *rava* au lieu de *cana*, ce qui la ferait d'une couleur tirant sur le brun. Il y a une grande querelle de commentateurs à ce sujet. J'ai préféré ici, comme dans le chapitre précédent, une traduction littérale à une imitation. Quoi qu'il en soit, voici celle de Delille :

Que je plains les nochers, lorsqu'aux prochains rivages,
Les plongeons effrayés, avec des cris sauvages,
Volent du sein de l'onde; ou quand l'oiseau des mers
Parcourt, en se jouant, les rivages déserts;

Ou lorsque le héron, les ailes étendues,
De ses marais s'élance et se perd dans les nues.
. . . .
Seule, errant à pas lents sur l'aride rivage,
La corneille enrouée appelle aussi l'orage.

On voit combien ces beaux vers, traduits de Virgile, s'écartent non-seulement de la forme, mais encore du fond de la pensée d'Aratus.

37. « *Une chouette.* » On s'est moqué avec raison des interprètes qui ont pris ridiculement *acredula* pour le rossignol, erreur qui a passé sans réfutation dans quelques lexiques. Il y a des commentateurs qui vont jusqu'à en faire une grenouille.

38. IX. « *Et vous aussi.... nourrissons de l'onde.* » Pline dit que les grenouilles font du bruit à l'approche des tempêtes. Théophraste, qui l'avait devancé, leur attribue la faculté de prédire la pluie par leurs chants. Delille (traduction des *Géorgiques*), a dit :

La grenouille se plaint au fond de ses roseaux.

39. *Il y a dans les grenouilles une admirable faculté.* C'est la leçon *mira vis.* On lisait, *inest in rivis et ranunculis et natura quædam.* Mais Cicéron n'a pu parler ici de ruisseaux ni de marais, qui ne sont doués d'aucune faculté de prédiction. D'autres manuscrits lisent *inest gerinis*; mais, grenouilles pour grenouilles, il ne faut pas charger notre auteur d'une *tautologie.* Il y a une infinité d'autres leçons; j'adopte avec confiance celle de Moser.

40. « *Les bœufs à la démarche chancelante.* » Théophraste dit que quand ils lèvent les naseaux pour respirer l'air, c'est signe de pluie. Virgile :

Le taureau hume l'air par ses larges naseaux.

Voyez Pline, liv. xviii, ch. 88.

41. « *Le lentisque toujours vert.* » — *Voyez* Aratus, v. 319; Cassianus Bassus, dans *les Géorgiques*, liv. xi, ch. 12. Le lentisque est le *Pistacia Terebinthus* de Linné; mais, s'il est toujours vert, il n'est pas vrai qu'il donne de triples produits.

42. X. *De scammonée... l'aristoloche.* C'est toujours de la racine qu'il s'agit pour l'une comme pour l'autre de ces plantes. On s'accorde à dire que la scammonée n'est autre que le convolvulus. *Voyez* Pline, liv. xxv, ch. 22; liv. xxvi, ch. 58; Théophraste, liv. iv, ch. 5; liv. ix, ch. 1; *voyez* encore les *Thériaques* de Nicandre, v. 517. Le scoliaste dit que l'aristoloche fut découverte par une femme. Les expressions de Cicéron feraient penser, au contraire, qu'il en faisait honneur à un homme. Au moyen d'une autre leçon, on veut qu'ici, comme dans Pline, il soit question de couches heureuses, et non de morsures de serpent; mais il faut évidemment faire violence aux textes.

43. *Ce que présage une fissure, etc.* — *Voyez* Brisson, au t. 1er de ses *Formules.*

44. *Summanus.*— *Voyez* la *Mythologie* de Creutzer, t. ii, p. 965. C'était le dieu des éclairs nocturnes : quelques-uns ont vu en lui l'étoile polaire. Les frères Arvales le qualifiaient de *père,* et il est en rapport avec l'ancien *Zeus* des Grecs (*Voyez* les *Fastes* d'Ovide, liv. iv, v. 731; Pline, liv. ii, ch. 52; Augustin, *Cité de Dieu*, liv. iv, ch. 23). Arnobe et Martianus Capella croient que c'est aussi Pluton. D'autres, en adoptant cette opinion, expliquent le nom de *Summanus,* en le décomposant : *summus Manium*, sous-entendu *rector.*

45. XI. *Dans le second livre sur votre Consulat.* Cicéron avait écrit trois livres sur les évènemens de son consulat. C'est Uranie qui lui adresse la parole. Il serait bon de comparer les prodiges accumulés ici par Cicéron en qualité de poète, avec ceux dont il parle en orateur dans sa troisième *Catilinaire.*

46. « *Obéissant à son principe éthéré, Jupiter, etc.* » J'aimerais à reproduire ici les beaux vers de M. V. Le Clerc; ces morceaux prouvent que, pour être aussi bon poète que grand philologue, il ne lui a manqué que la volonté. Jupiter est ici l'éther, d'après le principe des stoïciens.

47. « *Dans quels signes sont les astres.* » C'est-à-dire, dans quelle partie du zodiaque.

48. « *Quand vous avez visité les cimes neigeuses du mont Albain.* » Les consuls et les autres magistrats romains sacrifiaient sur

le mont Albain aux Féries latines. *Voyez* VARRON, liv. v, ch. 3; DENYS D'HALICARNASSE, liv. XIV, ch. 49; *voyez* aussi les *Lettres à Atticus*, liv. I, lett. 3; enfin NIEBUHR, t. III, p. 47 et 48 de ma traduction

49. « *S'élevant au haut de la voûte céleste.* » J'ai suivi la leçon *magnum ad culmen*, et non *columen*, ce qui faisait des feux du soleil une colonne, comme le traduit Moser, après Turnèbe : *Die sich zur Säule gestreckt.*

50. « *La chute de ce qui s'écroula de sa propre vétusté.* » Les interprètes se plaignent des mots *lapsu.... vetusto*; ils les rapportent à une chute d'édifices antérieure seulement de deux ans au consulat de Cicéron, et ne s'aperçoivent pas que c'est une expression poétique : la vétusté était là pour les édifices eux-mêmes. Il y a d'ailleurs du vague dans la phrase. S'agit-il d'édifices ou de tout autre chose, d'institutions, par exemple? c'est ce que nous ignorons. Je n'ai pas plus précisé que Moser, qui a dit en un beau vers :

Und, was lange schon Sturz androht und nun endlich hereinsank.

51. XII. « *L'aruspice lydien, de race tyrrhénienne.* » L'Étrurie passait pour avoir été peuplée ou plutôt civilisée par une colonie de Lydie. *Voyez*, sur ce point, NIEBUHR, MICALI, OTTFRIED MULLER.

52. « *La vieille statue d'airain de Natta.* » Je m'en suis tenu à la leçon *generataque Nattæ*. Il n'est nul besoin de la correction de Muret, qui veut lire *generosa*, ni de celle de Guilielmius, qui propose *venerata*. Pearcius a pensé que Cicéron s'était servi d'une expression poétique, et que c'est comme s'il avait dit : *Concidit Nattæ species vetus et generata ex aere*; en sorte que *generata* serait le synonyme de *facta*, *confecta*. Il faut avouer que cela est un peu dur.

53. « *Et fondue la sainte table des lois.* » Julius Obsequens (*Prodiges*, ch. CXXII) dit que les lettres des tables d'airain se fondirent. Le même fait est raconté par Dion Cassius, liv. XXXVII. *Voyez* aussi la troisième *Catilinaire*, ch. VIII.

54. « *La louve consacrée à Mars.* » J'emprunte ici une note à M. V. Le Clerc. « Dans ce passage comme dans quelques autres, les vers de Cicéron sont fort beaux, et Virgile (*Énéide*, liv. VIII, v. 630) les avait peut-être sous les yeux. On peut voir

d'ailleurs, sur le groupe de Rémus et Romulus, allaités par une louve, la note du président De Brosses, citée par le traducteur des *Catilinaires*, III, ch. 8. Cette note, extraite de l'*Histoire de la république romaine*, d'après Salluste, se retrouve dans les *Lettres* du président *sur l'Italie*, t. III, lettre 41. On voit qu'il l'avait tirée de son Journal. Winckelmann (*Histoire de l'Art*, III, 2, 34) nous apprend que la louve seule est antique, et que les deux enfans sont une addition moderne. Quoique Nardini (*Roma antica*, V, 4, p. 200) et Ficorini (*Le Vestigia de Rom. ant.*) reconnaissent aussi dans cette louve celle dont parle Cicéron, Carlo Fea, dans ses notes sur Winckelmann, prétend que le groupe entier fut alors détruit par la foudre; il cite, comme preuves de son opinion, cet endroit même de *la Divination*, et ces mots de la troisième *Catilinaire*, ch. VIII : FUISSE *meministis*. La louve qui se voit aujourd'hui au Capitole, est, suivant lui, celle dont parle Denys d'Halicarnasse (*Ant. rom.*, p. 65), et qu'il ne faut pas, dit-il, confondre avec l'autre. »

55. « *A moins qu'une sainte statue de Jupiter.* » Sous le consulat de Torquatus et de Cotta, qui précéda de deux ans celui de Cicéron, on avait commencé à dégrossir une colonne de marbre pour y placer une statue de Jupiter, qui serait tournée vers l'orient, et regarderait le lieu des réunions du peuple et du sénat. Cette colonne n'ayant pu être achevée plus tôt, venait à peine d'être placée, quand la conspiration de Catilina fut découverte. Cicéron dit la même chose dans la harangue qu'il fit au peuple (III, ch. 8), après le départ de Catilina.

56. « *Par la voix des Allobroges.* » — *Voyez*, sur la part des ambassadeurs allobroges à cette découverte, SALLUSTE, *Conj. de Cat.*, et la troisième *Catilinaire*.

57. XIII. « *Le brillant Lycée.* » L'épithète se rapporte au genre d'exercice qu'on y pratiquait : c'était la palestre. Aristote y donnait aussi ses conférences. Si l'on suivait le sentiment de certains interprètes, il faudrait traduire *luisant Lycée ;* les lutteurs se frottant d'huile avant de combattre, l'on exprimait par *nitore* l'éclat que jetait leurs corps : mais cela ne me semble pas admissible.

58. « *Vous a placé au centre de ses plus vertueux citoyens.* » Lit-

téralement, *au milieu de son monceau de vertus*, pour que vous puissiez y briller à tous les regards.

59. « *A l'étude de l'éloquence nationale.* » Je suis le même sens qu'Ernesti, mais je reconnais avec d'autres qu'il y a altération dans le texte, et j'aimerais assez la correction. *Quod patria vacat*, à la fin du vers *nobisque sacrasti*, se rapporte évidemment aux Muses.

60. *Eh bien, Carnéade.* Quintus, par une conversion subite, se tourne vers les argumens de Carnéade, et les réfute. Cette figure de rhétorique n'a pas été comprise par les interprètes, qui ont voulu lire, *Quæris, ut Carneades*, ou *Quæris quasi Carneades*. Il y a plus de vivacité dans l'allocution directe. Quintus en a fini de son frère; il l'a réfuté en le citant. Il aborde maintenant le principal adversaire de la divination.

61. *Ils amèneront peut-être le coup de Vénus.* Les dés des anciens étaient conformés commes les nôtres. Le coup de Vénus consistait à amener les quatre six. *Voyez* MEURSIUS, *sur les jeux des Grecs*, p. 7-26.

62. *La Vénus de Cos.* On lisait autrefois *Veneris Cnidiæ Coæque*. Les manuscrits cependant ne parlaient pas de la Vénus de Cnide, et l'omettaient avec raison, car c'était une statue de Praxitèle. Celle de Cos, qu'on appelait aussi *Anadyoméné*, parce qu'elle était représentée sortant de la mer, était l'ouvrage d'Apelle.

63. *Pour qu'on pût la croire de Scopas.* Scopas était l'un des sculpteurs les plus illustres; Pline le met sur le même rang que Phidias et Praxitèle. Il travailla au monument qu'Artémise fit ériger à Mausole.

64. XIV. « *Joyeux de leur départ.* » Ces vers sont de Pacuve, dans son *Duloreste*, sur lequel nous possédons une très-bonne dissertation de Stieglitz, intitulée *de Pacuvii Duloreste*. On peut voir la suite de ce morceau dans le traité *de l'Orateur*, liv. III, ch. 39, traduction de M. Andrieux.

65. *Toute divination appartient à l'opinion.* Il est évident que Quintus ne parle ici que de la divination artificielle.

66. XV. *Quelle autorité n'ont pas eue vos auspices?* Moser traduit en ce sens, que les auspices dont il s'agit sont d'accord

avec eux-mêmes : *Wie übereinstimmend sind nicht euere Auspicien.* M. V. Le Clerc a dit, *Et vos augures ne forment-ils pas une science presque certaine?* Et moi, je suis tenté de croire que Quintus parle ici, non des auspices romains en général, mais de Cicéron dans son augurat, auquel il avait été nommé par Q. Pompée et Q. Hortensius, à la place de P. Crassus. Cela est d'autant plus vraisemblable, que Quintus va parler avec dédain des auspices de Rome.

67. *Le roi Dejotarus.* Valère-Maxime (liv. I, ch. 4, § 2) rapporte mot pour mot le même trait. Il perdit, pour avoir servi Pompée, la tétrarchie des Trogmiens et le royaume de la petite Arménie. *Voyez* la *Guerre d'Alexandre*, ch. LXVII.

68. *Nos magistrats..... ont recours à des augures forcés.* Il y a nécessité que l'augure s'accomplisse, quand, à l'avance, les choses sont disposées de manière que rien ne puisse être autrement. Si, par exemple, vous donnez à un poulet renfermé dans une cage, de la farine pétrie avec de l'eau, il faudra bien qu'il tombe quelque chose de son bec : vous appelez cela *tripudium*, plus anciennement *terripavium*, d'où est venu *terripudium*. Quand il en tombait quelque chose par terre, cela s'appelait *tripudium solistimum*, et c'était signe d'une grande réussite.

69. XVI. *Les auspices dont on a coutume de se faire assister.* Valère-Maxime (liv. II, ch. I, § I) dit : « De là vient que, même de nos jours, l'on fait intervenir dans les mariages des ministres nommés auspices. Quoiqu'ils aient cessé d'y exercer leur ministère, ils ne laissent pas d'y conserver, par cette dénomination même, les traces de l'ancienne coutume. » D'après le ch. XXVI de la *Vie de Claude*, dans Suétone, il paraît que ces augures intervinrent ensuite dans les affaires de la dot, et furent des témoins instrumentaires.

70. *De malheurs en malheurs, de mécomptes en mécomptes.* J'ai cherché à rendre plutôt la pensée que l'expression et cette pensée est justifiée par les exemples qui suivent. L'expression, étant tout augurale, ne peut être traduite en français. *Dira*, selon Festus, vient de *diis iratis*, des dieux irrités, et signifie évidemment *calamités*. On appelait *vitiosa* ce qui se faisait contre les auspices, contre la religion; aussi l'on pourrait rendre ce mot

par *impiété*. Mais ici *vitiosa* me paraît signifier ce qui est manqué, ce qui avorte, ce qui ne réussit pas : je l'ai appelé *mécompte*. L'impiété est ici la cause ; le malheur et le mécompte sont les effets. Il faut un peu de liberté pour rendre par des équivalens ce qui, de sa nature, ne peut se traduire.

71. *P. Claudius*. Dans la première guerre punique, les poulets sortis de leur cage n'ayant pas voulu manger, *Qu'ils boivent*, s'écria-t-il; et il les fit jeter à la mer.

72. « *À leur satisfaction*. » C'est en effet des Grecs qu'il s'agit, et des acclamations dont fut accompagné l'ordre de naviguer. Cependant Gessner a cru qu'il s'agissait du bruit de l'onde sillonnée par les vaisseaux.

73. *Pour avoir négligé les imprécations*. Lorsque Crassus partit pour aller faire la guerre aux Parthes, le tribun Ateïus le chargea d'imprécations, comme exposant le peuple romain aux plus grandes calamités, s'il persistait dans son entreprise.

74. *Et il en a donné pour raison, etc.* — *Quod.... subscripserit.* C'est évidemment le motif inscrit sous la note du censeur; il fallait que leurs décisions fussent motivées.

75. *Elles ne font point naître les causes des évènemens*. Quintus exprime ici son opinion personnelle plutôt que celle de l'antiquité. A lire ce que dit Plutarque sur Crassus, l'opinion générale supposait aux imprécations une puissance intrinsèque qui nécessitait l'évènement.

76. XVII. *Pour tracer les diverses régions du ciel*. Le résultat de cette opération était la construction fictive du *templum*, qui ne signifie autre chose qu'une circonscription disposée par la pensée, de manière à y prendre les auspices. C'est toujours au ciel qu'on la déterminait, et, sous ce rapport, l'ensemble du firmament s'appelait *templum*. Le *templum* se divisait en *régions :* les Romains en avaient quatre; ils établissaient d'abord le *cardo*, espèce de méridien, et le coupaient à angle droit par le *decumanus*. La droite était à l'ouest, la gauche à l'est, l'augure regardait le sud : la partie méridionale s'appelait *antica*, l'autre *postica*. Le nord, à cause de son immobilité, était considéré comme le siège des dieux ; et comme le couchant, la fin de toutes choses, est de sa nature fort triste, les signes heureux se percevaient

à gauche. En Étrurie, chacune des quatre régions était subdivisée en quatre autres. *Voyez* Ottfried Muller, dans ses *Étrusques*, t. II, p. 125 et suivantes.

77. *Parce qu'elle ressemble à la trompette.* Est-il croyable que Quintus s'amusât à décrire le *lituus* en parlant à son frère, qui s'en était souvent servi? Cette description a-t-elle été faite pour des lecteurs romains qui l'avaient vu tant de fois? J'admets l'opinion des savans sur cette parenthèse, qu'ils regardent comme l'interpolation de quelque vieux grammairien.

78. *Dans la curie des Saliens.* Les Saliens étaient des prêtres de Mars; la curie était l'édifice où ils se réunissaient. Valère-Maxime (liv. I, ch. 8, § 11) nous dit: « Après l'incendie du sanctuaire des Saliens, on ne trouva d'intact que le bâton augural de Romulus. »

79. *Qu'en ce moment il méditait quelque chose.* « Tarquin, qui sentait la faiblesse de sa cavalerie, résolut d'ajouter aux centuries des Ramnes, des Titiens et des Lucères, formées par Romulus, de nouvelles centuries auxquelles il donnerait son nom. Mais Romulus avait, lors de leur établissement, consulté les augures, et Attus Navius, augure alors célèbre, déclara que toute innovation, toute institution nouvelle était interdite, si les auspices n'étaient favorables. Le roi s'irrite; et pour tourner, dit-on, cet art en ridicule: *Eh bien! interprète des dieux*, lui dit-il, *demande à tes augures si ce que je pense est possible.* Le devin prend les auspices et se prononce pour l'affirmative. *J'ai pensé*, continue le roi, *que tu couperais cette pierre en deux avec un rasoir: prends-là, et exécute ce que tes oiseaux déclarent possible.* On prétend que Navius sépara la pierre sans difficulté. » (Tite-Live, liv. I, ch. 36.) *Voyez* Denys d'Halicarnasse, liv. III, ch. 71; Valère-Maxime, liv. I, ch. 4, et Lactance, *Inst. div.*, liv. II, ch. 7.

80. *Et l'on y construisit le* putéal. Quelques interprètes regardent le putéal comme le couvercle d'un puits, de celui où étaient enterrés le rasoir et la pierre. Saumaise a pensé que c'était un autel entouré d'une étroite enceinte, et Ottfried Muller estime que la ressemblance du putéal avec un puits l'a fait ainsi nommer, et surtout parce qu'il est découvert par le haut comme un puits. Le putéal était dans le comitium; celui de Libon, autour duquel s'assem-

blaient les usuriers, était dans un autre lieu du Forum. Il y avait aussi près du putéal la statue d'Attius, représenté la tête voilée.

81. *En dressant la tente augurale.* — *Tabernaculum* se disait proprement du lieu où s'établissait l'augure pour prendre les auspices; et quand on manquait à l'une des formalités prescrites, on commettait ce qu'en procédure on appellerait une nullité, en un mot on viciait toute l'opération : il fallait l'annuler et la recommencer. Or, Tiberius Gracchus ayant pris son point d'observation dans les jardins de Scipion, était rentré dans Rome pour assister au sénat, puis il était revenu pour continuer son opération. C'est à tort qu'il avait repris le même tabernacle; il eût fallu, pour procéder régulièrement, abandonner celui-là et en choisir un autre. Ce Tiberius Gracchus était le père des Gracques, le gendre de Scipion l'Africain. Les consuls ainsi nommés étaient Scipion Nasica et C. Marius Figulus.

82. *Par la confession de sa faute.* Il écrivit de la province au collège des augures, qu'en relisant ses livres il s'était aperçu qu'il avait irrégulièrement déterminé le point d'observation. *Voyez* les détails donnés par Cicéron, *de la Nature des dieux*, liv. II, ch. 4. Tiberius s'impute d'avoir oublié, en repassant le long des murs, de consulter encore les auspices.

83. *Le directeur de ces comices.* Le *rogator.* Littéralement, celui qui prend les suffrages, celui qui préside.

84. XVIII. *Recherchent les évènemens futurs.* J'ai pour ce sens l'assentiment de Moser. M. V. Le Clerc traduit, « parviennent à faire de nouvelles découvertes; » mais il ne s'agit pas des progrès de la science elle-même, il est question seulement de l'observation des faits anciens en rapport avec les présages dont ils avaient été précédés, et du parti qu'on en peut tirer pour connaître les affaires de l'avenir quand les mêmes signes se représentent.

85. *Bacis le Béotien.* Il y eut encore deux autres Bacis, l'un d'Athènes, l'autre d'Arcadie. Celui de Béotie avait fait des prédictions sur l'expédition de Perse (PAUSANIAS, liv. X, ch. 14). Hérodote en a conservé une partie, liv. VIII, ch. 20. Il paraît que Théopompe avait beaucoup parlé de lui dans son neuvième livre des *Philippiques*. On lui donna le nom de Bacis ou Bachis, parce

qu'il avait quelquefois des transports de fureur, et qu'alors il prédisait. *Voyez* Clément d'Alexandrie, *Strom.*, i, et le Scoliaste d'Aristophane, sur *la Paix*, v. 1071 ; enfin les interprètes d'Élien, *Hist. des animaux*, liv. xii, ch. 35.

86. *Épiménide de Crète.* On dit qu'il vécut du temps de Pythagore, et qu'il atteignit sa cent cinquante-septième année ; mais il en dormit, dit-on, soixante-quatre. La Sibylle d'Érythrée chanta d'avance les évènemens de la guerre de Troie. *Voyez* Saumaise, sur Solin, ch. viii ; Fabricius, *Bibl. grecque*, t. i, p. 227.

87. XIX. *Dédaignons aussi les Babyloniens et ceux qui, sur le Caucase, etc.* Il y a des commentateurs qui effacent la conjonction, de manière qu'on lise « les Babyloniens, ceux qui, sur le Caucase... » Il faudrait alors entendre Babylonien dans un sens bien large, car ils sont fort loin du Caucase : d'ailleurs ils observaient le ciel dans la plaine, à ce que nous disait tantôt Cicéron. Moser s'est conformé à cette suppression. Le second membre de phrase devient explicatif : *Les Babyloniens, je parle de ceux, etc.*

88. *Quatre cent soixante et dix mille ans.* Manuce et Ursinus se sont donné beaucoup de peine pour ramener ces chiffres à la vraisemblance ; mais il faut au contraire leur conserver leur exagération, et d'autant plus qu'ils sont en harmonie avec le texte de Dion. D'ailleurs l'authenticité de notre passage est certifiée par la transcription qu'en a faite Lactance.

89. *Que cette vertu du sol..... se soit épuisée par la vétusté.* La Pythie s'inspirait des exhalaisons de la terre. Pline (*Hist. Nat.*, liv. ii, ch. 95) dit aussi : « Ces soupiraux sont prophétiques, leurs exagération enivrent et font prédire l'avenir, tel que celui du temple de Delphes, si célèbre par son oracle. » Il y a dans Justin (liv. xxiv, ch. 6) une grande description de Delphes. Il dit que « d'une cavité profonde s'exhale une vapeur froide qui égare l'esprit des devins, et les force à répondre au nom du dieu qui les agite. »

90. *Car c'est une grande question.— Voyez* Plutarque, *Sur les oracles éteints* : Περὶ τῶν ἐκλελοιπότων χρηστηρίων.

91. XX. *Antiphon.* Cet interprète des songes était d'Athènes : il écrivit sur son art (Voyez *Bibl. grecque* de Fabricius). Lucien,

dans son *Histoire véritable*, parle d'un temple voisin de l'île des Songes; il dit qu'Antiphon en était le prêtre.

92. *Philistus*. Cet homme d'état fut d'un grand secours à Denys le Tyran pour établir sa domination. Ce prince le fit gouverneur de la citadelle de Syracuse; puis il fut banni, se retira à Adria, et écrivit son histoire avec la plus grande impartialité. Rappelé par Denys le Jeune, il commandait sa flotte, lorsque Dion, qui avait à se plaindre de lui, le prit et le fit périr du dernier supplice.

93. *Étaient... en Sicile appelés* Galéotes. Étienne de Byzance et Élien nomment aussi les Galéotes. Le premier va jusqu'à dire que, de tous les devins, ce sont les plus habiles: ils prétendaient venir de Galéotis, fils d'Apollon; mais on cherche aussi à leur nom une étymologie hébraïque, גלה, dont la signification est *revelavit*.

94. *La vestale Ilia*. J'ai adopté la leçon proposée par Columna; mais d'autres difficultés plus sérieuses se présentent. D'où vient que, dès le premier vers de ce fragment, il est question d'une vieille, et que cette vieille est appelée ma sœur par la jeune vestale? Un commentateur pense que la plus âgée, après avoir fait ses trente ans de service, était encore dans le temple de Vesta, et que la jeune l'appelait sœur, comme cela se pratique aujourd'hui dans les couvens.

95. « *Oh! fille d'Eurydice.* » La suivante, la confidente d'Ilia, prétendait-elle descendre d'Eurydice *que notre père aima?* Il y aura toujours beaucoup d'obscurité dans ce passage.

96. « *Renaîtra... du fleuve.* » C'est-à-dire que les fils d'Ilia seront exposés sur la rive du Tibre.

97. XXI. « *Il réclame un devin.* » Quelques interprètes appliquent à Apollon lui-même les mots *conjectorem postulat*. Sans doute Apollon peut être qualifié de *conjector*, d'*augure* et de *vates;* mais, de ce qu'il fait lui-même la réponse, il n'en est pas moins évident que, pour s'expliquer, il s'est servi d'un intermédiaire.

98. *Numerius Fabius Pictor*. Il y eut trois Fabius Pictor célèbres par leur connaissance de l'antiquité: ils s'appelaient l'un, Quintus; l'autre, Numerius; le troisième, Servius. Quintus est le plus ancien; Niebuhr fait grand cas de ses travaux sur l'histoire

romaine, et discute plusieurs points de son Histoire, dont le reflet se trouve dans Diodore de Sicile et dans d'autres auteurs.

99. XXII. « *Je choisis deux béliers jumeaux d'une rare beauté.* » Je n'adopte pas la transposition de Muret :

Ad me appellere
Pecus lanigerum eximia pulchritudine
Præclarioremque alterum immolare me ;

je laisse le premier de ces vers après le second, comme dans la Vulgate ; car l'éloge est évidemment particulier aux deux béliers, non à tout le troupeau.

100. XXIII. *Phalaris.* Ce célèbre tyran d'Agrigente, qui fit usage du taureau d'airain de Pérille, et y fut enfin brûlé lui-même. On lui attribue des lettres que nous avons encore.

101. *Les mages qui, en Perse, sont les sages et les savans.* Encore un passage suspecté d'interpolation, parce que, dit-on, Cicéron n'aurait pas écrit cette explication, chaque Romain sachant fort bien ce que c'est que ces mages. En procédant ainsi, on ne conserverait pas une ligne de l'antiquité.

102. *L'Indien Calanus.* Valère-Maxime (liv. I, ch. 8, § 10) rapporte absolument la même chose ; Arrien y met quelque divergence. Calanus, montant au bûcher, prenait congé de tous ses amis ; il ne voulut point saluer Alexandre, disant « qu'il le reverrait sous peu à Babylone. » D'abord, on ne fit point d'attention à ce propos ; mais on en comprit le sens quand Alexandre mourut. *Voyez* aussi Diodore de Sicile, liv. XVII, ch. 107. Toute l'armée d'Alexandre assista en armes à ce spectacle : c'était en effet chose nouvelle pour les Grecs, que de voir un brachmane, âgé de quatre-vingt-trois ans, se brûler pour échapper à des souffrances que lui donnait la colique. *Voyez* les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXI, p. 94 ; Bayle, article *Brachmanes*, et Sainte-Croix, *Examen des historiens d'Alexandre.*

103. XXIV. *Célius.* Il s'appelait L. Antipater Célius, et il écrivit l'histoire de la seconde guerre punique. Il vécut du temps des Gracques ; il était très-bon écrivain, au jugement de Cicéron,

et jurisconsulte accompli. M. Brutus fit lui-même un extrait de son ouvrage.

104. *Le temple de Junon Lacinia.* M. Creuzer, dans sa *Symbolique*, établit quelque identité entre cette Junon Lacinia et l'Astarté des Carthaginois. Ce temple était voisin de Crotone, dont les monnaies portent l'image de la déesse; on aperçoit encore les ruines de l'édifice. Tite-Live (liv. XXIV, ch. 3) dit que « le bois sacré, fermé par une épaisse forêt de sapins très-élevés, contenait de gras pâturages, où les troupeaux de toute sorte, consacrés à la déesse, paissaient tranquillement sans berger..... On tirait de ces troupeaux un immense produit : on en éleva une colonne d'or massif, qui fut consacrée à la déesse. » C'est par erreur que quelques auteurs ont cherché un temple de Junon Lacinia dans les environs d'Agrigente; le lieu où sont les restes du temple s'appelle *il capo della colonna.*

105. *Silenus, auteur que suit Célius.* On ne sait quand vécut cet historien grec; mais il est manifeste que ce fut entre la seconde guerre punique et le temps des Gracques, puisque Célius, qui vivait alors, le prenait pour guide sur les faits de cette guerre. Il est cité par Denys d'Halicarnasse, et Athénée nous apprend le titre de son livre, qui était une Histoire de Sicile, et le nom de la ville qui lui donna le jour : c'était Calatia en Campanie.

106. *Que Jupiter l'appelait au conseil des dieux.* — *Voyez*, sur ce songe, TITE-LIVE, liv. XXXI, ch. 22; VALÈRE-MAXIME, liv. I, ch. 7, § 1; ZONARAS, *Annal.*, liv. VIII, ch. 22, et SILIUS ITALICUS, liv. III, v. 163. Il y a peu de variations dans ces divers récits.

107. *Voici une anecdote tirée de l'historien Agathocle.* L'anecdote est racontée avec quelque divergence par Diodore, liv. XX. Athénée affirme que cet Agathocle était de Cizyque; et, d'après ce qu'il dit au liv. XIV, il avait écrit l'histoire de sa patrie. Il paraît qu'on l'appelait aussi le Babylonien, et qu'il traita, en outre, des affaires d'Italie; conclusion fort judicieuse, que Schweighauser a tirée d'un passage de Festus. *Voyez* VOSSIUS, sur les historiens grecs. Il y avait encore un autre historien Agathocle; celui-ci était de Samos.

108. *Qu'en songe il s'était vu au milieu des ennemis.* Le songe lui-même est reporté à une autre époque par les historiens. Decius Mus et Manlius étant consuls, rêvèrent tous deux que l'armée

dont le chef serait tué, remporterait la victoire; que celle dont le chef se dévouerait aux dieux infernaux, triompherait. C'est alors que Decius se dévoua. *Voyez* Valère-Maxime, liv. I, ch. 7, § 3; Tite-Live, liv. VIII, ch. 6 et 7.

109. XXV. *Lui dit ce vers d'Homère.* C'est le vers 353 du liv. IX de l'*Iliade*. Homère le met dans la bouche d'Achille; et Platon, en le citant, a été obligé de changer la personne du verbe, pour que la femme qui parle à Socrate pût le lui appliquer. Phthie est une ville de Thessalie. Qu'a-t-elle de commun avec la mort? se demandera-t-on. Il faut se reporter à la signification du mot grec; il vient de φθίνω, φθίω, qui signifie *je meurs, je péris*. Heyne cite une bonne traduction de ce vers :

Terna luce petes Phthiæ præfertilis arva.

Il y a sans doute quelque bizarrerie à voir *tempestas* pris dans le sens du jour; mais il y en a encore un exemple dans le *Revenant*, de Plaute, acte I, sc. I. Malgré tout ce qu'il peut y avoir de vrai dans l'explication du mot *Phthia*, qui est de Bosius et de Lambinus, je préfère l'opinion ingénieuse de M. V. Le Clerc. Il pense que Socrate se compare à Achille, parce qu'il va comme lui revoir sa patrie. M. V. Le Clerc ajoute fort judicieusement que tel est aussi le sens de l'histoire d'Eudème, racontée ensuite dans le même chapitre.

110. *Ce qu'il a eu de songes.* — *Voyez* liv. III, ch. I et 9 de l'*Anabase*, et liv. IV, ch. 3, 7.

111. *Le tyran fut tué par les frères de sa femme.* Diodore de Sicile (liv. XVI) les nomme Lycophron et Tisiphonus. Plutarque y en ajoute un troisième, appelé Pytholaüs. Valère-Maxime (liv. IX, ch. 13) ne parle que de Thébé, la femme qui lui ôta la vie, parce qu'elle était irritée de ses infidélités.

112. Hercule Accusateur. L'auteur anonyme de la *Vie de Sophocle* n'est point conforme dans son récit, à ce que dit Cicéron. Selon lui, Sophocle ayant reçu la valeur de l'objet, en aurait fait bâtir le temple d'Hercule Indicateur ou Accusateur. *Voyez* Meursius, liv. II, ch. 10.

113. XXVI. *On en institua de nouveaux.* Ils demeurèrent à

toute éternité joints aux autres (*Voyez* MACROBE, *Saturn.*, liv. I, ch. II). Il dit qu'en vertu d'un sénatus-consulte et de la loi *Mævia*, on ajouta un jour aux grands jeux du Cirque, et qu'on l'appela *instaurativus*.

114. *Un paysan romain*. Tite-Live dit un homme du peuple, de la plèbe; il le nomme Tib. Atinius, et il ajoute que ce fut Jupiter qui lui apparut. Macrobe le nomme Annius; Denys d'Halicarnasse (liv. VII, ch. 68), Plutarque (*Vie de Coriolan*) et saint Augustin l'appellent Titus Latinus ou Latinius. Arnobe et Minutius Félix ne le nomment pas du tout. L'histoire est racontée par ces auteurs avec différentes variations.

115. *Celui qui avait préludé aux jeux*. Fouetté des verges, l'esclave faisait des sauts comme un danseur.

116. XXVII. *L'autre songe est fort célèbre*. Ici je me sépare entièrement du sens adopté par M. V. Le Clerc, qui traduit: *L'autre songe est d'une vérité frappante*. Il s'appuie d'un exemple emprunté à Platon; il dit que Cicéron a rendu par *clarum somnium* l'expression grecque ἐναργὲς ἐνύπνιον (*Criton.*, ch. 2), et il cite le *grand étymologiste*, selon lequel ἐναργὲς signifie σαφὲς καὶ πρὸ ὀφθαλμῶν. Que le style de ce dialogue soit plein d'hellénismes, j'y consens; mais celui-là va beaucoup trop loin. Moser a entendu comme moi le mot *clarum*, et il en a fait *berühmt*. En effet, ce songe était fort célèbre dans toute l'antiquité. *Voyez* VALÈRE-MAXIME, liv. I, ch. 7. Suidas rapporte la même histoire au mot τιμωροῦντος, mais avec quelques variations. L'auteur cité par Suidas est Chrysippe. Sur les expressions *Concubia nocte et mane bubulco*, voyez la *Chronologie* d'Ideler, t. II, section des Romains.

117. XXVIII. *Salluste me l'a raconté*. C'était l'affranchi de Cicéron. Il en est question dans deux lettres à Atticus.

118. *Vous vous endormîtes..... d'un sommeil profond*. Voilà une grande épine pour les commentateurs. S'il s'est endormi d'un sommeil profond, comment a-t-il pu ordonner le silence? Il voulait partir le matin; il s'est endormi contre son gré : c'est donc l'esclave affranchi qui a fait faire silence? Puis, sur un fondement aussi léger, on change le texte, et au lieu de *te tamen silentium fieri jussisse*, on lit *se tamen, etc*. Tout cela est possible, mais ce sont de grandes puérilités.

119. *C. Marius.* Il était, ainsi que Cicéron, d'Arpinum, petite ville voisine d'Atina dans le Latium.

120. *De vous conduire dans son monument.* Valère-Maxime (liv. I, ch. 7, § 5) rapporte ce songe fort au long, et il y dit: « Marius le prend par la main et le remet à son premier licteur, pour le conduire vers un édifice qu'il avait fait élever, l'assurant qu'il y trouverait un sort plus heureux..... » Ce fut dans le temple de Jupiter, érigé par les soins de Marius, que le sénat porta le décret du rappel de Cicéron. On a aussi appelé monumens d'Émilius, monumens de Pompée, des édifices que ces grands hommes avaient fait construire ou réparer.

121. XXIX. *Écoutez ce que dit Socrate.* — *Voyez* la *République de Platon*, liv. IX, au commencement. « Platon distingue l'âme en trois parties, et en place la principale, la raison, dans la tête, qui est une espèce de fort; il en sépare les deux autres, la colère et la concupiscence, qu'il loge à part, la première dans la poitrine, et la seconde au dessous. » (*Tuscul.*, liv. I, ch. 10.) Ces divisions de l'âme en parties se retrouvent et dans la suite de ce paragraphe, et dans le traité *des Devoirs*, avec quelque variation. Notre philosophie moderne appellerait facultés ce que Cicéron et Platon considèrent comme des parties. Je m'en tiens à l'expression antique.

122. *L'on croit par une monstrueuse alliance s'unir à sa mère.* Le latin dit: *Cum matre corpus miscere*, et le *miscere* est ici la reproduction de l'expression grecque μιαγέσθαι. Dans sa lettre XLIII *A Boileau*, Racine discute la valeur du mot *commiscere*, entendu tantôt comme union des sexes, et tantôt comme fréquentation; mais les exemples sont tous tirés de l'Écriture, et ne sont par conséquent d'aucune autorité en bonne latinité.

123. *Nourrie des alimens de la pensée.* Il faudrait littéralement *cogitationum epulis*, des festins, du repas de la pensée; locution qui, en français, a quelque chose de choquant. M. V. Le Clerc a évité l'écueil, et, toujours aussi élégant que fidèle, il a dit: *Après avoir nourri de bonnes pensées la partie raisonnable et intelligente de l'âme.* Pour moi, je n'ai pas osé retrancher une expression qui, toute singulière qu'elle puisse paraître, était très-familière aux anciens. On la trouve dans Plutarque (*de Audit.*), dans la *Vie*

d'Apollonius, par Philostrate (liv. VI, ch. 10), et dans Anacréon (ode LXIV).

124. XXX. *Rien qui révèle de la sagacité ou de l'élévation.* Il y a en latin : *Nihil unquam elegans, nihil decorum.* Or, il arrive souvent que le mot *elegans* soit pris dans le sens de la sagacité et de la finesse; les exemples en sont fréquens, surtout dans Cicéron. (Voyez *des Biens et des Maux*, liv. II, ch. 99, et liv. IV, ch. 10.)

125. *Que l'usage des fèves n'a été interdit aux pythagoriciens...* Pline (liv. XVIII, ch. 30) dit qu'elles appesantissaient les sens et causaient des insomnies : aussi Pythagore les interdisait-il comme aliment. Selon d'autres auteurs, cette interdiction était fondée sur ce qu'il les regardait comme la demeure des âmes après la mort : c'est pour cette raison qu'on s'en sert dans les repas funèbres. Il y a des discussions assez étendues sur la concordance synonymique de cette plante, qu'on prétend n'avoir pas été la même que notre fève, mais un autre légume à fruit rond; tandis que φάσηλος serait l'équivalent de la fève actuellement connue sous ce nom.

126. *C'est alors qu'ils ont le plus grand désir de réputation.* C'est la traduction littérale, et il m'a paru qu'il fallait la conserver. Moser a dit : *Sich lobenswürdig zu benehmen*, « De se conduire d'une manière louable ; » M. V. Le Clerc : *Ils n'ont que des pensées honorables.* Je croirais plutôt que l'auteur a voulu dire, ce qu'en effet il me semble avoir dit. Ceux qui se sont livrés à leurs mauvais penchans comprennent en mourant qu'ils ont sacrifié leur réputation à leurs passions, et c'est alors qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour la rendre bonne par des actions louables, honorables.

127. *Que l'Hector d'Homère annonce en mourant la fin prochaine d'Achille.* — *Iliade*, liv. XXII, v. 358. *Voyez* DIODORE DE SICILE, liv. XXIII; SEXTUS EMPIRICUS, liv. IX, ch. 20 et 21. J'ai terminé ici ce chapitre comme l'a fait Moser. La coupure est tout naturellement placée après cette citation, tandis qu'elle interrompt la suite des idées et détruit la proportion entre les chapitres, lorsqu'on la met après l'explication du mot *præsagit*.

128. XXXI. « *Mon âme* PRÉSAGEAIT. » Cicéron cite de mémoire et altère un peu un vers de la seconde scène du second acte de

l'Aulularia, ou *la Marmite*, de Plante. M. Naudet a traduit : *Je prévoyais que je faisais une course inutile*. Mais pour l'emploi du mot *præsagire*, il me fallait traduire littéralement. Hottinger croit que toute cette discussion sur *præsagire* et *sagaces* est une interpolation de grammairien.

129. « *Mais pourquoi ses yeux enflammés....* » Ces vers paraissent être de la tragédie d'*Hécube* de Pacuve ; les deux premiers sont prononcés par elle, les autres par Cassandre. D'autres attribuent ce morceau à la *Cassandre* d'Ennius.

130. « *A de superstitieuses visions.* » J'ai conservé l'expression *superstitieuses*, parce que tout le passage est dans le sens de l'improbation. Du reste, il faut reconnaître que le mot *superstitiosus* se prend souvent dans le sens d'inspiration divine, et par conséquent en bonne part. *Voyez* Plaute, *Amphit.*, acte I, sc. I; *Charançon*, acte III, sc. I ; *le Naufrage*, acte IV, sc. 4.

131. « *Elle entraîne une foule de maux.* » Ce passage est cité au ch. LXVI de *l'Orateur* de Cicéron, où il est dit formellement que le mot *exitium* est là pour *exitiorum*.

132. XXXII. *Puisée en dehors de nous-mêmes.* C'est-à-dire dans l'atmotsphère qui est peuplée d'âmes et d'esprits divins, et dont un souffle intercepté est pris, enfermé dans notre corps.

133. XXXIII. *Et nos propres traités de science augurale.* Au lieu de *nostri*, on veut lire ici *vestri*, qui est dans quelques manuscrits. Cela n'en vaut pas la peine : car *nostri* signifie les livres romains, par opposition aux livres étrangers; tandis que *vestri* serait une application de la science augurale faite à Cicéron, qui était augure, par Quintus, qui ne l'était pas.

134. *Nous lisons dans l'histoire de Sisenna.* Davies croit qu'il y a dans ce nom une faute de copiste, et qu'il faut lire : *In Sullæ scriptum historia*, parce que Sylla ayant écrit lui-même ses mémoires, le fait a dû s'y trouver. Ce n'est pas là une raison suffisante pour retrancher la citation du nom d'un auteur. Velleius Paterculus nous apprend que Sisenna avait écrit sur la guerre civile de Sylla, et la citation est d'ailleurs confirmée par ce que dit, dans ce même traité *de la Divination* (liv. II, ch. 25), Cicéron, en réfutant cette allégation : *Vous avez réuni beaucoup de citations recueillies avant la guerre des Marses par Sisenna.*

135. *Un fait qui s'est passé sous vos yeux.* Cicéron porta les armes, dans la guerre Sociale, sous le commandement de Sylla; il avait donc pu être témoin de ce fait.

136. *Où était l'élite de leur armée.* C'est encore le sens de *florentissima castra,* qu'il ne faut pas changer en *fortissima castra,* bien que Hottinger déclare ne pas comprendre l'expression. On peut bien dire qu'il s'empara du *beau* camp que les Samnites avaient devant Nole : cela est aussi exact. Je crois cependant que *florentissima* se rapporte à l'armée qui occupait le camp. Après cela, peu importe que dans Valère-Maxime il y ait *fortissima;* les auteurs de l'antiquité étaient-ils obligés de se copier? En raisonnant ainsi, il n'y aurait pas deux mots de ce paragraphe qui pussent rester à leur place, car les autres ne sont pas non plus dans Valère-Maxime.

137. *Il s'en allait fort triste, comme le dit Philistas.* Nous avons déjà parlé de lui dans une note précédente; il y a sur cet écrivain un Mémoire de l'abbé Sevin dans ceux de l'*Académie des Inscript.*, t. XIII.

138. XXXIV. *En même temps à Thèbes.* — *Voyez* XÉNOPHON, *Hellen.*, liv. VI, ch. 5 et 7; DIODORE DE SICILE, liv. XV. Le culte d'Hercule était fort en honneur à Thèbes; on avait mêlé l'histoire de ce héros aux traditions nationales : c'est lui qui avait affranchi les habitans des tributs, et battu les Minyens. Non loin de la ville, il y avait, sur la route d'Orchomène, une statue en l'honneur d'Hercule ῥινοκολούστης, ou *coupeur de nez,* parce qu'il avait ainsi mutilé les envoyés des Orchoméniens.

139. *Lébadie.* Cette ville était située sur la route d'Athènes à Delphes, entre Chéronée et l'Hélicon : elle est surtout célèbre par le voisinage de l'antre de Trophonius, englouti par la terre. Il était, ainsi qu'Agamèdes, fils d'Erginos, le roi d'Orchomène : tous deux s'étaient montrés habiles à construire des temples et des palais; ils avaient élevé le temple de Delphes et le trésor de Hyriée; mais ici ils avaient disposé une pierre de manière à pouvoir facilement l'enlever et s'y introduire. Hyriée s'étant aperçu des vols qui se commettaient, plaça des pièges, et Agamèdes se prit; mais Trophonius lui coupa la tête pour qu'on ne le reconnût pas. Trophonius, dans quelques théologies, est considéré

comme un second Hercule, comme l'Esculape des Phlégréens. Il y a beaucoup de rapports entre le culte secret de Trophonius et celui de Samothrace; l'antre de Trophonius était réputé pour ses oracles : il était voisin de Lébadie.

140. *Une statue de Lysandre.* — *Voyez* ce prodige dans Plutarque. Il s'agit de la bataille d'Ægos Potamos, gagnée par ce guerrier sur la flotte athénienne.

141. *Le vase dans lequel étaient les sorts.* Fontenelle, dans son *Histoire des oracles*, a fait mention de cette anecdote. Il dit, quelques lignes plus haut: « Les sorts étaient le plus souvent des espèces de dés sur lesquels étaient gravés quelques caractères ou quelques mots dont on allait chercher l'explication dans des tables faites exprès. Les usages étaient différens sur les sorts: dans quelques temples on les jetait soi-même, dans d'autres on les faisait sortir d'une urne, d'où est venue cette manière de parler si ordinaire aux Grecs : *Le sort est tombé.* »

142. XXXV. *C. Flaminius.* Voici ce que Valère-Maxime dit (liv. I, ch. 6, § 6) de ce Flaminius : « Créé consul au mépris des auspices, il était sur le point de livrer bataille à Annibal près du lac Trasimène. Au moment où il donne l'ordre d'élever les enseignes, son cheval s'abat, et, roulant sur lui-même par dessus la tête du cheval, il tombe à terre. Ce prodige néanmoins ne peut l'arrêter : les porte-enseignes annoncent l'impossibilité d'arracher de terre les drapeaux : il commande, sous les peines les plus terribles, de les enlever avec la bêche. » Silius Italicus (liv. IV, v. 59) raconte cette histoire avec les ornemens poétiques qu'elle comporte. *Voyez* aussi Tite-Live, liv. XXII, ch. 3, et Florus, liv. II, ch. 6.

143. *De tels tremblemens de terre.* Florus les range parmi les présages, à moins, ajoute-t-il naïvement, que les tumultueuses évolutions des hommes et des chevaux, et la violente agitation des armes, n'aient produit cet ébranlement du sol. *Voyez* Plutarque, dans *Fabius;* Tite-Live, liv. XXII, ch. 5; Pline, liv. II, ch. 84; Orose, liv. VI, ch. 14.

144. XXXVI. *Platon étant encore au berceau.* — *Voyez* Olympiodore, dans la *Vie de Platon.* Pline (*Hist. Nat.*, liv. XI,

ch. 17) s'exprime ainsi : « Les abeilles se posèrent sur la bouche de Platon encore enfant, pour annoncer la douceur de son éloquence enchanteresse. » *Voyez* aussi Valère-Maxime, liv. I, ch. 3; Élien, *Hist. div.*, liv. x, ch. 21; liv. xii, ch. 45.

145. *Pasitèle en a fait un relief en argent.* On lit ordinairement Praxitèle; puis on a soin de remarquer qu'il ne s'agit pas de Praxitèle l'illustre sculpteur, mais d'un graveur contemporain du grand Pompée. C'est Winckelmann qui a proposé la leçon que j'adopte avec Moser.... Les savans ont beaucoup écrit sur ce sujet : je citerai particulièrement MM. Siebelis et Sillig. Voici ce que Pline (liv. xxxvi, ch. 4) dit de ce sculpteur : « Pasitèle a écrit cinq volumes sur les ouvrages les plus renommés dans tout l'univers. Né dans la Grèce Italique, il se trouva citoyen romain avec tous ceux de cette contrée. Le temple de Metellus, sur la route du Capitole, a de lui un Jupiter d'ivoire. Un jour que, dans les chantiers où l'on débarquait les bêtes d'Afrique, il ciselait un lion en présence du modèle enfermé dans sa loge, une panthère brisa la sienne, et s'échappa au grand danger de l'habile artiste. Pasitèle laissa un grand nombre de morceaux, mais dont on n'a pas de liste détaillée. » Cette traduction, qui rend fort bien le *nominatim*, n'empêche nullement qu'on ne puisse lui attribuer tel ou tel ouvrage; car le texte ne dit pas qu'on ne connaît nommément aucun ouvrage de lui, mais qu'on n'en a pas la liste. *Voyez* ce qu'en dit le docte Sillig dans l'*Amalthée* de Bœttiger, liv. iii.

146. *C'est la terre qui inspirait la Pythie à Delphes.* Diodore dit que le hasard fit découvrir la caverne prophétique par un pâtre dont les chèvres sautaient toujours quand elles arrivaient à cet endroit. Il y alla lui-même, il fut obligé de faire comme elles, et se sentit inspiré de prédictions. Comme beaucoup de personnes se précipitaient dans le gouffre, on le couvrit d'un trépied, et on y bâtit un temple. Justin rapporte qu'il s'exhalait de la terre un souffle froid qui égarait et inspirait les esprits. Origène prétend que l'inspiration venait à la prêtresse par les parties sexuelles. Un jour, une jeune et belle prêtresse fut enlevée par Échécrate le Thessalien. Depuis lors, on décréta que dorénavant toutes les Pythonisses auraient cinquante ans.

147. *Ampsanctus chez les Hirpins.* Virgile (liv. vii, v. 563 de

l'*Énéide*) y place l'antre par lequel on descend aux enfers : ce lieu est situé près d'Æculanum, au pays des Hirpins, aujourd'hui *Fricenti.* Il y a là un lac stagnant d'une odeur infecte, *moffete.* Pline (liv. II, ch. 95) a dit : *Item in Hirpinis Amsancti, ad Mephitis ædem, locum, quem qui intravere, moriuntur.* C'est sur le côté, entre la Campanie et l'Apulie, en tirant sur le Latium, c'est-à-dire au milieu de l'Italie.

148. *Comme en Asie celles qu'on appelle Plutonia.* J'ai conservé ce mot latin au pluriel. Il ne s'agit pas en effet d'un lieu, d'une ville appelée Plutonia, mais d'antres, de grottes, d'ouvertures en général, et du genre de celle qui existait près d'Hiérapolis. On appelait ces ouvertures *Plutonia* ou *Charonia*, parce qu'on pensait qu'elles conduisaient aux enfers.

149. XXXVII. « *Comme égarée, etc.* » Ainsi que nous le voyons dans Varron (*de Ling. lat.*, lib. VI), ces vers sont de Pacuve. Le passage de Platon que l'on va citer se trouve dans l'*Ion.*

150. « *Nous saurons y pourvoir, moi et les vierges blanches.* » C'est la traduction d'un vers grec :

Ἐμοὶ μελήσει ταῦτα καὶ λευκαῖς κόραις.

Or, les vierges blanches sont Diane et Minerve. Justin (liv. XXIV, ch. 8) rapporte que tous les prêtres s'élancèrent au fort de la mêlée, en disant que le dieu était arrivé. En effet, un jeune guerrier d'une merveilleuse beauté a paru à leurs regards, accompagné de deux vierges armées, sorties des temples de Minerve et de Diane.

151. *Aux cardiaques ou aux frénétiques.* J'ai conservé les mots latins, parce qu'ils sont usités comme termes techniques. M. Moser traduit, *ni aux hypocondres, ni aux aliénés ;* ce qui me paraît tout aussi bon. Il n'y a aucun rapport entre les uns et les autres, et, selon l'ingénieuse remarque de Gessner, c'est comme si Cicéron eût dit que cette faculté n'appartenait pas plus aux cardiaques qu'aux frénétiques.

152. XXXVIII. *Il est impossible qu'ils ignorent l'avenir.* Au lieu de *prænoscere*, des commentateurs ont voulu lire *præmonstrare*, pour éviter, disaient-ils, une redite ; mais, en se reportant

au liv. II, ch. 49 et 51, on voit, par la réponse aux argumens de Quintus, qu'il n'y a rien à changer.

153. XXXIX. *Lorsque le couteau aura touché le poumon.* Je crois qu'il s'agit ici d'une maladresse du sacrificateur, et non d'une disposition naturelle. M. V. Le Clerc dit, *le poumon fendu marque, etc.* Moser paraît se rapprocher de mon opinion, *Warum ein Schnitt in der Lunge?* « Pourquoi une coupure dans les poumons? » On peut voir les Traités de Gyraldus et de Saubert sur les sacrifices; mais je suis convaincu, d'après la phrase qui suit, *etiam in bonis extis,* « même quand les entrailles sont favorables, » qu'il s'agit d'un accident, quoique dans les *Métamorphoses* d'Ovide (liv. XV, v. 794) il soit dit :

.............Magnosque instare tumultus
Fibra monet, cæsumque caput reperitur in extis.

L'interprète grec dit (*Métamorphoses*), τετμήμενη κεφαλή.

154. *Mais cela est-il plus honteux que sa doctrine sur l'intérêt, base de toute vertu?* J'ai conservé la signification du *quod*, que quelques commentateurs veulent effacer. La pensée de Quintus est qu'il ne faut s'étonner de rien de la part d'Épicure, et qu'un homme qui a dénié le désintéressement et la vertu ne doit jamais être cité comme autorité.

155. XL. *A la science des auspices, non à la connaissance des lieux.* Cette opinion trouve sa confirmation dans un vers d'Homère (*Iliade*, liv. I, v. 72), où il est dit, ἣν διὰ μαντοσύνην; littéralement, « à cause de sa science augurale. » Il était donc chargé de diriger la flotte par les présages sur les tempêtes, les vents, les écueils, etc.

156. *Amphiloque et Mopsus.—Voyez,* quant à ces lois, les remarques de Valois sur Ammien Marcellin, liv. XIV, ch. 8, où il est dit que Mopsus le devin, revenant de l'expédition des Argonautes, s'égara sur la côte d'Afrique, où il mourut.

157. *Amphiaraüs.* C'était le père d'Amphiloque et le fils d'Ioclès et d'Hypermnestre. Polynice engageait Amphiaraüs à le suivre à la guerre contre Thèbes; mais le devin, qui savait qu'il y devait mourir, s'y refusa. Polynice, alors, offrit un beau collier

d'or à sa femme Éryphile, qui, dans ce moment-là même, était chargée de décider qui règnerait, ou d'Adraste son frère, ou d'Amphiaraüs son mari. Elle jugea en faveur de son frère, et dit que son mari irait à la guerre. Il partit donc, chargeant son fils Alcméon du soin de le venger. Celui-ci tua Ériphyle quand son père eut péri.

158. *Tirésias.* — *Voyez* les *Métamorph.* d'Ovide, liv. III, v. 323. Il dit que Tirésias était initié aux plaisirs des deux sexes. « D'un coup de bâton il avait frappé deux énormes reptiles accouplés au fond d'une forêt verdoyante. Tout à coup, ô prodige! changé en femme, il conserva sa nouvelle forme pendant sept automnes; dans le huitième, il vit les mêmes serpens. *Si les blessures que vous recevez sont assez puissantes pour changer le sexe de votre ennemi, je vais*, s'écria-t-il, *vous frapper encore*. A peine les a-t-il frappés de nouveau, qu'il reprend sa forme première et semble naître une seconde fois.... » Tirésias avait d'abord frappé la femelle; à la seconde métamorphose, ce fut le mâle. Dans le débat entre Jupiter et Junon, sur le plus ou moins de volupté que les deux sexes goûtaient dans leur union, il donna raison à Jupiter. Junon, irritée, l'aveugla, et Jupiter, pour l'indemniser d'un mal qu'il ne pouvait réparer, le doua de la divination.

159. « *Qu'ils inventent, etc.* » Ce vers est d'Ennius, mais on ne sait de quelle tragédie. Il y en a un semblable dans l'*OEdipe* de Sophocle.

160. *Le sol sous lequel il reposait rendait des oracles.* Amphiaraüs a été englouti sous la terre, histoire que M. V. Le Clerc fait entrer dans le texte, mais que Cicéron ne rapporte pas. Valère-Maxime, liv. VIII, ch. 15, § 3, se sert du même mot *humatus;* il convient à toute espèce d'enterrement. « Si Jupiter a entr'ouvert le sol de sa foudre, si Amphiaraüs a été englouti, il n'en est pas moins enterré. »

161. *Les Marcius, frères issus d'une noble famille.* Niebuhr fait remarquer que leurs livres étaient poétiques. *Voyez* t. I, p. 365, de ma traduction. Tite-Live (liv. XXV, ch. 12) dit que Marcius était un devin illustre; puis il cite un vers de lui qui prédit le désastre de Cannes, et encore une autre prophétie : mais cet auteur ne parle que d'un seul Marcius. *Voyez* aussi PLINE, liv. IV, lett. 34. Il dit que la divination des Marcius a été écrite sur des

feuilles d'écorce. Consultez aussi les *Saturnales* de Macrobe, liv. I, ch. 17.

162. *Polyide le Corinthien*. Ce nom a pour lui l'autorité de l'*Iliade*, liv. XIII, v. 663, où il est question de ce devin. Clément d'Alexandrie en fait aussi mention au liv. I de ses *Stromates*. Enfin, Cicéron lui-même le nomme parmi les dieux dans son traité *des Lois*, liv. II, ch. 13. *Voyez* l'édition de Moser et Creutzer, p. 262, et leurs savantes notes.

163. *Des particuliers investis du même sacerdoce ont gouverné la république*. C'est à dessein que j'ai conservé le *privati* de l'original. Moser me semble errer quand il regarde les augures comme étant devenus les magistrats de la république, ou ceux-ci comme les augures. Il ne faut pas prendre ce passage dans un sens trop absolu; Cicéron a voulu dire seulement que des citoyens, investis de ce sacerdoce, se prévalaient de l'autorité de la religion pour intervenir dans le gouvernement des affaires, pour le diriger.

164. XLI. *La Gaule a ses druides*. Ce que dit César (*Guerre des Gaules*, liv. VI, ch. 13) sur les druides, est sans doute la source principale de nos connaissances sur cette primitive institution de nos pères; mais il ne faut pas s'en tenir là. Il existe à cet égard un excellent ouvrage allemand de M. Barthe; il est intitulé : *Die Druiden der Kelten und die Priester der alten Teutschen*. On y trouve des renseignemens fort curieux sur les connaissances des druides en général, et sur la divination en particulier. Il y est parlé aussi des druidesses et des prêtresses de Germanie, par exemple de Velléda.

165. *Ils se réunissent dans un lieu sacré*. Le fanum n'est pas un temple, mais un lieu consacré. Tite-Live (liv. X, ch. 37) a dit : « Mais jusqu'alors il n'y avait eu de consacré que le fanum, c'est-à-dire l'emplacement assigné pour le temple. »

166. *Telmesse*. Les uns assignent cette ville à la Pisidie, les autres à la Pamphilie, d'autres enfin à la Carie, et peut-être chacune de ces provinces avait-elle une ville à peu près ainsi nommée. Arrien (liv. II, ch. 3) dit que tout à Telmessus, hommes, femmes, enfans, est doué de divination, et qu'Alexandre alla les consulter. Hérodote (liv. I, ch. 78 et 84) indique qu'ils se livraient plus particulièrement à la science des aruspices. *Voyez*

Tatien, ch. 1; Clément d'Alex., *Strom.*, liv. 1; Grégoire de Naziance, liv. iii; Tertullien, *de l'Ame*, ch. xlvi, et enfin Nonnus, *Hist.*, liv. lxxi.

167. *L'une est celle des Iamides, l'autre celle des Clytides.* Hérodote (liv. ix, ch. 33) dit de Tisamène, qu'il était Éléen, de la famille de Clytus, de la maison des Iamides. Il y a dans Philostrate trois maisons, parce qu'il compte les *Telliades.* — *Voyez* aussi Pausanias, liv. ii, ch. 6, et la note de Siebelis. Sur les Clytides, il faut consulter Pausanias, liv. vi, ch. 18.

168. *Il ordonna que six jeunes gens des premières familles.....* Je commencerai par m'étonner de ce que M. Moser ait ajouté entre parenthèses (*Étrusques*), tandis qu'il est avéré que ce sont de jeunes Romains que le sénat envoyait en Étrurie. Valère-Maxime (liv. i, ch. i, § i) dit : « A une époque où la république était déjà parvenue à un très-haut degré de fortune et de prospérité, ils (les anciens Romains) conférèrent à chaque peuple de l'Étrurie, en vertu d'un sénatus-consulte, dix enfans des premières familles, pour s'instruire à leur école dans la science des choses sacrées. » Une controverse s'élève sur le nombre des enfans confiés à chaque peuple, et sur le nombre des peuples : il y en a incontestablement douze, en sorte qu'il s'agit de soixante-douze ou de cent vingt enfans romains, selon que, dans les manuscrits de Cicéron, il faut lire vi ou x. Juste-Lipse croit, au contraire, qu'il faut lire xii, de façon qu'à chaque peuple on n'ait envoyé qu'un élève. Ce passage est discuté dans les *Étrusques* de M. Ottfried Muller. Il pense comme Gœrenz, comme Moser, qu'il s'agit non de jeunes Romains, mais d'Étrusques. Il y a beaucoup de sagacité et d'érudition dans sa note, dont le principal effort est d'établir qu'un copiste a omis la préposition *ex;* de sorte qu'on y lut originairement *ex Etruriæ populis :* mais il faudrait alors détruire aussi le passage de Valère-Maxime, et c'est aller loin. Creutzer et Niebuhr ne se sont point arrêtés à cette opinion de Gœrenz et d'Ottfried Muller. — Voyez *Symboliq.;* Niebuhr, t. i, p. 200, de ma traduction.

169. XLII. *L'épaisseur de l'atmosphère produisait beaucoup de météores.* M. Moser traduit la leçon *feriebantur,* et il rejette les météores au second membre de phrase. Là il dit : *Wegen der*

dicken Luft das Einschlagen der Gewitter haüfig war, que « la foudre frappait souvent à raison de l'épaisseur de l'atmosphère.» C'est la leçon de Iortinus : *De cœlo apud eos multa feriebantur.* Burmann y a très-bien répondu; il faut laisser la phrase comme elle est, et ne pas restreindre ce qui est général. Dans ce qui suit, les commentateurs latins, pour éviter toute répétition, veulent lire, au lieu de *partim e cœlo,* « *partim e cœno;* » et ils songent aux boues du Nil et aux diverses formations d'animaux. C'est à ne plus s'en tirer.

170. *Ils indiquent, etc.* Il y a dans la *Nature des dieux*, liv. II, ch. 3, un passage semblable : « Les prédictions et le pressentiment des choses à venir, que prouvent-ils, si ce n'est qu'aux hommes se montre, s'annonce et se prédit ce qui doit arriver? De là viennent nos expressions de *ostenta* (signes), de *monstra* (*merveilles*), de *portenta* et de *prodigia* (présages). »

171. XLIII. *Affermit ses lois de l'autorité d'Apollon de Delphes.* Polyen, liv. I, ch. 16 de ses *Stratagèmes,* rapporte le fait, et dit que Lycurgue inspira aux Lacédémoniens une terreur divine. Portant ses lois à Delphes, il demandait toujours au dieu si elles étaient utiles. Le dieu répondait : « Elles sont utiles. » Et les citoyens de Sparte obéissaient comme à des oracles. *Voyez* MEURSIUS, dans ses *Mélang. lacon.*

172. *Lysandre ayant voulu les changer.* Cornélius Nepos, dans la *Vie de Lysandre*, ch. III, dit : « Il résolut, dans son ressentiment, d'abolir à son tour la royauté à Sparte. Mais sentant bien qu'il ne pourrait y parvenir sans le secours des dieux, parce que ses concitoyens avaient l'habitude de s'en rapporter en tout aux oracles, il chercha d'abord à corrompre celui de Delphes; ayant échoué, il tenta de séduire les prêtres de Dodone. Également rebuté par eux, il dit qu'il allait s'acquitter d'un vœu fait à Jupiter Hammon, comptant gagner plus facilement les prêtres africains, etc., etc. » *Voyez* DIODORE DE SICILE, liv. XIV, et PLUTARQUE, dans la *Vie de Lysandre.*

173. *Dans un lieu consacré à Pasiphaé.* Tertullien le cite aussi au ch. LVI de son traité *de l'Ame,* en disant que le monde est plein de ces sortes d'oracles. Plutarque en parle dans *Agis* et *Cléombrote;* mais il y ajoute le mot ἐν Θαλάμαις, ce qui donne lieu à une

difficulté géographique. Wolf, dans son *Histoire du somnambulisme chez les anciens* (dans un journal littéraire de Berlin, *Monatschrift*, septembre 1788), croit qu'il s'agit d'une ville située chez les Lacédémoniens. On lit aussi *Pasithea*.

174. *La statue d'Apollon se couvrit de sueur.* Les historiens font fréquemment mention de ce genre de prodiges. *Voyez* FREINSHEMIUS, sur Florus, liv. II, ch. 8, § 3. Saint Augustin (*Cité de Dieu*, liv. III, ch. 11) dit que l'Apollon de Cumes versa des larmes pendant trois jours et trois nuits. Tite-Live (liv. XLIII, ch. 13) atteste le même fait. Mais *voyez* surtout PLUTARQUE, dans la *Vie de Coriolan*.

175. *A Tusculum, elle est tombée sur le temple de Castor et de Pollux.* Ces divinités y étaient principalement révérées.

176. XLIV. *Que le sang coula.* Julius Obséquens (ch. LXXXIII) dit que ce prodige se manifesta dans le comitium, et à l'endroit appelé *Græcostase* ou *Station des Grecs*.

177. *Un noble Veïen s'enfuit dans notre camp.* Tite-Live (liv. V, ch. 15) raconte ce prodige un peu différemment: « Un vieillard de Veïes mêla un jour, aux railleries échangées entre les sentinelles romaines et les gardes étrusques, quelques paroles qu'il chantait d'un ton prophétique: *Avant que s'épuisent les eaux du lac d'Albe, on ne verra point le Romain maître de Veïes*.... Un soldat des postes romains demande.... quel était l'auteur de ces obscures paroles sur le lac d'Albe. Il apprend que c'est un aruspice, et, dans la religieuse crédulité de son âme, il suppose un prodige dont l'expiation l'intéresse seul; il voudrait, s'il était possible, prendre conseil du devin, qu'il attire ainsi à une entrevue. Ils s'avancent tous deux à l'écart, sans armes et sans méfiance : le jeune Romain alors, plus vigoureux, s'élance sur le débile vieillard, l'enlève à la face de tous, en dépit des menaces des Étrusques, le transporte au camp et le présente au général, qui l'envoie à Rome auprès du sénat. » Plutarque et Valère-Maxime rapportent le fait à peu près de même. Il paraît que Cicéron suivait d'autres annales.

178. *D'après les oracles que l'on conservait chez les Veïens.* Tite-Live dit que ces oracles étaient contenus dans les livres du destin, *libris fatalibus*.

179. XLV. *Une voix est sortie du bois sacré de Vesta.* Tite-Live

(liv. v, ch. 32) : « M. Cédicius déclara aux tribuns que, dans la rue Neuve, à l'endroit où s'élève aujourd'hui une chapelle, au-dessus du temple de Vesta, il avait entendu, dans le silence de la nuit, une voix plus claire que la voix humaine, lui ordonner d'apprendre aux magistrats l'approche des Gaulois. » Et, ch. 50 : « Pareille expiation fut ordonnée en mémoire de cette voix nocturne qui, avant la guerre des Gaulois, avait, sans être écoutée, prédit les désastres de Rome; et on décréta l'érection, dans la rue Neuve, d'un temple en l'honneur d'Aïus Locutius. » Aulu-Gelle nous rapporte des paroles de Varron, qui disent le même fait, et y ajoute quelques détails curieux sur l'étymologie du mot *Vatican*, qui remonte jusque-là.

180. *Junon fut surnommée* Moneta, *conseillère*. A toutes les calendes, les pontifes invoquaient Junon sous le titre de Novella, et à Laurente on la révérait sous celui de Kalendaris. Le premier jour de chaque mois lui était consacré, et l'observation de l'année lunaire se rattachait à son culte. Il se pourrait que, dans le surnom de Moneta, le calendrier sacré se trouvât personnifié. Les phénomènes entraient dans le cadre des fastes; c'est ce qui explique pourquoi Junon Moneta avertit, à l'occasion d'un tremblement de terre, d'apaiser les dieux. Le nom de Moneta ne fut que dans une tradition postérieure appliqué aux secours d'argent qu'elle procura aux Romains, et à la circonstance qu'on battait monnaie dans son temple. (Creutzer, *Symbol.*)

181. D'observer le silence. Littéralement, de favoriser de leurs langues, *ut faverent linguis;* formule dont se sert Horace dans le *Chant séculaire :* « Favete linguis. » *Voyez* Brisson.

182. *Appelaient, le premier, un soldat dont le nom fût favorable.* Tacite aussi rapporte, liv. iv des *Histoires,* ch. 53, que quand on restaura le Capitole sous Vespasien, on y fit entrer d'abord des soldats dont le nom était d'heureux présage. *Voyez* les notes de Juste-Lipse, et le président Brisson, *Sur les Formules.*

183. *Jusque dans la tribu prérogative.* On appelait prérogative la tribu ou la centurie qui était appelée la première à voter aux comices. Il importait que son nom fût de bon augure. Le sort la désignait. *Voyez* le savant écrit de Frank sur les *Assemblées par tribus.*

184. XLVI. *Le jour où Paul-Émile.* Cette anecdote est racon-

tée par Valère-Maxime, liv. 1, ch. 3; par Plutarque, dans la *Vie de Paul-Émile*, et même par Nicéphore Grégoras.

185. « *Oui, ma fille, je vous cède la place.* » Cicéron se sert à dessein des mêmes expressions : *Ut sibi concederet paulisper.* Et, plus bas, dans un autre sens : *Vero mea puella tibi concedo meas sedes.* Il y a beaucoup de charme dans cette narration, et dans la naïve superstition de Cécilia. Plus haut, j'ai traduit : *Après un long silence*, et je sous-entends *de leur part*, ce que ne font pas les autres interprètes. Moser dit que, pendant long-temps, aucune voix ne se fit entendre. M. V. Le Clerc est pour le même sens : mais rien n'annonçait que ces femmes attendissent un présage vocal, ni que cette chapelle rendît ordinairement ce genre de service; en sorte que je rapporte ce silence à la préoccupation religieuse de Cécilia et de sa tante, dont la première parole fut elle-même le présage.

186. XLVII. *Appius Claudius.* Les lettres de Cicéron sont remplies de plaintes sur sa conduite tortueuse à l'égard de celui-ci, qui avait été son prédécesseur en Cilicie. — Sur l'augure du salut, *voyez* Dion, liv. xxxvii. On demandait, dans cette cérémonie, la santé du peuple. Il ne fallait, ce jour-là, ni combat ni querelle : aussi l'augure du salut fut-il interrompu pendant longues années, et Tacite (*Annales*, liv. xii, ch. 23) nous apprend que sous Claude, l'augure du salut, négligé depuis vingt-cinq ans, fut rétabli d'une manière stable. *Voyez* la traduction de M. Panckoucke.

187. *Un devin de Pisidie ou de Sora.* C'est-à-dire, un homme qui allait de très-bonne foi, se jetant dans toutes les absurdités par lesquelles se distinguaient les devins de ces pays-là.

188. *Dans votre poëme de Marius.* C'est ce poëme dont Scévola faisait une telle estime, qu'il dit : *Canescat sæclis innumerabilibus.* Voltaire a imité ce morceau d'une manière sublime dans sa préface de *Catilina* :

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre;
Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré.
Le sang tombe des airs. Il déchire, il dévore

le reptile acharné qui le combat encore;
Il le perce; il le tient sous ses ongles vainqueurs;
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre, en expirant, se débat, se replie;
Il exhale en poisons les restes de sa vie;
Et l'aigle, tout sanglant, fier et victorieux,
Le rejette en fureur, et plane au haut des cieux.

189. « *Le reptile agite violemment sa crête.* » C'est le véritable sens de *micare*, dont l'abbé Desmarais avait tiré un sens fort ridicule : *Sous elle le serpent brille comme un éclair.*

190. « *Marius, augure de la divinité, l'aperçoit.* » M. V. Le Clerc a ajouté aux beaux vers de Voltaire des vers non moins beaux, et s'il ne prenait soin d'en avertir par un astérisque, on ne s'apercevrait pas que Voltaire n'a point achevé lui-même la traduction de ce morceau :

De son rapide vol vers les portes du jour,
Marius plein d'espoir augure un prompt retour;
Il jouit en secret de sa gloire future:
Jupiter tonne à gauche, et confirme l'augure.

Voyez, sur l'auspice de l'aigle, Boulenger, liv. III, ch. 5.

191. XLVIII. *Cet augurat fut approuvé par des hommes convaincus.* Les mots *a certis* ont donné lieu à de grandes controverses. Les hommes dont il s'agit étaient certains de leur fait, convaincus de la vérité de la science de Romulus et de Rémus; ils l'attestèrent à la postérité pour en avoir été les témoins : ce n'étaient point des imposteurs du genre de ceux dont il vient d'être question. Il s'agit de la qualité d'augure en général, et non du fait isolé dont le récit va suivre dans les vers d'Ennius.

192. « *Méditant de grands projets.* » Ici encore l'élégant traducteur qui m'a précédé a rendu le passage d'Ennius en vers dignes du sujet, sans trop s'éloigner du sens littéral.

193. « *Romulus se place sur le haut Aventin.* » Ennius, en cela, n'est pas d'accord avec les autres auteurs, qui assignent à Romulus le mont Palatin et à Rémus l'Aventin. (*Voyez* Tite-Live, liv. I, ch. 86; Florus, liv. I, ch. 16; Festus, *in Remurinus ager.*)

Aussi le mont Aventin fut laissé en dehors du *pomœrium*.—*Voyez* Aulu-Gelle, liv. xvi, ch. 14.

194. « *Quand le consul va donner le signal.* » Tite-Live (liv. xlv, ch. 1) atteste aussi que le consul donnait le signal des quadriges, mais quelquefois c'était le dictateur, quelquefois le préteur (liv. ix, ch. 40).

195. « *Au haut des airs, un oiseau favorable.* » — *Præpes* est le mot augural, autrement ce mot n'aurait d'autre acception que celle de la rapidité. M. V. Le Clerc a donné sur ce chapitre une savante note relative aux vestiges de science augurale que Bochart a cru reconnaître dans l'*Ancien Testament.* Dans l'*Ecclésiaste* (liv. x, ch. 20), on trouve les traces de la divination par les oiseaux et par le chant : *Et aves cœli portabunt vocem tuam, et qui habet pennas annuntiabit sententiam.* Ce sont les *oscines* et les *præpetes* (car les *oscines* prédisaient par la voix, les *præpetes* par le vol ou par le lieu où ils se posaient, les *alites* par le battement des ailes. (Cf. Muller.) M. V. Le Clerc continue et dit : « Quant aux poulets sacrés, on croit les retrouver dans le ch. xxxviii de *Job*, verset 36 : *Quis dedit gallo intelligentiam.* Cette espèce de divination était connue des Hébreux, puisqu'elle est interdite dans le *Lévitique*, liv. xix, ch. 26 : *Non augurabimini in te ;* et dans le *Deutéronome*, liv. xviii, ch. 10 : *Non inveniatur in te... qui observet somnia atque auguria.* » Ces rapprochemens sont fort curieux, mais ils n'ont rien d'étonnant ; car Quintus vient de citer plusieurs peuples d'Asie sujets aux mêmes pratiques.

196. XLIX. *Nos âmes étant puisées à cette source, et émanées de ces dieux.* Telle était la théorie des pythagoriciens, des platoniciens et des stoïciens. Cicéron l'atteste, quant aux premiers, dans son traité *de la Vieillesse*, ch. xxi ; et dans ses *Tusculanes*, liv. v, ch. 13, il dit : « Or, l'âme humaine, détachée de la divinité, ne peut se comparer avec autre chose, si ce n'est avec Dieu lui-même, s'il est permis de parler ainsi. » *Voyez* aussi Plutarque, *Quest. plat. ;* Juste-Lipse, *Phys. stoïc.*, liv. iii, diss. 6.

197. *Que cette parenté agite les âmes humaines.* Davies veut ici substituer *contagione*, contact, à *cognatione*, parenté ; et, selon lui, c'est le contact qui agit. Il s'appuie de l'autorité d'un passage du liv. xi, ch. 14, où Cicéron a employé le même mot ;

mais nous conservons l'autre en lui opposant, avec Hottinger, un autre passage *de la Nature des dieux* (liv. II, ch. 7), où on lit : *Consentiens, conspirans, continuata cognatio.* Il ne faut pas si aisément changer les textes.

198. *Comme l'Athénien Solon.* Valère-Maxime (liv. V, ch. 3, § 3 étr.) dit : « Il avait le premier remarqué la tyrannie naissante de Pisistrate, et seul il avait osé dire et répéter publiquement qu'il fallait l'étouffer par la force des armes. »

199. *L'éclipse de soleil qui eut lieu sous le règne du roi Astyage.* Clément d'Alexandrie la rapporte sur le témoignage d'Eudème; ce fut à l'époque de la grande bataille entre les Mèdes et les Lydiens. *Voyez* aussi HÉRODOTE, liv. I, ch. 74, 103; et la dissertation du Père Pétau, dans sa *Doctr. temp.*

200. L. *Et la pointe de Taygète, semblable à la poupe d'un vaisseau, se rompit.* Cette traduction conserve un double sens qui a peut-être été dans la pensée de Cicéron. Il a voulu dire non pas uniquement que la cime du Taygète s'était détachée comme se détacherait la poupe d'un vaisseau, mais encore qu'il y avait analogie entre cette cime et la forme d'une poupe. En Savoie, entre Sallenche et Chamouny, l'aiguille, dit Platel, rappelle entièrement la poupe d'un vaisseau. Je croirais qu'il y a plus d'allusion à cette configuration du Taygète, car par la manière dont il s'est brisé, les vaisseaux ne rompent pas plus particulièrement vers la poupe que dans tout autre partie.

201. *En examinant de l'eau de source.* Telle est aussi la version de Pline, qui dit : *hausta aqua ex puteo,* et de Maxime de Tyr; mais dans l'*Histoire des miracles* d'Apollonius, il est dit que Phérécyde s'aperçut de l'approche du tremblement de terre en buvant de cette eau, d'où Ménage a conclu qu'il fallait lire ici : *Quum... bibisset haustam aquam de jugi puteo.* Mais il a deux raisons de n'en rien faire : d'abord, c'est que la répétition de l'expression, au liv. II, ch. 13, en confirme l'authenticité; en second lieu, c'est qu'il ajoute : « Quoi! vous prétendez connaître l'avenir par la couleur de l'eau de source! » D'autres attribuent la prédiction à Pythagore. *Voyez* JAMBLIQUE, ch. CXXXVI.

202. *Du chant phrygien.* Il s'agit des flûtes dont on se servait dans les mystères de Cybèle, la mère des dieux. L'antiquité leur

attribuait une merveilleuse puissance d'inspiration. *Voyez* SÉNÈQUE, ép. CVIII : « Il en est qu'échauffent les grands traits d'éloquence, et qui entrent dans la passion de l'orateur : leur visage est tout ému comme leur âme, transport pareil à l'enthousiasme qui saisit à point nommé les eunuques de Cybèle au son de la flûte phrygienne. » *Voyez* aussi LUCRÈCE, liv. II, v. 620; enfin MAXIME DE TYR, diss. XXXVIII, 2.

203. *D'autres qui s'émeuvent à la vue des bosquets, des forêts.* Sénèque (ép. XLI) : « S'il s'offre à vos regards une forêt peuplée d'arbres antiques dont les cimes montent jusqu'aux nues, et dont les rameaux entrelacés ferment l'accès à la clarté du jour, cette hauteur prodigieuse, le mystère de cette solitude, ces masses imposantes de verdure qui s'étendent à perte de vue, tout vous révèlera la présence d'une divinité. »

204. *Les secrets d'Apollon.* Il s'agit peut-être du volume qui renfermait les oracles d'Apollon recueillis par Chrysippe, et dont il sera question au liv. II, ch. 56, lorsque Cicéron dit que le hasard avait pu donner à quelques-uns l'apparence de la vérité.

205. LI. *Ici se présente l'importante explication des songes d'Antiphon.* — *Voyez* MÉNAGE sur le liv. II, ch. 56 de Diogène-Laërce. Antiphon était ὀνειροκρίτης, c'est-à-dire interprète des songes : τερατοσκοπός, examinateur de prodiges, etc.

206. LII. *César en fut étonné.* Il ne paraît pas cependant qu'il ait fait grand cas de ce présage; car Suétone, qui avait consulté les auteurs contemporains, nous dit : « Enfin il en vint à ce point d'arrogance, que dans un sacrifice, un aruspice ayant annoncé de tristes présages sur ce que les entrailles de la victime étaient sans cœur, il répondit que, quand il le voudrait, les présages seraient meilleurs, et qu'il ne fallait pas regarder comme un prodige qu'une bête manquât de cœur. » (*Vie de J. César*, ch. LXXVII.) Ernesti veut lire *percussus*, et d'autres le rapportent à *Spurinna*, sur la foi de ce passage de Suétone; mais la construction grammaticale s'y refuse.

207. LIII. *Cette volonté divine agit sur les oiseaux.* Xénophon (*Memor.*, liv. I, ch. 13) et Ammien Marcellin (liv. XXI,

ch. 8) sont d'accord sur ce point, que les oiseaux ignorent la signification des présages qu'ils donnent par la seule impulsion de la divinité. Clément d'Alexandrie (*Protrep.* LXXXII) confirme que telle était la pensée de l'antiquité.

208. *Ceux dont on observe le vol....., ceux dont le chant est prophétique.* Cette distinction est classique. Cicéron l'a faite, et les traducteurs ne l'ont pas tous sentie comme Moser, qui a bien remarqué le nom différent donné par Cicéron aux uns et autres : *alites* pour le vol, *oscines* pour le chant.

209. *Le fils de Crésus parla quoiqu'il fût muet.* A ce sujet, et pour faire sentir la valeur du mot *infans*, Aulu-Gelle (*Nuits Att.*, liv. v, ch. 9) a dit: « Le fils de Crésus, quoiqu'il fût d'âge à parler, était *infans*, muet. » Horace (*Sat.*, liv. II, sat. 5, v. 39) a dit des statues, qu'elles sont *infantes*, « privées de la parole. »

210. *Soit par les astres, soit par les oiseaux, soit enfin par les autres signes, ou par les entrailles des victimes.* La phrase latine est suspecte d'altération. Pourquoi, dit Hottinger, parle-t-on des entrailles après avoir déjà nommé *les autres signes* en général? Il pense que les mots *ad astrorum* sont une faute de copiste, et il propose de reporter *extorum* après *avium*, de manière à ce que, selon l'usage, *les autres signes* terminent la phrase. M. V. Le Clerc traduit comme s'il adoptait cette correction, mais il n'a rien changé au texte. Moser a laissé subsister le désordre de l'original jusque dans sa traduction. J'ai cru devoir l'imiter.

211. LIV. *Ne le poussait jamais à agir, mais il le retenait souvent.* On sait ce que Plutarque, Maxime de Tyr et Apollonius ont écrit sur le génie de Socrate. *Voyez* aussi le *Théagène* de PLATON; ÉLIEN, *Hist. des an.*, liv. VIII; CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromat.*, I.

212. *Nous n'avons pour nous guider que la raison humaine.* — *Voyez* l'*Anabase* de Xénophon, liv. III, ch. 185. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que Socrate, dans Xénophon, ne donne le conseil de consulter Apollon que par un motif de prudence publique qui lui est personnel; il craint de paraître l'ami de Cyrus; il repousse la responsabilité du conseil.

213. *Une branche d'arbre qu'on avait repliée.* Nécessairement quelqu'un qui marchait devant Criton avait dérangé la branche,

autrement on ne concevrait pas l'accident. Et plus loin : « Ce n'est pas à Socrate que le génie interdisait la promenade, mais c'est Socrate qui rappelait Criton : » *Mihi revocanti non paruisti.* J'ai rendu ce passage comme M. Moser.

214. *Ne voulut pas prendre le même que les autres.* Plutarque a consacré la mémoire de ce fait dans son traité *du Génie de Socrate.*

215. LV. *C'est un ordre, une série de causes et d'effets.* C'est la définition des stoïciens. *Voyez* PLUTARQUE, *des Contradictions philos.*, liv. I, ch. 28; JUSTE-LIPSE, *Phys. stoicæ*, liv. I, ch. 12; et le savant M. DAUNOU, dans son traité *du Destin.*

216. LVI. *Ce qui sera prouvé ailleurs.* On s'étonne de voir Quintus, qui n'est pas l'auteur du livre *du Destin*, et qui n'y est pour rien, faire allusion à ce traité de Cicéron, qui n'était pas encore composé..... On lit dans le paragraphe premier du livre II : *Quand j'y aurai joint un traité* DU DESTIN. Peut-être Quintus avait-il des projets à cet égard; car c'était le fait des stoïciens, de divaguer sur le destin, ainsi qu'on le peut voir liv. II, ch. 7 du présent ouvrage.

217. LVII. *Qu'à Céos on observe..... le lever de la Canicule.* — *Voyez* le Scoliaste d'Apollonius de Rhodes, sur le liv. II, v. 500; DIODORE DE SICILE, liv. IV; HYGINUS, *Astron. poét.*, liv. II, ch. 4. C'est Aristée qui, sur la réponse de l'oracle, passa à Céos, et, à l'occasion d'une peste qui désolait la Grèce, fit sacrifier pendant le lever de Sirius et le signe des vents étésiens : la peste cessa, etc.

218. « *Plus les entendre que les écouter.* » Ce n'est point un vain jeu de mots : en plus d'un endroit Cicéron dit qu'il faut observer les anciens usages, feindre le respect pour eux, à cause du respect que leur porte le vulgaire. C'est dans ce sens qu'il conseille d'entendre, ou qu'il répète le conseil de Pacuve.

219. LVIII. « *Enfin, je ne donnerais pas un denier.* » Ces vers sont du *Télamon* d'Ennius, ou, comme l'a pensé Dacier, d'une de ses satires.

220. « *Pour les devins d'Isis.* » Suétone, au ch. 1[er] de la *Vie de Domitien*, les appelle *sacrificulos vanæ superstitionis*.

221. *Ennius.... reconnaît l'existence des dieux.* On complette ce fragment, dont Cicéron répète ici les paroles mêmes, en ajoutant aux deux vers d'Ennius cités au ch. 56 du livre II, un autre vers qui est transcrit dans le traité *de la Nature des dieux*, liv. III, ch. 33 :

Ego deum genus esse semper dixi, et dicam cœlitum :
Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus.
Nam si curent, bene bonis sit, male malis : quod nunc abest.

LIVRE SECOND.

M. T. CICERONIS

DE DIVINATIONE

LIBER SECUNDUS.

I. QUÆRENTI mihi, multumque et diu cogitanti, quanam re possem prodesse quam plurimis, ne quando intermitterem consulere reipublicæ, nulla major occurrebat, quam si optimarum artium vias traderem meis civibus; quod compluribus jam libris me arbitror consecutum. Nam et cohortati sumus, ut maxime potuimus, ad philosophiæ studium eo libro, qui est inscriptus Hortensius; et, quod genus philosophandi minime arrogans, maximeque et constans et elegans arbitraremur, quatuor Academicis libris ostendimus. Quumque fundamentum esset philosophiæ positum in Finibus bonorum et malorum, perpurgatus est is locus a nobis quinque libris, ut, quid a quoque, et quid contra quemque philosophum diceretur, intelligi posset. Totidem subsecuti libri Tusculanarum disputationum, res ad beate vivendum maxime necessarias aperuerunt. Primus enim est de contemnenda morte; secundus de to-

DE
LA DIVINATION

PAR M. T. CICÉRON.

LIVRE SECOND.

I. J'AI long-temps et profondément médité sur les moyens par lesquels je pourrais être utile au plus grand nombre de mes concitoyens, afin que dans ma vie il n'y eût aucune interruption de services rendus à l'état : rien ne m'a paru préférable aux notions que je pourrais leur donner sur les sciences les plus élevées [1]. Je crois avoir atteint ce but, par la publication de plusieurs ouvrages : j'ai recommandé l'étude de la philophie dans le traité qui porte pour titre *Hortensius* [2]; dans les quatre livres *Académiques*, j'ai fait voir quelle philosophie était la moins présomptueuse [3], la plus conséquente avec elle-même, la plus élégante dans l'expression. Et comme les bases de la philosophie reposent, selon moi, sur la connaissance des *vrais biens* et des *vrais maux*, j'ai épuisé ce sujet en cinq livres, afin qu'on pût savoir ce qui avait été dit par chaque philosophe, et ce qu'on avait opposé à chacun. Viennent ensuite tout autant de livres de *Tusculanes*, où j'ai indiqué ce qui était le plus nécessaire pour vivre heureux : le premier, en effet, traite du mépris de la mort;

lerando dolore; de ægritudine lenienda tertius; quartus de reliquis animi perturbationibus; quintus eum locum complexus est, qui totam philosophiam maxime illustrat: docet enim, ad beate vivendum virtutem se ipsa esse contentam. Quibus rebus editis, tres libri perfecti sunt de Natura deorum; in quibus omnis ejus loci quæstio continetur. Quæ ut plene esset cumulateque perfecta, de Divinatione ingressi sumus his libris scribere. Quibus (ut est in animo) de Fato si adjunxerimus, erit abunde satisfactum toti huic quæstioni. Atque his libris annumerandi sunt sex de Republica, quos tunc scripsimus, quum gubernacula reipublicæ tenebamus: magnus locus, philosophiæque proprius, a Platone, Aristotele, Theophrasto, totaque peripateticorum familia tractatus uberrime. Nam quid ego de Consolatione dicam? quæ mihi quidem ipsi sane aliquantum medetur; ceteris item multum illam profuturam puto. Interjectus est etiam nuper liber is, quem ad nostrum Atticum de Senectute misimus. In primisque, quoniam philosophia vir bonus efficitur, et fortis, Cato noster in horum librorum numero ponendus est. Quumque Aristoteles, itemque Theophrastus, excellentes viri quum subtilitate, tum copia, cum philosophia dicendi etiam præcepta conjunxerint, nostri quoque oratorii libri in eumdem numerum referendi videntur. Ita tres erunt de Oratore; quartus, Brutus; quintus, Orator.

II. Adhuc hæc erant: ad reliqua alacri tendebamus

le second, de la manière de supporter la douleur; dans le troisième il est parlé des adoucissemens aux chagrins; dans le quatrième, des autres émotions de l'âme; enfin le cinquième traite une proposition qui éclaire toute la philosophie; il apprend que pour le bonheur la vertu se suffit à elle-même. Quand j'eus publié tous ces écrits, il parut trois livres sur la *Nature des dieux*, dans lesquels sont renfermées toutes les questions que peut faire naître ce sujet. C'est pour les compléter que je donne aujourd'hui *la Divination*. Si, comme j'en ai le projet, je puis y joindre un livre sur *le Destin*, j'aurai satisfait à ce qu'exigeait la science. Ajoutez à tous ces ouvrages, six livres sur *la République*, traité que j'ai écrit pendant que je tenais le gouvernement de l'état: sujet imposant, véritable domaine de la philosophie, sur lequel se sont exercés avec complaisance Platon, Aristote, Théophraste et toute la famille des péripatéticiens. Que dirai-je de la *Consolation?* souvent elle m'est d'un grand secours, et je crois qu'elle sera fort utile aux autres. Dernièrement aussi, j'ai inséré dans cette collection le livre que j'adresse à mon ami Atticus, *sur la Vieillesse;* et comme la philosophie rend l'homme meilleur, il ne faut pas non plus omettre mon *Caton*[4] dans la liste de ces ouvrages. Aristote, Théophraste se sont distingués par leur sagacité, par leur abondance; à l'enseignement de la philosophie ils ont joint les préceptes de l'éloquence, dès-lors il convient de réunir dans le même recueil mes traités sur l'art oratoire. Il y a trois livres *de l'Orateur;* le quatrième est *Brutus*, le cinquième *l'Orateur*.

II. Voilà quels ont été mes travaux; et je me suis

animo, sic parati, ut, nisi quæ causa gravior obstitisset, nullum philosophiæ locum esse pateremur, qui non latinis litteris illustratus pateret. Quod enim munus reipublicæ afferre majus meliusve possumus, quam si docemus atque erudimus juventutem? his præsertim moribus atque temporibus; quibus ita prolapsa est, ut omnium opibus refrenanda ac coercenda sit. Nec vero id effici posse confido, quod ne postulandum quidem est, ut omnes adolescentes se ad hæc studia convertant. Pauci utinam! quorum tamen in republica late patere poterit industria. Equidem ex his etiam fructum capio laboris mei, qui jam ætate provecti in nostris libris acquiescunt : quorum studio legendi meum scribendi studium vehementius in dies incitatur; quos quidem plures, quam rebar, esse cognovi. Magnificum illud etiam, romanisque hominibus gloriosum, ut græcis de philosophia litteris non egeant : quod assequar profecto, si instituta perfecero. Ac mihi quidem explicandæ philosophiæ causam attulit gravis casus civitatis, quum in armis civilibus nec tueri meo more rempublicam, nec nihil agere poteram; nec, quid potius, quod quidem me dignum esset, agerem, reperiebam. Dabunt igitur mihi veniam mei cives, vel gratiam potius habebunt, quod, quum esset in unius potestate respublica, neque ego me abdidi, neque deserui, neque afflixi, neque ita gessi, quasi homini aut temporibus iratus; neque ita porro aut adulatus, aut admiratus fortunam sum alterius, ut

préparé avec tant de zèle à les achever, qu'à moins d'obstacles imprévus, il n'y aura nulle partie de la philosophie qui ne soit enseignée dans notre langue. Quel plus grand service pourrais-je rendre à la république, que d'élever et d'instruire la jeunesse? Telles sont aujourd'hui ses mœurs, tels sont les temps où nous vivons, qu'elle a entièrement dégénéré, et que ce n'est pas trop des efforts de tous pour la retenir et pour mettre un frein à ses mauvais penchans. Je ne crois pas même qu'il soit possible d'exiger que tous les jeunes gens se livrent à ces études; qu'il s'en présente donc quelques-uns, et leur activité n'en trouvera pas moins dans l'état un vaste champ pour s'exercer [5]. Mais je reçois aussi la récompense de mon travail, lorsque des hommes d'un âge mûr se plaisent à la lecture de mes ouvrages: leur empressement à me lire excite, de jour en jour, mon empressement à écrire, et j'ai appris que leur nombre était plus grand que je ne pensais. Il y a de la grandeur encore, il y a de la gloire pour les Romains, à n'avoir pas besoin des lettres grecques [6], et j'obtiendrai pour eux ce résultat, si j'accomplis mes projets. Les malheurs de la république m'ont donné l'occasion d'enseigner la philosophie: je ne pouvais, au milieu de la guerre civile, défendre l'état, comme j'avais coutume de le faire; d'un autre côté, il m'était impossible de vivre oisif. Je ne trouvai rien qui fût plus digne de moi que l'étude de la philosophie. Mes concitoyens me pardonneront donc, ou plutôt ils me remercieront de ce que, voyant la république au pouvoir d'un seul, je ne me suis point caché, je ne les ai point abandonnés, et n'ai point succombé à l'affliction; ils me sauront gré de ne m'être point laissé emporter

me meæ pœniteret. Id enim ipsum a Platone philosophiaque didiceram, naturales esse quasdam conversiones rerum publicarum, ut eæ tum a principibus tenerentur, tum à populis, aliquando a singulis. Quod quum accidisset nostræ reipublicæ, tum, pristinis orbati muneribus, hæc studia renovare cœpimus, ut et animus molestiis hac potissimum re levaretur, et prodessemus civibus nostris qua re cumque possemus. In libris enim sententiam dicebamus, concionabamur, philosophiam nobis pro reipublicæ procuratione substitutam putabamus. Nunc, quoniam de republica consuli cœpti sumus, tribuenda est opera reipublicæ, vel omnis potius in ea cogitatio et cura ponenda : tantum huic studio relinquendum, quantum vacabit a publico officio et munere. Sed hæc alias pluribus; nunc ad institutam disputationem revertamur.

III. Nam quum de divinatione Quintus frater ea disseruisset, quæ superiore libro scripta sunt, satisque ambulatum videretur, tum in bibliotheca, quæ in Lyceo est, assedimus. Atque ego : Accurate tu quidem, inquam, Quinte, et stoice stoicorum sententiam defendisti; quodque me maxime delectat, plurimis nostris exemplis usus es, et iis quidem claris et illustribus. Dicendum est mihi igitur ad ea, quæ sunt a te dicta; sed ita, nihil ut affirmem, quæram omnia, dubitans plerumque, et

à la colère contre un homme ou contre les évènemens; enfin, de n'avoir pas eu pour la brillante destinée d'un autre cette adulation, cette admiration qui m'eussent fait gémir sur la mienne. Platon et les philosophes m'avaient appris que les gouvernemens sont, de leur nature, sujets à des révolutions, qui les mettent au pouvoir tantôt des grands, tantôt du peuple, tantôt enfin d'un seul homme. La république romaine ayant éprouvé un de ces bouleversemens, je me suis vu privé de mes fonctions publiques, et j'ai repris mes anciennes études, tant parce que c'était le meilleur moyen d'affranchir mon esprit de ses chagrins, que pour servir mes concitoyens autant que cela était en mon pouvoir. Dans mes livres, en effet, j'émettais mon sentiment[7], je haranguais, et la philosophie me semblait substituée à l'administration des affaires. Aujourd'hui, que l'on me consulte de nouveau sur le gouvernement[8], je dois tous mes instans à la république; toutes mes méditations, tous mes soins sont pour elle; et je ne donne plus à l'étude que le temps que me laissent les affaires. J'en parlerai ailleurs avec plus de détail. Revenons à notre sujet.

III. Après que mon frère Quintus eut dit sur la divination ce qu'on a lu dans le livre précédent, il nous parut que nous nous étions assez promenés, et nous allâmes nous asseoir dans la bibliothèque de mon Lycée. Là, je pris la parole: C'est avec soin, c'est en véritable stoïcien que vous avez défendu l'opinion des stoïciens[9]; et ce qui m'a fait plaisir, c'est que vous avez emprunté à notre histoire une multitude d'exemples des plus remarquables et des plus illustres. Il faut maintenant que je réponde à ce que vous avez dit : je le ferai sans rien affirmer, en recherchant la vérité, le plus souvent en

mihi ipse diffidens. Si enim aliquid certi haberem, quod dicerem, ego ipse divinarem, qui esse divinationem nego. Etenim me movet illud, quod in primis Carneades quærere solebat, quarumnam rerum divinatio esset: earumne, quæ sensibus perciperentur? at eas quidem cernimus, audimus, gustamus, olfacimus, tangimus. Numquid ergo in iis rebus est, quod provisione, aut permotione mentis magis, quam natura ipsa sentiamus? aut num nescio qui ille divinus, si oculis captus sit, ut Tiresias fuit, possit, quæ alba sint, quæ nigra, dicere? aut, si surdus sit, varietates vocum, aut modos noscere? Ad nullam igitur earum rerum, quæ sensu accipiuntur, divinatio adhibetur. Atqui ne in iis quidem rebus, quæ arte tractantur, divinatione opus est. Etenim ad ægros non vates, aut hariolos, sed medicos solemus adducere. Nec vero, qui fidibus, aut tibiis uti volunt, ab aruspicibus accipiunt earum tractationem, sed a musicis. Eadem in litteris ratio est, reliquisque rebus, quarum est disciplina. Num censes eos, qui divinare dicuntur, posse respondere, sol majorne, quam terra sit? an tantus, quantus videatur? luna suo lumine, an solis, utatur? sol, luna, quem motum habeant? quem quinque stellæ, quæ errare dicuntur? Nec hæc, qui divini habentur, profitentur se esse dicturos; nec eorum, quæ in geometria describuntur, quæ vera, quæ

émettant des doutes, et toujours avec défiance de moi-même. En effet, si j'allais me mêler d'affirmer, ne serait-ce pas m'ériger en devin [10], moi qui conteste la divination. Je n'ai point oublié la question que faisait ordinairement Carnéade : Sur quel objet, demandait-il, porte la divination ? est-ce sur ceux qui sont perceptibles aux sens? Mais nous les voyons, nous les entendons, nous les goûtons, nous les sentons, nous les touchons. Y a-t-il donc dans ces objets quelque qualité que la prévision ou l'instinct puisse nous faire connaître mieux que la nature même? le devin qui est privé du sens de la vue, comme Tirésias, distinguera-t-il ce qui est blanc de ce qui est noir? S'il est sourd, reconnaîtra-t-il la différence des voix ou leurs modulations? On ne se sert donc de la divination pour aucun des objets qui sont perceptibles aux sens. Elle n'est pas plus nécessaire dans les choses qui sont du domaine de la science. Nous appelons près des malades, non des prophètes, non des diseurs de bonne aventure, mais des médecins. Ceux qui veulent jouer de la lyre ou de la flûte, n'apprennent pas leur art des aruspices, mais ils ont recours aux musiciens. Il en est de même des lettres et de tout ce qui peut être l'objet de l'enseignement. Croyez-vous que les hommes qui passent pour se connaître en divination, puissent vous dire si le soleil est plus grand que la terre, ou s'il n'est que ce qu'il paraît ; si la lune brille de sa propre lumière [11] ou de celle du soleil, quels sont les mouvemens du soleil et de la lune, quels sont ceux des cinq étoiles qu'on appelle planètes? Ceux-là mêmes que l'on croit devins conviennent qu'ils ne pourraient répondre, et que dans les figures de géométrie ils ne sauraient distinguer le vrai du

falsa sint : sunt enim ea mathematicorum, non hariolorum.

IV. De illis vero rebus, quæ in philosophia versantur, numquid est, quod quisquam divinorum aut respondere soleat, aut consuli, quid bonum sit, quid malum, quid neutrum? sunt enim hæc propria philosophorum. Quid de officio? num quis aruspicem consuluit, quemadmodum sit cum parentibus, cum fratribus, cum amicis vivendum? quemadmodum utendum pecunia? quemadmodum honore? quemadmodum imperio? Ad sapientes hæc, non ad divinos referri solent. Quid? quæ a dialecticis aut physicis tractantur, num quis eorum divinare potest, unusne mundus sit, an plures? quæ sint initia rerum, ex quibus nascuntur omnia? Physicorum est ista prudentia. Quo modo autem mentientem, quem ψευδόμενον vocant, dissolvas; aut quemadmodum soriti resistas (quem, si necesse sit, latino verbo liceat acervalem appellare; sed nihil opus est : ut enim ipsa philosophia, et multa verba Græcorum, sic sorites satis latino sermone tritus est), ergo hæc quoque dialectici dicent, non divini. Quid? quum quæritur, qui sit optimus reipublicæ status, quæ leges, qui mores aut utiles, aut inutiles, aruspicesne ex Etruria arcessentur, an principes statuent, et delecti viri, periti rerum civilium? Quod si nec earum rerum, quæ subjectæ sensibus sunt, ulla divinatio est; nec earum, quæ artibus continentur; nec earum, quæ in philosophia disseruntur; nec earum,

faux[12], car c'est le fait des mathématiciens, non celui des devins.

IV. Quant aux affaires qui sont du ressort de la philosophie, en est-il une seule sur laquelle un devin puisse répondre? le consultera-t-on pour savoir ce qui est bien, ce qui est mal[13], ou ce qui n'est ni l'un ni l'autre? et sur les devoirs, interrogera-t-on jamais un aruspice? lui demandera-t-on comment il faut vivre avec ses parens, avec ses frères, avec ses amis; comment il faut user de la fortune; comment il convient de se conduire dans les honneurs; comment il faut commander? C'est aux sages qu'on adresse ces questions, et non aux devins. En est-il un seul qui puisse résoudre celles dont s'occupent les dialecticiens et les naturalistes, dire s'il n'y a qu'un seul monde ou s'il y en a plusieurs; déterminer les principes, les élémens de la nature? Non, c'est l'affaire des physiciens. Comment décomposerez-vous l'argument que les Grecs appellent ψευδόμενος (le menteur[14])? Comment résisterez-vous à l'argument *amoncelé*[15] (que, pour me servir d'un mot latin, j'appellerai *acerval;* mais je n'en ai pas besoin, car le mot *sorite* est entré dans notre langue avec la philosophie, avec la terminologie des Grecs)? Ici encore ce seront des dialecticiens qui vous le diront, non des devins. Et quand on vous demandera quel est le meilleur gouvernement, quelles lois, quels usages sont utiles ou nuisibles, ferez-vous venir des aruspices d'Étrurie, ou la question sera-t-elle décidée par les principaux citoyens, par des hommes de choix, exercés aux affaires? S'il n'y a de divination ni pour les choses perceptibles aux sens, ni pour celles qui font l'objet de la science, ni pour celles qui appartiennent à la philosophie, ni pour celles qui sont

quæ in republica versantur : quarum rerum sit, nihil prorsus intelligo. Nam aut omnium debet esse, aut aliqua ei materia danda est, in qua versari possit. Sed nec omnium divinatio est, ut ratio docuit; nec locus, nec materia invenitur, cui divinationem præficere possimus. Vide igitur, ne nulla sit divinatio.

V. Est quidam græcus vulgaris in hanc sententiam versus :

Bene qui conjiciet, vatem hunc perhibebo optimum.

Num igitur, aut quæ tempestas impendeat, vates melius conjiciet, quam gubernator; aut morbi naturam acutius, quam medicus; aut belli administrationem prudentius, quam imperator, conjectura assequetur?

Sed animadverti, Quinte, te caute et ab iis conjecturis, quæ haberent artem atque prudentiam, et ab iis rebus, quæ sensibus aut artificiis perciperentur, abducere divinationem; eamque ita definire, divinationem esse earum rerum prædictionem et præsensionem, quæ essent fortuitæ. Primum eodem revolveris. Nam et medici, et gubernatoris, et imperatoris præsensio est rerum fortuitarum. Num igitur aut aruspex, aut augur, aut vates quis, aut somnians melius conjecerit, aut e morbo evasurum ægrotum, aut e periculo navem, aut ex insidiis exercitum, quam medicus, quam gubernator, quam imperator? Atqui ne illa quidem divinantis esse dicebas,

du ressort de la politique, je ne comprends pas sur qui elle peut porter; car de deux choses l'une, ou elle comprend tout, ou il faut lui assigner un sujet dont elle puisse s'emparer. Mais, d'abord, la raison nous apprend qu'elle n'embrasse pas tout; et, d'un autre côté, nous ne trouvons dans le domaine de la science aucune place, aucun sujet à soumettre à la divination. Il se pourrait donc bien qu'elle n'existât pas.

V. Un vers grec fort connu dit :

« Je regarde comme le meilleur devin, celui dont les conjectures sont justes [16]. »

Eh bien! un devin saura-t-il mieux qu'un pilote le temps qu'il doit faire? jugera-t-il avec plus de discernement le caractère d'une maladie que le médecin? et pour la guerre, ses conjectures le rendront-elles plus habile qu'un général [17]?

Remarquez bien, Quintus, que, dans vos citations, vous vous êtes prudemment abstenu de toutes les conjectures qui touchent à la science ou à l'expérience, et que vous avez éloigné la divination de tous les objets qui se perçoivent par les sens, ou au moyen de l'art : aussi l'avez-vous définie, en disant que c'était la prédiction et le pressentiment des choses fortuites. D'abord, je vous ferai remarquer que cela vous ramène au même point; car le pressentiment du médecin, du pilote, du général, porte aussi sur des choses fortuites. Cependant, y eut-il jamais un aruspice, un augure, un devin auquel le sommeil ait appris plus sûrement que le malade échappera de la maladie, le navire aux périls, l'armée aux embûches, que ne le savaient, par leurs conjectures, le médecin, le pilote, ou le général? Vous

ventos, aut imbres impendentes quibusdam præsentire signis; in quo nostra quædam Aratea memoriter a te pronuntiata sunt. Etsi hæc ipsa fortuita sunt; plerumque enim, non semper eveniunt. Quæ est igitur, aut ubi versatur fortuitarum rerum præsensio, quam divinationem vocas? Quæ enim præsentiri aut arte, aut ratione, aut usu, aut conjectura possunt, ea non divinis tribuenda putas, sed peritis. Ita relinquitur, ut ea fortuita divinari possint, quæ nulla nec arte, nec sapientia provideri possunt : ut, si quis M. Marcellum illum, qui ter consul fuit, multis annis ante dixisset, naufragio esse periturum; divinasset profecto. Nulla enim arte alia id, nec sapientia scire potuisset. Talium ergo rerum, quæ in fortuna positæ sunt, præsensio, divinatio est.

VI. Potestne igitur earum rerum, quæ nihil habent rationis, quare futuræ sint, ulla esse præsensio? Quid est enim aliud fors, quid fortuna, quid casus, quid eventus, nisi quum sic aliquid cecidit, sic evenit, ut vel non cadere atque evenire, vel aliter cadere atque evenire potuerit? Quo modo ergo id, quod temere fit cæco casu, et volubilitate fortunæ, præsentiri et prædici potest? Medicus morbum ingravescentem ratione providet, insidias imperator, tempestates gubernator : et tamen hi ipsi sæpe falluntur, qui nihil sine certa ratione opinantur. Ut agricola, quum florem oleæ videt, baccam quoque se visurum putat : non sine ratione ille quidem;

êtes allé jusqu'à concéder que prédire les pluies, les vents, au moyen des pronostics, n'était pas l'affaire du devin; et, à ce sujet, vous avez cité quelques vers de ma traduction d'Aratus. Mais ce sont encore des choses fortuites; car bien qu'elles arrivent souvent, elles n'arrivent pas toujours. Qu'est-ce donc, je vous prie, et en quoi consiste ce pressentiment des choses fortuites que vous appelez divination? Ce qui appartient à la science, à la raison, à l'expérience, à la conjecture, vous ne l'attribuez pas aux devins, mais aux savans. Restent donc à deviner les choses fortuites qui ne peuvent être prévues ni par la science ni par la sagesse : par exemple, si, plusieurs années à l'avance, quelqu'un eût pu prédire que M. Marcellus, trois fois consul [18], périrait dans un naufrage, il aurait assurément fait acte de divination; car il n'y avait science ni philosophie qui pût le lui apprendre. Ainsi, la divination sera le pressentiment des choses qui appartiennent au hasard.

VI. Mais peut-il y avoir un pressentiment des choses lorsqu'il n'y a absolument aucune raison qui nécessite leur accomplissement? Qu'est-ce que le sort, la fortune, le hasard, l'évènement? n'est-il pas de leur essence que ce qui arrive, que ce qui se fait ainsi, aurait pu ne pas arriver, ne pas se faire, ou bien arriver et se faire autrement? Comment donc pourrait-on pressentir et prédire ce que gouverne capricieusement un aveugle hasard, ce qui dépend de l'inconstante fortune? La raison apprend au médecin que la maladie fera des progrès; elle avertit le général des pièges qu'on lui prépare; le pilote, des tempêtes: et cependant ceux-là même dont les opinions sont toujours dirigées par la raison, sont très-souvent trompés. Lorsque l'agriculteur voit l'olivier en

sed nonnunquam tamen fallitur. Quod si falluntur ii, qui nihil sine aliqua probabili conjectura ac ratione dicunt: quid existimandum est de conjectura eorum, qui extis, aut avibus, aut ostentis, aut oraculis, aut somniis futura præsentiunt? Nondum dico, quam hæc signa nulla sint, fissum jecoris, corvi cantus, volatus aquilæ, stellæ trajectio, voces furentium, sortes, somnia: de quibus singulis dicam suo loco; nunc de universis. Qui potest provideri, quidquam futurum esse, quod neque causam habet ullam, neque notam, cur futurum sit? Solis defectiones, itemque lunæ, prædicuntur in multos annos ab iis, qui siderum cursus et motus numeris persequuntur; ea enim prædicunt, quæ naturæ necessitas perfectura est. Vident ex constantissimo motu lunæ, quando illa e regione solis facta incurrat in umbram terræ, quæ est meta noctis, ut eam obscurari necesse sit; quandoque eadem luna subjecta atque opposita soli, nostris oculis ejus lumen obscuret; quo in signo quæque errantium stellarum, quoque tempore futura sit; qui exortus quoque die signi alicujus, aut qui occasus futurus sit. Hæc qui ante dicunt, quam rationem sequantur, vides.

VII. Qui thesaurum inveniendum, aut hereditatem venturam dicunt, quid sequuntur? aut in qua rerum natura inest, id futurum? Quod si hæc, eaque quæ sunt ejusdem generis, habent aliquam talem necessita-

fleur, il espère en voir aussi le fruit: et ce n'est pas sans motif; cependant il est parfois déçu dans son attente. Eh bien! si les hommes qui n'avancent rien sans s'appuyer de conjectures et de motifs plausibles, sont sujets à erreur, que faudra-t-il penser des conjectures de ceux qui prévoient l'avenir par les entrailles, les oiseaux, les prodiges, les oracles, les songes? Et je ne dis pas encore combien sont insignifians une fissure du foie, le chant d'un corbeau, le vol d'un aigle, une étoile qui file [19], la voix d'un furieux, les sorts, les songes; je ne parle de tout cela qu'en général, car je m'occuperai de chaque chose en son temps. Comment prévoir un évènement, quand il n'y a pas de raison, pas de signe qui dise pourquoi il arrivera? Les éclipses de soleil et de lune sont prédites pour un grand nombre d'années par ceux qui étudient dans leurs calculs le cours et le mouvement des astres; ils ne prédisent que ce qu'une loi de la nature accomplira. La marche constante de la lune leur fait connaître quand elle passera, à l'opposite du soleil, dans l'ombre projetée par la terre, et quand ses ténèbres, de forme conique [20], s'étendront sur elle; ils savent quand la lune, passant sous le soleil et s'interposant entre lui et nous, obscurcira sa lumière à nos yeux; ils connaissent, pour chaque instant donné, où sera chaque planète et dans quel signe; enfin, quel sera pour chaque jour de l'année le lever et le coucher de chaque constellation [21]. Vous voyez clairement la raison qui leur fait prédire tout cela.

VII. Ceux qui vous annoncent que vous découvrirez un trésor, ou qu'il vous viendra un héritage, quels indices peuvent-ils en avoir? quelles sont les causes naturelles qui le leur font pressentir? Et s'il y a dans

tem; quid est tandem, quod casu fieri, aut forte fortuna putemus? Nihil enim est tam contrarium rationi et constantiæ, quam fortuna: ut mihi ne in deum quidem cadere videatur, ut sciat, quid casu, et fortuito futurum sit. Si enim scit, certe illud eveniet. Sin certe eveniet, nulla fortuna est. Est autem fortuna. Rerum igitur fortuitarum nulla est præsensio. Aut si negas esse fortunam, et omnia, quæ fiunt, quæque futura sunt, ex omni æternitate definita dicis esse fataliter; muta definitionem divinationis, quam dicebas præsensionem esse rerum fortuitarum. Si enim nihil fieri potest, nihil accidere, nihil evenire, nisi quod ab omni æternitate certum fuerit, esse futurum rato tempore: quæ potest esse fortuna? Qua sublata, qui locus est divinationi? quæ a te fortuitarum rerum est dicta præsensio. Quanquam dicebas, omnia, quæ fierent, futurave essent, fato contineri. Anile sane et plenum superstitionis fati nomen ipsum. Sed tamen apud stoicos de isto fato multa dicuntur, de quo alias; nunc, quod necesse est.

VIII. Si omnia fato, quid mihi divinatio prodest? Quod enim is, qui divinat, prædicit, id vero futurum est: ut ne illud quidem sciam, quale sit, quod Dejotarum, necessarium nostrum, ex itinere aquila revocavit. Qui nisi revertisset, in eo conclavi ei cubandum fuisset, quod proxima nocte corruit: ruina igitur op-

ces prédictions et dans d'autres du même genre quelque nécessité d'accomplissement, que restera-t-il donc à gouverner par le hasard ou par le sort? En effet, il n'y a rien de plus contraire à la raison et à toute marche régulière, que la fortune; à tel point qu'il ne me semble pas même possible à un dieu de savoir ce qui arrivera par hasard ou par fortune : car, s'il le sait, il est certain que cela sera; et s'il est certain que cela sera, il n'y a plus de hasard. Or, le hasard existe; donc il n'y a pas de pressentiment des choses fortuites. Mais niez encore l'existence du hasard; dites, si vous voulez, que tout ce qui arrive, tout ce qui arrivera, est arrêté par le destin de toute éternité : alors il vous faudra changer la définition de la divination que vous appeliez tantôt le pressentiment des choses fortuites. En effet, s'il ne peut rien se faire, rien arriver, rien s'accomplir sans que, de toute éternité, il fût certain que cela devait arriver, que deviendra la fortune? et si vous l'anéantissez, où sera la divination que vous avez appelée le pressentiment des choses fortuites? Cependant vous êtes convenu que tout ce qui se fait, tout ce qui se fera, est renfermé dans les prévisions du destin. Sans doute ce mot destin tient un peu des superstitions de bonnes femmes; néanmoins, les stoïciens en parlent beaucoup : je m'en occuperai ailleurs; arrivons au but.

VIII. Si le destin gouverne tout, à quoi me sert la divination? Ce que prédit celui qui devine, n'en arrivera pas moins : et vraiment je ne sais plus que faire de l'anecdote de notre ami Dejotarus, rappelé de son voyage par un aigle. Ils disent que, s'il n'était pas revenu sur ses pas, il eût fallu qu'il couchât dans le cabinet qui s'écroula pendant la nuit suivante : il y aurait donc

pressus esset. At id neque, si fatum fuerat, effugisset; nec, si non fuerat, in eum casum incidisset. Quid ergo adjuvat divinatio? aut quid est, quod me moveant aut sortes, aut exta, aut ulla prædictio? Si enim fatum fuit, classes populi romani bello punico primo, alteram naufragio, alteram a Pœnis depressam interire: etiam si tripudium solistimum pulli fecissent, L. Junio et P. Claudio consulibus, classes tamen interissent. Sin, quum auspiciis obtemperatum esset, interituræ classes non fuerunt, non interierunt fato. Vultis autem omnia fato. Nulla igitur est divinatio. Quod si fatum fuit, bello punico secundo exercitum populi romani ad lacum Trasimenum interire: num id vitari potuit, si Flaminius consul iis signis, iisque auspiciis, quibus pugnare prohibebatur, paruisset? Certe non potuit. Aut igitur non fato interiit exercitus; mutari enim fata non possunt: aut, si fato (quod certe vobis ita dicendum est); etiam si obtemperasset auspiciis, idem eventurum fuisset. Ubi est igitur divinatio ista stoicorum? quæ, si fato omnia fiunt, nihil nos admonere potest, ut cautiores simus. Quoquo enim modo nos gesserimus, fiet tamen illud, quod futurum est. Sin autem id potest flecti, nullum est fatum. Ita ne divinatio quidem, quoniam ea rerum futurarum est: nihil autem est pro certo futurum, quod potest aliqua procuratione accidere, ne fiat.

été écrasé. Mais, si tel était le destin, il n'y aurait pas échappé, et si ce n'était pas le destin, ce malheur ne l'aurait jamais frappé. De quel secours est donc la divination? pourquoi me déterminerais-je d'après les sorts, les entrailles, les prédictions? S'il a été arrêté par le destin, que, dans la première guerre punique, sous le consulat de L. Junius et de P. Claudius, des deux flottes du peuple romain l'une ferait naufrage, l'autre serait coulée bas par les Carthaginois, les poulets auraient eu beau manger de la manière la plus favorable[22], les flottes n'en auraient pas moins péri[23]. En effet, si, pour prévenir ce malheur, il suffisait d'obéir aux augures, elles n'ont pas péri par un arrêt du destin. Vous voulez que le destin gouverne tout; il n'y a donc pas de divination. Si le destin a voulu que, dans la seconde guerre punique, une armée romaine fût détruite à Trasimène, aurait-on pu l'éviter, dans le cas où Flaminius eût obéi aux présages et aux auspices, qui lui défendaient de combattre? Non, cela n'était pas possible[24]. Il faut donc en conclure, ou que l'armée n'a pas péri par un arrêt du destin, car ses arrêts ne peuvent être changés; ou que, si elle a péri par un de ces arrêts (ce qu'il faut bien admettre), cet arrêt se serait accompli, soit que Flaminius eût obéi, soit qu'il n'eût pas obéi à l'avertissement. Que devient donc la divination des stoïciens? tout appartenant au destin, elle ne peut nous rendre plus prudens par aucun avis. De quelque manière que nous nous conduisions, ce qui est décidé à l'avance ne s'en accomplira pas moins. Si, au contraire, on peut détourner l'évènement, il n'y a plus de destin, ni de divination non plus, puisqu'elle porte sur les choses futures; et que, parmi ces choses,

IX. Atque ego ne utilem quidem arbitror esse nobis futurarum rerum scientiam. Quæ enim vita fuisset Priamo, si ab adolescentia scisset, quos eventus senectutis esset habiturus? Abeamus a fabulis; propiora videamus. Clarissimorum hominum nostræ civitatis gravissimos exitus in Consolatione collegimus. Quid igitur? ut omittamus superiores; Marcone Crasso, putas, utile fuisse, tum quum maximis opibus fortunisque florebat, scire, sibi, interfecto Publio filio, exercituque deleto, trans Euphratem cum ignominia et dedecore esse pereundum? An Cn. Pompeium, censes, tribus suis consulatibus, tribus triumphis, maximarum rerum gloria, lætaturum fuisse, si scisset, se in solitudine Ægyptiorum trucidatum iri, amisso exercitu; post mortem vero ea consecutura, quæ sine lacrymis non possumus dicere? Quid vero Cæsarem putamus, si divinasset fore, ut in eo senatu, quem majore ex parte ipse cooptasset, in curia Pompeïa, ante ipsius Pompeii simulacrum, tot centurionibus suis inspectantibus, a nobilissimis civibus, partim etiam a se omnibus rebus ornatis, trucidatus ita jaceret, ut ad ejus corpus non modo amicorum, sed ne servorum quidem quisquam accederet; quo cruciatu animi vitam acturum fuisse? Certe igitur ignoratio futurorum malorum utilior est, quam scientia. Nam illud quidem dici, præsertim a

il n'en est pas une qui demeure certaine, si on peut, par certaines précautions, l'empêcher d'arriver [25].

IX. Je vais plus loin : je soutiens que la connaissance des choses futures ne nous est pas même utile. Quelle triste vie eût menée Priam, si, dès son adolescence, il eût connu les évènemens de sa vieillesse! Mais quittons les fables, revenons à des faits plus récens. Dans mon traité de la *Consolation*, j'ai rappelé la déplorable fin des citoyens les plus illustres de notre patrie; et, sans remonter bien haut, parlons de M. Crassus : croyez-vous que, lorsqu'il jouissait de tous les avantages de ses immenses richesses, il lui eût été bien profitable de savoir à l'avance qu'un jour, après avoir vu tuer son fils, après avoir perdu son armée il périrait, au delà de l'Euphrate, d'une mort honteuse et avec ignominie? Et Cn. Pompée, dans ses trois consulats, dans ses trois triomphes, au faîte de la grandeur, croyez-vous qu'il eût joui de sa destinée, s'il eût prévu qu'après avoir perdu son armée, il serait tué en Égypte dans la solitude [26], et que sa mort serait suivie d'évènemens que nous ne pouvons rappeler sans verser des larmes? La vie de César n'eût été qu'un éternel tourment, s'il avait deviné que, dans ce sénat dont il avait nommé presque tous les membres, dans la salle de Pompée, devant la statue de Pompée et sous les yeux d'un grand nombre de ses centurions, il serait frappé par les plus nobles citoyens, par des hommes dont quelques-uns avaient été comblés d'honneurs par lui, et qu'ensuite son corps serait abandonné, sans qu'aucun de ses amis, ni même de ses esclaves, osât en approcher. Assurément l'ignorance des maux futurs est plus profitable que la connaissance qu'on pourrait en avoir. Et qu'on ne me dise pas (cela siérait moins aux stoïciens qu'aux autres) :

stoicis, nullo modo potest: Non isset ad arma Pompeius; non transisset Crassus Euphratem; non suscepisset bellum civile Cæsar. Non igitur fatales exitus habuerunt: vultis autem evenire omnia fato. Nihil ergo illis profuisset divinare. Atque etiam omnem fructum vitæ superioris perdidissent. Quid enim posset iis esse lætum, exitus suos cogitantibus? Ita, quoquo se verterint stoici, jaceat necesse est omnis eorum solertia. Si enim id, quod eventurum est, vel hoc modo, vel illo potest evenire: fortuna valet plurimum; quæ autem fortuita sunt, certa esse non possunt. Sin autem certum est, quid quaque de re, quoque tempore futurum sit: quid est, quod me adjuvent aruspices, quum res tristissimas portendi dixerint?

X. Addunt ad extremum, omnia levius casura, rebus divinis procuratis. Si enim nihil fit extra fatum, nihil levari re divina potest. Hoc sentit Homerus, quum querentem Jovem inducit, quod Sarpedonem filium a morte contra fatum eripere non posset. Hoc idem significat græcus ille in eam sententiam versus:

Quod fore paratum est, id summum exsuperat Jovem.

Totum omnino fatum etiam atellanio versu jure mihi esse irrisum videtur. Sed in rebus tam severis non est jocandi locus. Concludatur igitur ratio. Si enim provideri nihil potest futurum esse eorum, quæ casu fiunt, quia esse certa non possunt; divinatio nulla est.

Pompée n'aurait pas pris les armes[27], Crassus n'aurait point passé l'Euphrate, César n'aurait pas entrepris la guerre civile. Je répondrais : Leur mort n'a donc pas été l'arrêt du destin ; et cependant vous voulez que ce destin gouverne tout. Il ne leur eût donc été nullement utile de connaître l'avenir par la divination ; et, de plus, ils eussent perdu tout le fruit de leur existence antérieure. Quelle jouissance auraient-ils pu goûter, eux qui sans cesse auraient eu devant les yeux leur déplorable fin ? Ainsi, de quelque côté que se tournent les stoïciens, leur science est en défaut. Si les évènemens futurs peuvent indifféremment arriver d'une manière ou d'une autre, c'est la fortune qui l'emporte ; or, ce qui est fortuit ne peut être certain. Si, au contraire, pour chaque chose et pour chaque instant, ce qui arrivera est prévu à l'avance, à quoi m'auront servi les aruspices quand ils m'auront prédit les évènemens les plus funestes ?

X. Réduits aux abois, ils vous disent qu'en satisfaisant aux devoirs de la religion, les malheurs s'adoucissent. Mais si rien ne se fait que le destin n'ait voulu, ces pratiques ne peuvent rien alléger. Homère l'a bien compris, lui qui nous représente Jupiter gémissant de ce qu'il ne peut, contre l'arrêt du destin[28], arracher son fils Sarpédon à la mort. Tel est aussi le sens d'un vers grec fort connu :

« Ce qui est prédestiné surpasse la puissance du grand Jupiter[29]. »

Un vers atellane[30] me paraît à bon droit se moquer de toutes ces idées sur le destin ; mais en matière si grave, la plaisanterie est hors de saison. Arrivons donc à la conclusion. Si l'on ne peut rien savoir des évènemens futurs que le hasard gouverne, parce qu'ils ne

Sin autem idcirco possunt provideri, quia certa sunt et fatalia; rursus divinatio nulla est : eam enim tu fortuitarum rerum esse dicebas. Sed hæc fuerit nobis tanquam levis armaturæ prima orationis excursio; nunc cominus agamus, experiamurque, si possimus cornua commovere disputationis tuæ.

XI. Duo enim genera divinandi esse dicebas, unum artificiosum, alterum naturale. Artificiosum constare partim ex conjectura, partim ex observatione diuturna; naturale, quod animus arriperet aut exciperet extrinsecus ex divinitate, unde omnes animos haustos, aut acceptos, aut libatos haberemus. Artificiosæ divinationis illa fere genera ponebas, extispicum, eorumque, qui ex fulguribus ostentisque prædicerent, tum augurum, eorumque, qui signis, aut omnibus uterentur, omneque genus conjecturale in hoc fere genere ponebas. Illud autem naturale, aut concitatione mentis edi et quasi fundi videbatur, aut animo, per somnum sensibus et curis vacuo, provideri. Duxisti autem divinationem omnem a tribus rebus, a deo, a fato, a natura. Sed tamen quum explicare nihil posses, pugnasti commentitiorum exemplorum mirifica copia. De quo primum hoc libet dicere. Hoc ego philosophi non arbitror, testibus uti; qui aut casu veri, aut malitia falsi fictique esse possunt. Argumentis et rationibus oportet, quare

sont pas certains, il n'y a plus de divination; si, au contraire, on peut les connaître, parce qu'ils sont certains et arrêtés, je dirai encore qu'il n'y a pas de divination: car vous l'appeliez la prévision des choses fortuites. Mais ne regardons cette première partie de la discussion que comme une escarmouche entre les troupes légères; combattons de près, essayons d'ébranler les ailes de votre armée[31].

XI. Vous disiez qu'il y avait deux espèces de divination, l'une artificielle, l'autre naturelle; que la divination artificielle se composait, en partie de conjectures, en partie de longues observations; que la divination naturelle était celle dont l'âme s'emparait, ou qu'elle recevait extérieurement de la divinité, qui est la source où sont puisées toutes nos âmes[32], d'où elles nous viennent, d'où elles découlent en quelque sorte. En fait de divination artificielle, vous avez compté l'examen des intestins, la science des hommes qui prédisent l'avenir au moyen des prodiges et des éclairs; puis vous avez cité les augures et tous ceux qui interprètent les signes et les présages; enfin, vous rangiez dans ce nombre tout ce qui est conjectural. La divination naturelle, disiez-vous, provient ou plutôt jaillit[33] des mouvemens de l'âme; ou bien elle se manifeste à elle, quand elle est dégagée des sens et des soucis, et par la voie des songes. En général, vous donnez à la divination trois origines, dieu, le destin, la nature; mais ne pouvant rien expliquer, vous vous êtes armé d'une merveilleuse quantité d'exemples mensongers. Je répondrai d'abord, qu'il n'est pas digne du philosophe de se servir de témoignages, qui par hasard pourraient bien être vrais[34], mais qui peuvent avoir été inventés ou falsifiés par la mauvaise foi. C'est par des argumens, par

quidque ita sit, docere, non eventis, iis præsertim, quibus mihi liceat non credere.

XII. Ut ordiar ab aruspicina, quam ego reipublicæ causa, communisque religionis, colendam censeo (sed soli sumus; licet verum exquirere sine invidia, mihi præsertim de plerisque dubitanti): inspiciamus, si placet, exta primum. Persuaderi igitur cuiquam potest, ea, quæ significari dicuntur extis, cognita esse ab aruspicibus observatione diuturna? Quam diuturna ista fuit? aut quam longinquo tempore observari potuit? aut quomodo est collata inter ipsos, quæ pars inimici, quæ pars familiaris esset; quod fissum, periculum; quod, commodum aliquod ostenderet? An hæc inter se aruspices etrusci, elii, ægyptii, pœni contulerunt? At id, præterquam quod fieri non potuit, ne fingi quidem potest. Alios enim alio more videmus exta interpretari, nec esse unam omnium disciplinam. Et certe, si est in extis aliqua vis, quæ declaret futura, necesse est, eam aut cum rerum natura esse conjunctam, aut conformari quodam modo numine deorum. Atqui divina cum rerum natura tanta tamque præclara, in omnes partes motusque diffusa, quid habere potest commune, non dicam gallinaceum fel (sunt enim, qui vel argutissima hæc exta esse dicant); sed tauri opimi jecur, aut cor, aut pulmo, quid habet naturale, quo declarari possit, quid futurum sit?

de bonnes raisons, qu'il faut démontrer pourquoi une proposition existe, et non par des faits, encore moins par ceux auxquels il est permis de ne pas ajouter foi.

XII. Je commencerai par l'art des aruspices, et je crois que, dans l'intérêt de l'état et des idées religieuses, il convient de le maintenir en honneur. Nous sommes seuls; je puis rechercher la vérité sans m'exposer à aucune disgrâce : d'ailleurs je n'exprime ici que des doutes. Examinons d'abord, s'il vous plaît, ce qui concerne les entrailles. A qui persuadera-t-on que les aruspices connaissent par de longues observations les présages que l'on prétend tirer de leur inspection? Combien ont duré ces opérations? pendant quel temps a-t-on pu s'y livrer? Comment a-t-il été convenu entre les aruspices que telle partie appartiendrait à l'ennemi[35], que telle autre nous serait propice? quand ont-ils déterminé quelle fissure annonce un danger, et quelle un avantage? Cette convention a-t-elle eu lieu entre les aruspices de l'Étrurie, de l'Élide, de l'Égypte, de Carthage? Mais, à part l'impossibilité du fait, la proposition ne serait pas soutenable; car nous voyons que chacun interprète les entrailles à sa manière, et que la doctrine n'est pas la même pour tous. Et néanmoins, s'il est dans les entrailles une vertu qui fasse connaître l'avenir, il faut nécessairement, ou qu'elle soit en rapport avec les lois de la nature, ou que la volonté des dieux l'ait créée[36]. Mais ces divines lois de la nature sont si grandes, si belles, elles sont tellement répandues dans la création, dans tous les mouvemens du monde, qu'on se demande ce que pourrait avoir de commun avec elles, je ne dis pas le fiel d'un poulet (quoiqu'il y ait des gens qui regardent ce genre d'entrailles comme le plus significatif), mais le foie d'un

XIII. Democritus tamen non inscite nugatur, ut physicus; quo genere nihil arrogantius.

Quod est ante pedes, nemo spectat; cœli scrutantur plagas.

Verum is tamen habitu extorum, et colore declarari censet hæc duntaxat, pabuli genus, et earum rerum, quas terra procreet, vel ubertatem, vel tenuitatem; salubritatem etiam, aut pestilentiam extis significari putat. O mortalem beatum! cui certo scio ludum nunquam defuisse. Hunccine hominem tantis delectatum esse nugis, ut non videret, tum futurum id verisimile, si omnium pecudum exta eodem tempore in eumdem habitum se, coloremque converterent? Sed si eadem hora aliæ pecudis jecur nitidum atque plenum est, aliæ horridum et exile: quid est, quod declarari possit habitu extorum et colore? An hoc ejusdem modi est, quale Pherecydeum illud, quod est a te dictum? qui quum aquam vidisset ex puteo haustam, terræ motum dixit futurum. Parum, credo, impudenter, quod, quum factus esset motus, dicere audent, quæ vis id effecerit: etiamne futurum esse, aquæ jugis colore præsentiunt? Multa istiusmodi dicuntur in scholis; sed credere omnia, vide, ne non sit necesse. Verum sint sane ista Democritea vera. Quando ea nos extis

taureau engraissé pour le sacrifice, son cœur, ses poumons? Qu'y a-t-il donc dans leur nature qui soit propre à faire connaître l'avenir [37]?

XIII. Pour un physicien cependant, Démocrite ne plaisante pas sans esprit [38]; vous le savez, rien de plus arrogant que cette secte. Il dit :

« On ne regarde pas devant soi, mais on scrute avec soin les plages célestes. »

Cependant il pense que par l'état des entrailles, par leur couleur on peut reconnaître à l'avance si les pâturages seront bons, savoir s'il y aura abondance ou stérilité des produits de la terre; il croit enfin, qu'au moyen de ces entrailles on peut prédire si l'année sera saine ou malsaine. Heureux mortel! et cependant, j'en suis certain, le jugement ne lui manquait pas [39]. Quoi! cet homme si distingué s'est arrêté à de pareilles pauvretés, sans s'apercevoir que les entrailles pourraient tout au plus prédire ces évènemens, si toutes en même temps se présentaient dans le même état ou prenaient la même couleur? Mais si, à la même heure, le foie d'une bête est luisant et gonflé, si celui d'une autre est rude et maigre [40], que pourra-t-on reconnaître par l'état du foie, ou par sa couleur? En est-il de cela comme de ce que vous disiez de Phérécyde [41], qui, voyant de l'eau tirée d'un puits, annonça un tremblement de terre? Vraiment, c'est beaucoup de modestie! Lorsqu'un tremblement de terre a eu lieu, ils savent vous en dire la cause; ce n'est pas tout, ils le prévoient par la couleur des sources. Ces choses-là se disent dans les écoles; mais, de bonne foi, est-on obligé de les croire? Je concède néanmoins l'assertion de Démocrite. Quand consulte-t-on les entrailles? quand l'aruspice qui les a examinées nous

exquirimus? aut quando aliquid ejusmodi ab aruspice, inspectis extis, audivimus? Ab aqua, aut ab igni pericula monent; tum hereditates, tum damna denuntiant; fissum familiare et vitale tractant; caput jecoris ex omni parte diligentissime considerant; si vero id non est inventum, nihil putant accidere potuisse tristius.

XIV. Hæc observari certe non potuerunt, ut supra docui. Sunt igitur artis inventa, non vetustatis, si est ars ulla rerum incognitarum. Cum rerum autem natura quam cognationem habent? quæ ut uno consensu juncta sit, et continens, quod video placuisse physicis, eisque maxime, qui omne, quod esset, unum esse dixerunt: quid habere mundus potest cum thesauri inventione conjunctum? Si enim extis pecuniæ mihi amplificatio ostenditur, idque fit natura: primum exta sunt conjuncta mundo; deinde meum lucrum natura rerum continetur. Nonne pudet physicos hæc dicere? Ut enim jam sit aliqua in natura rerum cognatio, quam esse concedo (multa enim stoici colligunt: nam et musculorum jecuscula bruma dicuntur augeri, et puleium aridum florescere ipso brumali die, et inflatas rumpi vesiculas, et semina malorum, quæ in iis mediis inclusa sint, in contrarias partes se vertere; jam nervos in fidibus, aliis pulsis, resonare alios; ostreisque et conchyliis omnibus contingere, ut cum luna pariter crescant, pariterque decrescant; arboresque ut hiemali tempore, cum luna simul senescentes, quia tum exsic-

donne-t-il ces pronostics? On nous avertit des dangers dont nous menaçaient l'eau et le feu; on nous annonce des héritages ou des pertes; on discute sur la fissure favorable, et sur la fissure vitale[42]; surtout on recherche avec attention la tête du foie, et quand on ne la trouve point, on pense qu'il ne saurait y avoir rien de plus funeste.

XIV. Ainsi que je l'ai déjà dit, tout ceci ne peut être le résultat de l'observation. Ce sont donc des inventions de l'art, non des leçons du temps, si toutefois il peut y avoir une science des choses inconnues. Mais, je le demande, quel rapport ont-elles avec les lois de la nature, qui, de l'aveu de tous, ont de la suite et de l'ensemble? C'est, je le vois, le sentiment des physiciens, surtout de ceux qui disent que tout ce qui existe compose l'unité[43]; or, que peut-il y avoir de commun entre le monde et la découverte d'un trésor? Si les entrailles m'annoncent une augmentation de fortune, et que la nature y soit pour quelque chose, il s'ensuivra d'abord que ces entrailles sont en rapport avec le monde; en second lieu, que mon bénéfice est lié aux lois de l'univers. Quoi! les physiciens n'ont pas honte de ces assertions? Je ne nie pas qu'il n'y ait entre les diverses parties de la nature une certaine affinité; rappelons quelques faits recueillis par les stoïciens : au solstice d'hiver, le foie des rats[44] se gonfle; le jour même du solstice, le pouliot desséché fleurit, les petites cloches se gonflent et se rompent[45], et les semences se tournent en sens contraire; les cordes des instrumens résonnent quoiqu'on en ait touché d'autres. Ils ont remarqué que les huîtres et les coquillages grandissaient avec la lune[46] et décroissaient avec elle; qu'en hiver, les arbres se desséchaient à son

catæ sint, tempestive cædi putentur. Quid de fretis, aut de marinis æstibus plura dicam? quorum accessus et recessus lunæ motu gubernantur. Sexcenta licet ejusmodi proferri, ut distantium rerum cognatio naturalis appareat) : demus hoc; nihil enim huic disputationi adversatur; num etiam, si fissum cujusdam modi fuerit in jecore, lucrum ostenditur? Qua ex conjunctione naturæ, et quasi concentu atque consensu, quam συμπάθειαν Græci appellant, convenire potest aut fissum jecoris cum lucello meo, aut meus quæsticulus cum cœlo, terra, rerumque natura?

XV. Concedam hoc ipsum, si vis; etsi magnam jacturam causæ fecero, si ullam esse convenientiam naturæ cum extis concessero. Sed tamen, eo concesso, qui evenit, ut is, qui impetrire velit, convenientem hostiam rebus suis immolet? Hoc erat, quod ego non rebar posse dissolvi. At quam festive dissolvitur! Pudet me non tui quidem, cujus etiam memoriam admiror, sed Chrysippi, Antipatri, Posidonii, qui idem istuc quidem dicunt, quod est dictum a te, ad hostiam deligendam ducem esse vim quamdam sentientem atque divinam, quæ toto confusa mundo sit. Illud vero multo etiam melius, quod et a te usurpatum est, et dicitur ab illis: quum immolare quispiam velit, tum fieri extorum mutationem, ut aut absit aliquid, aut supersit; deorum enim numini parere omnia. Hæc jam, mihi crede, ne

déclin[47] et que ce moment était favorable pour les couper. Que dirai-je de la mer, de ses flots, du flux et du reflux que gouverne la lune[48]? On pourrait s'appuyer d'innombrables exemples de ce genre pour prouver l'existence de relations naturelles entre les choses les plus éloignées. Concédons-le donc : cela ne prouve rien contre mon argumentation. S'ensuivra-t-il que la fissure d'un foie annonce un profit? Où est la liaison naturelle, où est ce concert, ce consentement que les Grecs appellent sympathie? quel rapport entre la fissure d'un foie, et mon petit bénéfice? qu'a de commun avec le ciel et les lois de la nature le gain que je puis attendre?

XV. Si vous le voulez, je ferai encore une concession, quoique bien dangereuse pour la cause que je défends : je reconnaîtrai qu'il existe des rapports entre les lois de la nature et l'état des entrailles. Mais qui garantira que celui qui veut obtenir un signe favorable[49] immolera précisément une victime qui soit en rapport avec ses affaires? C'est là une difficulté que je crois impossible à résoudre. On s'en débarrasse, il est vrai, bien plaisamment! J'en suis honteux, non pour vous dont j'admire la mémoire, mais pour Chrysippe, pour Antipater, pour Posidonius : ils ont dit, et vous l'avez répété, que dans le choix d'une victime on obéissait à une certaine inspiration divine répandue dans le monde entier. Je préfère de beaucoup une autre allégation dont vous vous êtes emparé après eux : ils prétendent que quand quelqu'un veut sacrifier, il s'opère un changement dans les entrailles, de telle sorte qu'il s'y trouve tout à coup quelque chose de trop ou qu'il en disparaisse une partie. En vérité les vieilles femmes même ni croient plus. Peut-on raisonnablement

aniculæ quidem existimant. An censes, eumdem vitulum, si alius delegerit, sine capite jecur inventurum; si alius, cum capite? Hæc decessio capitis aut accessio subitone fieri potest, ut se exta ad immolatoris fortunam accommodent? Non perspicitis, aleam quamdam esse in hostiis deligendis, præsertim quum res ipsa doceat? Quum enim tristissima exta sine capite fuerunt, quibus nihil videtur esse dirius; proxima hostia litatur sæpe pulcherrime. Ubi igitur illæ minæ superiorum extorum? aut quæ tam subito facta est deorum tanta placatio?

XVI. Sed affers, in tauri opimi extis, immolante Cæsare, cor non fuisse; id quia non potuerit accidere, ut sine corde victima illa viveret, judicandum esse, tum interiisse cor, quum immolaretur. Qui fit, ut alterum intelligas, sine corde non potuisse bovem vivere; alterum non videas, cor subito non potuisse, nescio quo, avolare? Ego enim possum vel nescire, quæ vis sit cordis ad vivendum; vel suspicari, contactum aliquo morbo, bovis exile et exiguum et vietum cor, et dissimile cordis fuisse. Tu vero quid habes, quare putes, si paullo ante cor fuerit in tauro opimo, subito id in ipsa immolatione interisse? An, quod adspexit vestitu purpureo excordem Cæsarem, ipse corde privatus est? Urbem philosophiæ, mihi crede, proditis, dum castella defenditis. Nam, dum aruspicinam veram esse vultis, physiologiam totam pervertitis.

penser que le même veau présentera un foie sans tête s'il est choisi par tel homme, un foie complet si c'est un autre qui s'en empare? Ce retranchement ou cette addition peuvent-ils être si rapides, qu'ils se conforment à la destinée de celui qui sacrifie? Ne voyez-vous pas que le choix des victimes dépend en quelque sorte d'un coup de dé? D'ailleurs l'évènement lui-même nous l'apprend. Quand déjà l'on a reçu le plus funeste de tous les présages, quand on a trouvé un foie sans tête, le sacrifice réussit pour une autre victime [50] dont les intestins sont dans le meilleur état possible. Que deviennent alors ces menaces des premières entrailles? ou comment les dieux se sont-ils si subitement apaisés?

XVI. Vous vous prévalez de ce qu'il ne se trouva point de cœur dans les entrailles d'un taureau immolé par César; et comme il était impossible que l'animal vécût sans cœur, vous en concluez qu'il disparut au moment du sacrifice. Mais vous, qui comprenez si bien qu'un taureau ne peut pas vivre sans cœur, comment ne voyez-vous pas que le cœur n'a pu subitement s'envoler je ne sais où? Je me résignerais plutôt à ignorer de quelle nécessité le cœur est à l'existence; j'admetterais que, rétréci par une maladie, il s'est retiré, amolli, qu'enfin il ne ressemblait plus à un cœur. Mais vous, que direz-vous pour expliquer que ce taureau gras qui avait un cœur l'a perdu subitement? Soutiendra-t-on que son cœur s'est évanoui, parce qu'il a vu César sans cœur lui-même, et revêtu de la pourpre [51] pendant le sacrifice? Croyez-moi, défendre ainsi votre philosophie, c'est laisser prendre la ville pour en défendre les ouvrages avancés [52]. Tandis que vous soutenez la vérité de la science des aruspices, vous détruisez toute la science de

Caput est in jecore, cor in extis : jam abscedet, simul ac molam et vinum insperseris; deus id eripiet, vis aliqua conficiet, aut exedet. Non ergo omnium interitus atque obitus natura conficiet; et erit aliquid, quod aut ex nihilo oriatur, aut in nihilum subito occidat. Quis hoc physicus dixit unquam? Aruspices dicunt. His igitur, quam physicis, potius credendum existimas?

XVII. Quid? quum pluribus diis immolatur, qui tandem evenit, ut litetur aliis, aliis non litetur? Quæ autem inconstantia deorum est, ut primis minentur extis, bene promittant secundis? aut tanta inter eos dissensio, sæpe etiam inter proximos, ut Apollinis exta bona sint, Dianæ non bona? Quid est tam perspicuum, quam, quum fortuito hostiæ adducantur, talia cuique exta esse, qualis cuique obtigerit hostia? At enim id ipsum habet aliquid divini, quæ cuique hostia obtingat, tanquam in sortibus, quæ cui ducatur. Mox de sortibus. Quanquam tu quidem non hostiarum casum confirmas sortium similitudine, sed infirmas sortes collatione hostiarum. An, quum in Æquimelium misimus, qui afferat agnum, quem immolemus; is mihi agnus affertur, qui habet exta rebus accommodata, et ad eum agnum non casu, sed duce deo servus deducitur? Nam si casum in eo quoque dicis esse, quasi sortem quamdam cum deorum voluntate conjunctam; doleo tantam stoicos nostros epicureis irridendi sui facultatem dedisse : non

la nature. Il y a une tête, un foie, un cœur dans les entrailles; mais ils disparaissent pendant que vous répandez la farine et le vin : un dieu les arrache, je ne sais quelle puissance les anéantit, les ronge. Ce n'est donc plus la nature qui fait périr et qui détruit les objets [53], et il y aura quelque chose qui naîtra de rien et se perdra dans le néant. Quel physicien a jamais avancé de pareilles assertions? Les aruspices le disent. En concluez-vous qu'il faut les en croire plutôt que les physiciens?

XVII. Et lorsque vous immolez des victimes à plusieurs dieux, comment arrive-t-il que le sacrifice réussisse pour les uns et ne réussisse pas pour les autres? D'où vient aux dieux cet excès d'inconstance, que dans les premières entrailles ils menacent, dans les secondes ils promettent? existerait-il entre eux, et même entre les plus proches, tant de dissentiment, que les intestins offerts à Apollon soient favorables, et ceux présentés à Diane contraires? N'en résulte-t-il pas clairement que les victimes étant amenées au hasard, chacun y trouve des entrailles différentes selon la victime qui lui est donnée? Mais, dira-t-on, en cela même il y a quelque chose de surnaturel : il en est de la victime comme des sorts. Je parlerai bientôt des sorts; je ferai seulement remarquer que, par votre comparaison, vous ne renforcez pas vos argumens sur les victimes, tandis qu'en comparant les victimes aux sorts, vous diminuez le crédit de ceux-ci. Quoi! lorsque j'envoie chercher un agneau à l'*Équimelium* [54], on amène précisément celui dont les entrailles sont en rapport avec mes affaires! ce n'est pas le hasard, c'est quelque dieu qui dirige mon esclave. Si vous ajoutez qu'ici encore il y a un hasard, un sort lié à la vo-

enim ignoras, quam ista derideant. Et quidem illi facilius facere possunt : deos enim ipsos jocandi causa induxit Epicurus perlucidos, et perflabiles, et habitantes, tanquam inter duos lucos, sic inter duos mundos, propter metum ruinarum; eosque habere putat eadem membra, quæ nos, nec usum ullum habere membrorum. Ergo is circuitione quadam deos tollens, recte non dubitat divinationem tollere. Sed non, ut hic sibi constat, item stoici: illius enim deus nihil habens nec sui, nec alieni negotii, non potest hominibus divinationem impertire; vester autem deus potest non impertire, ut nihilominus mundum regat, et hominibus consulat. Cur igitur vos induitis in eas captiones, quam nunquam explicetis? Ita enim, quum magis properant, concludere solent: Si dii sunt, est divinatio; sunt autem dii; est ergo divinatio. Multo est probabilius : Non est autem divinatio; non sunt ergo dii. Vide, quam temere committant, ut, si nulla sit divinatio, nulli sint dii. Divinatio enim perspicue tollitur. Deos esse, retinendum est.

XVIII. Atque hac extispicum divinatione sublata, omnis aruspicina sublata est. Ostenta enim sequuntur, et fulgura. Valet autem in fulguribus observatio diuturna; in ostentis ratio plerumque conjecturaque adhi-

lonté des dieux, je gémirai de voir nos stoïciens[55] donner aux épicuriens une si belle occasion de se moquer d'eux : car vous n'ignorez pas combien ils rient de tout cela. Ils le pourraient d'autant plus facilement, que, par forme de plaisanterie, Épicure a représenté les dieux transparens, pénétrables aux vents, et qu'il les a logés entre deux mondes, comme en un lieu d'asile[56] où ils sont à l'abri de la chute de l'univers. Il croit qu'ils ont les mêmes membres que nous, mais qu'ils n'en font aucun usage. Aussi ce philosophe, qui supprime indirectement les dieux, ne fait nulle difficulté d'anéantir la divination. Mais s'il est conséquent avec lui-même, il n'en est pas de même des stoïciens : le dieu d'Épicure ne se mêle ni de ses propres affaires, ni de celle d'autrui, il ne peut donner aux hommes la divination; mais votre dieu peut la refuser, il n'en gouvernera pas moins le monde, il n'en veillera pas moins au salut des hommes. Pourquoi donc ces pièges, ces argumens captieux dont vous ne donnez jamais l'explication? Voilà comment se hâtent de conclure les plus pressés : S'il y a des dieux, il y a une divination ; il y a des dieux, donc il y a une divination. Cependant il serait bien plus probable de dire : Il n'y a point de divination, donc il n'y a pas de dieux. Voyez à quoi ils s'exposent en faisant dépendre l'existence des dieux de celle de la divination! Celle-ci doit être manifestement abandonnée, tandis qu'il faut demeurer bien convaincu qu'il y a des dieux.

XVIII. Tout l'art des aruspices disparaît du moment que vous supprimez l'inspection des entrailles. Viennent ensuite les prodiges et les éclairs. L'observation des éclairs a pour elle une longue expérience; pour les prodiges, on a principalement recours à la raison et

betur. Quid est igitur, quod observatum sit in fulgure? Cœlum in XVI partes diviserunt Etrusci. Facile id quidem fuit, quatuor, quas nos habemus, duplicare; post idem iterum facere, ut ex eo dicerent, fulmen qua ex parte venisset. Primum id quid interest? deinde quid significat? Nonne perspicuum est, ex prima admiratione hominum, quod tonitrua, jactusque fulminum extimuissent, credidisse, ea efficere rerum omnium præpotentem Jovem? Itaque in nostris commentariis scriptum habemus: « Jove tonante, fulgurante, comitia populi habere nefas. » Hoc fortasse reipublicæ causa constitutum est. Comitiorum enim non habendorum causas esse voluerunt. Itaque comitiorum solum vitium est, fulmen; quod idem omnibus rebus optimum auspicium habemus, si sinistrum fuit. Sed de auspiciis alio loco; nunc de fulguribus.

XIX. Quid igitur minus a physicis dici debet, quam quidquam certi significari rebus incertis? Non enim te puto esse eum, qui Jovi fulmen fabricatos esse Cyclopas in Ætna putes. Nam esset mirabile, quomodo id Jupiter toties jaceret, quum unum haberet; nec vero fulminibus homines, quid aut faciendum esset, aut cavendum, moneret. Placet enim stoicis, eos anhelitus terræ, qui frigidi sint, quum fluere cœperint, ventos esse: quum autem se in nubem induerint, ejusque

aux conjectures. Voyons cependant en quoi consistent les observations sur les éclairs. Les Étrusques divisent le ciel en seize parties [57] : rien n'était plus facile que de doubler le nombre des quatre régions que nous connaissons, puis de le doubler encore pour désigner avec plus de précision d'où part chaque éclair. Mais je demanderai d'abord en quoi cela nous importe, et quelle peut en être la signification? N'est-il pas évident que, dans leur premier étonnement, les hommes, effrayés et de l'éclat de la foudre et de la rapidité des éclairs, ont cru que le souverain maître de toutes choses, Jupiter, était l'auteur de ces merveilles? C'est ainsi que, dans nos mémoires, nous lisons : *Jupiter ayant tonné, lancé la foudre, il n'a pas été permis de tenir les comices du peuple romain.* Ceci est peut-être une affaire de gouvernement. On a voulu que les comices pussent être entravés par certaines causes. Aussi l'éclair n'est-il un mauvais signe que pour les comices; et quand il paraît à gauche, on le regarde comme un auspice excellent pour toutes les autres affaires [58]. Mais je parlerai ailleurs des auspices; je ne m'occupe maintenant que des éclairs.

XIX. Est-il rien de plus indigne d'un physicien, que d'attribuer une signification déterminée aux choses qui, de leur nature, sont incertaines? Vous n'êtes pas, sans doute, de ceux qui pensent qu'au fond de l'Etna les Cyclopes fabriquent des éclairs pour Jupiter. Il serait surprenant que, n'en ayant qu'un seul, il lançât si souvent la foudre, qu'il s'en servît même quand il n'a aucun avertissement à donner aux hommes sur ce qu'il leur convient de faire ou d'éviter. Les stoïciens estiment [59] que les exhalaisons de la terre, qui sont froides, produisent les vents quand elles deviennent fluides; mais que,

tenuissimam quamque partem cœperint dividere atque disrumpere, idque crebrius facere et vehementius; tum et fulgura, et tonitrua exsistere; si autem nubium conflictu ardor expressus se emiserit, id esse fulmen. Quod igitur vi naturæ, nulla constantia, nullo rato tempore videmus effici, ex eo significationem rerum consequentium quærimus? Scilicet, si ista Jupiter significaret, tam multa frustra fulmina emitteret? Quid enim proficit, quum in medium mare fulmen jacit? quid, quum in altissimos montes, quod plerumque fit? quid, quum in desertas solitudines? quid, quum in earum gentium oras, in quibus hæc ne observantur quidem? At inventum est caput in Tiberi. Quasi ego artem aliquam istorum esse negem. Divinationem nego. Cœli enim distributio, quam ante dixi, et certarum rerum notatio docet, unde fulmen venerit, quo concesserit; quid significet autem, nulla ratio docet.

XX. Sed urges me meis versibus:

> Nam pater altitonans, stellanti nixus Olympo,
> Ipse suos quondam tumulos ac templa petivit,
> Et Capitolinis injecit sedibus ignes.

Tum statua Nattæ, tum simulacra deorum, Romulusque et Remus cum altrice bellua, vi fulminis icti conciderunt, deque his rebus aruspicum exstiterunt responsa verissima. Mirabile autem illud, quod eo ipso tempore, quo fieret indicium conjurationis in senatu, signum

quand elles pénètrent la nue, quand elles la divisent ou en arrachent la moindre partie, la fréquence et la véhémence de leur action font naître les éclairs et le tonnerre[60]; qu'enfin, si le feu produit par le choc des nuages s'échappe, c'est la foudre[61]. Mais comment pourrons-nous rechercher les pronostics des évènemens futurs dans ce qui arrive par la seule force de la nature, sans règle fixe, sans époque déterminée? Quoi! si Jupiter y attachait cette importance, il lancerait tant d'éclairs inutiles? A qui rend-il service, en effet, quand il les jette au milieu de la mer, ou, ce qui arrive le plus souvent, sur les hautes montagnes? pourquoi les perdre dans les déserts? pourquoi les prodiguer aux contrées habitées par des peuples qui n'en font pas même l'observation? Mais, direz-vous, cette tête retrouvée dans le Tibre[62]. Ai-je jamais nié qu'on ne pût connaître la marche des éclairs? je n'ai nié que la divination. La distribution du ciel en régions, dont j'ai tantôt parlé, et les remarques sur tous ces phénomènes, nous disent bien d'où viennent les éclairs, elles nous montrent leur direction; quant à ce qu'ils signifient, nulle combinaison ne peut nous l'apprendre.

XX. Mais vous me poursuivez de mes propres vers :

« Le père du tonnerre, appuyé sur l'Olympe étoilé, a frappé jadis ses collines et ses temples, et lancé ses feux sur le faîte du Capitole. »

Alors tombèrent atteints de la foudre la statue de Natta, les images des dieux, celle de Romulus et de Rémus, avec la louve nourricière, et nous avons sur ces prodiges les réponses les plus vraies des aruspices. Une chose étonnante encore, c'est que, dans le temps même où l'on dénonçait au sénat une conjuration, on plaçait

Jovis biennio post, quam erat locatum, in Capitolio collocabatur. Tu igitur animum induces (sic enim mecum agebas), causam istam et contra facta tua, et contra scripta defendere? Frater es : eo non vereor. Verum quid tibi hic tandem nocet? resne, quæ talis est; an ego, qui verum explicari volo? Itaque nihil contra dico; a te rationem totius aruspicinæ peto. Sed te mirificam in latebram conjecisti. Quod enim intelligeres, fore, ut premerere, quum ex te causas uniuscujusque divinationis exquirerem, multa verba fecisti, te, quum res videres, rationem causamque non quærere; quid fieret, non cur fieret, ad rem pertinere. Quasi ego aut fieri concederem, aut esset philosophi, causam, cur quidque fieret, non quærere. Et eo quidem loco et prognostica nostra pronuntiabas, et genera herbarum, scammoneam, aristolochiamque radicem, quarum causam ignorares, vim et effectum videres.

XXI. Dissimile totum : nam et prognosticorum causas persecuti sunt et Boethus stoicus, qui est a te nominatus, et noster etiam Posidonius; et, si causæ non reperiantur istarum rerum, res tamen ipsæ observari animadvertique potuerunt. Nattæ vero statua, aut æra legum de cœlo tacta, quid habent observatum ac vetu-

dans le Capitole la statue de Jupiter, dont on avait adjugé le travail deux ans auparavant[63]. Aussi me direz-vous que ce sont là les argumens dont je me servais, et que je ne pourrais soutenir cette thèse contre mes actions, contre mes écrits? Vous êtes mon frère; je ne crains pas de me contredire[64]. Voyons cependant ce qui, dans ceci, vous embarrasse le plus : est-ce la chose qu'il faut bien prendre telle qu'elle est? est-ce moi qui veux faire ressortir la vérité de cette discussion? Eh bien! je n'attaque point la science des aruspices, je vous prie seulement de l'exposer. Mais vous vous êtes placé dans une admirable embuscade. Quand vous vous êtes vu serré de près par les questions que je vous faisais sur chaque genre de divination, vous vous êtes répandu en paroles, pour dire, qu'apercevant les effets, vous n'en demandiez ni la raison, ni la cause; que ce qui importait, n'était pas de savoir comment arrivent les choses, mais si elles arrivent : comme si je vous eusse jamais concédé qu'elles arrivent, ou comme s'il était digne d'un philosophe de ne point rechercher les causes. Vous récitez alors mes pronostics[65], vous rappelez ces plantes, cette scammonée, et cette racine d'aristoloche dont vous connaissez les effets, tout en ignorant les causes qui les amènent.

XXI. Mais c'est tout autre chose : Boethus le stoïcien que vous avez cité, et notre Posidonius ont tous deux recherché les causes de ces pronostics; et s'ils ne les ont découvertes, il a du moins été possible d'en observer et d'en noter les effets. Dites-moi, je vous prie, ce que vous voyez d'observation ou d'expérience dans la statue de Natta, ou dans les tables des lois frappées de la foudre? Les Pinarius Natta sont nobles : ainsi

stum? Pinarii Nattæ nobiles: a nobilitate igitur periculum. Hoc tam callide Jupiter cogitavit! Romulus lactens fulmine ictus: urbi igitur periculum ostenditur ei, quam ille condidit. Quam scite per notas nos certiores facit Jupiter! At eodem tempore signum Jovis collocabatur, quo conjuratio indicabatur. Et tu scilicet mavis, numine deorum id factum, quam casu, arbitrari? et redemtor, qui columnam illam de Cotta et de Torquato conduxerat faciendam, non inertia, aut inopia tardior fuit, sed a diis immortalibus ad istam horam reservatus est? Non equidem plane despero ista esse vera; sed nescio, et discere a te volo.

Nam quum mihi quædam casu viderentur sic evenire, ut prædicta essent a divinantibus; dixisti multa de casu, ut, venerium jaci posse casu, quatuor talis jactis; quadringentis centum venerios non posse casu consistere. Primum nescio, cur non possint; sed non pugno: abundas enim similibus. Habes et respersionem pigmentorum, et rostrum suis, et alia permulta. Idem Carneadem fingere dicis de capite Panisci. Quasi non potuerit id evenire casu, et non in omni marmore necesse sit inesse vel Praxitelia capita. Illa enim ipsa efficiuntur detractione; nec quidquam illuc affertur a Praxitele: sed quum multa sunt detracta, et ad lineamenta oris perventum est, tum intelligas, illud, quod jam expolitum sit, intus fuisse. Potest igitur tale aliquid etiam

c'est de la noblesse que vient le danger. Que de finesse dans la pensée de Jupiter ! Romulus à la mamelle est frappé de la foudre; ce sera l'annonce d'un danger pour la ville qu'il a fondée. Que d'habileté dans les signes par lesquels Jupiter nous prévient ! Dans le temps même où on plaçait sa statue, on dénonçait une conjuration ! Et vous aimez mieux attribuer cette coïncidence à la volonté des dieux qu'au hasard? Ainsi, le retard de l'entrepreneur qui avait été chargé d'ériger cette colonne par Cotta et Torquatus, n'a eu pour cause ni la paresse ni le défaut de ressources ; ce sont les dieux immortels qui ont réservé son ouvrage pour ce moment-là. Je ne désespère pas de trouver dans tout ceci un fond de vérité ; mais je ne le connais pas, et j'attends que vous me l'ayez enseigné.

Tantôt, quand je disais que le hasard avait pu faire arriver beaucoup de choses comme elles avaient été prédites par les devins, vous répondiez qu'en jetant quatre dés on pourrait bien amener le coup de Vénus ; mais que quatre cents dés lancés à la fois ne produiraient pas cent fois cette même combinaison. D'abord je ne crois pas à l'impossibilité; mais je vous l'accorde : car vous êtes fécond en pareils argumens, et vous m'avez cité l'aspersion fortuite des couleurs, et le groin d'un porc, et beaucoup d'autres choses encore. Vous faites dire la même chose à Carnéade sur une tête de Panisque; comme si le hasard n'avait pu la produire, comme si tous les marbres ne renfermaient pas des ouvrages dignes de Praxitèle[66]. Ces chefs-d'œuvre s'obtiennent, en effet, par la diminution du bloc; Praxitèle n'y ajoutait rien : quand beaucoup de fragmens en sont enlevés, quand le ciseau a réduit la matière à la forme d'une figure humaine,

sua sponte in lapicidinis Chiorum exstitisse. Sed sit hoc fictum. Quid? in nubibus nunquam animadvertisti leonis formam, aut hippocentauri? Potest igitur, quod modo negabas, veritatem casus imitari.

XXII. Sed quoniam de extis et fulguribus satis est disputatum, ostenta restant, ut tota aruspicina sit pertractata. Mulæ partus prolatus est a te: res mirabilis, propterea quia non sæpe fit; sed si fieri non potuisset, facta non esset. Atque hoc contra omnia ostenta valeat, nunquam, quod fieri non potuerit, esse factum; sin potuerit, non esse mirandum. Causarum enim ignoratio in re nova mirationem facit: eadem ignoratio si in rebus usitatis est, non miramur. Nam qui mulam peperisse miratur, is, quo modo equa pariat, aut omnino quæ natura partum animantis faciat, ignorat: sed, quod crebro videt, non miratur, etiam si, cur fiat, nescit. Quod ante non vidit, id si evenerit, ostentum esse censet. Utrum igitur, quum concepit mula, an quum peperit, ostentum est? Conceptio contra naturam fortasse; sed partus prope necessarius. Sed quid plura? ortum videamus aruspicinæ: sic facillime, quid habeat auctoritatis, judicabimus.

vous vous apercevez que cette statue si bien élaborée était dans le bloc. Il se pourrait donc que dans les carrières de Chio le hasard eût placé quelque chose de pareil; mais ce n'est qu'une supposition. Que direz-vous de ces lions, de ces hippocentaures que forment parfois les nuages? Le hasard peut donc imiter la vérité, et cependant vous l'avez nié.

XXII. Nous avons assez parlé des victimes et des éclairs; restent les prodiges, et nous aurons épuisé tout ce qui concerne l'art des aruspices. Vous m'avez parlé de l'accouchement d'une mule : chose merveilleuse sans doute, car elle n'arrive pas souvent; mais si elle eût été impossible, elle ne serait pas arrivée du tout. En général j'opposerai à tous les prodiges cet argument, que jamais il ne s'est rien fait de ce qui ne peut se faire[67]; que, par conséquent, dès qu'une chose se fait, il n'y a plus lieu de s'en étonner. Dans tout ce qui nous paraît nouveau, c'est l'ignorance de la cause qui produit l'étonnement; tandis que cette même ignorance n'a rien qui nous frappe dans ce qui se passe tous les jours sous nos yeux. L'homme qui demeure stupéfait en apprenant qu'une mule a mis bas, ne sait pas davantage comment accouche une cavale, il ignore les lois de la nature sur la reproduction des animaux; mais ce qu'il voit souvent, il ne s'en émeut pas, lors-même qu'il n'en sait pas la cause. Au contraire, quand il voit arriver ce qu'il n'a jamais vu, il le prend pour un prodige. Je demanderai si le prodige existe parce que la mule a conçu, ou parce qu'elle a mis bas? La conception peut-être est contre la nature; mais la conséquence presque nécessaire, c'est que la mule mette bas. Pourquoi nous arrêter à tout cela[68]? portons nos regards sur l'origine de la science

XXIII. Tages quidam dicitur in agro tarquiniensi, quum terra araretur, et sulcus altius esset impressus, exstitisse repente, et eum affatus esse, qui arabat. Is autem Tages, ut in libris est Etruscorum, puerili specie dicitur visus, sed senili fuisse prudentia. Ejus adspectu quum obstupuisset bubulcus, clamoremque majorem cum admiratione edidisset, concursum esse factum, totamque brevi tempore in eum locum Etruriam convenisse. Tum illum plura locutum multis audientibus, qui omnia ejus verba exceperint, litterisque mandaverint; omnem autem orationem fuisse eam, qua aruspicinæ disciplina contineretur; eam postea crevisse rebus novis cognoscendis, et ad eadem illa principia referendis. Hæc accepimus ab ipsis; hæc scripta conservant; hunc fontem habent disciplinæ. Num ergo opus est ad hæc refellenda Carneade? num Epicuro? Estne quisquam ita desipiens, qui credat exaratum esse, deum dicam, an hominem? Si deum, cur se contra naturam in terram abdiderit, ut patefactus aratro lucem adspiceret? Quid? idem nonne poterat deus hominibus disciplinam superiore e loco tradere? Si autem homo ille Tages fuit, quonam modo potuit terra oppressus vivere? unde porro illa potuit, quæ docebat alios, ipse didicisse? Sed ego insipientior, quam illi ipsi, qui ista credunt, qui quidem contra eos tam diu disputem.

des aruspices, nous en déterminerons d'autant mieux ce qu'elle mérite de confiance.

XXIII. On dit que dans les champs de Tarquinies[69], un laboureur ayant profondément tracé son sillon, Tagès sortit subitement de la terre et lui adressa la parole. Tagès[70], s'il en faut croire les livres étrusques, a l'extérieur d'un enfant, et la sagesse d'un vieillard. A sa vue le laboureur, frappé d'étonnement, jeta un grand cri; on accourut, et dans très-peu de temps toute l'Étrurie se réunit dans ce lieu. Alors Tagès parla beaucoup en présence de nombreux auditeurs, qui recueillirent ses paroles et les confièrent à l'écriture; tout ce discours roula sur la science des aruspices, qui, dans la suite, fit des progrès, s'enrichit d'observations nouvelles, et les mit en harmonie avec ces principes. Telles sont les traditions des Étrusques; telle est la source de leur discipline; ce sont là les livres qu'ils gardent[71]. Eh bien! faudra-t-il un Carnéade, un Épicure pour réfuter ces pauvretés[71]? Est-il quelqu'un d'assez stupide, pour croire que la charrue ait déterré, dirai-je un dieu ou un homme? S'il était dieu, pourquoi, contre la nature, se cachait-il dans la terre, de manière à ne revoir le jour que par le secours d'une charrue? Quoi! il était dieu, et il ne pouvait enseigner la science aux hommes de plus haut? Si au contraire Tagès était homme, comment a-t-il pu vivre recouvert et écrasé par la terre? et d'où a-t-il pu apprendre lui-même ce qu'il enseignait aux autres? En vérité, je suis plus fou que ceux qui adoptent toutes ces absurdités, moi qui perds tant de temps à les réfuter[72].

XXIV. Vetus autem illud Catonis admodum scitum est, qui mirari se aiebat, quod non rideret aruspex, aruspicem quum vidisset. Quota enim quæque res evenit prædicta ab istis? aut si evenit quippiam, quid afferri potest, cur non casu id evenerit? Rex Prusias, quum Hannibali apud eum exsulanti depugnari placeret, negabat se audere, quod exta prohiberent. « An tu, inquit, carunculæ vitulinæ mavis, quam imperatori veteri credere? » Quid? ipse Cæsar, quum a summo aruspice moneretur, ne in Africam ante brumam transmitteret, nonne transmisit? quod ni fecisset, uno in loco omnes adversariorum copiæ convenissent. Quid ego aruspicum responsa commemorem (possum equidem innumerabilia), quæ aut nullos habuerint exitus, aut contrarios? Hoc civili bello, dii immortales! quam multa luserunt? quæ nobis in Græciam Roma responsa aruspicum missa sunt? quæ dicta Pompeio? etenim ille admodum extis et ostentis movebatur. Non lubet commemorare, nec vero necesse est, tibi præsertim, qui interfuisti. Vides tamen, omnia fere contra, ac dicta sint, evenisse. Sed hæc hactenus : nunc ad ostenta veniamus.

XXV. Multa me consule a me ipso scripta recitasti; multa ante marsicum bellum a Sisenna collecta attulisti; multa ante Lacedæmoniorum malam pugnam in Leuctris a Callisthene commemorata dixisti. De quibus

XXIV. Il est de Caton un ancien mot fort sensé[73] : il disait qu'il était fort surpris qu'un aruspice ne se mît point à rire quand il voyait un aruspice. En effet, parmi les choses qu'ils prédisent, combien en arrive-t-il? et quand il en arrive quelqu'une, comment prouvera-t-on que ce n'est pas l'effet du hasard? Quand Annibal était en exil chez le roi Prusias[74], et qu'il voulut combattre, ce prince répondit qu'il ne l'osait, parce que les entrailles étaient contraires. « Et vous aimez mieux, s'écria Annibal, vous en rapporter à un morceau de veau qu'à un vieux général ! » César n'a-t-il pas passé en Afrique malgré l'avis du chef des aruspices, qui l'avertissait de n'y point aller avant le solstice d'hiver[75]? cependant s'il ne l'eût fait, toutes les forces de ses ennemis se seraient concentrées sur un seul point. Pourquoi rappellerais-je les réponses des aruspices? je pourrais en citer par milliers qui ne furent point suivies d'effet; ou même qui eurent un effet contraire. Et dans cette dernière guerre civile, dieux! que de déceptions, que de réponses fallacieuses nous ont été envoyées en Grèce par les aruspices de Rome! que de prédictions faites à Pompée! car il se laissait facilement émouvoir par les entrailles et les prodiges. Je ne me soucie pas de les rappeler, et encore moins à vous qu'à tout autre; car vous y étiez, vous avez vu arriver toutes choses autrement qu'on ne les avait prédites. Mais c'en est assez; passons aux prodiges.

XXV. Vous avez récité beaucoup de vers que j'ai composés pendant mon consulat[76]; vous avez réuni beaucoup de citations recueillies avant la guerre des Marses par Sisenna; enfin, vous avez rappelé d'après Callisthène beaucoup de prodiges du temps qui a pré-

dicam equidem singulis, quoad videbitur; sed dicendum etiam est de universis. Quæ est enim ista a diis profecta significatio, et quasi denuntiatio calamitatum? Quid autem volunt ea dii immortales primum significantes, quæ sine interpretibus non possimus intelligere; deinde ea, quæ cavere nequeamus? At hoc ne homines quidem probi faciunt, ut amicis impendentes calamitates prædicant, quas illi effugere nullo modo possint: ut medici, quanquam intelligunt sæpe, tamen nunquam ægris dicunt illo morbo eos esse morituros. Omnis enim prædictio mali tum probatur, quum ad prædictionem cautio adjungitur. Quid igitur aut ostenta, aut eorum interpretes, vel Lacedæmonios olim, vel nuper nostros adjuverunt? Quæ si signa deorum putanda sunt, cur tam obscura fuerunt? Si enim, ut intelligeremus, quid esset eventurum, aperte declarari oportebat; aut ne occulte quidem, si ea sciri nolebant.

XXVI. Jam vero conjectura omnis, in qua nititur divinatio, ingeniis hominum in multas, ac diversas, aut etiam contrarias partes sæpe deducitur. Ut enim in causis judicialibus alia est conjectura accusatoris, alia defensoris, et tamen utriusque credibilis: sic in omnibus iis rebus, quæ conjectura investigari videntur, anceps reperitur oratio. Quas autem res tum natura, tum casus affert (nonnunquam etiam errorem creat similitudo), magna stultitia est, earum rerum deos facere effectores, causas rerum non quærere. Tu, vates bœotios credis

cédé la bataille de Leuctres. Je parlerai de tous avec les détails convenables [77] ; mais d'abord il faut s'occuper de ce genre de prodiges en général. Quels sont donc ces avertissemens des dieux, ces déclarations de calamités? Quel peut être le but des dieux, en nous faisant des menaces que nous ne pouvons comprendre sans interprète, et dont nous ne pouvons éviter l'effet, une fois que nous les connaissons? Les hommes doués de sentimens honnêtes se garderaient bien de prédire à leurs amis des malheurs qu'il leur serait impossible d'éviter: malgré toutes leurs connaissances, les médecins disent-ils jamais aux malades qu'ils mourront de leur maladie? On sait gré de la prédiction du mal, quand à la prédiction se joint le moyen de l'éviter. Les prodiges et leurs interprètes ont-ils autrefois rendu ce service à Lacédémone, et plus récemment à nous-mêmes? Si ces signes venaient des dieux, pourquoi étaient-ils si obscurs? Le but était de nous faire connaître les évènemens : il fallait donc le déclarer ouvertement; et si nous ne devions pas les savoir, il ne fallait pas même le dire indirectement [78].

XXVI. Tout ce qui est du domaine de la conjecture (et la divination n'a pas d'autre fondement) est sujet, de la part des hommes, aux interprétations les plus diverses et souvent les plus opposées. Ainsi, dans les affaires judiciaires, l'accusateur et le défenseur raisonnent tout autrement sur les mêmes faits, et leurs conjectures à tous deux sont plausibles. Il n'est pas, dans toutes les connaissances conjecturales, une seule chose sur laquelle on ne puisse parler diversement [79]. Dans les affaires qui dépendent de la nature ou du hasard, la ressemblance est souvent cause d'erreur; et c'est une grande sottise que d'attribuer les évènemens aux dieux, sans en rechercher

Lebadiæ vidisse ex gallorum gallinaceorum cantu, victoriam esse Thebanorum, quia galli victi silere solent, canere victores. Hoc igitur per gallinas Jupiter tantæ civitati signum dabat? An illæ aves, nisi quum vicerint, canere non solent? At tum canebant, nec vicerant. Id enim est, inquies, ostentum. Magnum vero: quasi pisces, non galli cecinerint. Quod autem est tempus, quo illi non cantent, vel nocturnum, vel diurnum? Quod si victores alacritate, et quasi lætitia, ad canendum excitantur: potuit accidisse alia quoque lætitia, qua ad cantum moverentur. Democritus quidem optimis verbis causam explicat, cur ante lucem galli canant. Depulso enim de pectore, et in omne corpus diviso, et mitificato cibo, cantus edere, quiete satiatos: qui quidem silentio noctis, ut ait Ennius, « favent faucibus russis cantu, plausuque premunt alas. » Quum igitur hoc animal tam sit canorum sua sponte, quid in mentem venit Callistheni dicere, deos gallis signum dedisse cantandi, quum id vel natura, vel casus efficere potuisset?

XXVII. Sanguinem pluisse senatui nuntiatum est; atratum etiam fluvium fluxisse sanguine; deorum sudasse simulacra: num censes his nuntiis Thalen, aut Anaxagoram, aut quemquam physicum crediturum fuisse? Nec enim sanguis, nec sudor, nisi e corpore est. Sed et decoloratio quædam ex aliqua contagione terrena maxime

les causes. Vous croyez qu'à Lébadie[80] les devins de Béotie apprirent par le chant des coqs que la victoire appartenait aux Thébains, parce que les coqs se taisent quand ils sont vaincus, et chantent quand ils sont vainqueurs. C'est donc par les coqs que Jupiter faisait connaître l'avenir à cette grande cité. Quoi! ces oiseaux ne chantent pas quand ils n'ont pas remporté la victoire? Mais ceux-là cependant chantèrent sans avoir vaincu. C'est, dites-vous, un prodige. Vraiment! ne dirait-on pas que ce sont des poissons qui ont chanté, et non des coqs? Faites-moi donc le plaisir de me dire en quel temps, de jour ou de nuit, les coqs s'abstiennent de chanter? Si l'ardeur, si la joie de la victoire les animent quelquefois, souvent aussi ils sont excités à chanter par un autre genre de plaisir. Démocrite nous explique fort bien pourquoi les coqs chantent avant le jour. Leur estomac s'est dégagé; la substance des alimens qu'ils ont digérés s'est répandue dans tout le corps; ils ont bien reposé, et dans le silence de la nuit, comme le dit Ennius, *de leur rouge gosier ils chantent, et ils battent des ailes*[81]. Mais puisque cet animal est par lui-même si vocal, à quoi songeait Callisthène, en disant que les dieux avaient donné aux coqs le signal du chant[82]? la nature, le hasard ne pouvaient-ils pas produire le même effet?

XXVII. On annonça au sénat une pluie de sang[83]; on lui dit aussi que les eaux d'un fleuve en étaient noircies[84]; que les statues des dieux avaient répandu de la sueur. Pensez-vous que Thalès, ou Anaxagore, ou un naturaliste quelconque eût ajouté foi à ces prodiges? Le sang et la sueur ne peuvent sortir que d'un corps; mais le contact de quelques matières terrestres[85] peut colorer

potest sanguinis similis esse, et humor allapsus extrinsecus, ut in tectoriis videmus austro, sudorem imitari. Atque hæc in bello plura et majora videntur timentibus; eadem non tam animadvertuntur in pace. Accedit illud etiam, quod in metu et periculo quum creduntur facilius, tum finguntur impunius. Nos autem ita leves atque inconsiderati sumus, ut, si mures corroserint aliquid, quorum est opus hoc unum, monstrum putemus. Ante vero marsicum bellum, quod clypeos Lanuvii, ut a te est dictum, mures rosissent, maximum id portentum aruspices esse dixerunt. Quasi vero quidquam intersit, mures, diem noctem aliquid rodentes, scuta, an cribra corroserint. Nam si ista sequimur, quod Platonis Politiam nuper apud me mures corroserunt, de republica debui pertimescere; aut, si Epicuri de Voluptate liber rosus esset, putarem annonam in macello cariorem fore.

XXVIII. An vero illa nos terrent, si quando aliqua portentosa aut ex pecude, aut ex homine nata dicuntur? quorum omnium, ne sim longior, una ratio est. Quidquid enim oritur, qualecumque est, causam habeat a natura necesse est: ut, etiam si præter consuetudinem exstiterit, præter naturam tamen non possit exsistere. Causam igitur investigato in re nova atque admirabili, si potes. Si nullam reperies, illud tamen exploratum habeto, nihil fieri potuisse sine causa; eumque errorem,

l'eau et la rendre semblable au sang; une humidité extérieure peut imiter la sueur, c'est ce que nous voyons dans nos maisons, quand règne le vent du sud. Pendant la guerre, ces phénomènes paraissent aux esprits effrayés plus nombreux et plus terribles; on n'y fait pas autant d'attention en temps de paix. Ajoutez que dans la terreur et dans les dangers[86] la crédulité étant plus grande, on invente avec plus d'impudence. Nous sommes tellement légers, tellement inconsidérés, que quand les souris, dont c'est l'unique affaire, ont rongé un objet, nous regardons cela comme un prodige. Avant la guerre des Marses, les aruspices proclamaient comme un signe funeste que les souris avaient rongé les boucliers suspendus à Lanuvium; comme s'il importait beaucoup que les souris, qui rongent nuit et jour, eussent rongé des boucliers plutôt que des cribles[87]. S'il en est ainsi, j'ai dû trembler pour la république, parce que dernièrement les souris ont mangé chez moi la *République* de Platon; vraiment, si j'avais trouvé dans le même état le livre d'Épicure *sur la Volupté*[88], j'aurais cru que les vivres allaient enchérir.

XXVIII. Quoi! nous nous laisserons effrayer parce qu'on nous annonce que, soit chez les animaux, soit chez les hommes, il s'est fait quelque enfantement monstrueux! Il n'y a, je le dis en un mot, qu'une seule loi; c'est dans la nature qu'est la cause nécessaire de tout ce qui naît, qu'elle qu'en soit la forme; lors même qu'elle nous paraît contraire à l'habitude, elle ne saurait être contraire à la nature. S'il se présente donc un fait insolite, étonnant recherchez-en la cause si vous pouvez; et si vous ne la trouvez pas, tenez néanmoins pour certain que rien n'a pu arriver sans cause, et chassez

quem tibi rei novitas attulerit, naturæ ratione depellito. Ita te nec terræ fremitus, nec cœli discessus, nec lapideus aut sanguineus imber, nec trajectio stellæ, nec faces visæ terrebunt. Quorum omnium causas si a Chrysippo quæram, ipse ille divinationis auctor nunquam illa dicet facta fortuito, naturalemque rationem omnium reddet. Nihil enim fieri sine causa potest; nec quidquam fit, quod fieri non potest. Nec, si id factum est, quod potuit fieri, portentum debet videri. Nulla igitur portenta sunt. Nam si, quod raro fit, id portentum putandum est, sapientem esse, portentum est : sæpius enim mulam peperisse arbitror, quam sapientem fuisse. Illa igitur ratio concluditur : Nec id, quod non potuerit fieri, factum unquam esse; nec, quod potuerit, id portentum esse; ita omnino nullum esse portentum. Quod etiam conjector quidam et interpres portentorum non inscite respondisse dicitur ei, qui ad eum retulisset, quasi ostentum, quod anguis domi vectem circumjectus fuisset : « Tum esset, inquit, ostentum, si anguem vectis circumplicavisset. » Hoc ille responso satis aperte declaravit, nihil habendum esse portentum, quod fieri posset.

XXIX. C. Gracchus ad M. Pomponium scripsit, duobus anguibus domi comprehensis, aruspices a patre convocatos. Qui magis anguibus, quam lacertis, quam muribus? Quia sunt hæc quotidiana, angues non item. Quasi vero referat, quod fieri potest, quam id sæpe fiat. Ego tamen miror, si emissio feminæ anguis

la terreur[89] que vous a inspirée cet évènement insolite. De la sorte, vous ne craindrez ni les tremblemens de terre, ni le ciel entr'ouvert, ni les pluies de pierre ou de sang, ni les étoiles qui filent[90], ni les apparitions de flambeaux allumés. Si je m'adresse à Chrysippe pour demander la cause de tous ces phénomènes, ce grand soutien de la divination lui-même n'en attribuera aucun au hasard; il rendra raison de tout selon les lois de la nature. Rien, en effet, ne peut naître sans cause; il n'arrive rien qui n'ait pu arriver. Or, il faut bien se garder de considérer comme prodige ce qui se fait, ayant pu se faire. Car s'il suffit, pour devenir prodige, qu'une chose se présente rarement, l'existence d'un sage sera un prodige; et je crois que, malgré la rareté du fait, il y a plus de mules fécondes que de sages. Voici la conclusion de l'argument : Jamais ce qui n'a pu arriver n'est arrivé; or, ce qui est possible n'est pas prodige; donc il n'y a pas de prodige. Un devin, interprète des prodiges, fit un jour une réponse très-spirituelle; on lui rapportait qu'un serpent avait enlacé un verrou[91] : « Le prodige serait, dit-il, que le verrou eût enlacé le serpent[92]. » Il indiquait assez par cette réponse, qu'il ne fallait regarder comme prodige rien de ce qui est dans l'ordre des choses possibles.

XXIX. C. Gracchus écrivit à M. Pomponius, que deux serpens ayant été pris dans sa maison, son père fit appeler les aruspices. Mais pourquoi pour des serpens plutôt que pour des lézards ou pour des rats? Parce que nous voyons ces animaux tous les jours, et qu'il n'en est pas de même des serpens. Comme s'il importait que ce qui peut arriver, arrive plus ou moins souvent. Mais si

mortem afferebat Tib. Gracchο, emissio autem maris anguis erat mortifera Corneliæ, cur alterutram emiserit. Nihil enim scribit respondisse aruspices, si neuter anguis emissus esset, quid esset futurum. At mors insecuta Gracchum est. Causa quidem, credo, aliqua morbi gravioris, non emissione serpentis. Neque enim tanta est infelicitas aruspicum, ut ne casu quidem unquam fiat, quod futurum illi esse dixerint. Nam illud mirarer, si crederem, quod apud Homerum Calchantem dixisti ex passerum numero belli trojani annos auguratum; de cujus conjectura sic apud Homerum, ut nos otiosi convertimus, loquitur Agamemnon:

XXX.

Ferte, viri, et duros animo tolerate labores,
Auguris ut nostri Calchantis fata queamus
Scire, ratosne habeant, an vanos pectoris orsus.
Namque omnes memori portentum mente retentant,
Qui non funestis liquerunt lumina fatis.
Argolicis primum ut vestita est classibus Aulis,
Quæ Priamo cladem, et Trojæ, pestemque ferebant:
Nos circum latices gelidos, fumantibus aris,
Aurigeris divum placantes numina tauris,
Sub platano umbrifera, fons unde emanat aquai,
Vidimus immani specie, tortuque draconem
Terribilem, Jovis ut pulsu penetraret ab ara;
Qui platani in ramo foliorum tegmine septos
Corripuit pullos: quos quum consumeret octo,
Nona super tremulo genitrix clangore volabat;
Cui ferus immani laniavit viscera morsu.
Hunc, ubi tam teneros volucres matremque peremit,
Qui luci ediderat, genitor Saturnius idem

la mise en liberté de la femelle devait causer la mort de T. Gracchus, si celle du mâle devait être mortelle à Cornélie, je m'étonne qu'il ait cru devoir lâcher l'un ou l'autre de ces serpens. Gracchus n'écrit pas, en effet [93], que les aruspices aient rien prédit pour le cas où on ne lâcherait ni l'un ni l'autre. Mais, me répondrez-vous, la mort de Gracchus s'en est suivie. Oui, sans doute, mais par suite de quelque maladie grave, et non pour avoir rendu la liberté à un serpent : les aruspices ne sont pas si malheureux, que le hasard n'accomplisse quelquefois ce qu'ils ont prédit. Ce que j'admirerais [94], par exemple, ce serait que Calchas eût en effet prévu [95] le nombre des années que durerait la guerre de Troie, par celui des passereaux qu'il aperçut. Voici ce qu'Homère fait dire à Agamemnon ; je l'ai traduit dans un instant de loisir :

XXX.

« Mes amis, prenez patience, supportez encore ces pénibles travaux [96], afin que nous sachions si les prédictions de notre augure Calchas [97] sont des inspirations véritables ou vaines. Tous ceux qu'une funeste destinée n'a pas privés de la lumière, ont retenu la mémoire de ce prodige. Quand le rivage de l'Aulide se chargea des flottes argiennes, qui portaient à Priam le malheur, à Troie la destruction ; nous, assis à la fraîcheur des fontaines, nous implorions les puissances célestes en sacrifiant des taureaux aux cornes dorées sur les autels fumans [98]. Là, sous un platane au vaste ombrage d'où s'écoule une source, nous avons aperçu un immense dragon aux longs replis [99] et d'un aspect terrible ; Jupiter lui-même le faisait arriver de l'autel. Ce reptile saisit sur un rameau de jeunes passereaux que protégeaient les feuilles du platane [100]. Pendant qu'il en dévorait huit, la mère volait autour d'eux, en faisant entendre ses plaintifs gémissemens ; d'une large morsure, le monstre lui déchira les entrailles. Quand il eut mangé ces oiseaux si tendres et leur mère, celui qui nous l'avait montré, le père des dieux, le fils de Saturne, le fit disparaître, changeant ce reptile en

Abdidit, et duro formavit tegmina saxo.
Nos autem timidi stantes mirabile monstrum
Vidimus in mediis divum versarier aris.
Tum Calchas hæc est fidenti voce locutus :
« Quidnam torpentes subito obstupuistis, Achivi?
Nobis hæc portenta deum dedit ipse creator,
Tarda, et sera nimis; sed fama, ac laude perenni.
Nam quot aves tetro mactatas dente videtis,
Tot nos ad Trojam belli exantlabimus annos :
Quæ decimo cadet, et pœna satiabit Achivos. »
Edidit hæc Calchas : quæ jam matura videtis.

Quæ tandem ista auguratio est ex passeribus, annorum potius, quam aut mensium, aut dierum? Cur autem de passerculis conjecturam facit, in quibus nullum erat monstrum; de dracone silet, qui, id quod fieri non potuit, lapideus dicitur factus? Postremo quid simile habet passer annis? Nam de angue illo, qui Sullæ apparuit immolanti, utrumque memini, et Sullam, quum in expeditionem educturus esset, immolavisse, et anguem ab ara exstitisse, eoque die rem præclare esse gestam, non aruspicis consilio, sed imperatoris.

XXXI. Atque hæc ostentorum genera mirabile nihil habent, quæ quum facta sunt, tum ad conjecturam aliqua interpretatione revocantur : ut illa tritici grana in os pueri Midæ congesta; aut apes, quas dixisti in labris Platonis consedisse pueri, non tam mirabilia sint, quam conjecta belle : quæ tamen vel ipsa falsa esse, vel ea, quæ prædicta sunt, fortuito cecidisse

pierre. Pour nous, debout et tremblans, nous avons vu ce monstre étonnant parcourir les autels des dieux. Alors Calchas dont l'accent annonçait la confiance : « Grecs! s'écrie-t-il, pourquoi « cette muette stupeur? Ces prodiges, c'est le créateur des dieux « qui nous les a donnés lui-même! Ils sont lents, ils s'accompli- « ront tard; mais la renommée, la gloire n'en périront jamais. « Autant vous avez vu d'oiseaux périr sous la dent du monstre, « autant d'années il nous faudra soutenir la guerre devant Troie; « elle tombera pendant la dixième, et sa peine assouvira les Grecs. » Ainsi parla Calchas, et vous voyez s'accomplir ses prédictions. »

Mais pourquoi dans le nombre des passereaux Calchas a-t-il trouvé le nombre des années, plutôt que celui des mois, plutôt que celui des jours? Pourquoi sa conjecture s'est-elle attachée à de petits oiseaux qui n'ont rien du prodige? Il se tait sur le serpent, que l'on dit avoir été changé en pierre, ce qui est impossible. Mais, je le demande, qu'y a-t-il de commun entre les passereaux et les années? Quant au serpent qui apparut pendant le sacrifice de Sylla, deux choses sont restées dans ma mémoire: c'est d'abord que Sylla ayant offert un sacrifice avant de partir pour son expédition, il sortit un serpent de dessous l'autel; c'est, en second lieu, qu'on dut la victoire remportée ce jour-là, non à l'habileté de l'aruspice, mais à celle du général.

XXXI. Certes il n'y a rien de merveilleux dans les prodiges, dont l'interprétation s'empare après qu'ils sont arrivés. Ainsi ces grains de blé dont se remplit la bouche du petit Midas; ainsi ces abeilles que vous disiez s'être posées sur les lèvres du jeune Platon, seront moins des prodiges que d'heureuses conjectures : peut-être ces faits sont-ils controuvés, peut-être aussi ces prédictions se sont-elles accomplies par hasard. On a pu nous tromper

potuerunt. De ipso Roscio potest illud quidem esse falsum, ut circumligatus fuerit angui; sed ut in cunis fuerit anguis, non tam est mirum, in Solonio præsertim, ubi ad focum angues nundinari solent. Nam quod aruspices responderunt, nihil illo clarius, nihil nobilius fore : miror, deos immortales histrioni futuro claritatem ostendisse, nullam ostendisse Africano. Atque etiam a te Flaminiana ostenta collecta sunt. Quod ipse, et equus ejus repente conciderit; non sane mirabile hoc quidem : quod evelli primi hastati signum non potuerit; timide fortasse signifer evellebat, quod fidenter infixerat. Nam Dionysii equus quid attulit admirationis, quod emersit ex flumine? quodque habuit apes in juba? Sed quia brevi tempore regnare cœpit, quod acciderat casu, vim habuit ostenti. At Lacedæmoniis in Herculis fano arma sonuerunt, ejusdemque dei Thebis valvæ clausæ, subito se aperuerunt; eaque scuta, quæ fuerant sublime fixa, sunt humi inventa. Horum quum fieri nihil potuerit sine aliquo motu, quid est cur divinitus ea potius, quam casu facta esse dicamus?

XXXII. At in Lysandri statuæ capite Delphis exstitit corona ex asperis herbis, et quidem subita. Itane censes, ante coronam herbæ exstitisse, quam conceptum esse semen? Herbam autem asperam, credo, avium

de même sur Roscius : on nous dit qu'il fut enlacé d'un serpent. Mais qu'y aurait-il donc d'étonnant à ce qu'un serpent fût entré dans son berceau, surtout à Solonium, où ils fréquentent tous les foyers [101] ? Quant à la réponse des aruspices, qu'il n'y aurait personne de plus célèbre, de plus noble que cet enfant, je m'étonne que les dieux immortels aient prédit de la célébrité à un histrion, et n'en aient annoncé aucune à Scipion l'Africain. Vous avez encore cité les prodiges relatifs à Flaminius, vous avez rappelé sa chute et celle de son cheval; jusqu'ici rien n'est étonnant : si l'enseigne de la première section des hastaires [102] n'a pu être arrachée de terre, c'est apparemment que le porte-enseigne ne retirait qu'avec crainte ce qu'il avait enfoncé avec vigueur. Que le cheval de Denys [103] soit sorti de l'eau, et que des abeilles se soient posées sur sa crinière, cela ne nous fournit aucun sujet d'admiration; mais comme il régna bientôt après, on attribua la puissance d'un prodige à ce qui était arrivé par hasard. A Lacédémone, dans le temple d'Hercule, les armes ont retenti; à Thèbes, les portes du temple de ce dieu étaient fermées et s'ouvrirent tout à coup; enfin les boucliers suspendus à la muraille, furent trouvés à terre. Rien de tout cela n'ayant pu arriver sans quelque mouvement, pourquoi l'attribuerions-nous plutôt à la volonté des dieux qu'au hasard ?

XXXII. Mais, dit-on, à Delphes, la tête de la statue de Lysandre se couvrit tout à coup d'une couronne d'herbes piquantes. De bonne foi, croyez-vous que la couronne ait paru avant que la semence y ait été déposée? Ce sont les oiseaux, sans doute, non les hommes

congestu, non humano satu. Jam quidquid in capite est, id coronæ simile videri potest. Nam quod eodem tempore stellas aureas Castoris et Pollucis, Delphis positas, decidisse, neque eas usquam repertas esse dixisti: furum id magis factum, quam deorum videtur. Simiæ vero dodoneæ improbitatem historiis græcis mandatam esse demiror. Quid minus mirum, quam illam monstruosissimam bestiam urnam evertisse, sortes dissipavisse? Et negant historici, Lacedæmoniis ullum ostentum hoc tristius accidisse. Nam illa prædicta Veientium, si lacus Albanus redundasset, isque in mare fluxisset, Romam perituram; si repressus esset, Veios: ita aqua Albana deducta ad utilitatem agri suburbani, non ad arcem urbemque retinendam. At paullo post audita vox est monentis, ut providerent, ne a Gallis Roma caperetur; ex eo Aio Loquenti aram in Nova via consecratam. Quid ergo? Aius iste Loquens, quando eum nemo norat, aiebat et loquebatur, et ex eo nomen invenit; posteaquam et sedem, et aram, et nomen invenit, obmutuit? Quod idem dici de Moneta potest; a qua, præterquam de sue plena, quid unquam moniti sumus?

XXXIII. Satis multa de ostentis. Auspicia restant, et sortes eæ, quæ ducuntur, non illæ, quæ vaticinatione funduntur, quæ oracula verius dicimus; de quibus tum dicemus, quum ad naturalem divinationem venerimus: restat etiam de Chaldæis. Sed primum auspicia videa-

qui ont semé ces herbes. D'ailleurs tout ce qui est sur la tête prend toujours l'apparence d'une couronne. Quant à ce que vous disiez des étoiles d'or de Castor et de Pollux qui tombèrent, et qu'on ne put retrouver nulle part, c'est plutôt le fait des voleurs que des dieux. Je m'étonne que les histoires des Grecs aient donné place à la malice du singe de Dodone : qu'est-il, en effet, de moins surprenant, que de voir une bête aussi malfaisante renverser une urne et disperser les sorts. Cependant les historiens disent que jamais Lacédémone ne fut affligée d'un plus triste présage. Vous rappelez les prédictions de Veïes, qui annonçaient la perte de Rome, si le lac d'Albe débordait et s'écoulait vers la mer; et celle de Veïes, s'il était retenu[104]: les eaux d'Albe furent employées, je pense, à l'irrigation de nos terres, et non pour conserver la ville et la citadelle. Peu après, une voix avertit qu'il fallait se garder que Rome ne fût prise par les Gaulois; et depuis l'on éleva dans la rue Neuve un autel à Aïus Loquens ou Parlant. Eh bien! qu'en arriva-t-il? cet Aïus Loquens, qui jasait et parlait quand personne ne le connaissait, et qui de la parole a pris son double nom[105], se tait depuis qu'il a obtenu une résidence, un autel, un nom. On en peut dire autant de la déesse Moneta (conseillère); à l'exception de la truie pleine qu'elle conseillait d'immoler, quel avertissement nous a-t-elle jamais donné?

XXXIII. En voilà assez sur les prodiges. Restent les auspices et les sorts, que l'on obtient en les prenant au hasard, non ces sorts qui reposent sur la prédiction, et que nous appellerions plus proprement des oracles; nous en parlerons quand nous en viendrons à la divination

mus. Difficilis auguri locus ad contra dicendum. Marso fortasse, sed Romano facillimus. Non enim sumus ii nos augures, qui avium, reliquorumve signorum observatione futura dicamus. Et tamen credo, Romulum, qui urbem auspicato condidit, habuisse opinionem, esse in providendis rebus augurandi scientiam. Errabat enim multis in rebus antiquitas; quam vel usu jam, vel doctrina, vel vetustate immutatam videmus. Retinetur autem, et ad opinionem vulgi, et ad magnas utilitates reipublicæ, mos, religio, disciplina, jus augurum, collegii auctoritas. Nec vero non omni supplicio digni P. Claudius, L. Junius, consules, qui contra auspicia navigarunt. Parendum enim fuit religioni, nec patrius mos tam contumaciter repudiandus. Jure igitur alter populi judicio damnatus est; alter mortem sibi ipse conscivit. Flaminius non paruit auspiciis: itaque periit cum exercitu. At anno post Paullus paruit: num minus cecidit in cannensi pugna cum exercitu? Etenim, ut sint auspicia, quæ nulla sunt; hæc certe, quibus utimur, sive tripudio, sive de cœlo, simulacra sunt auspiciorum, auspicia nullo modo.

XXXIV. Q. Fabi, te mihi in auspicio esse volo.

naturelle : il nous faudra parler aussi des Chaldéens. Mais commençons par les auspices. C'est un sujet de controverse fort délicat pour un augure ; mais peut-être embarrasserait-il beaucoup un Marse[106], tandis qu'un Romain s'en tirera plus facilement. Nous ne sommes pas, en effet, de ces augures qui prédisent l'avenir par l'observation des oiseaux ou des autres signes. Je crois néanmoins que Romulus, qui prit les auspices avant de fonder la ville, estimait que la science des auspices consistait dans la prévision des évènemens futurs ; car l'antiquité se trompait sur beaucoup de choses : l'usage, la science, l'expérience ont modifié nos idées[107]. Néanmoins, pour satisfaire à l'opinion du vulgaire, et pour s'en servir dans les grandes occasions conformément à l'intérêt de l'état[108], on a conservé ces pratiques, cette religion, cette discipline, ce droit des augures, cette autorité du collège. Aussi les consuls P. Claudius et L. Junius furent-ils dignes de tous les supplices pour s'être embarqués contre les auspices. Il fallait obéir à la religion, et ne pas rejeter si dédaigneusement les usages de nos ancêtres. Si l'un a été condamné par arrêt du peuple, si l'autre s'est donné la mort, je n'y vois qu'une juste punition de leur faute. Flaminius n'obéit point aux auspices, et il périt avec son armée. Cependant, l'année suivante, Paul-Émile obéit ; il n'en périt pas moins à la bataille de Cannes avec toute son armée. Supposons qu'en effet il y ait des auspices (et je soutiens le contraire), il demeurera toujours certain, que ceux que nous consultons, le *tripudium* ou l'observation du ciel, ne sont que des simulacres d'auspices, et n'en méritent aucunement le nom.

XXXIV. Q. Fabius, aidez-moi[109] a prendre les

Respondet. AUDIVI. Hic apud majores nostros adhibebatur peritus, nunc quilibet. Peritum autem esse necesse est eum, qui, silentium quid sit, intelligat: id enim silentium dicimus in auspiciis, quod omni vitio caret: hoc intelligere, perfecti auguris est. Illi autem, qui in auspicium adhibetur, quum ita imperavit is, qui auspicatur, DICITO, SI SILENTIUM ESSE VIDEBITUR; nec suspicit, nec circumspicit: statim respondet, SILENTIUM ESSE VIDERI. Tum ille, DICITO, SI PASCUNTUR. PASCUNTUR. Quæ aves? aut, ubi? Attulit, inquit, in cavea pullos is, qui ex eo ipso nominatur pullarius. Hæ sunt igitur aves internuntiæ Jovis: quæ pascantur, necne, quid refert? Nihil ad auspicia: sed quia, quum pascuntur, necesse est, aliquid ex ore cadere, et terram pavire, terripavium primo, post terripudium dictum est; hoc quidem jam tripudium dicitur. Quum igitur offa cecidit ex ore pulli, tum auspicanti tripudium solistimum nuntiant.

XXXV. Ergo hoc auspicium divini quidquam habere potest, quod tam sit coactum et expressum? Quo antiquissimos augures non esse usos, argumento est, quod decretum collegii vetus habemus, omnem avem tripudium facere posse. Tum igitur esset auspicium, si modo ei esset liberum, se ostendisse; tum avis illa videri posset interpres et satelles Jovis. Nunc vero inclusa in cavea, et fame enecta, si in offam pultis

AUSPICES. Il répond : JE L'AI ENTENDU. Chez nos ancêtres, on appelait un homme instruit ; aujourd'hui, c'est le premier venu. Il faut cependant un homme exercé pour comprendre ce que c'est que le *silence :* or, dans les auspices, nous appelons *silence* ce qui n'a absolument aucun défaut. La science du parfait augure, est de s'y bien connaître. Celui qu'on appelle comme assistant, reçoit le commandement de celui qui prend les auspices : DITES S'IL VOUS PARAÎT QU'IL Y AIT SILENCE ? Il ne lève point les yeux, ne regarde point autour de lui, et sur-le-champ il répond : IL Y A SILENCE. On lui dit : APPRENEZ-NOUS S'ILS MANGENT? — ILS MANGENT. Quels oiseaux ? où sont-ils [110]? Celui que, pour cette raison, on nomme *pullarius,* a, dites-vous, apporté des poulets dans un panier. Ce sont donc les oiseaux messagers de Jupiter. Mais qu'importe qu'ils mangent ou non ? cela ne fait rien aux auspices: quand ils mangent, il faut bien qu'il leur tombe quelque chose du bec, et que cela touche la terre ; aussi cela s'est-il appelé d'abord *pavimentum*, puis *terripudium ;* enfin nous l'appelons aujourd'hui *tripudium.* Quand il tombe un peu de pâte du bec du poulet, on annonce à celui qui prend les auspices un *tripudium solistimum* [111].

XXXV. La divinité peut-elle avoir quelque part à un auspice qui est forcé, et, en quelque sorte, extorqué? Ce qui nous prouve que nos plus anciens augures n'en ont jamais usé, c'est que nous avons encore un vieux décret du collège, qui déclare tout oiseau capable de faire le *tripudium* [112]. Ce ne serait assurément un auspice que s'il lui était libre de se manifester : dans ce cas seulement les poulets pourraient paraître les interprètes et les serviteurs de Jupiter. Mais enfermé dans une cage, et dévoré par la faim, cet oiseau se jette sur la pâte, et

invadit, et si aliquid ex ore cecidit, hoc tu auspicium, aut hoc modo Romulum auspicari solitum putas? Jam de cœlo servare non ipsos censes solitos, qui auspicabantur? Nunc imperant pullario : ille renuntiat. Fulmen sinistrum, auspicium optimum habemus ad omnes res, præterquam ad comitia : quod quidem institutum reipublicæ causa est, ut comitiorum, vel in judiciis populi, vel in jure legum, vel in creandis magistratibus, principes civitatis essent interpretes. At Tib. Gracchi litteris Scipio et Figulus, quod tum augures judicassent, eos vitio creatos esse, magistratu se abdicaverunt. Quis negat augurum disciplinam esse? Divinationem nego. At aruspices divini. Quos quum Tib. Gracchus propter mortem repentinam ejus, qui in prærogativa referenda subito concidisset, in senatum introduxisset, non justum rogatorem fuisse dixerunt. Primum vide, ne in eum dixerint, qui rogator centuriæ fuisset; is enim erat mortuus : id autem sine divinatione conjectura poterat dicere. Deinde fortasse casu; qui nullo modo est ex hoc genere tollendus. Quid enim scire etrusci aruspices aut de tabernaculo recte capto, aut de pomœrii jure potuerunt? Equidem assentior C. Marcello potius, quam App. Claudio (qui ambo mei collegæ fuerunt), existimoque jus augurum, etsi divinationis opinione principio constitutum sit, tamen postea reipublicæ causa conservatum ac retentum.

s'il tombe quelque chose de son bec, vous y verrez un augure, et vous me soutiendrez que c'est de la sorte que Romulus prenait les auspices? Quoi! pensez-vous que ceux qui prenaient les auspices n'observaient pas eux-mêmes le ciel? Aujourd'hui ils font venir le pullaire, et c'est lui qui leur répond. Nous regardons comme le meilleur présage, que l'éclair se montre à gauche: il n'y a d'exception que pour ce qui regarde les comices [113]; exception qui a été instituée pour le bien de l'état, afin que les principaux citoyens fussent les juges de l'opportunité de la tenue de ces comices, soit que l'assemblée ait à s'occuper de jugemens, de législation, ou de nominations de magistrats. D'après la lettre de Tib. Gracchus [114], les augures ayant déclaré qu'il y avait un vice dans l'élection des consuls Scipion et Figulus, ils abdiquèrent. Vous vous en faites un argument: mais je ne nie point qu'il n'y ait une discipline des augures; ce que je nie, c'est la divination. Vous me répondez que les aruspices sont des devins; lorsque Tib. Gracchus les fit venir au sénat pour les consulter sur la mort de celui qui était subitement tombé en recueillant les suffrages de la tribu prérogative, ils déclarèrent que ce directeur des comices n'était pas régulièrement constitué [115]. Mais prenez garde que ce reproche pouvait aussi bien s'adresser à celui qui avait interrogé la centurie: or, il était mort; il n'était pas besoin pour cela de divination, il suffisait d'une conjecture. D'ailleurs, le hasard a pu les servir; car, en toute affaire de ce genre, il faut toujours faire la part du hasard. En effet, que pouvaient dire des aruspices étrusques sur l'accomplissement de la cérémonie du tabernacle, ou sur ce qui concernait le droit du *pomœrium*? Je suis plutôt de l'avis de C. Marcellus que de

XXXVI. Sed de hoc loco plura in aliis; nunc hactenus. Externa enim auguria, quæ sunt non tam artificiosa, quam superstitiosa, videamus. Omnibus fere avibus utuntur; nos admodum paucis. Alia illis sinistra sunt, alia nostris. Solebat ex me Dejotarus percunctari nostri augurii disciplinam, ego ex illo sui. Dii immortales! quantum differebat? ut quædam essent etiam contraria. Atque ille iis semper utebatur; nos, nisi dum a populo auspicia accepta habemus, quam multum iis utimur? Bellicam rem administrari majores nostri, nisi auspicato, noluerunt. Quam multi anni sunt, quum bella a proconsulibus et proprætoribus administrantur, qui auspicia non habent? Itaque nec amnes transeunt auspicato, nec tripudio auspicantur. Nam ex acuminibus quidem, quod totum auspicium militare est, jam M. Marcellus, ille quinquies consul, totum omisit, idem imperator, idem augur optimus. Ubi ergo avium divinatio? quæ, quoniam ab iis, qui auspicia nulla habent, bella administrantur, ab urbanis retenta videtur, a bellicis esse sublata. Et quidem ille dicebat, si quando rem agere vellet, ne impediretur auspiciis, lectica operta facere iter se solere. Huic simile est, quod nos augures præcipimus, ne juge auspicium

celui d'Appius Claudius, qui tous deux ont été mes collègues : je crois que le droit des augures, fondé d'abord sur la foi qu'on avait en la divination, a été conservé et continué dans l'intérêt de la république.

XXXVI. Mais nous y reviendrons : c'en est assez pour le moment. Examinons les augures étrangers : j'y trouve moins d'art que de superstition. Ils s'adressent à presque tous les oiseaux ; nous en consultons très-peu. Les auspices qui leur paraissent sinistres, ne sont pas ceux que nous jugeons tels. Le roi Dejotarus aimait à me questionner sur notre théorie des augures ; je l'interrogeais sur la sienne. Dieux immortels, quelle différence ! souvent il régnait entre l'une et l'autre une complète opposition. Il consultait les auspices en toutes choses ; mais nous, si nous n'en sommes chargés par le peuple, combien de fois y recourons-nous ? Nos ancêtres ne voulurent jamais entreprendre aucune expédition militaire sans les auspices : que d'années se sont écoulées depuis que les proconsuls et les propréteurs commandent ; et cependant ils n'ont pas le droit des auspices. Il ne les consultent donc pas pour passer les fleuves, et ne se servent pas davantage du *tripudium*. M. Marcellus, cinq fois consul, a complètement négligé le présage des fers de lances [116], auspice éminemment militaire : c'était néanmoins un général distingué, un augure excellent. Que devient donc la divination par les oiseaux ? comment ! le soin de la guerre est confié à ceux qui n'ont pas le droit des auspices ; on les conserve à Rome, on les supprime dans les armées ! Marcellus disait qu'il avait contracté l'habitude de voyager en litière couverte, pour n'être pas arrêté dans ses entreprises par les auspices [117]. C'est à peu près ce que nous faisons, nous autres augures, quand

obveniat, ut jumenta jubeant dijungere. Quid est aliud nolle moneri a Jove, nisi efficere, ut aut ne fieri possit auspicium, aut, si fiat, videri?

XXXVII. Nam illud admodum ridiculum, quod negas Dejotarum, auspiciorum, quæ sibi ad Pompeium proficiscenti facta sunt, pœnitere, quod fidem secutus, amicitiamque populi romani, functus sit officio; antiquiorem enim sibi fuisse laudem et gloriam, quam regnum, et possessiones suas. Credo id quidem; sed hoc nihil ad auspicia. Nec enim ei cornix canere potuit, recte eum facere, quod populi romani libertatem defendere pararet. Ipse hoc sentiebat, sicuti sensit. Aves eventus significant aut adversos, aut secundos : virtutis auspiciis video esse usum Dejotarum; quæ vetat spectare fortunam, dum præstetur fides. Aves vero si prosperos eventus ostenderunt, certe fefellerunt. Fugit e prœlio cum Pompeio : grave tempus. Discessit ab eo : luctuosa res. Cæsarem eodem tempore hostem, et hospitem vidit : quid hoc tristius? Is quum ei Trogmorum tetrarchiam eripuisset, et asseclæ suo Pergameno, nescio cui, dedisset, eidemque detraxisset Armeniam a senatu datam, quumque ab eo magnificentissimo hospitio acceptus esset, spoliatum reliquit et hospitem, et regem. Sed labor longius : ad propositum revertar. Si eventa quærimus, quæ exquiruntur avibus; nullo modo

nous recommandons de faire séparer les bêtes de somme, de peur qu'il n'arrive ce que nous appelons l'auspice d'attelage [118]. Mais ne vouloir pas être averti par Jupiter, qu'est-ce autre chose, qu'empêcher l'auspice d'arriver, ou du moins d'être aperçu?

XXXVII. Il y a excès de ridicule dans ce que vous me dites de Dejotarus ; il ne se repentait pas d'avoir suivi les auspices qui lui conseillèrent de rejoindre Pompée, parce qu'en les écoutant il demeura fidèle à l'amitié du peuple romain, parce qu'il accomplit son devoir, et qu'à son royaume, à ses richesses, il préférait ses vertus et sa gloire. Je le crois; mais en quoi cela regarde-t-il les auspices? Quand il se préparait à défendre la liberté du peuple romain, je ne pense pas, en effet, qu'une corneille ait pu lui chanter qu'il faisait bien. C'est de son propre mouvement, c'est d'après ses principes qu'il en agit ainsi. Les oiseaux annoncent les évènemens heureux ou malheureux; et je vois, au contraire, que Dejotarus a pris les auspices de la vertu, qui défend de s'arrêter à la bonne ou à la mauvaise fortune, et qui commande la fidélité. Si les oiseaux lui ont prédit des évènemens heureux, ils l'ont assurément trompé. Il s'enfuit de la bataille avec Pompée; triste conjoncture! Il le quitta [119]; douloureuse séparation! Vers le même temps, il reçut chez lui César, à la fois son hôte et son ennemi : quoi de plus déplorable! César lui ôta la tétrarchie des Trogméens [120], et la confia à je ne sais quel de ses partisans de Pergame [121]; il lui enleva encore l'Arménie que lui avait donnée le sénat, et, après avoir été magnifiquement traité chez Dejotarus, il abandonna ce royal hôte, qu'il avait complètement dépouillé. Mais ce raisonnement m'entraîne trop loin; je reviens à mon sujet. S'il s'agit

prospera Dejotaro. Sin officia; a virtute ipsius, non ab auspiciis petita sunt.

XXXVIII. Omitte igitur lituum Romuli, quem in maximo incendio negas potuisse comburi; contemne cotem Attii Navii: nihil debet esse in philosophia commentitiis fabellis loci. Illud erat philosophi, totius augurii primum naturam ipsam videre, deinde inventionem, deinde constantiam. Quæ est igitur natura, quæ volucres huc et illuc passim vagantes efficiat, ut significent aliquid, et tum vetent agere, tum jubeant, aut cantu, aut volatu? Cur autem aliis a læva, aliis a dextra datum est avibus, ut ratum auspicium facere possint? Quo modo autem hæc, aut quando, aut a quibus inventa dicemus? Etrusci tamen habent exaratum puerum auctorem disciplinæ suæ. Nos quem? Attiumne Navium? At aliquot annis antiquior Romulus et Remus, ambo augures, ut accepimus. An Pisidarum, aut Cilicum, aut Phrygum ista inventa dicemus? Placet igitur, humanitatis expertes habere divinitatis auctores?

XXXIX. At omnes reges, populi, nationes utuntur auspiciis. Quasi vero quidquam sit tam valde, quam nihil sapere, vulgare; aut quasi tibi ipsi in judicando placeat multitudo. Quotus quisque est, qui voluptatem

des évènemens que prédisent les oiseaux, ils ne furent nullement favorables à Dejotarus; s'il s'agit des devoirs, il en a cherché la règle dans sa vertu, non dans les auspices.

XXXVIII. Ne me parlez donc plus de la baguette augurale de Romulus, que vous prétendez être restée intacte au milieu d'un grand incendie, et méprisez la pierre d'Attius Navius : dans la philosophie, il n'y a point de place pour ces contes mensongers. Le philosophe doit rechercher d'abord de quelle nature est la doctrine des augures; il s'informera ensuite comment elle fut imaginée, et quelles en sont la valeur et la consistance[122]. Quelle est donc la loi de la nature qui fait voler les oiseaux de côté et d'autre, de telle sorte que par leur vol ou par leur chant ils annoncent certains évènemens, interdisent ou commandent certaines actions? Pourquoi quelques oiseaux confirment-ils les auspices par la gauche, et d'autres par la droite? Comment, quand et par qui tout cela a-t-il été inventé? Les Étrusques ont déterré l'auteur de leur discipline sous le soc d'une charrue. Mais quel est celui de la nôtre? sera-ce Attius Navius? Mais Romulus et Rémus, tous deux augures, à ce qu'on nous dit, ont vécu beaucoup d'années avant lui. Dirons-nous que l'invention appartient aux Pisidiens, aux Ciliciens, aux Phrygiens[123]? Nous regarderons donc comme les inventeurs de la science divine[124] ceux qui sont exclus de la civilisation humaine?

XXXIX. Vous me direz : Tous les rois, tous les peuples, toutes les nations ont recours aux auspices. Mais ce qu'il y a de plus commun, n'est-ce pas la déraison? et vous-même, prenez-vous l'exemple de la multitude pour règle de vos jugemens? Combien trouverez-vous

neget esse bonum? Plerique etiam summum bonum dicunt. Num igitur eorum frequentia stoici de sententia deterrentur? aut num plerisque in rebus sequitur eorum auctoritatem multitudo? Quid mirum igitur, si in [omnibus] auspiciis, et omni divinatione, imbecilli animi superstitiosa ista concipiant, verum dispicere non possint?

Quæ autem est inter augures conveniens et conjuncta constantia? Ad nostri augurii consuetudinem dixit Ennius,

Quum tonuit lævum bene tempestate serena.

At Homericus Ajax apud Achillem querens de ferocitate Trojanorum, nescio quid, hoc modo nuntiat:

Prospera Jupiter his dextris fulgoribus edit.

Ita nobis sinistra videntur, Graiis et Barbaris dextra, meliora. Quanquam haud ignoro, quæ bona sint, sinistra nos dicere, etiam si dextra sint. Sed certe nostri sinistrum nominaverunt, externique dextrum, quia plerumque melius id videbatur. Hæc quanta dissensio est? Quid, quod aliis avibus utuntur, aliis signis? aliter observant, alia respondent? Non necesse est fateri, partim horum errore susceptum esse, partim superstitione, multa fallendo?

de personnes capables de nier que la volupté ne soit un bien? La plupart vont jusqu'à soutenir qu'elle est le souverain bien. Les stoïciens s'en laissent-ils imposer par le nombre? et, dans la plupart des affaires, voit-on la multitude reconnaître leur autorité? Où donc est le sujet de s'étonner si, pour les auspices et pour toute espèce de divination, les esprits faibles sont accessibles aux superstitions, sans savoir reconnaître la vérité?

Mais entre les augures eux-mêmes où donc est l'accord qui peut donner à leur science de la consistance et de la suite? Ennius a dit, selon l'usage de nos augures :

« Quand il tonne à gauche par un ciel serein. »

Mais l'Ajax d'Homère [125], se plaignant à Achille de je ne sais quelle férocité des Troyens, s'exprime ainsi :

« Jupiter leur annonce le succès en faisant paraître la foudre à leur droite. »

Ainsi, nous préférons les signes à gauche [126], tandis que, pour les Grecs et les Barbares, ils sont de meilleur présage à droite. Je n'ignore pas que, malgré la signification du mot, nous appelons *sinistre* tout ce qui est favorable, même lorsque le signe se manifeste à droite [127]; mais il est évident que nos ancêtres l'ont nommé *sinistre*, et les étrangers *dextre*, précisément parce que le plus souvent il se montrait plus favorable de ce côté. Quelle contradiction! Mais, que dis-je? ils consultent d'autres oiseaux, d'autres signes; ils les observent autrement, les réponses sont tout autres. Eh bien! n'y a-t-il pas nécessité d'avouer que, parmi ces préceptes, il en est qui sont le fruit de l'erreur, que d'autres appartiennent à la superstition, qu'enfin la fraude en a produit beaucoup?

XL. Atque his superstitionibus non dubitasti etiam omina adjungere. Æmilia Paullo, Persam perisse; quod pater omen accepit; Cæcilia sororis filiæ sedes suas tradere. Jam illa, « Favete linguis; » et prærogativam, omen comitiorum : hoc est, ipsum esse contra se copiosum et disertum. Quando enim, illa observans, quieto et libero animo esse poteris, ut ad rem gerendam non superstitionem habeas, sed rationem ducem? Itane? si quis aliquid ex sua re, atque ex suo sermone dixerit, et ejus verbum aliquod apte ceciderit ad id, quod ages, aut cogitabis, ea res tibi aut timorem afferet, aut alacritatem? Quum M. Crassus exercitum Brundisii imponeret, quidam in portu caricas Cauno advectas vendens, *Cauneas*, clamitabat. Dicamus, si placet, monitum ab eo Crassum, caveret, ne iret; non fuisse periturum, si omini paruisset. Quæ si suscipiamus, pedis offensio nobis, et abruptio corrigiæ, et sternutamenta erunt observanda. Sortes restant, et Chaldæi : ut ad vates veniamus, et ad somnia.

XLI. Dicendum igitur putas de sortibus? Quid enim sors est? Idem propemodum, quod micare, quod talos jacere, quod tesseras : quibus in rebus temeritas et casus, non ratio, nec consilium valet. Tota res est inventa fallaciis, aut ad quæstum, aut ad superstitionem, aut ad errorem. Atque, ut in aruspicina fecimus, sic videamus, clarissimarum sortium quæ tradatur inventio. Nume-

XL. A toutes ces superstitions vous n'avez pas craint d'ajouter encore les présages. Vous avez cité Émilia annonçant à Paul-Émile la mort de Persée, présage accueilli par lui ; vous avez parlé de Cécilia cédant la place à la fille de sa sœur ; puis vous avez rapporté ces formules : *Faites silence ;* et la centurie prérogative, présage des comices : c'est ce qu'on appelle se montrer abondant et éloquent contre sa propre cause. Mais si vous vous arrêtez à ces signes, pourrez-vous jamais jouir du calme et de la liberté de l'esprit qui conviennent à la direction des affaires, lorsqu'au lieu de la superstition on prend la raison pour guide? Quoi! parce que quelqu'un, en parlant de ses propres affaires, aura laissé échapper une parole qui s'applique à ce que vous faites ou à ce que vous pensez, ce hasard vous inspirera la crainte ou le courage? M. Crassus embarquait son armée à Brindes ; quelqu'un au port, vendant des figues de Caunus, criait *Caunĕas*[128]. Nous pourrions supposer que si Crassus eût compris *Cave ne eas* (*Garde-toi de partir*), et qu'il eût obéi à l'avertissement, il n'aurait pas péri. Si nous nous arrêtons à ces choses, il faudra s'observer quand on heurtera du pied, quand une courroie se rompra, quand nous éternuerons. Il nous reste à parler des sorts et des Chaldéens[129] ; enfin nous arriverons aux devins et aux songes.

XLI. Faut-il parler sérieusement des sorts? Mais qu'est-ce autre chose, que de jouer à la mourre[130], ou de jeter les os et les osselets? Or, dans tout ceci, ce n'est point la raison, ce n'est point la prudence qui gouvernent, c'est l'aveugle hasard. Toute cette science fourmille de fraudes qui ont pour origine l'amour du gain, la superstition ou l'erreur. Faisons ici ce que nous avons fait pour l'art des aruspices; recherchons comment fu-

rium Suffucium, Prænestinorum monumenta declarant, honestum hominem et nobilem, somniis crebris, ad extremum etiam minacibus, quum juberetur certo in loco silicem cædere, perterritum visis, irridentibus suis civibus, id agere cœpisse; itaque perfracto saxo sortes erupisse, in robore insculptas priscarum litterarum notis. Is est hodie locus septus religiose propter Jovis pueri, qui lactens cum Junone Fortunæ in gremio sedens, mammam appetens, castissime colitur a matribus. Eodemque tempore, in eo loco, ubi Fortunæ nunc sita est ædes, mel ex olea fluxisse dicunt; aruspicesque dixisse, summa nobilitate illas sortes futuras, eorumque jussu ex illa olea arcam esse factam, eaque conditas sortes, quæ hodie Fortunæ monitu tolluntur. Quid igitur in his potest esse certi, quæ, Fortunæ monitu, pueri manu miscentur atque ducuntur? Quo modo autem istæ positæ in illo loco? Quis robur illud cecidit, dolavit, inscripsit? Nihil est, inquiunt, quod deus efficere non possit. Utinam sapientes stoicos effecisset, ne omnia superstitiosa sollicitudine et miseria crederent! Sed hoc quidem genus divinationis vita jam communis explosit. Fani pulchritudo et vetustas prænestinarum etiam nunc retinet sortium nomen, atque id in vulgus: quis enim magistratus, aut quis vir illustrior utitur sortibus? Ceteris vero in locis sortes plane refrixerunt: quod Carneadem Clitomachus scribit dicere solitum,

rent imaginés les sorts les plus célèbres. Les chroniques de Préneste [131] rapportent que Numerius Suffucius, homme considéré et de noble famille, reçut en songe l'ordre de fendre un rocher de silex, que lui désignaient ces visions : elles se répétaient souvent, et devinrent même menaçantes. Effrayé de ces menaces, il se mit à l'œuvre malgré les railleries de ses concitoyens, et du roc brisé jaillirent des sorts tracés en vieux caractères sur des tablettes de chêne. Ce lieu est aujourd'hui entouré d'une enceinte, à côté du temple de Jupiter enfant, qu'on y voit assis avec Junon sur les genoux de la Fortune, allaité par elle et cherchant à saisir son sein. Les chastes matrones le révèrent. Vers le même temps, à l'endroit où est aujourd'hui le temple de la Fortune, il coula du miel d'un olivier; et les aruspices dirent que ces sorts auraient une grande célébrité; enfin, par leur ordre, on fit de cet olivier une caisse dans laquelle on les renferme, et d'où on les tire sur les avis de la Fortune [132]. Mais que peut-il y avoir de certain dans ce qui est conseillé par la Fortune, mêlé et tiré par la main d'un enfant? Comment ces sorts ont-ils été déposés en cet endroit? qui a abattu, façonné ce chêne, écrit sur ce bois? Il n'est rien, disent-ils, qu'un dieu ne puisse faire. Que n'a-t-il donc donné plus de sens aux stoïciens pour les empêcher de s'attacher à toutes ces misères avec une religieuse sollicitude? Mais ce genre de divination a déjà disparu de nos usages de famille; et si l'on parle aujourd'hui des sorts de Préneste, c'est grâce à la beauté et à l'antiquité du temple, encore n'en est-il question que dans le peuple. En effet, est-il un magistrat, est-il un homme de quelque renom qui voulût s'adresser aux sorts? Partout ailleurs ils sont tombés en désuétude; aussi Cli-

nusquam se fortunatiorem, quam Præneste, vidisse Fortunam. Ergo hoc divinationis genus omittamus.

XLII. Ad Chaldæorum monstra veniamus; de quibus Eudoxus, Platonis auditor, in astrologia, judicio doctissimorum hominum, facile princeps, sic opinatur, id quod scriptum reliquit : Chaldæis, in prædictione et in notatione cujusque vitæ ex natali die, minime esse credendum. Nominat etiam Panætius, qui unus e stoicis astrologorum prædicta rejecit, Archelaum et Cassandrum, summos astrologos illius ætatis, qua erat ipse, quum in ceteris astrologiæ partibus excellerent, hoc prædictionis genere non usos. Scylax Halicarnasseus, familiaris Panætii, excellens in astrologia, idemque in regenda sua civitate princeps, totum hoc chaldaicum prædicendi genus repudiavit. Sed ut ratione utamur, omissis testibus, sic isti disputant, qui hæc Chaldæorum natalitia prædicta defendunt. Vim quamdam esse aiunt signifero in orbe, qui græce ζωδιακὸς dicitur, talem, ut ejus orbis unaquæque pars alia alio modo moveat immutetque cœlum, perinde ut quæque stellæ in iis finitimisque partibus sint quoque tempore; eamque vim varie moveri ab iis sideribus, quæ vocantur errantia. Quum autem in eam ipsam partem orbis venerint, in qua sit ortus ejus, qui nascatur; aut in eam, quæ conjunctum aliquid habeat, aut consentiens : ea triangula illi et quadrata nominant. Etenim quum tempore anni tempesta-

tomaque rapporte-t-il que Carnéade disait n'avoir vu nulle part de Fortune plus fortunée qu'à Préneste. Ne parlons donc plus de ce genre de divination.

XLII. Venons aux présages des Chaldéens. Voici ce qu'en pense Eudoxe, disciple de Platon, et, au jugement des plus savans hommes, le premier des astronomes : il a consigné dans ses écrits l'opinion qu'il ne fallait pas ajouter foi aux remarques et aux prédictions que font les Chaldéens sur ce que sera, d'après le jour de sa naissance, la vie de chaque homme. Panétius, le seul des stoïciens qui rejetât les prédictions des astrologues, nomme Archelaüs et Cassandre comme les premiers astronomes de l'époque à laquelle il vivait; ils excellaient dans les autres parties de la science, mais ne pratiquaient point ce genre de prédictions. Scylax d'Halicarnasse, l'ami de Panétius, était savant en astronomie; il était à la tête du gouvernement de son pays; eh bien! il rejetait tout ce vain fatras de prédictions. Mais abordons le raisonnement, et laissons les témoignages; voici comme argumentent ceux qui défendent les prédictions natales des Chaldéens. Il y a, disent-ils, dans ce cercle de constellations, que les Grecs appellent *zodiaque*, une telle puissance, que chacune de ses parties change et remue le ciel d'une manière différente, selon la place que les étoiles occupent dans le voisinage et dans un temps donné; cette puissance est, disent-ils, modifiée par les étoiles qu'on appelle *errantes*. Quand elles arrivent dans la partie du zodiaque dans laquelle se trouve placée la naissance d'un enfant, ou dans celle qui y confine, ou se trouve avec elle en rapport de sympathie, cela produit ce qu'ils appellent *trine aspect* ou *quadrat* [133]. Les saisons, les variations de température alternent et se

tumque cœli conversiones commutationesque tantæ fiant accessu stellarum et recessu; quumque ea vi solis efficiantur, quæ videmus : non verisimile solum, sed etiam verum esse censent, perinde, utcumque temperatus sit aer, ita pueros orientes animari atque formari, ex eoque ingenia, mores, animum, corpus, actionem vitæ, casus cujusque eventusque fingi.

XLIII. O delirationem incredibilem! non enim omnis error, stultitia est dicenda. Quibus etiam Diogenes stoicus concedit, aliquid ut prædicere possint, duntaxat qualis quisque natura, et ad quam quisque maxime rem aptus futurus sit. Cetera, quæ profiteantur, negat ullo modo posse sciri : etenim geminorum formas esse similes, vitam atque fortunam plerumque disparem. Procles et Eurysthenes, Lacedæmoniorum reges, gemini fratres fuerunt. At hi nec totidem annos vixerunt : anno enim Procli vita brevior fuit, multumque is fratri rerum gestarum gloria præstitit. At ego id ipsum, quod vir optimus Diogenes Chaldæis, quasi quadam prævaricatione, concedit, nego posse intelligi. Etenim quum, ut ipsi dicunt, ortus nascentium luna moderetur, eaque animadvertant et notent sidera natalitia Chaldæi, quæcumque lunæ juncta videantur : oculorum fallacissimo sensu judicant ea, quæ ratione atque animo videre debebant. Docet enim ratio mathematicorum, quam istis notam esse oportebat, quanta humilitate luna feratur, terram pæne contingens, quantum absit a proxima Mercurii stella, multo

changent par l'accession et la récession des étoiles : les phénomènes dont nous sommes témoins sont déterminés par la force du soleil, d'où ils concluent, qu'il n'est pas seulement vraisemblable, mais qu'il est vrai que ce qui régit l'atmosphère influe sur les enfans à leur naissance, forme leur caractère et gouverne leur esprit, leurs mœurs, leur âme, leur corps, leur vie entière enfin, avec ses hasards et ses évènemens.

XLIII. O singulière aberration! car il ne faut pas qualifier toute erreur de sottise. Diogène le stoïcien leur fait une concession : selon lui, ils peuvent prédire seulement quel sera le caractère de chacun, quel sera son plus ou moins d'aptitude à telle ou à telle vocation. Du reste, il nie absolument qu'ils puissent rien savoir de ce qu'ils annoncent : les frères jumeaux se ressemblent souvent; mais leur destinée et leur vie sont souvent aussi fort différentes. Proclès et Eurysthène [134], rois de Lacédémone, étaient jumeaux; ils n'ont pas vécu le même nombre d'années : Proclès mourut plus jeune d'un an; mais il l'emporta de beaucoup sur son frère par ses grandes actions. Je ne puis, pour ma part, comprendre en aucune façon la concession que Diogène, d'ailleurs excellent homme, fait aux Chaldéens comme par une sorte d'inconséquence. En déclarant que la lune gouverne les naissances, en prenant pour constellations natales celles qui sont en conjonction avec la lune, les Chaldéens abandonnent à la vue, qui est le plus trompeur de tous les sens, ce qu'il ne faut voir que des yeux de la raison et de l'intelligence. Les calculs des mathématiciens, qu'ils devraient connaître, nous enseignent combien la lune dans son cours se rapproche de la terre (il s'en faut de peu qu'elle ne la touche), combien elle est loin de Mercure,

autem longius a Veneris, deinde alio intervallo distet a sole, cujus lumine collustrari putatur. Reliqua vero tria intervalla, infinita et immensa, a sole ad Martis, inde ad Jovis, ab eo ad Saturni stellam, inde ad cœlum ipsum, quod extremum atque ultimum mundi est. Quæ potest igitur contagio ex infinito pæne intervallo pertinere ad lunam, vel potius ad terram?

XLIV. Quid? quum dicunt id, quod iis dicere necesse est, omnes omnium ortus, quicumque gignantur in omni terra, quæ incolatur, eosdem esse, eademque omnibus, qui eodem statu cœli et stellarum nati sint, accidere necesse esse : nonne ejus modi sunt, ut ne cœli quidem naturam interpretes istos cœli nosse appareat? Quum enim illi orbes, qui cœlum quasi medium dividunt, et adspectum nostrum definiunt, qui a Græcis ὁρίζοντες nominantur, a nobis finientes rectissime nominari possunt, varietatem maximam habeant, aliique in aliis locis sint, necesse est, ortus occasusque siderum non fieri eodem tempore apud omnes. Quod si eorum vi cœlum modo hoc, modo illo modo temperatur : qui potest eadem vis esse nascentium, quum cœli tanta sit dissimilitudo? In his locis, quæ nos incolimus, post solstitium Canicula exoritur, et quidem aliquot diebus; apud Troglodytas, ut scribitur, ante solstitium : ut, si jam concedamus, aliquid vim cœlestem ad eos, qui in terra gignuntur, pertinere, confitendum sit illis, eos, qui nascantur eodem tempore, posse in dissimiles incidere

combien plus éloignée de Vénus; elle est aussi séparée par un long intervalle du soleil, dont on croit que la lumière l'éclaire. Les trois autres distances sont infinies, incommensurables, du soleil à Mars, de Mars à Jupiter, et de cette planète à Saturne, enfin de Saturne au ciel même, qui est le terme et la limite du monde. Quel est donc, dans cette immensité, le contact qui peut rattacher ces astres à la lune, ou plutôt à la terre?

XLIV. Mais quand, par une conséquence nécessaire de leur doctrine, ils avancent que sur toute la terre habitée, l'état du ciel et des étoiles étant fixé pour un instant donné, toutes les naissances seront les mêmes, toutes les destinées pareilles[135], il devient évident que ces prétendus interprètes du ciel n'en connaissent pas même la nature. Il est des cercles qui divisent en quelque sorte le ciel par moitié en limitant l'espace ouvert à nos regards; les Grecs les appellent *horizons*, et nous les nommerions convenablement *limitans*. Rien n'est plus variable, et ils changent selon les lieux : ainsi le lever et le coucher des astres ne se font pas en même temps pour tous. Si, par leur vertu, le ciel est gouverné tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, comment la loi des naissances serait-elle la même, tandis que le ciel est disposé si différemment. Dans les pays que nous habitons, la Canicule se lève après le solstice, et elle en est séparée par un intervalle de plusieurs jours; et nous lisons que chez les Troglodytes[136] elle le précède : en sorte que, si nous concédons l'existence d'une influence céleste sur ce qui naît dans le monde, il faudra du moins convenir que ceux qui naissent en même temps, peuvent rencontrer des caractères différens, à raison de la différence du ciel. Or, c'est ce que les Chaldéens ne veulent pas :

naturas propter cœli dissimilitudinem. Quod minime illis placet : volunt enim illi, omnes eodem tempore ortos, qui ubique sint nati, eadem conditione nasci.

XLV. Sed quæ tanta dementia est, ut in maximis motibus mutationibusque cœli, nihil intersit, qui ventus, qui imber, quæ tempestas ubique sit? quarum rerum in proximis locis tantæ dissimilitudines sæpe sunt, ut alia Tusculi, alia Romæ eveniat sæpe tempestas. Quod, qui navigant, maxime animadvertunt, quum in flectendis promontoriis ventorum mutationes maximas sæpe sentiant. Hæc igitur quum sit tum serenitas, tum perturbatio cœli : estne sanorum hominum, hoc ad nascentium ortus pertinere non dicere (quod non certe pertinet); illud nescio quid tenue, quod sentiri nullo modo, intelligi autem vix potest, quæ a luna ceterisque sideribus cœli temperatio fiat, dicere ad puerorum ortus pertinere? Quid? quod non intelligunt, seminum vim, quæ ad gignendum procreandumque plurimum valeat, funditus tolli, mediocris erroris est? Quis enim non videt, et formas, et mores, et plerosque status ac motus effingere a parentibus liberos? quod non contingeret, si hoc non vis et natura gignentium efficeret, sed temperatio lunæ, cœlique moderatio. Quid? quod uno et eodem temporis puncto nati, dissimiles et naturas, et vitas, et casus habent : parumne declarat, nihil ad agendam vitam nascendi tempus pertinere? Nisi forte

ils prétendent que tous ceux qui sont nés en même temps, en quelque lieu que ce soit, sont soumis à la même condition.

XLV. Mais quel est donc cet excès de démence, de ne tenir compte d'aucune des révolutions de l'atmosphère [137], d'aucun des mouvemens du ciel; de ne s'embarrasser ni des vents, ni des pluies, ni du temps en général? et cependant ces phénomènes varient tellement dans les lieux les plus voisins, que souvent le temps qu'il fait à Tusculum n'est pas celui qui règne à Rome. Les navigateurs sont ceux qui recueillent le plus de remarques en ce genre : quelquefois, au détour d'un cap, ils s'aperçoivent d'un changement total dans les vents. Le ciel est tantôt serein, tantôt orageux. Eh bien! lorsqu'on soutient (ce que j'admets volontiers) que ces circonstances sont sans influence sur les naissances, est-on bien sensé de prétendre que ces naissances sont cependant gouvernées par je ne sais quoi de subtil, d'imperceptible aux sens, et pour ainsi dire d'inintelligible à la raison, comme le serait l'influence de la lune et des étoiles sur l'état du ciel? N'est-ce pas déjà une erreur assez grande, que de supprimer complètement la puissance des germes, qui cependant sont ce qui importe le plus pour engendrer et procréer? Qui ne voit, en effet, que l'extérieur, les mœurs, les habitudes, les mouvemens viennent aux enfans des parens? cela ne serait pas si, au lieu de cette force de génération, la lune et l'état du ciel gouvernaient les naissances. Pourquoi donc des hommes, nés dans le même instant, sont-ils si différens par leur caractère, par leur genre de vie, par les évènemens qui la signalent? N'en est-ce point assez pour prouver que le temps de la naissance n'influe pas

putamus, neminem eodem tempore ipso et conceptum, et natum, quo Africanum. Num quis igitur talis fuit?

XLVI. Quid? illudne dubium est, quin multi, quum ita nati essent, ut quædam contra naturam depravata haberent, restituerentur et corrigerentur ab natura, quum se ipsa revocasset, aut arte atque medicina? aut quorum linguæ sic inhærerent, ut loqui non possent, eæ scalpello resectæ liberarentur? Multi etiam naturæ vitium meditatione atque exercitatione sustulerunt; ut Demosthenem scribit Phalereus, quum RHO dicere nequiret, exercitatione fecisse, ut planissime diceret. Quod si hæc astro ingenerata et tradita essent, nulla res ea mutare posset. Quid? dissimilitudo locorum nonne dissimiles hominum procreationes habet? quas quidem percurrere oratione facile est: quid inter Indos et Persas, Æthiopas et Syros differat, corporibus, animis; ut incredibilis varietas dissimilitudoque sit. Ex quo intelligitur, plus terrarum situs, quam lunæ tactus ad nascendum valere. Nam quod aiunt, quadringenta et septuaginta millia annorum in periclitandis experiundisque pueris, quicumque essent nati, Babylonios posuisse; fallunt. Si enim esset factitatum, non esset desitum. Neminem autem habemus auctorem, qui id aut fieri dicat, aut factum sciat.

XLVII. Videsne, me non ea dicere, quæ Carneades, sed ea, quæ princeps stoicorum Panætius dixerit? Ego

sur la vie? Il faudrait donc que personne n'eût été conçu ou ne fût né en même temps que Scipion l'Africain. En effet, où trouver son égal[138]?

XLVI. Ne sait-on pas que beaucoup d'hommes, nés avec des défauts naturels, ont été redressés et guéris, soit que la nature agît par elle-même, soit par l'effet de l'art ou de la médecine? on a vu des hommes dont la langue était adhérente et qui ne pouvaient parler, on leur en rendait l'usage au moyen du scalpel. Beaucoup d'autres ont corrigé un vice de la nature par l'application et l'exercice. Demetrius de Phalère nous apprend que Démosthène ne pouvait prononcer la lettre *R*, mais qu'à force de travail il se défit de cette entrave. Cependant, si ces défauts nous venaient de l'astre qui préside à notre naissance, rien ne pourrait les corriger. La différence des lieux n'amène-t-elle pas une différence dans les naissances? Il nous serait facile d'en citer des exemples : entre les Indiens, les Perses, les Éthiopiens, les Syriens, la variété est immense, tant pour la forme du corps, que pour les dispositions de l'esprit; d'où il suit que l'influence du pays est plus grande que celle de la lune[139]. Quand on nous dit que les Babyloniens ont passé sept cent soixante-dix mille ans[140] à observer les enfans, à faire sur eux des expériences, on nous trompe. Si ces expériences avaient eu lieu, on ne les aurait point abandonnées. Nous n'avons d'ailleurs aucune autorité qui dise que cela se pratique ou se soit autrefois pratiqué.

XLVII. Vous voyez bien que je ne parle pas le langage de Carnéade[141]; je répète ce qu'a dit Panétius, le prince

autem etiam hoc requiro, omnesne, qui cannensi pugna ceciderint, uno astro fuerint? exitus quidem omnium unus et idem fuit. Quid? qui ingenio atque animo singulares, num astro quoque uno? Quod enim tempus, quo non innumerabiles nascantur? At certe similis nemo Homeri. Et, si ad rem pertinet, quo modo cœlo affecto, compositisque sideribus quodque animal oriatur: valeat id necesse est etiam in rebus inanimis. Quo quid dici potest absurdius? L. quidem Tarutius Firmanus, familiaris noster, in primis chaldaicis rationibus eruditus, urbis etiam nostræ natalem diem repetebat ab iis Parilibus, quibus eam a Romulo conditam accepimus; Romamque, in jugo quum esset luna, natam esse dicebat, nec ejus fata canere dubitabat. O vim maximam erroris! etiamne urbis natalis dies ad vim stellarum et lunæ pertinebat? Fac in puero referre, ex qua affectione cœli primum spiritum duxerit: num hoc in latere, aut in cæmento, ex quibus urbs effecta est, potuit valere? Sed quid plura? quotidie refelluntur. Quam multa ego Pompeio, quam multa Crasso, quam multa huic ipsi Cæsari a Chaldæis dicta memini, neminem eorum nisi in senectute, nisi domi, nisi cum claritate esse moriturum? ut mihi permirum videatur, quemquam exstare, qui etiam nunc credat iis, quorum prædicta quotidie videat re et eventis refelli.

des stoïciens. Mais répondez à cette question : Tous ceux qui périrent à la bataille de Cannes, étaient-ils nés sous le même astre? ils n'eurent tous cependant qu'une même fin. Et les hommes qui se sont distingués par leur talens, par leur génie, sont-ils aussi tous nés sous la même constellation? Est-il un seul instant qui ne soit marqué par d'innombrables naissances? Cependant personne n'a ressemblé à Homère. Et si la disposition du ciel, l'état des constellations importent à la destinée de chaque animal, faudra-t-il aussi reconnaître cette influence pour les choses inanimées [142]? Mais on ne pourrait rien imaginer de plus absurde. Mon ami L. Tarutius de Firmum [143] était l'un des hommes les plus initiés aux calculs des Chaldéens; il regardait comme le jour de naissance de Rome celui des fêtes de Palès [144]. On nous apprend, en effet, qu'elle fut fondée ce jour-là par Romulus. Tarutius disait que Rome étant née pendant que la lune était dans le signe de la Balance [145], il n'hésitait point à chanter ses destinées. O déplorable puissance d'une erreur enracinée! Ainsi, le jour de naissance de la ville était soumis aux constellations et à la lune. Concédons qu'il importe de savoir sous quelle influence céleste un enfant a respiré pour la première fois, en sera-t-il de même des briques, du ciment dont une ville est bâtie? C'en est assez; l'évènement vient chaque jour déjouer ces prédictions. Combien de fois, je m'en souviens, les Chaldéens n'ont-ils pas prédit à Pompée, à Crassus et même à César, qu'ils ne mourraient que dans un âge avancé, chez eux, dans tout l'éclat de leur gloire? Vraiment, je suis surpris que l'on trouve encore quelqu'un qui se confie en ceux dont on voit chaque jour réfuter les prédictions par les faits.

XLVIII. Restant duo divinandi genera, quæ habere dicimur a natura, non ab arte; vaticinandi, et somniandi. De quibus, Quinte, inquam, si placet, disseramus. — Mihi vero, inquit, placet. His enim, quæ adhuc disputasti, prorsus assentior : et, vere ut loquar, quanquam tua me oratio confirmavit, tamen etiam mea sponte nimis superstitiosam de divinatione stoicorum sententiam judicabam; ac me peripateticorum ratio magis movebat, et veteris Dicæarchi, et ejus, qui nunc floret, Cratippi, qui censent esse in mentibus hominum tanquam oraculum aliquod, ex quo futura præsentiant, si aut furore divino incitatus animus, aut somno relaxatus, solute moveatur ac libere. His de generibus quid sentias, et quibus ea rationibus infirmes, audire sane velim.

XLIX. Quæ quum ille dixisset, tum ego rursus, quasi ab alio principio, sum exorsus dicere. Non ignoro, inquam, Quinte, te semper ita sensisse, ut de ceteris divinandi generibus dubitares; ista duo, furoris et somnii, quæ a libera mente fluere viderentur, probares.

Dicam igitur, de istis ipsis duobus generibus mihi quid videatur, si prius, stoicorum conclusio rationis, et Cratippi nostri, quid valeat, videro. Dixisti enim, et Chrysippum, et Diogenem, et Antipatrum concludere hoc modo : Si sunt dii, neque ante declarant hominibus, quæ futura sint : aut non diligunt homines; aut,

XLVIII. Restent deux genres de divination, qu'on nous dit venir de la nature, sans aucune influence de l'art : ce sont les vaticinations et les songes. Si vous le voulez, Quintus, nous allons en parler. — Volontiers, répondit-il; je vous avouerai même que, jusqu'ici, je suis entièrement de votre avis, et, pour dire la vérité, votre argumentation n'a fait que me fortifier dans l'opinion que j'avais conçue des stoïciens : moi-même je leur reprochais trop de superstition en matière de divination, et me sentais plus entraîné vers l'avis des péripatéticiens, notamment du vieux Dicéarque et de Cratippe [146], ce philosophe qu'on vénère à présent. Ils disent qu'il y a dans l'homme une voix intérieure qui, semblable à un oracle, prévoit l'avenir quand l'âme est agitée de quelque inspiration divine, ou quand le sommeil l'affranchit de ses entraves et l'abandonne à elle-même. Je serais bien aise de savoir ce que vous en pensez, et de voir par quels raisonnemens [147] vous réfuterez cette opinion.

XLIX. Quand il eut dit, je repris la parole, et, comme si je recommençais la discussion [148] : Je n'ignore pas, Quintus, que vous avez toujours pensé qu'il y avait beaucoup de doute sur la divination en général; mais je savais aussi que vous approuviez les signes qui nous viennent de la fureur et du sommeil, parce qu'ils paraissent provenir d'une âme qui obéit à sa propre impulsion.

Je dirai ce que je pense de ces deux genres de divination, mais d'abord j'examinerai ce que vaut l'argumentation des stoïciens et celle de notre ami Cratippe. Vous avez rappelé, en effet, que Chrysippe, Diogène et Antipater raisonnent ainsi : S'il y a des dieux, et qu'ils ne fassent pas connaître l'avenir aux hommes, ou ils n'aiment pas les hommes, ou ils ignorent ce qui arrivera,

quid eventurum sit, ignorant; aut existimant nihil interesse hominum, scire, quid sit futurum; aut non censent esse suæ majestatis, præsignificare hominibus, quæ sint futura; aut ea ne ipsi quidem dii significare possunt. At neque non diligunt nos; sunt enim benefici, generique hominum amici : neque ignorant ea, quæ ab ipsis constituta et designata sunt : neque nostra nihil interest, scire ea, quæ futura sint; erimus enim cautiores, si sciemus : neque hoc alienum ducunt majestate sua; nihil est enim beneficentia præstantius : neque non possunt futura prænoscere. Non igitur dii sunt, nec significant nobis futura. Sunt autem dii; significant ergo. Et non, si significant futura, nullas dant nobis vias ad significationum scientiam; frustra enim significarent : neque, si dant vias, non est divinatio; est igitur divinatio. O acutos homines! quam paucis verbis negotium confectum putant! Ea sumunt ad concludendum, quorum iis nihil conceditur. Conclusio autem rationis ea probanda est, in qua ex rebus non dubiis id, quod dubitatur, efficitur.

L. Videsne Epicurum, quem hebetem et rudem dicere solent stoici, quemadmodum, quod in natura rerum omne esse dicimus, id infinitum esse concluserit? « Quod finitum est, inquit, habet extremum. » Quis hoc non

ou ils pensent qu'il n'importe pas aux hommes de connaître les choses futures, ou ils ne croient pas de leur majesté de les leur indiquer; ou bien enfin, les dieux eux-mêmes ne peuvent pas les leur faire connaître. Mais on ne peut dire qu'ils ne nous aiment pas, car ils sont bienfaisans, ils sont amis du genre humain; ils n'ignorent pas, non plus, ce qu'ils ont eux-mêmes arrêté, décrété: d'un autre côté, on ne peut pas soutenir qu'il ne nous importe pas de connaître les évènemens futurs; car, les connaissant, nous serons plus prudens. Les dieux ne regardent pas davantage ces communications comme au dessous de leur majesté, car rien n'est plus élevé que la bienfaisance; enfin, il est impossible qu'ils soient privés des moyens de nous avertir [149]. Il faut donc en conclure, ou qu'il n'y a pas de dieux, et alors ils ne nous notifient point l'avenir; ou qu'il y a des dieux, et qu'ils nous en avertissent. S'ils nous avertissent, ils ne nous laissent pas sans moyen d'atteindre à la science de leurs avertissemens, car ces avertissemens seraient perdus: du moment qu'ils nous les donnent, on ne peut nier la divination; donc il y a une divination. Oh! qu'il y a de sagacité dans ces philosophes, et qu'il leur faut peu de mots pour expédier leur démonstration! Ils s'emparent, pour conclure, de choses dont pas une ne leur est concédée. Mais il n'y a dans un argument de bonne conclusion que celle qui résout ce qui est en question, au moyen de propositions non douteuses.

L. Ne voyez-vous donc pas comment cet Épicure, auquel vos stoïciens refusent la sagacité et le savoir, prouve que ce que dans la nature nous appelons l'universel, est en même temps infini? « Ce qui est fini, dit-il, a des limites. » Qui lui refusera cette proposition? « Ce qui

dederit? « Quod autem habet extremum, id cernitur ex alio extrinsecus. » Hoc quoque est concedendum. « At, quod omne est, id non cernitur ex alio extrinsecus. » Ne hoc quidem negari potest. « Nihil igitur quum habeat extremum, infinitum sit necesse est. » Videsne, ut ad rem dubiam concessis rebus pervenerit? Hoc vos dialectici non facitis : nec solum ea non sumitis ad concludendum, quæ ab omnibus concedantur; sed ea sumitis, quibus concessis, nihilo magis efficiatur, quod velitis. Primum enim hoc sumitis : « Si sunt dii, benefici in homines sunt. » Quis hoc vobis dabit? Epicurusne, qui negat, quidquam deos nec alieni curare, nec sui? an noster Ennius, qui magno plausu loquitur, assentiente populo :

Ego deum genus esse semper dixi, et dicam cœlitum;
Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus.

Et quidem, cur sic opinetur, rationem subjicit; sed nihil est necesse, dicere, quæ sequuntur. Tantum sat est intelligi, id sumere istos pro certo, quod dubium controversumque sit.

LI. Sequitur porro, « Nihil deos ignorare, quod omnia sint ab iis constituta. » Hic vero quanta pugna est doctissimorum hominum, negantium esse hæc a diis immortalibus constituta? At « nostra interest scire, quæ ventura sint. » Magnus Dicæarchi liber est, nescire ea

a des limites peut être vu d'un autre point extérieur. » C'est encore une concession à lui faire. « Mais ce qui est tout, ce qui est universel, ne saurait être vu de l'extérieur. » On ne saurait pas plus contester cela. « Donc, ce qui n'a pas de limites est infini. » Voyez-vous, comme de concession en concession il arrive à prouver ce qui était douteux? Ce n'est pas ainsi que vous en agissez, vous autres dialecticiens [150]; non-seulement vous ne vous servez pas pour conclure de prémisses que chacun accepte, mais vous avez recours à des propositions qui ne vous mèneraient pas à votre but, quand tout le monde vous les accorderait. Vous dites d'abord : « S'il y a des dieux, ils sont bienfaisans envers les hommes. » Qui vous le concédera? sera-ce Épicure, lui qui nie que les dieux s'occupent des affaires d'autrui et des leurs? sera-ce notre poète Ennius, qui dit, aux grandes acclamations du peuple dont il exprime le sentiment [151] :

> « J'ai toujours dit, je dirai toujours qu'il existe des dieux célestes; mais je pense qu'ils se soucient peu de ce que fait la race humaine. »

Et il ajoute la raison qui le fait penser ainsi; mais je n'ai que faire de citer le reste [152]. Il nous suffit d'avoir fait comprendre que les stoïciens prennent pour certain ce qui est un objet de doute et de controverse.

LI. Continuons : « Les dieux n'ignorent rien, parce qu'ils ont tout décrété. » Mais quel sujet de discussion entre les plus savans des hommes! Il en est qui nient que les dieux immortels aient rien arrêté à l'avance. « Il est de notre intérêt de connaître les évènemens futurs. » Dicéarque a écrit un livre fort étendu pour prou-

melius esse, quam scire. Negant « id esse alienum majestate deorum. » Scilicet casas omnium introspicere, ut videant, quid cuique conducat. « Neque non possunt futura prænoscere. » Negant posse ii, quibus non placet esse certum, quid futurum sit. Videsne igitur, quæ dubia sint, ea sumi pro certis atque concessis? Deinde contorquent, et ita concludunt : « Non igitur et sunt dii, nec significant futura. » Id enim jam perfectum arbitrantur. Deinde assumunt : « Sunt autem dii; » quod ipsum non ab omnibus conceditur. « Significant ergo. » Ne id quidem sequitur : possunt enim non significare, et tamen esse dii. « Nec, si significent, non dant vias aliquas ad scientiam significationis. » At id quoque potest, ut non dent homini, ipsi habeant. Cur enim Tuscis potius, quam Romanis darent? « Nec, si dant vias, nulla est divinatio. » Fac dare deos; quod absurdum est : quid refert, si accipere non possumus? Extremum est, « Est igitur divinatio. » Sit extremum; effectum tamen non est : ex falsis enim, ut ab ipsis didicimus, verum effici non potest. Jacet igitur tota conclusio.

LII. Veniamus nunc ad optimum virum, familiarem

ver qu'il vaut mieux les ignorer que les connaître. « Les stoïciens nient que ces avertissemens soient contraires à la majesté des dieux. » Il faudra donc que les dieux pénètrent de leurs regards les demeures des hommes [153] pour savoir ce qui convient à chacun? « Ils ne peuvent pas ignorer l'avenir. » Ceux qui pensent qu'il n'y a rien de certain dans les contingens futurs, soutiennent que les dieux ne peuvent les connaître. Ne voyez-vous pas maintenant que l'on prend pour avéré, pour concédé, ce qui est douteux. Après cela les stoïciens font un détour et concluent ainsi : « S'il y a des dieux, ils nous annoncent l'avenir. » Et ils croient avoir achevé la preuve. Puis ils disent : « Mais il y a des dieux; » proposition qui n'est pas accordée par tous également. « Donc il font connaître l'avenir; » ce qui n'est pas non plus une conséquence nécessaire, car ils pourraient ne pas avertir, et cependant exister. « S'ils font connaître l'avenir, il est impossible qu'ils ne donnent pas les moyens d'apprendre le sens de leurs avertissemens. » Mais ils pourraient posséder ces moyens, et ne les pas communiquer aux hommes. Pourquoi les auraient-ils donnés aux Étrusques plutôt qu'aux Romains? « S'ils communiquent ces moyens, on ne peut pas nier la divination. » Je veux bien que les dieux les donnent, quoique cela soit absurde; mais qu'importe, si nous sommes incapables de les recevoir. Enfin leur conclusion est : « Donc il y a une divination. » Que ce soit là le terme de leur démonstration, je le veux bien; mais elle n'est pas accomplie : car, ainsi qu'ils nous l'enseignent eux-mêmes, le vrai ne peut naître du faux. Toute leur argumentation est donc renversée.

LII. Venons-en maintenant à cet excellent homme,

nostrum, Cratippum. Si sine oculis, inquit, non potest exstare officium et munus oculorum, possunt autem aliquando oculi non fungi suo munere: qui vel semel ita est usus oculis, ut vera cerneret, is habet sensum oculorum vera cernentium. Item igitur, si sine divinatione non potest officium et munus divinationis exstare, potest autem, quum quis divinationem habeat, errare aliquando, nec vera cernere: satis est ad confirmandam divinationem, semel aliquid ita esse divinatum, nihil ut fortuito cecidisse videatur. Sunt autem ejus generis innumerabilia. Esse igitur divinationem confitendum est. Festive et breviter: sed quum bis sumsit, quod voluit, etiam si faciles nos ad concedendum habuerit, id tamen, quod assumit, concedi nullo modo potest. Si, inquit, aliquando oculi peccent, tamen, quia recte aliquando viderint, inest in iis vis videndi. Item, si quis semel aliquid in divinatione dixerit, is etiam quum peccet, tamen existimandus sit habere vim divinandi.

LIII. Vide, quæso, Cratippe noster, quam sint ista similia: nam mihi non videntur. Oculi enim vera cernentes, utuntur natura atque sensu; animi, si quando vel vaticinando, vel somniando vera viderunt, usi sunt fortuna atque casu. Nisi forte concessuros tibi existimas eos, qui somnia pro somniis habent, si quando aliquod somnium verum evaserit, non id fortuito accidisse. Sed demus tibi istas duas sumtiones, ea, quæ λήμματα ap-

à mon ami Cratippe. L'on ne peut, sans les yeux, dit-il, accomplir ce qui est l'office et la fonction des yeux; mais il se peut que parfois les yeux ne s'acquittent pas de leur ministère : celui qui, une seule fois, à l'aide de ses yeux a vu des objets réels, possède le sens de la vue de manière à voir les choses comme elles sont. Il en est de même de la divination : si d'une part on ne peut sans elle suppléer à ses fonctions, de l'autre, celui qui en est doué peut bien errer quelquefois et voir ce qui n'est pas vrai. Pour prouver l'existence de la divination, c'est assez qu'une fois on ait prédit un évènement de telle sorte qu'aucune partie n'en parût appartenir au hasard. Or, il y en a des exemples innombrables; il faut donc avouer qu'il existe une divination. Cela est vraiment spirituel et bref; mais, comme il s'est permis deux assertions à sa fantaisie, nous ne pouvons nullement lui concéder ses prémisses, quelque disposés que nous puissions être à lui faire des concessions. Quoique les yeux s'égarent quelquefois, dit-il, la faculté de voir existe en eux, par cela seul que d'autres fois ils ont vu juste. De même, il suffit que quelqu'un ait une fois prédit juste [154] par la divination, pour que cette faculté existe en lui alors même qu'il se trompe.

LIII. Voyez, mon cher Cratippe, s'il y a dans tout cela la moindre ressemblance; pour ma part, il ne me le paraît pas. Les yeux qui voient juste se conforment à leur nature, à leur sensation; pour nos âmes, lorsque des vaticinations ou des songes leur font apercevoir la vérité, elles ne doivent ces inspirations qu'à la fortune et au hasard. Ou, croyez-vous peut-être, que ceux qui ne voient dans les songes que des songes, vous accorderont que si l'un d'eux vient à se réaliser, ce ne serait point le ha-

pellant dialectici; sed nos latine loqui malumus : assumtio tamen, quam πρόσληψιν iidem vocant, non dabitur. Assumit autem Cratippus hoc modo, « Sunt autem innumerabiles præsensiones non fortuitæ. » At ego dico nullam. Vide, quanta sit controversia. Jam assumtione non concessa, nulla conclusio est. At impudentes sumus, qui, quum tam perspicuum sit, non concedamus. Quid est perspicuum? Multa vera, inquit, evadere. Quid quod multo plura falsa? Nonne ipsa varietas, quæ est propria fortunæ, fortunam esse causam, non naturam docet? Deinde, si tua ista conclusio, Cratippe, vera est (tecum enim mihi res est) : nonne intelligis, eadem uti posse et aruspices, et fulguratores, et interpretes ostentorum, et augures, et sortilegos, et Chaldæos? quorum generum nullum est, ex quo non aliquid, sicut prædictum sit, evaserit. Ergo aut ea quoque genera divinandi sunt, quæ tu rectissime improbas; aut, si ea non sunt, non intelligo, cur hæc duo sint, quæ relinquis. Qua ergo ratione hæc inducis, eadem illa possunt esse, quæ tollis.

LIV. Quid vero habet auctoritatis furor iste, quem divinum vocatis, ut, quæ sapiens non videat, ea videat insanus, et is, qui humanos sensus amiserit, divinos assecutus sit? Sibyllæ versus observamus, quos illa

sard qui l'aurait vérifié. Toutefois, concédons ces deux propositions que les dialecticiens appellent λήμματα (majeures); mais j'aimerais mieux parler latin, vous n'aurez pas pour cela la mineure (πρόσληψις). Or, voici celle de Cratippe: «Il y a une infinité de pressentimens non fortuits.» Je réponds, moi, qu'il n'y en a pas. Voyez quelle immense controverse! dès que je nie la mineure, il n'y a plus de conclusion. Mais, dira-t-on, il y a de notre part de l'impudence à ne pas concéder ce qui est aussi évident, car il y a eu beaucoup de songes vrais. Soit, mais qu'importe, puisqu'il y en a beaucoup plus de faux? Cette variété elle-même, qui est le caractère propre à la fortune, n'enseigne-t-elle pas que la fortune en est la cause et non la nature? Enfin, Cratippe (car c'est à vous que j'ai affaire), si votre conclusion est vraie, ne voyez-vous pas qu'elle profitera aux aruspices, aux fulgurateurs, aux interprètes des prodiges, aux augures, à ceux qui tirent les sorts, et aux Chaldéens? En effet, dans toutes ces catégories, il n'en est pas une qui n'ait une fois prédit les choses comme elles sont arrivées. Il résulterait donc de votre argument, qu'il faut reconnaître tous ces genres de divination, et cependant vous les rejetez avec raison; ou, s'ils n'existent pas, je ne comprends pas comment existeraient les deux que vous laissez subsister. Car la raison par laquelle vous voulez assurer leur existence, prouve également la possibilité des genres de divination que vous supprimez.

LIV. Mais quelle est donc l'autorité de cette espèce de fureur que vous appelez divine? Quoi! ce que ne voit pas le sage, l'insensé le verra! et celui qui a perdu le sens humain, sera doué de celui des dieux! Nous respectons les vers qu'on dit avoir été improvisés par la

furens fudisse dicitur. Quorum interpres nuper, falsa quadam hominum fama, dicturus in senatu putabatur, eum, quem re vera regem habebamus, appellandum quoque esse regem, si salvi esse vellemus. Hoc si est in libris, in quem hominem, et in quod tempus est? Callide enim, qui illa composuit, perfecit, ut, quodcumque accidisset, prædictum videretur, hominum et temporum definitione sublata. Adhibuit etiam latebram obscuritatis, ut iidem versus alias in aliam rem posse accommodari viderentur. Non esse autem illud carmen furentis, quum ipsum poema declarat (est enim magis artis et diligentiæ, quam incitationis et motus), tum vera ea, que ἀκροστιχὶς dicitur, quum deinceps ex primis versuum litteris aliquid connectitur, ut in quibusdam Ennianis, «Q. Ennius fecit.» Id certe magis est attenti animi, quam furentis. Atque in Sibyllinis ex primo versu cujusque sententiæ primis litteris illius sententiæ carmen omne prætexitur. Hoc scriptoris est, non furentis; adhibentis diligentiam, non insani. Quamobrem Sibyllam quidem sepositam et conditam habeamus, ut, id quod proditum est a majoribus, injussu senatus ne legantur quidem libri, valeantque ad deponendas potius, quam ad suscipiendas religiones; cum antistibus agamus, ut quidvis potius ex illis libris, quam regem proferant : quem Romæ posthæc nec dii, nec homines esse patiantur.

Sibylle en fureur. Dernièrement, sur la foi d'un faux bruit, on croyait que l'interprète de ces vers[155] viendrait déclarer dans le sénat que, si nous tenions à notre salut, il fallait proclamer roi celui qu'en effet nous avions pour roi. Mais si cela est écrit dans les livres, je demanderai pour quel homme, et pour quel temps? Celui qui les a composés[156] s'y est pris bien adroitement : il a supprimé la désignation des personnes et des époques; en sorte que tout ce qui arrive paraît toujours prédit. Il s'est, de plus, enveloppé d'obscurité, si bien que les mêmes vers peuvent, en d'autres circonstances, s'appliquer à d'autres choses. Ce poëme n'est pas l'ouvrage d'un esprit en délire; il suffit de l'examiner pour y reconnaître les traces de l'art et du travail, plutôt que le cachet de l'inspiration et du mouvement; on y trouve aussi des acrostiches, combinaison qui consiste à lier à la suite l'une de l'autre, et de manière à en former un sens, les premières lettres de chaque vers. C'est ainsi que dans beaucoup d'ouvrages d'Ennius, l'acrostiche produisait les mots *Q. Ennius fecit*[157]. Tout cela est le fait d'un esprit attentif, et non de l'inspiration. Dans les livres Sibyllins, depuis le premier vers d'une sentence jusqu'au dernier, toutes les initiales sont liées de manière à en composer l'argument[158]. Cela trahit l'écrivain, et l'écrivain soigneux, non l'homme en fureur ou en démence. Laissons donc en paix la Sibylle; qu'elle reste dans son asile sacré, et suivons les prescriptions de nos ancêtres, qui ne voulaient pas qu'on lût ces livres sans l'ordre du sénat : de la sorte ils nous serviront plutôt à déposer nos superstitions qu'à en recevoir de nouvelles; et quant à leurs desservans, arrangeons-nous avec eux de manière à ce qu'ils en tirent tout autre chose qu'un roi : car dé-

LV. At multi sæpe vera vaticinati, ut Cassandra,

Jamque mari magno.......

Eademque paullo post:

Eheu, videte.......

Num igitur me cogis etiam fabulis credere? Quæ delectationis habeant, quantum voles; verbis, sententiis, numeris, cantibus adjuventur: auctoritatem quidem nullam debemus nec fidem commentitiis rebus adjungere. Eodemque modo nec ego Publicio nescio cui, nec Marciis vatibus, nec Apollinis opertis credendum existimo; quorum partim ficta aperte, partim effutita temere nunquam ne mediocri quidem cuiquam, non modo prudenti, probata sunt. Quid! inquies: remex ille de classe Coponii, nonne ea prædixit, quæ facta sunt? Ille vero, et ea quidem, quæ omnes eo tempore, ne acciderent, timebamus. Castra enim in Thessalia castris collata audiebamus; videbaturque nobis exercitus Cæsaris et audaciæ plus habere, quippe qui patriæ bellum intulisset; et roboris, propter vetustatem. Casum autem prœlii, nemo nostrum erat, quin timeret; sed ita, ut constantibus hominibus par erat, non aperte. Ille autem Græcus, quid mirum, si magnitudine timoris, ut plerumque fit, a constantia, atque a mente, atque a se ipse

sormais ni les dieux, ni les hommes n'en souffriront à Rome.

LV. Mais beaucoup de devins ont dit vrai; telle Cassandre :

« Déjà sur la vaste mer..... »

Et un peu plus loin :

« Voyez, voyez..... »

Belle raison vraiment! N'allez-vous pas me forcer à croire à des fables? Ces pièces ont, je le sais, beaucoup d'agrément; elles sont embellies par le style, la pensée, le nombre, le chant : mais nous ne devons ajouter aucune foi, accorder aucune autorité à des sujets d'invention. C'est pour la même raison que je ne veux pas croire en je ne sais quel Publicius, ni aux prophéties des Marcius, ni aux secrets d'Apollon. En effet, quelques-unes de ces choses sont manifestement controuvées, et les autres sont si mal imaginées, qu'elles ne peuvent convaincre, je ne dirai pas un homme sage, mais l'esprit le plus médiocre. Quoi! vous écriez-vous, ce rameur de la flotte de Coponius n'a pas prédit ce qui est arrivé? Sans doute, et nous tremblions tous alors que cela n'arrivât; car nous avions appris qu'en Thessalie les deux camps s'étaient attaqués : l'armée de César nous paraissait et plus audacieuse, parce qu'elle faisait la guerre à la patrie, et plus forte, parce qu'elle était composée de vieux soldats; il n'y en avait pas un de nous qui ne craignît l'issue de la bataille : mais notre crainte était celle d'hommes à grand caractère; elle ne se montrait pas. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'un Grec, dominé par la terreur, ait perdu, comme cela arrive

discessit? qua perturbatione animi, quæ, sanus quum esset, timebat, ne evenirent, ea demens eventura esse dicebat. Utrum tandem, per deos atque homines! magis verisimile est, vesanum remigem, an aliquem nostrum, qui ibi tum eramus, me, Catonem, Varronem, Coponium ipsum, consilia deorum immortalium perspicere potuisse?

LVI. Sed jam ad te venio,

> O sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obsides,
> Unde superstitiosa primum sæva evasit vox fera.

Tuis enim oraculis Chrysippus totum volumen implevit partim falsis, ut ego opinor, partim casu veris, ut fit in omni oratione sæpissime; partim flexiloquis et obscuris, ut interpres egeat interprete, et sors ipsa ad sortes referenda sit; partim ambiguis, et quæ ad dialecticum deferenda sint. Nam quum sors illa edita est opulentissimo regi Asiæ,

> Crœsus Halym penetrans magnam pervertet opum vim:

hostium vim sese perversurum putavit, pervertit autem suam. Utrum igitur eorum accidisset, verum oraculum fuisset. Cur autem hoc credam unquam editum Crœso? aut Herodotum cur veraciorem ducam Ennio? Num minus ille potuit de Crœso, quam de Pyrrho fingere

en pareil cas, la contenance et l'esprit, et qu'il ait été, en quelque sorte, hors de lui? Il était tellement troublé, que ce qu'il avait craint dans son bon sens, il le prédisait maintenant dans sa démence. Cependant, j'en appelle aux dieux et aux hommes, laquelle des deux suppositions est la plus vraisemblable, que les volontés des dieux immortels aient été perceptibles à un rameur imbécile, ou à l'un de nous? car, sans parler de moi, il y avait là Caton, Varron, et Coponius lui-même.

LVI. Mais, j'en viens à toi,

« Divin Apollon, qui occupes le centre de la terre [159], d'où se fit entendre, pour la première fois, une voix inspirée, sévère, sauvage. »

Chrysippe a rempli tout un volume de tes oracles; ils sont, je le pense, en partie mensongers, en partie vérifiés par le hasard, comme cela arrive assez souvent pour tout ce que nous disons. Il en est de mystérieux et d'obscurs, et l'interprète a besoin d'interprète [160], le sort, de sorts nouveaux; il en est d'ambigus, qu'il faut déférer aux dialecticiens. Ainsi à cette réponse donnée au plus riche des rois de l'Asie,

« En passant le fleuve Halys [161], Crésus renversera un grand empire, »

Crésus crut qu'il renverserait la puissance de ses ennemis; il renversa la sienne. Quelque fût l'évènement de la guerre, l'oracle avait dit vrai. Mais pourquoi me faudra-t-il croire que cette réponse ait jamais été faite à Crésus? Quelle raison avons-nous d'accorder plus de véracité à Hérodote qu'à Ennius? L'historien ne pou-

Ennius? Quis enim est, qui credat, Apollinis ex oraculo Pyrrho esse responsum,

Aio, te, Æacida, Romanos vincere posse?

Primum latine Apollo nunquam locutus est. Deinde ista sors inaudita Græcis est. Præterea Pyrrhi temporibus jam Apollo versus facere desierat. Postremo, quanquam semper fuit, ut apud Ennium est,

Stolidum genus Æacidarum,
Bellipotentes sunt magi', quam sapientipotentes;

tamen hanc amphiboliam versus intelligere potuisset, « vincere te Romanos, » nihilo magis in se, quam in Romanos valere. Nam illa amphibolia, quæ Crœsum decepit, vel Chrysippum potuisset fallere: hæc vero ne Epicurum quidem.

LVII. Sed, quod caput est, cur isto modo jam oracula Delphis non eduntur, non modo nostra ætate, sed jam diu, jam ut nihil possit esse contemtius? Hoc loco quum urgentur, evanuisse, aiunt, vetustate vim loci ejus, unde anhelitus ille terræ fieret, quo Pythia mente incitata oracula ederet. De vino, aut salsamento putes loqui, quæ evanescunt vetustate. De vi loci agitur, neque solum naturali, sed etiam divina: quæ quo tandem modo evanuit? Vetustate, inquies. Quæ vetustas est, quæ vim divinam conficere possit? Quid tam divi-

vait-il donc pas inventer sur Crésus, comme Ennius sur Pyrrhus? Est-il quelqu'un qui puisse croire que l'oracle d'Apollon ait répondu à ce prince :

« Descendant d'Éacus, je dis que Pyrrhus le Romain pourra vaincre [162] ? »

D'abord, Apollon n'a jamais parlé latin ; en second lieu, cette réponse est toujours demeurée inconnue aux Grecs; ensuite, au temps de Pyrrhus, Apollon avait déjà cessé de faire des vers; enfin, quoique toujours, comme le dit Ennius,

« La race stupide des Éacides ait été mieux partagée par la guerre que par l'intelligence [163], »

Pyrrhus aurait eu assez de sens pour s'apercevoir de l'amphibologie des mots « Pyrrhus le Romain pourra vaincre. » Quant à celle qui trompa Crésus, elle aurait pu tromper Chrysippe lui-même: cette dernière n'aurait pas même égaré Épicure [164].

LVII. Mais ce qui me frappe le plus, c'est que, non-seulement de nos jours, mais depuis fort long-temps, on ne rend plus même de ces sortes d'oracles [165] à Delphes, en sorte qu'il n'y a rien qui soit tombé plus bas. Quand nous pressons nos adversaires à ce sujet, ils nous répondent, que le temps a détruit cette puissance locale, qui, par les exhalaisons de la terre, excitait l'âme de la Pythie, et lui faisait rendre des oracles. Ne dirait-on pas qu'il s'agit de vins ou de salaisons qui se gâtent par la vétusté? Il est question, au contraire, de la puissance du sol, et non-seulement de la puissance naturelle, mais de celle qui vient de la divinité. Com-

num autem, quam afflatus ex terra mentem ita movens, ut eam providam rerum futurarum efficiat, ut ea non modo cernat multo ante, sed etiam numero versuque pronuntiet? Quando autem ista vis evanuit? An postquam homines minus creduli esse cœperunt? Demosthenes quidem, qui abhinc annos prope CCC fuit, jam tum *φιλιππίζειν* Pythiam dicebat, [id est, quasi cum Philippo facere.] Hoc autem eo spectabat, ut eam a Philippo corruptam diceret. Quo licet existimare, in aliis quoque oraculis delphicis aliquid non sinceri fuisse. Sed nescio, quomodo isti philosophi, superstitiosi, et pæne fanatici, quidvis malle videntur, quam se non ineptos. Evanuisse mavultis, et exstinctum esse id, quod, si unquam fuisset, certe æternum esset, quam ea, quæ non sunt credenda, non credere.

LVIII. Similis est error in somniis: quorum quidem defensio repetita quam longe est? Divinos animos censent esse nostros, eosque esse tractos extrinsecus, animorumque consentientium multitudine completum esse mundum; hac igitur mentis et ipsius divinitate, et conjunctione cum externis mentibus, cerni, quæ sint futura. Contrahi autem animum Zeno, et quasi labi putat atque concidere, et ipsum esse dormire. Jam Pythagoras et Plato, locupletissimi auctores, quo in somnis certiora

ment a-t-elle pu s'évanouir? Vous alléguez la vétusté; mais quelle est donc la vétusté qui pourrait anéantir une force divine? et qu'y a-t-il de plus divin, qu'un souffle émané de la terre et remuant l'âme au point de lui faire prédire les évènemens futurs, non-seulement au degré nécessaire pour les connaître, mais de telle sorte qu'elle les puisse annoncer en vers et dans un certain rhythme? Quand donc cette vertu s'est-elle anéantie? est-ce, peut-être, depuis que les hommes sont devenus moins crédules? Démosthène, qui vivait il y a trois cents ans, disait déjà que la Pythie *philippisait*, c'est-à-dire, qu'elle était du parti de Philippe[166]. Il voulait indiquer par-là qu'elle avait été gagnée par ce roi : d'où l'on peut conclure que dans les autres oracles de Delphes il n'y avait pas beaucoup de sincérité. Mais je ne sais comment ces philosophes, superstitieux et presque fanatiques, aimeraient mieux tout admettre, que de ne point se montrer absurdes. Plutôt que ne pas croire ce qui est incroyable, vous préférez dire que cette vertu de prédiction s'est évaporée. Certes, si elle eût jamais existé, elle eût été éternelle.

LVIII. L'erreur est pareille quant aux songes : pour en défendre l'autorité, vous avez cherché bien loin vos argumens. Nos âmes sont d'essence divine, disent nos philosophes; elles ont été attirées du dehors en nous-mêmes; le monde est peuplé d'une foule d'âmes en rapport avec les nôtres, et c'est cette étroite liaison de notre esprit avec la divinité et avec les âmes extérieures, qui lui fait apercevoir l'avenir. Zénon, néanmoins, estime que le sommeil n'est autre chose qu'un rétrécissement, un anéantissement et une prostration de l'âme. Pythagore et Platon, auteurs dont nous respectons beaucoup

videamus, præparatos quodam cultu atque victu proficisci ad dormiendum jubent. Faba quidem pythagorei utique abstinuere; quasi vero eo cibo mens, non venter infletur. Sed, nescio quomodo, nihil tam absurde dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum. Utrum igitur censemus dormientium animos per sene ipsos in somniando moveri, an, ut Democritus censet, externa et adventitia visione pulsari? Sive enim sic est, sive illo modo, videri possunt permulta somniantibus falsa pro veris. Nam et navigantibus moveri videntur ea, quæ stant; et quodam obtutu oculorum duo pro uno lucernæ lumina. Quid dicam, insanis, quid, ebriis quam multa falsa videantur? Quod si ejusmodi visis credendum non est, cur somniis credatur, nescio. Nam tam licet de his erroribus, si velis, quam de somniis disputare : ut ea, quæ stant, si moveri videantur, terræ motum significare dicas aut repentinam aliquam fugam; gemino autem lucernæ lumine declarari, dissensionem ac seditionem moveri.

LIX. Jam ex insanorum, aut ebriorum visis innumerabilia conjectura trahi possunt, quæ futura videantur. Quis est enim, qui totum diem jaculans non aliquando collineet? Totas noctes somniamus; neque ulla fere est, qua non dormiamus. Et miramur, aliquando id, quod somniarimus, evadere? Quid est tam incertum,

l'autorité, nous recommandent, afin de voir plus juste dans nos songes, de nous préparer au sommeil par un certain régime. Les pythagoriciens s'interdisent absolument la fève, comme si ce mets gonflait l'âme au lieu de charger l'estomac. Je ne sais comment cela se fait, mais il n'y a rien de si absurde qui n'ait été dit par quelque philosophe. Admettrons-nous que dans le sommeil les âmes sont agitées de leur propre mouvement; ou bien, comme le croit Démocrite, leur arrive-t-il une impulsion du dehors [167]? Quoi qu'il en soit de ces deux opinions, il demeure constant que dans le sommeil on peut voir beaucoup d'erreurs pour des vérités. Il semble au navigateur que les objets immobiles se meuvent; et, par un certain effet d'optique, nous voyons quelquefois deux lumières dans une seule lanterne. Que dire des fous, des ivrognes, qui voient si souvent une chose pour une autre? Et s'il ne faut pas croire aux visions de ce genre, je ne vois pas comment on ajouterait foi aux songes; car on peut expliquer ces erreurs comme on interprète les songes. Que les objets immobiles paraissent se mouvoir, vous pourrez prédire un tremblement de terre ou une fuite précipitée; s'il vous apparaît une double lumière dans une lanterne, vous annoncerez une dissension et une sédition.

LIX. Les visions des insensés ou des ivrognes fourniraient d'innombrables sujets de conjecture sur les évènemens futurs. Parmi ceux qui lancent des traits toute la journée, en est-il un seul qui ne touche quelquefois au but [168]? Quoi! nous rêvons toute la nuit, il n'en est presque pas une dans laquelle nous ne dormions [169], et il y aura lieu de s'étonner si ce que nous avons rêvé se réalise quelquefois? Qu'y a-t-il de plus incer-

quam talorum jactus? Tamen nemo est, quin sæpe jactans, Venerium jaciat aliquando, nonnunquam etiam iterum ac tertium. Num igitur, ut inepti, Veneris id fieri impulsu malumus, quam casu, dicere? Quod si, ceteris temporibus, falsis visis credendum non est; non video, quid præcipui somnus habeat, in quo valeant falsa pro veris. Quod si ita natura paratum esset, ut ea dormientes agerent, quæ somniarent; alligandi omnes essent, qui cubitum irent : majores enim, quam ulli insani, efficerent motus somniantes. Quod si insanorum visis fides non est habenda, quia falsa sunt; cur credatur somniantium visis, quæ multo etiam perturbatiora sunt, non intelligo. An, quod insani sua visa conjectori non narrant, narrant qui somniaverunt? Quæro etiam, si velim scribere quid, aut legere, aut canere vel voce, vel fidibus, aut geometricum quiddam, aut physicum, aut dialecticum explicare, somniumne exspectandum sit, an ars adhibenda, sine qua nihil earum rerum nec fieri, nec expediri potest? Atqui, ne si navigare quidem velim, ita gubernarem, ut somniaverim : præsens enim pœna sit. Qui igitur convenit, ægros a conjectore somniorum potius, quam a medico petere medicinam? An Æsculapius, an Serapis potest nobis præscribere per somnium curationem valitudinis; Neptunus gubernantibus non potest? Et, sine medico medicinam dabit Minerva; Musæ scribendi, legendi, ceterarum artium scientiam somniantibus non dabunt? At si curatio da-

tain que le jeu de dés? il n'est cependant personne qui, en jouant souvent, n'amène une fois le coup de Vénus [170], et ne le reproduise même deux et trois fois. Serons-nous assez dépourvus de sens, pour l'attribuer à l'influence de Vénus plutôt qu'au hasard? Si dans tout autre circonstance il ne faut pas s'abandonner à ses visions, je ne vois pas quel serait le privilège du sommeil de faire accepter les erreurs pour des vérités. Si la nature nous avait ainsi constitués, que les hommes fassent en dormant tout ce qu'ils rêvent, il faudrait garotter tous ceux qui vont se coucher; car ils causeraient de plus grands désordres que tous les fous ensemble. S'il ne faut pas ajouter foi aux visions des insensés, parce qu'elles sont fausses, je ne vois pas pourquoi on croirait à celles du sommeil, qui sont beaucoup plus extravagantes. Serait-ce parce que les insensés ne vont point trouver le devin, tandis qu'on lui raconte les songes? Mais, je le demande, quand je voudrai écrire, lire, chanter ou jouer d'un instrument, résoudre un problème de géométrie ou de physique, ou développer un argument de logique, me faudra-t-il attendre un rêve, ou bien aurai-je recours à l'art, sans lequel rien ne peut se faire ni se perfectionner? En vérité, si je voulais naviguer, je ne gouvernerais pas le vaisseau selon mes rêves; car la punition serait toute prête. Conviendrait-il que les malades allassent demander des remèdes à l'interprète des songes plutôt qu'au médecin? Ainsi Esculape et Sérapis [171] pourraient nous prescrire la guérison de nos maux par les rêves, et Neptune ne pourrait diriger les pilotes? Minerve enverra la médecine sans le médecin [172], et les Muses ne communiqueront point à ceux qui rêvent la connais-

retur valitudinis, hæc quoque, quæ dixi, darentur. Quæ quoniam non dantur, medicina non datur. Qua sublata, tollitur omnis auctoritas somniorum.

LX. Sed hæc quoque in promptu fuerint: nunc interiora videamus. Aut enim divina vis quædam, consulens nobis, somniorum significationes facit; aut conjectores ex quadam convenientia et conjunctione naturæ, quam vocant συμπάθειαν, quid cuique rei conveniat, ex somniis, et quid quamque rem sequatur, intelligunt; aut eorum neutrum est, sed quædam observatio constans atque diuturna est, quum quid visum secundum quietem sit, quid evenire, et quid sequi soleat. Primum igitur intelligendum est, nullam vim esse divinam effectricem somniorum. Atque illud quidem perspicuum est, nulla visa somniorum proficisci a numine deorum. Nostra enim causa dii id facerent, ut providere futura possemus. Quotus igitur est quisque, qui somniis pareat? qui intelligat? qui meminerit? Quam multi vero, qui contemnant, eamque superstitionem imbecilli animi atque anilis putent? Quid est igitur, cur his hominibus consulens deus, somniis moneat eos, qui illa non modo cura, sed ne memoria quidem digna ducant? Nec enim ignorare deus potest, qua mente quisque sit: nec frustra ac sine causa quid facere, dignum deo est; quod abhor-

sance de l'écriture, de la lecture et des autres sciences? Cependant, si la guérison d'une maladie se communiquait par le sommeil, nous pourrions obtenir de même toutes les connaissances que je viens d'énumérer; et comme cela n'est point, j'en conclus que la médecine ne nous est pas plus donnée que le reste. Supprimez-la, et toute la considération des songes s'évanouit.

LX. Mais regardons tout ceci comme superficiel, et pénétrons dans le fond des choses. Ou une puissance divine prend soin de nos intérêts, et nous avertit au moyen des songes; ou les interprètes, d'après certain accord, certains rapports de la nature [173], qu'ils appellent *sympathie*, jugent ce qui, dans les songes, convient à chaque chose et l'accompagne; ou bien encore, en l'absence de ces deux suppositions, il existe une observation constante et consacrée par le temps, d'après laquelle on sait ce qui arrive après chaque songe, et ce qui en est la conséquence. Avant tout, il faut bien se persuader qu'il n'y a point de puissance divine productrice de songes. Il est évident que nulle de nos visions du sommeil ne vient de l'inspiration des dieux; car s'ils nous donnaient connaissance de l'avenir, ils le feraient pour notre avantage. Mais combien y a-t-il de personnes qui obéissent aux songes, qui les comprennent, qui s'en souviennent? Le nombre de celles qui les dédaignent, et qui traitent cette superstition de crédulité d'imbécile ou de vieille femme, est beaucoup plus grand. Or, comment se fait-il que Dieu, si soigneux des affaires humaines, avertisse par des rêves ceux qui non-seulement n'en tiennent compte, mais ne les jugent pas même dignes d'être retenus? Un dieu ne peut ignorer la disposition intérieure de chacun; et faire quelque chose en vain et sans motif, ne

ret etiam ab hominis constantia. Ita si pleraque somnia aut ignorantur, aut negliguntur; aut nescit hoc deus, aut frustra somniorum significatione utitur. Sed horum neutrum in deum cadit. Nihil igitur a deo somniis significari fatendum est.

LXI. Illud etiam requiro, cur, si deus ista visa nobis providendi causa dat, non vigilantibus potius det, quam dormientibus. Sive enim externus et adventitius pulsus animos dormientium commovet, sive per se ipsi animi moventur, sive quæ causa alia est, cur secundum quietem aliquid videre, audire, agere videamur, eadem causa vigilantibus esse poterat : idque si nostra causa dii secundum quietem facerent, vigilantibus idem facerent; præsertim quum Chrysippus, academicos refellens, permulto clariora et certiora esse dicat, quæ vigilantibus videantur, quam quæ somniantibus. Fuit igitur divina beneficentia dignius, quum consuleret nobis, clariora visa dare vigilantibus, quam obscuriora per somnium. Quod quoniam non fit, somnia divina putanda non sunt. Jam vero quid opus est circuitione et anfractu, ut sit utendum interpretibus somniorum, potius, quam directo? Deus si quidem nobis consulebat, « Hoc facito, Hoc ne feceris, » diceret; idque visum vigilanti potius, quam dormienti daret. Jam vero quis dicere audeat, vera omnia esse somnia? « Aliquot somnia vera, inquit Ennius; sed omnia non est necesse. »

serait pas digne d'un dieu; car cela répugne même à la gravité de l'homme [174]. Mais si la plupart des songes sont ignorés ou négligés, il arrive ou que ce dieu l'ignore, ou qu'il perd sa peine en avertissant par les songes. Aucune de ces suppositions ne convient à la divinité : il faut donc avouer que les dieux ne nous font rien connaître au moyen des songes.

LXI. Encore une question : Si Dieu nous envoie toutes ces visions pour nous tenir en garde, pourquoi ne les recevons-nous pas pendant que nous veillons? En effet, soit qu'une impulsion extérieure, étrangère, agite nos âmes dans le sommeil, soit qu'elles s'agitent de leur propre mouvement, soit enfin que, par tout autre cause, nous paraissions voir, entendre, agir, tandis que nous reposons, nous pouvions recevoir ces impressions étant éveillés : si les dieux nous donnaient les avertissemens du sommeil dans notre intérêt, ils nous les donneraient plutôt pendant la veille. Chrysippe, en réfutant les philosophes de l'Académie, dit avec raison que ce qu'on voit éveillé est beaucoup plus clair, plus précis que ce que nous montrent nos rêves. Il était donc bien plus digne de la bienfaisance divine d'accorder des visions nettes aux hommes éveillés que d'en envoyer d'obscures aux hommes endormis ; et il me suffit que cela n'arrive pas, pour que je ne voie rien de divin dans les songes. Qu'était-il donc besoin de circuit, de détour ? pourquoi nous faut-il recourir aux interprètes des songes, au lieu de recevoir des avis directs? Si Dieu prenait de nous quelque soin, il dirait : *Faites*, ou *Ne faites pas telle ou telle autre chose*. Cet avertissement serait donné à l'homme éveillé plutôt qu'à l'homme endormi. Est-il quelqu'un au monde qui osât soutenir que tous les songes sont vrais [175]?

LXII. Quæ est tandem ista distinctio? Quæ vera, quæ falsa habet? Et, si vera a deo mittuntur, falsa unde nascuntur? Nam si ea quoque divina, quid inconstantius deo? quid inscitius autem est, quam mentes mortalium falsis et mendacibus visis concitare? Sin vera visa divina sunt; falsa autem et inania, humana : quæ est ista designandi licentia, ut hoc deus, hoc natura fecerit potius, quam aut omnia deus, quod negatis, aut omnia natura? Quod quoniam illud negatis, hoc necessario confitendum est. Naturam autem eam dico, qua nunquam animus insistens agitatione et motu esse vacuus potest. Is quum languore corporis, nec membris uti, nec sensibus potest, incidit in visa varia et incerta, ex reliquiis, ut ait Aristoteles, inhærentibus earum rerum, quas vigilans gesserit, aut cogitarit : quarum perturbatione mirabiles interdum exsistunt species somniorum. Quæ si alia vera, alia falsa : qua nota internoscantur, scire sane velim. Si nulla est, quid istos interpretes audiamus? Sin quæpiam est, aveo audire, quæ sit. Sed hærebunt.

LXIII. Venit enim jam in contentionem, utrum sit probabilius, deosne immortales, rerum omnium præstantia excellentes, concursare omnium mortalium, qui

Quelques-uns sont vrais, dit Ennius; *mais il n'est pas nécessaire qu'ils le soient tous.*

LXII. Expliquez-moi donc cette distinction? Quels sont les songes véridiques, et quels sont les mensongers? Et si Dieu envoie les premiers, d'où viennent les seconds? S'ils ont aussi une origine divine, il n'y aura donc personne de plus inconséquent qu'un dieu [176]? Peut-on, en effet, rien imaginer de plus absurde, que d'agiter les âmes des mortels par des visions fausses et mensongères? Que si les visions divines sont vraies, et les visions humaines trompeuses et vaines, d'où vous vient cette licence de désigner parmi les songes ceux qu'a faits Dieu, et ceux qui appartiennent à la nature, au lieu de les attribuer tous à Dieu, ce que vous niez, ou tous à la nature, ce qui est la conséquence de cette dénégation? Par la nature, j'entends cette excitation qui fait que jamais l'âme ne peut être libre d'action et de mouvement. Lorsque, par suite de l'engourdissement du corps, elle ne peut faire usage ni de ses membres ni des sens, elle se jette dans des visions vagues et incertaines, parce que, comme le dit Aristote [177], elle retient les traces que lui ont laissées les affaires ou la pensée dont elle s'occupait pendant la veille: la confusion de toutes ces choses amène parfois des songes fort étranges. Si les uns sont vrais, les autres faux, je voudrais qu'on me dît par quels signes on les reconnaîtra. Si ces signes n'existent pas, pourquoi écoutons-nous les interprètes? S'ils existent, je veux qu'ils me les indiquent. Mais ils seront très-embarrassés de leur réponse.

LXIII. Voyons maintenant laquelle des deux suppositions est la plus probable: les dieux immortels, qui par l'excellence de leur être sont au dessus de tout, courent-

ubique sunt, non modo lectos, verum etiam grabatos, et, quum stertentes aliquos viderint, objicere his visa quædam tortuosa et obscura, quæ illi exterriti somnio ad conjectorem mane deferant; an natura fieri, ut mobiliter animus agitatus, quod vigilans viderit, dormiens videre videatur. Utrum philosophia dignius, sagarum superstitione ista interpretari, an explicatione naturæ? ut, si jam fieri possit conjectura vera somniorum, tamen isti, qui profitentur, eam facere non possint : ex levissimo enim et indoctissimo genere constant. Stoici autem tui negant quemquam, nisi sapientem, divinum esse posse. Chrysippus quidem divinationem definit his verbis : vim cognoscentem, et videntem, et explicantem signa, quæ a diis hominibus portendantur; officium autem esse ejus, prænoscere, dii erga homines mente qua sint, quidque significent, quemadmodumque ea procurentur atque expientur. Idemque somniorum conjectionem definit hoc modo : esse vim cernentem, et explanantem, quæ a diis hominibus significentur in somnis. Quid ergo? ad hæc mediocri opus est prudentia, an et ingenio præstanti, et eruditione perfecta? Talem autem cognovimus neminem.

LXIV. Vide igitur, ne, etiam si divinationem tibi esse concessero, quod nunquam faciam, neminem tamen divinum reperire possimus. Qualis autem ista mens est deorum, si neque ea nobis significant in somnis, quæ

ils partout où les mortels ont des lits? descendent-ils sur les plus mauvais grabats pour jeter à tous ceux qu'ils aperçoivent endormis, des visions embrouillées et obscures, que ceux-ci, réveillés par la frayeur, portent dès le matin à un interprète? ou ne serait-ce pas plutôt par un effet de nature, que l'âme, fortement agitée, croit revoir dans le sommeil ce qui l'a occupée quand elle veillait? Que jugez-vous plus digne de la philosophie, de cette superstition de magicienne, ou de cette explication naturelle? J'ajoute que si l'on pouvait tirer des songes une conjecture vraie, cette faculté, cependant, n'appartiendrait pas à ceux qui en font profession; car ils sont de l'espèce la plus inconséquente et la plus ignorante. Vos stoïciens, au contraire, nient qu'un autre que le sage [178] puisse être devin. Chrysippe définit la divination en ces termes : une faculté connaissant, voyant, expliquant les signes qui sont offerts aux hommes par les dieux; l'utilité de cette science est de pressentir dans quelles dispositions les dieux sont à l'égard des hommes, ce qu'ils veulent faire entendre, enfin par quels moyens on peut accomplir leur volonté et les apaiser. Le même philosophe définit ainsi l'interprétation des songes : une faculté qui voit et explique ce que les dieux donnent d'avertissemens aux hommes par les songes. Eh bien! qu'en dites-vous? suffit-il pour cela d'une sagacité médiocre, ou bien faut-il avoir un esprit distingué, une érudition accomplie? Nous n'avons jamais connu personne qui remplît ces conditions.

LXIV. Et prenez garde que si je venais à vous concéder la divination, ce que je ne ferai jamais, nous ne soyions fort embarrassés de découvrir un devin. Où serait donc cette prévoyance des dieux, si dans nos songes

ipsi per nos intelligamus; neque ea, quorum interpretes habere possimus? Similes enim sunt dii, si ea nobis objiciunt, quorum nec scientiam, neque explanatorem habeamus, tanquam si Pœni, aut Hispani in senatu nostro loquerentur sine interprete. Jam vero quo pertinent obscuritates et ænigmata somniorum? Intelligi enim a nobis dii velle debebant ea, quæ nostra causa nos monerent. Quid? poeta nemo, nemo physicus obscurus? Ille vero nimis etiam obscurus Euphorion. At non Homerus. Uter igitur melior? Valde Heraclitus obscurus; minime Democritus. Num igitur conferendi? Mea causa me mones, quod non intelligam: quid me igitur mones? Ut si quis medicus ægroto imperet, ut sumat

> Terrigenam, herbigradam, domiportam, sanguine cassam,

potius, quam hominum more cochleam dicere. Nam Pacuvianus Amphio,

> Quadrupes tardigrada, agrestis, humilis, aspera,
> Capite brevi, cervice anguina, adspectu truci,
> Eviscerata, inanima, cum animali sono,

quum dixisset obscurius, tum Attici respondent: Non intelligimus, nisi aperte dixeris. At ille uno verbo,

ils ne nous donnent ni des signes que nous puissions comprendre par nous-mêmes, ni de ceux pour lesquels nous pourrions nous procurer des interprètes? Assurément, s'ils ne nous envoient que des visions dont nous ne possédons ni l'intelligence ni l'explication, ils se conduisent comme le feraient des Carthaginois, des Espagnols, qui viendraient parler dans notre sénat sans interprète. Quel est, d'ailleurs, le but de cette obscurité et de ces énigmes des songes? Les dieux, au contraire, devraient vouloir que les conseils qu'ils nous donnent fussent bien compris par nous. Quoi! me direz-vous, n'y a-t-il donc point de poète obscur, point de naturaliste inintelligible? Oui, sans doute, je conviendrai qu'Euphorion [179] est beaucoup trop obscur; mais Homère ne l'est pas. Quel est le meilleur? Héraclite est inintelligible [180], Démocrite est fort clair; les comparerez-vous l'un à l'autre? C'est dans mon intérêt que vous m'avertissez, de manière à ce que je ne comprenne pas : pourquoi donc m'avertissez-vous? C'est comme si un médecin, au lieu de prescrire à son malade ce que les hommes appellent un limaçon, lui ordonnait de prendre

« Un enfant de la terre rampant sur le gazon, portant une maison, et dépourvu de sang. »

Dans une préface de Pacuve, Amphion dit :

« C'est un quadrupède à la marche lente [181]; il est sauvage, bas et rude; il a la tête courte, le cou du serpent; son aspect est rebutant; mais, privé d'entrailles et inanimé, il rend cependant des sons animés. »

Les spectateurs attiques [182] s'écrièrent : Nous vous comprendrons quand vous parlerez clairement! En un mot,

Testudo. — Non potueras hoc igitur a principio, citharista, dicere?

LXV. Defert ad conjectorem quidam, somniasse se, ovum pendere ex fascia lecti sui cubicularis (est hoc in Chrysippi libro somnium) : respondit conjector; thesaurum defossum esse sub lecto. Fodit; invenit auri aliquantum, idque circumdatum argento. Misit conjectori, quantulum visum est, de argento. Tum ille, Nihilne, inquit, de vitello? Id enim ei ex ovo videbatur aurum declarasse; reliquum, argentum. Nemone igitur unquam alius ovum somniavit? cur ergo hic nescio qui thesaurum solus invenit? Quam multi inopes, digni præsidio deorum, nullo somnio ad thesaurum reperiendum admonentur? Quam autem ob causam tam est obscure admonitus, ut ex ovo nasceretur thesauri similitudo potius, quam aperte thesaurum quærere juberetur, sicut aperte Simonides vetitus est navigare? Ergo obscura somnia minime consentanea sunt majestati deorum.

LXVI. Ad aperta et clara veniamus, quale est de illo interfecto a caupone Megaris; quale de Simonide, qui ab eo, quem humarat, vetitus est navigare; quale etiam de Alexandro, quod a te præteritum esse miror : qui, quum Ptolemæus, familiaris ejus, in prœlio telo venenato ictus esset, eoque vulnere summo cum dolore moreretur; Alexander assidens, somno est consopitus. Tum secundum quietem visus ei dicitur draco is, quem

s'écrie-t-il, c'est une Tortue. — Malheureux joueur de guitare, ne pouvais-tu le dire sur-le-champ?

LXV. Quelqu'un dit à l'interprète des songes, qu'il a vu en rêve un œuf pendu aux sangles de son lit[183] (cette anecdote est rapportée par Chrysippe dans son livre sur les songes); l'interprète lui répond, qu'il y a un trésor enterré sous ce lit. Celui qui avait fait le rêve creuse, et trouve une assez grande quantité d'or entouré d'argent. Pour récompenser le devin, il lui envoie de cet argent ce qu'il croit devoir le satisfaire. «Quoi! dit alors celui-ci, je n'aurai rien du jaune[184]?» Par-là il entendait l'or que désignait le jaune d'œuf, le reste indiquant l'argent. Mais n'y a-t-il jamais eu d'autre personne qui ait rêvé d'œuf? Que de pauvres sont dignes de la protection des dieux, sans que jamais aucun songe leur fasse découvrir un trésor! Pourquoi celui-ci est-il le seul qui en ait trouvé un? Par quelle raison cet homme a-t-il reçu un avis si obscur? pourquoi cette analogie entre un œuf et un trésor? Pourquoi ne pas commander formellement de chercher le trésor, comme Simonide avait été averti clairement de ne pas s'embarquer? Ce qui est obscur n'est aucunement digne de la majesté des dieux.

LXVI. Arrivons à des songes clairs et intelligibles, comme celui du voyageur dont l'ami avait été assassiné par l'aubergiste de Mégare; comme celui de Simonide, empêché de s'embarquer par l'homme auquel il avait donné la sépulture; enfin comme celui d'Alexandre, et je suis étonné que ce dernier vous ait échappé. Dans un combat, Ptolémée, son ami[185], avait été atteint du trait empoisonné; il allait mourir de cette blessure, qui lui causait de cruelles douleurs : Alexandre, qui veillait près de son lit, fut saisi par le sommeil. Tout à coup, dit-on, lui apparut

mater Olympias alebat, radiculam ore ferre, et simul dicere, quo illa loci nasceretur (neque is longe aberat ab eo loco); ejus autem esse vim tantam, ut Ptolemæum facile sanaret. Quum Alexander experrectus narrasset amicis somnium, emisisse, qui illam radiculam quærerent. Qua inventa, et Ptolemæus sanatus dicitur, et multi milites, qui erant eodem genere teli vulnerati. Multa etiam sunt a te ex historiis prolata somnia, matris Phalaridis, Cyri superioris, matris Dionysii, Pœni Hamilcaris, Hannibalis, P. Decii; pervulgatum jam illud de præsule; Gracchi etiam; et recens Cæciliæ, Balearici filiæ, somnium. Sed hæc externa, ob eamque causam ignota nobis sunt; nonnulla etiam ficta fortasse : quis enim auctor istorum? De nostris somniis quid habemus dicere? Tu de merso me, et equo ad ripam? ego de Mario cum fascibus laureatis me in suum deduci jubente monumentum?

LXVII. Omnium somniorum, Quinte, una ratio est : quæ, per deos immortales! videamus, ne nostra superstitione et depravatione superetur. Quem enim tu Marium visum a me putas? Speciem, credo, ejus, et imaginem, ut Democrito videtur. Unde profectam imaginem? a corporibus enim solidis, et a certis figuris vult fluere imagines. Quod igitur Marii corpus erat? Ex eo,

le serpent que nourrissait sa mère Olympias; il portait dans sa gueule une racine, et lui dit en quel lieu on pourrait la trouver (ce lieu n'était pas éloigné); il ajouta que telle était la vertu de cette racine, qu'elle guérirait aisément Ptolémée. A son réveil, Alexandre raconta ce songe à ses amis, et envoya sur-le-champ à la recherche de cette racine. Quand on l'eut découverte, elle guérit non-seulement Ptolémée, mais beaucoup de soldats qui avaient été atteints par des traits de même espèce. Vous avez emprunté à l'histoire une quantité de rêves, celui de la mère de Phalaris, de l'ancien Cyrus, de la mère de Denys, du Carthaginois Amilcar, d'Annibal, de P. Decius; rien de plus connu, d'ailleurs, que le songe concernant l'homme qui avait préludé aux jeux, que le songe de Gracchus, et que celui plus récent de Cécilia, fille de Metellus Balearicus. Mais ces songes nous sont étrangers [186], et, pour cette raison, nous ne les connaissons pas bien; quelques-uns, peut-être, sont de pure invention. En effet, qui nous les garantit? Maintenant, que dirons-nous de nos propres songes? vous avez rêvé que je m'étais abîmé dans un fleuve, que j'avais reparu à cheval sur l'autre bord; et moi, que Marius, avec ses faisceaux entourés de lauriers, avait ordonné de me conduire dans son monument.

LXVII. Tous ces songes, mon cher Quintus, sont de même valeur; et, par les dieux immortels, gardons-nous bien de les altérer encore [187] par nos superstitions et nos égaremens. Quel Marius croyez-vous donc que j'aie vu? Je pense, pour mon compte, que c'était son apparence, son image, comme l'estime Démocrite [188]. Mais cette image, d'où vient-elle? Il veut que ces sortes d'images s'échappent des corps solides et de formes réelles.

inquit, quod fuerat : plena sunt imaginum omnia. Ista igitur me imago Marii in campum atinatem persequebatur : nulla enim species cogitari potest, nisi pulsu imaginum. Quid ergo? istæ imagines ita nobis dicto audientes sunt, ut, simul atque velimus, accurrant? Etiamne earum rerum, quæ nullæ sunt? Quæ est enim forma tam inusitata, tam nulla, quam non sibi ipse animus possit effingere? ut, quæ nunquam vidimus, ea tamen informata habeamus, oppidorum situs, hominum figuras. Num igitur, quum aut muros Babylonis, aut Homeri faciem cogito, imago illorum me aliqua pellit? Omnia igitur, quæ volumus, nota nobis esse possunt : nihil est enim, de quo cogitare nequeamus. Nullæ ergo imagines obrepunt in animos dormientium extrinsecus, nec omnino fluunt illæ; nec cognovi quemquam, qui, majore auctoritate, nihil diceret. Animorum est ea vis, eaque natura, ut vigeant vigilantes, nullo adventitio pulsu, sed suo motu, incredibili quadam celeritate. Hi quum sustinentur membris, et corpore, et sensibus, omnia certiora cernunt, cogitant, sentiunt. Quum autem hæc subtracta sunt, desertusque animus languore corporis, tum agitatur ipse per sese : itaque in eo et formæ versantur, et actiones; et multa audire, multa dici videntur. Hæc scilicet in imbecillo remissoque animo, multa omnibus modis confusa et variata versantur, maximeque reliquiæ earum rerum moventur in animis, et agitantur, de quibus vigilantes aut cogitavimus, aut egimus : ut mihi

Quel est donc ce corps de Marius? Il provient, répond-il, du corps qui a réellement existé, et tout est rempli d'images. Cette image de Marius me poursuivait donc dans les champs d'Atina, puisqu'on ne peut imaginer d'apparition que par l'action des images? Quoi! ces images sont tellement dociles à notre parole, qu'elles viennent avec nous dès que nous le voulons? Mais y en a-t-il aussi d'objets qui n'existent pas? Cependant, quelle est la forme si extraordinaire, si dénuée de toute réalité, que notre esprit ne puisse la concevoir? Ce que nous n'avons jamais vu prend pour nous une figure; nous nous représentons la situation de villes, les traits d'hommes que nous n'avons jamais vus. Quand je songe aux murs de Babylone ou à la figure d'Homère, est-ce leur image qui frappe mon esprit? Nous pourrons donc connaître tout ce que nous voulons [189]; car il n'est rien à quoi nous ne puissions penser. Il ne se glisse donc point d'images extérieures dans les âmes de ceux qui dorment; elles n'émanent donc point des corps. En vérité, je ne connais personne qui ait dit des riens avec autant d'autorité [190]. Telle est la puissance des âmes, telle est leur nature, qu'éveillées [191] elles sont pleines de vigueur, qu'elles agissent sans impulsion extérieure, de leur propre mouvement, avec une incroyable célérité. Secondées par les membres et les sens [192], elles voient tout avec précision; elles pensent, elles sentent. Retirez ces auxiliaires, l'âme, abandonnée par l'engourdissement du corps, s'agite par elle-même; diverses formes, diverses actions viennent s'y jouer [193]; il lui semble entendre et prononcer beaucoup de paroles. Dans l'âme ainsi affaiblie, affaissée, tout se mêle et se confond à l'infini. Mais ce qui s'agite le plus dans nos rêves, ce sont les

temporibus illis multum in animo Marius versabatur, recordanti, quam ille gravem suum casum magno animo, quam constanti tulisset. Hanc credo causam de illo somniandi fuisse.

LXVIII. Tibi autem, de me cum sollicitudine cogitanti, subito sum visus emersus e flumine. Inerant enim in utriusque nostrum animis vigilantium cogitationum vestigia. At quædam adjuncta sunt : ut mihi de monumento Marii; tibi, quod equus, in quo ego vehebar, mecum una demersus rursus apparuit. An tu censes ullam anum tam deliram futuram fuisse, ut somniis crederet, nisi ista casu nonnunquam, forte, temere concurrerent? Alexandro draco loqui visus est. Potest omnino hoc esse falsum, potest verum : sed utrum sit, non est mirabile. Non enim audivit ille draconem loquentem, sed est visus audire; et quidem, quo majus sit, quum radicem ore teneret, locutus est. Sed nihil est magnum somnianti. Quæro autem, cur Alexandro tam illustre somnium, tam certum, nec huic eidem alias, nec multa ceteris. Mihi quidem, præter hoc Marianum, nihil sane, quod meminerim. Frustra igitur consumtæ tot noctes tam longa in ætate. Nunc quidem, propter intermissionem forensis operæ, et lucubrationes detraxi, et meridiationes addidi, quibus uti antea non solebam : nec tam multum dormiens, ullo somnio sum admonitus, tantis præsertim de rebus; nec mihi magis usquam

vestiges des choses que nous avons pensées ou faites pendant la veille. A l'époque que vous avez rappelée, je pensais beaucoup à Marius, je réfléchissais au grand caractère, au courage qu'il avait déployés dans l'excès du malheur : ce fut, je le crois, la cause qui me fit rêver de lui.

LXVIII. Dans un temps où vous pensiez à moi avec inquiétude, je vous parus tout à coup sortir d'un fleuve. Il y avait, dans nos esprits à tous deux, quelques traces des idées qui nous avaient agités pendant la veille; d'autres choses s'y sont mêlées : par exemple, dans mon rêve, le monument de Marius; dans le vôtre, le cheval que je montais, et qui, submergé comme moi, reparut en même temps. Croyez-vous qu'il y eût une vieille femme assez folle pour croire aux songes, si le hasard quelquefois ne faisait qu'ils rencontrent juste. Alexandre a cru qu'un serpent lui parlait. Ce songe peut être controuvé, comme il peut être vrai : peu importe, il n'y a rien là d'étonnant. Alexandre, en effet, n'a pas entendu parler le serpent, il a seulement cru l'entendre; et afin que ce miracle fût plus grand, il parlait pendant qu'il tenait à sa gueule une racine. Mais rien n'est difficile dans un rêve. Je demanderai pourquoi Alexandre eut un rêve si lucide, si précis, et pourquoi il ne lui en vint pas dans d'autres circonstances; enfin, pourquoi il n'en est pas arrivé beaucoup de semblables à d'autres personnes? Pour mon compte, si l'on en excepte ce qui concerne Marius, je n'ai rien d'autre à rappeler. Ainsi c'est en vain que se sont écoulées tant de nuits d'une si longue vie. Depuis la suspension des travaux du Forum, mes veilles sont moins nombreuses; j'ai prolongé la méridienne que je faisais autrefois, et quoique je dorme si

videor, quam quum aut in Foro magistratus, aut in Curia senatum video, somniare.

LXIX. Etenim (ex divisione hoc secundum est) quæ est continuatio conjunctioque naturæ (quam, ut dixi, vocant συμπάθειαν) ejusmodi, ut thesaurus ex ovo intelligi debeat? Nam medici ex quibusdam rebus et advenientes, et crescentes morbos intelligunt; nonnullæ etiam valitudinis significationes, ut hoc ipsum, « pleni enectine simus, » ex quodam genere somniorum intelligi posse dicuntur. Thesaurus vero, et hereditas, et honos, et victoria, et multa generis ejusdem, qua cum somniis naturali cognatione junguntur? Dicitur quidam, quum in somnis complexu venerio jungeretur, calculos ejecisse. Video sympathiam. Visum est enim tale objectum dormienti, ut id, quod evenit, naturæ vis, non opinio erroris effecerit. Quæ igitur natura obtulit illam speciem Simonidi, a qua vetaretur navigare? aut quid naturæ copulatum habuit Alcibiadis, quod scribitur, somnium? qui, paullo ante interitum, visus est in somnis amicæ esse amictus amiculo. Is quum esset projectus inhumatus, ab omnibusque desertus jaceret, amica corpus ejus texit suo pallio. Ergo hoc inerat in rebus futuris, et causas naturales habebat? an, et ut videretur, et ut eveniret, casus effecit?

LXX. Quid? ipsorum interpretum conjecturæ nonne

souvent, quoique les circonstances soient des plus graves, je n'ai jamais été averti par aucun songe, et il me semble que jamais je n'en fais de plus grand que lorsque je vois les magistrats au Forum, ou le sénat dans la Curie [194].

LXIX. Mais, et c'est ici la seconde partie de mon raisonnement [195], où se trouve donc cette liaison naturelle, ce rapport intime qu'ils appellent *sympathie*, en vertu duquel un œuf signifie un trésor? D'après certains symptômes, les médecins voient s'approcher et grandir les maladies; on dit même que, d'après un certain genre de songes, ils peuvent connaître l'état de notre santé, savoir, par exemple, «s'il y a en nous réplétion ou épuisement [196].» Mais un trésor, une succession, une dignité, une victoire, et beaucoup d'autres choses encore, en quelle liaison naturelle sont-elles avec les songes? On nous dit que quelqu'un, en rêvant l'acte vénérien, a rendu de petites pierres. Ici, je conçois le rapport: il eut en songe une telle vision, que ce qui arriva fut un effet de la nature, et non de son illusion. Mais quelle est, dites-moi, la loi de la nature qui a présenté à Simonide cette apparition qui lui défendit de naviguer? ou quel rapport pouvait avoir avec la nature le songe qu'on nous rapporte d'Alcibiade [197]? Peu avant sa mort, il rêva qu'il était vêtu des vêtemens de sa maîtresse; et, quelque temps après, lorsqu'étendu sur la terre et privé de sépulture, son corps était abandonné de tous, ce fut elle, en effet, qui le couvrit de son manteau. Ceci était-il dans les contingens futurs, en existait-il des causes naturelles? ou ne serait-ce pas plutôt le hasard qui aurait amené et la vision et l'évènement?

LXX. Les conjectures des interprètes n'attestent-

magis ingenia declarant eorum, quam vim consensumque naturæ? Cursor, ad Olympia proficisci cogitans, visus est in somnis curru quadrigarum vehi. Mane ad conjectorem. At ille, Vinces, inquit; id enim celeritas significat, et vis equorum. Post idem ad Antiphontem. Is autem, Vincare, inquit, necesse est; an non intelligis, quatuor ante te cucurrisse? Ecce alius cursor (atque horum somniorum et talium plenus est Chrysippi liber, plenus Antipatri; sed ad cursorem redeo) ad interpretem detulit, aquilam se in somnis visum esse factum. At ille, Vicisti : ista enim avis volat nulla vehementius. Huic quidem Antipho, Baro, inquit, te victum esse non vides? ista enim avis insectans alias aves et agitans, semper ipsa postrema est. Parere quædam matrona cupiens, dubitans essetne prægnans, visa est in quiete obsignatam habere naturam. Retulit. Negavit, eam, quoniam obsignata fuisset, concipere potuisse. At alter, prægnantem esse dixit; nam inane obsignari nihil solere. Quæ est ista ars conjectoris, eludentis ingenio? An ea, quæ dixi, et innumerabilia, quæ collecta habent stoici, quidquam significant, nisi acumen hominum, ex similitudine aliqua conjecturam modo huc, modo illuc ducentium? Medici signa quædam habent ex venis, et ex spiritu ægroti, multisque ex aliis futura præsentiunt. Gubernatores quum exsultantes loligines viderint, aut delphinos se in portum conjicientes, tempestatem significari putant.

elles pas plutôt la sagacité de leur esprit, qu'une vertu ou une sympathie de la nature? Un coureur se dispose à partir pour les jeux Olympiques; en songe, il se voit emporté sur un quadrige. Dès le matin, il va chez le devin. Tu vaincras, lui répond-il; c'est ce qu'annoncent la rapidité et la force des chevaux. De là le coureur se rend chez Antiphon [198]. Tu ne peux manquer d'être vaincu, lui dit celui-ci; ne vois-tu pas qu'il en a passé quatre devant toi? Un autre coureur (car le livre de Chrysippe et celui d'Antipater sont remplis de ce genre de songes), un autre donc raconte à l'interprète, qu'il a rêvé qu'il était changé en aigle. Tu as vaincu, s'écrie l'interprète; car il n'y a pas de vol plus rapide que celui de cet oiseau. Mais Antiphon lui dit : Sot, ne vois-tu pas que tu es vaincu? cet oiseau, qui poursuit et chasse les autres oiseaux, est toujours le dernier. Une femme, qui désirait un enfant, ne savait si elle était enceinte; elle rêva que ses parties étaient cachetées, et consulta le devin, qui répondit, que puisqu'il en était ainsi, elle n'avait pu concevoir. Un autre lui assura qu'elle était grosse, parce que jamais on ne cachetait rien de vide. Quel est donc cet art d'interprétation qui consiste en un jeu d'esprit? Les exemples que j'ai cités et ceux que les stoïciens ont accumulés à l'infini, prouvent-ils autre chose que la finesse des hommes qui, sur quelque ressemblance, dirigent leurs conjectures, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre? Les veines, la respiration du malade sont des signes pour les médecins, et ils ont pour juger l'avenir beaucoup d'autres diagnostics. Quand les pilotes voient bondir les calmars [199], ou les dauphins se précipiter vers le port, ils pensent que cela annonce une tempête. La raison peut facilement expliquer ces choses par les

Hæc ratione explicari, et ad naturam facile revocari possunt; ea vero, quæ paullo ante dixi, nullo modo.

LXXI. At enim observatio diuturna (hæc enim pars una restat) notandis rebus fecit artem. An tandem somnia observari possunt? quonam modo? Sunt enim innumerabiles varietates. Nihil tam præpostere, tam incondite, tam monstruose cogitari potest, quod non possimus somniare. Quo modo igitur hæc infinita et semper nova aut memoria complecti, aut observando notare possumus? Astrologi motus errantium stellarum notaverunt: inventus est enim ordo in iis stellis, qui non putabatur. Cedo tandem, qui sit ordo, aut quæ concursatio somniorum? quo modo autem distingui possunt vera somnia a falsis, quum eadem et aliis aliter evadant, et iisdem non semper eodem modo? ut mihi mirum videatur, quum mendaci homini ne verum quidem dicenti credere soleamus, quo modo isti, si somnium verum evasit aliquod, non ex multis potius uni fidem derogant, quam ex uno innumerabilia confirmant.

Si igitur neque deus est effector somniorum, neque naturæ societas ulla cum somniis, neque observatione inveniri potuit scientia: effectum est, ut nihil prorsus somniis tribuendum sit; præsertim quum illi ipsi, qui ea vident, nihil divinent; ii, qui interpretantur, conjecturam adhibeant, non naturam; casus autem innumerabilibus pæne sæculis in omnibus plura mirabilia,

lois de la nature ; à l'égard des exemples que j'ai cités tantôt, cela n'est pas possible.

LXXI. Mais, dit-on encore, une longue expérience a formé la science au moyen de remarques suivies. Les songes ont-ils donc pu être l'objet de l'observation? et de quelle manière, s'il vous plaît? Les variétés en sont innombrables : il n'est rien de si désordonné, de si déréglé, de si monstrueux que nous ne puissions rêver. Comment pouvons-nous noter ou retenir dans notre mémoire cet ensemble d'apparitions toujours nouvelles? Que les astronomes aient noté les mouvemens des planètes, cela se conçoit; car on a découvert, dans la marche de ces astres, un ordre qu'on n'y soupçonnait pas [200]. Mais dites-moi, je vous prie, quel est l'ordre, quelle est la coïncidence des songes avec l'évènement [201]? comment distinguera-t-on les vrais des faux, si pour différentes personnes ils ont une issue différente, et si pour les mêmes individus ils ne sont pas toujours suivis des mêmes effets? Quoi! nous refusons toute croyance à un menteur, lors même qu'il dit la vérité, et les stoïciens, quand un songe se vérifie, loin de s'en méfier à cause de la multitude des songes trompeurs, s'en prévalent, et en acceptent d'innombrables parce qu'un seul a dit vrai!

Or, si Dieu n'est pas le créateur des songes, si la nature n'est avec eux en aucune liaison, si la science n'a pu résulter de l'observation, il sera démontré qu'il ne faut avoir en eux aucune foi, et d'autant moins que ceux qui les voient ne les comprennent pas, et que ceux qui les interprètent ont recours à des conjectures, et non à la nature. Le hasard d'ailleurs a, depuis une longue suite de siècles, produit des choses bien plus

quam in somniorum visis effecerit; neque conjectura, quæ in varias partes duci potest, nonnunquam etiam in contrarias, quidquam sit incertius.

LXXII. Explodatur hæc quoque somniorum divinatio pariter cum ceteris. Nam, ut vere loquamur, superstitio, fusa per gentes, oppressit omnium fere animos, atque hominum imbecillitatem occupavit. Quod et in iis libris dictum est, qui sunt de Natura deorum; et hac disputatione id maxime egimus : multum enim et nobismet ipsis, et nostris profuturi videbamur, si eam funditus sustulissemus. Nec vero (id enim diligenter intelligi volo) superstitione tollenda religio tollitur. Nam et, majorum instituta tueri sacris cærimoniisque retinendis, sapientis est; et esse præstantem aliquam æternamque naturam, et eam suspiciendam admirandamque hominum generi, pulchritudo mundi, ordoque rerum cœlestium cogit confiteri. Quamobrem, ut religio propaganda etiam est, quæ est juncta cum cognitione naturæ, sic superstitionis stirpes omnes ejiciendæ. Instat enim, et urget, et, quo te cumque verteris, persequitur; sive tu vatem, sive tu omen audieris; sive immolaris, sive avem adspexeris; si Chaldæum, si aruspicem videris; si fulserit, si tonuerit, si tactum aliquid erit de cœlo; si ostenti simile natum factumve quippiam; quorum necesse est plerumque aliquid eveniat : ut nunquam liceat quieta mente consistere. Perfugium videtur

étonnantes que ces visions du sommeil : j'ajouterai qu'il n'y a rien de plus incertain qu'une conjecture que l'on peut retourner en différens sens, en lui donnant même des interprétations contradictoires.

LXXII. Repoussons donc cette divination des songes, comme toutes les autres[202]; et, pour dire la vérité, reconnaissons que la superstition répandue parmi toutes les nations, domine presque tous les esprits, et s'est emparée de l'imbécillité des hommes. Je l'ai dit dans mes livres sur la *Nature des dieux*, et maintenant encore, c'est le principal but de ma démonstration, je crois que j'aurai beaucoup fait pour moi-même et pour mes concitoyens, si je détruis la superstition jusque dans ses racines. Mais (je veux qu'on le sache bien) la religion ne disparaît point avec la superstition; il appartient au sage de défendre les institutions de nos ancêtres, en conservant leur culte et leurs cérémonies. La beauté de l'univers, l'ordre des corps célestes nous forcent à confesser qu'il existe un être excellent, éternel, objet de respect et d'admiration pour le genre humain. C'est pour cela même qu'il faut extirper tous les germes de la superstition avec autant de soin qu'il en faut apporter à propager la religion jointe à la connaissance de la nature; car la superstition vous obsède, vous presse, vous poursuit de quelque côté que vous vous tourniez. Elle est là quand vous écoutez un devin ou un présage, quand vous sacrifiez, quand vous regardez un oiseau. Si vous voyez un Chaldéen, un aruspice; s'il éclaire, s'il tonne; si un objet a été frappé par la foudre, s'il est né ou arrivé quelque chose de prodigieux, elle est là, toujours là; et comme il faut bien qu'il se présente incessamment quelqu'une de ces choses, il est impos-

omnium laborum et sollicitudinum esse somnus; at ex eo ipso plurimæ curæ metusque nascuntur. Qui quidem ipsi per se minus valerent, et magis contemnerentur, nisi somniorum patrocinium philosophi suscepissent, nec ii quidem contemtissimi, sed in primis acuti, et consequentia, et repugnantia videntes; qui prope jam absoluti et perfecti putantur. Quorum licentiæ nisi Carneades restitisset, haud scio, an soli jam philosophi judicarentur. Cum quibus omnis fere nobis disceptatio contentioque est, non quod eos maxime contemnamus; sed quod videntur acutissime sententias suas prudentissimeque defendere. Quum autem proprium sit Academiæ, judicium suum nullum interponere; ea probare, quæ simillima veri videantur; conferre causas, et, quid in quamque sententiam dici possit, expromere; nulla adhibita sua auctoritate, judicium audientium relinquere integrum ac liberum : tenebimus hanc consuetudinem a Socrate traditam; eaque inter nos, si tibi, Quinte frater, placebit, quam sæpissime utemur.

Mihi vero, inquit ille, nihil potest esse jucundius. Quæ quum essent dicta, surreximus.

sible que vous ayez jamais l'esprit en paix. Le sommeil semble le refuge de tous les travaux et de tous les soucis; eh bien, c'est de lui que naîtront le plus d'inquiétudes et de terreurs. Elles auraient moins d'importance, et on les dédaignerait davantage, si les philosophes n'en avaient pris le patronage; et ce ne sont pas les moins considérés, ce sont au contraire les plus ingénieux, ceux qui sont aussi habiles à juger les conséquences que les contradictions; ceux que l'on regarde comme accomplis, comme parfaits. Je crois même que si Carnéade ne s'était élevé contre leurs écarts, ils passeraient pour être seuls philosophes. C'est à eux que s'adresse presque toute ma discussion, presque toute ma réfutation; non pas que je les méprise plus que les autres, c'est, au contraire, parce qu'ils mettent beaucoup d'art et d'habileté à défendre leurs opinions. Le caractère distinctif de l'Académie, est de ne jamais faire intervenir son propre jugement, d'approuver ce qui paraît s'approcher le plus de la vérité, de comparer les causes entre elles, et d'en tirer ce qui peut être dit pour chaque opinion sans y mêler son autorité, et en laissant à ses auditeurs le soin d'en porter un jugement libre, et non prévenu. Nous serons fidèles à cet usage que nous a transmis Socrate; et si vous voulez, mon frère, nous en agirons souvent ainsi.

Rien ne saurait m'être plus agréable, répondit-il; et après cet entretien, nous nous levâmes.

NOTES

DU LIVRE SECOND.

1. I. *Aux notions que je pourrais leur donner des sciences les plus élevées.* Cicéron leur en ouvrait la voie, l'accès, car il était le premier à traiter la matière chez les Romains. *Optimarum artium* se rend bien par *sciences les plus élevées.* En allemand, *Kentnisse.*

2. *Le traité qui porte pour titre* HORTENSIUS. Malheureusement nous ne le possédons plus.

3. *La philosophie la moins présomptueuse.* Celle qui affirme le moins les choses incertaines : on sait que les académiciens soutenaient que nous n'avons sur toutes choses que des probabilités, non des certitudes. D'un autre côté, les académiciens tenaient beaucoup à l'élégance du style, tandis que les autres sectes, et notamment les épicuriens et les stoïciens, le négligeaient beaucoup. Cicéron dit, dans ses *Tusculanes*, liv. II, ch. 3 : « Quant à moi, j'estime que, sur quelque sujet qu'on écrive, on doit le faire de manière à être lu par tous les hommes instruits. »

4. *Mon* CATON. Nous n'avons plus ce traité. Il était en l'honneur du second Caton : aussi Cicéron trouve-t-il, dans une lettre à Atticus, la matière bien délicate, un problème digne d'Archimède. « Qu'y a-t-il là qui puisse plaire à Atedius ? » dit-il, en désignant probablement César ; lequel, en effet, lui répondit par l'*Anti-Caton*. Il fallait que cet ouvrage fût fort long, puisque Juvénal (sat. VI, v. 338) a dit, « plus long que les deux *Anti-Catons* de César. » La traduction n'en étant pas décente, nous nous bornerons à citer le texte :

> Noverunt Mauri atque Indi, quæ psaltria penem
> Majorem quam sunt duo Cæsaris Anticatones.

C'est une allusion à Clodius, introduit aux mystères de la Bonne-

Déesse. Il est encore question du *Caton* de Cicéron dans le traité *de l'Orateur*, ch. x.

5. *Et leur activité n'en trouvera pas moins dans l'état un vaste champ pour s'exercer.* Cette traduction, conforme à celle de Moser, diffère de celle de M. V. Le Clerc, qui dit : *Ce sera toujours un bien pour la république.* Hottinger pensait que les expressions : *Quorum late patere poterit industria*, signifiaient que leur exemple pourrait être d'une grande force pour propager l'étude de la philosophie. Le sens que je donne à ce passage est conforme à ce que dit Cicéron dans le traité *des Devoirs*, liv. II, ch. 19.

6. *Il y a de la gloire pour les Romains à n'avoir pas besoin des lettres grecques.* C'était l'idée dominante de Cicéron : il l'exprime dans son traité *des Devoirs*, et dans *les Tusculanes*, liv. II, ch. 2 : « Je presse tous ceux qui en sont capables, d'enlever aussi ce genre de gloire à la Grèce, déjà languissante, et de le transporter sur Rome. » Et plus loin : « Que si nos compatriotes prennent goût aux études philosophiques, nous pourrons bientôt nous passer des bibliothèques de la Grèce. »

7. *Dans mes livres, en effet, j'émettais mon sentiment.* C'est-à-dire, il me semblait être au sénat, ou dans l'assemblée du peuple, j'opinais, je haranguais. Avec un peu plus de liberté, M. V. Le Clerc a parfaitement rendu ce passage : *Ces ouvrages furent pour moi comme un sénat, comme une tribune où je pouvais parler.*

8. *Aujourd'hui, que l'on me consulte de nouveau sur le gouvernement.* Après la mort de César : les lettres de Cicéron font foi de la part active qu'il prit aux affaires. Il dirigeait, ou du moins conseillait Brutus et Cassius, etc., etc.

9. III. *C'est avec soin, c'est en véritable, etc.* Les stoïciens tenaient beaucoup aux subtilités de la dialectique. Dans le *Brutus* (ch. XXXI), il dit « que presque tous les stoïciens sont très-habiles dans la discussion, s'en acquittent avec art, et sont en quelque sorte des architectes de paroles ; mais que si, de la dissertation, vous les faites passer à la tribune, ils se trouvent pris au dépourvu. »

10. *Ne serait-ce pas m'ériger en devin.* Ainsi dans les *Tusculanes*, liv. I, ch. 9, traduction de M. Matter : « Je tâcherai.... de

t'expliquer ce que tu demandes ; non pas, à la vérité, comme Apollon sur son trépied, en oracles sûrs et invariables, mais comme un chétif mortel, un homme de la foule, bâtissant des conjectures sur des probabilités. »

11. *Si la lune brille de sa propre lumière.* C'était l'opinion d'Anaximandre et d'Antiphon. Épicure pensait que le soleil était ce qu'il nous paraît, un peu plus grand, un peu plus petit; voilà tout. *Voyez* Plutarque, *Opinions des philosophes,* liv. II, ch. 21 et 28.

12. *Dans les figures de géométrie ils ne sauraient distinguer le vrai du faux.* Probablement qu'il s'agit ici des lignes de démonstration que l'on trace par supposition pour résoudre un problème.

13. IV. *Ce qui est bien, ce qui est mal.* Cicéron s'adressant à un stoïcien, choisit naturellement les questions qu'agitent le plus souvent les philosophes de cette secte.

14. *L'argument que les Grecs appellent le menteur.* Davies a restauré cette leçon, qui est la véritable : les uns lisaient *non mentientem,* les autres *ementientem.* Dans Aulu-Gelle (liv. XVIII, ch. 2), il est ainsi présenté : « Si je mens, et que je dise que je mens, est-ce un mensonge, ou bien est-ce vérité? » Dans Cicéron (*Académiques,* liv. II, ch. 29) : « Si vous dites que vous mentez, et que ce soit vrai, vous mentez et vous dites la vérité. » C'est Eubulis de Milet, disciple d'Euclide, qui a imaginé ce sophisme. Voici le jeu d'esprit auquel se livraient les dialecticiens : « Si vous dites que vous mentez, et qu'il soit vrai que vous mentez, vous dites la vérité, car vous dites que vous mentez, et cela est vrai; donc vous dites la vérité. » Aussitôt qu'on leur en faisait la concession, ils se retournaient ainsi, pour prouver qu'il y avait mensonge : « Si vous dites que vous mentez, et que cela soit vrai, vous mentez; car vous dites que vous mentez, et vous dites la vérité : donc vous mentez. » Je ne sais si du temps de Cicéron on attachait une grande importance à ces pauvretés; mais si cet argument se réduisait à cela, il est étonnant qu'il l'ait cité.

15. *Comment répondrez-vous à l'argument amoncelé?* Encore une pauvreté du même genre. En grec, σώρος signifie monceau. Supposons un monceau de grains; quand y aura-t-il monceau?

est-ce au troisième, quatrième, cinquième grain, ainsi de suite? Combien faut-il en ôter pour qu'il n'y ait plus monceau? Cicéron, liv. II, ch. 29 des *Académiques*, dit : « La nature ne nous a point fait connaître les limites des choses, en sorte que nous ne savons jamais où nous devons nous arrêter. Il ne s'agit pas seulement ici du monceau de blé, d'où vient le nom de *sorite*; quel que soit le sujet sur lequel on nous presse de minutieuses questions, par exemple : pour qu'il y ait richesse ou pauvreté, gloire ou obscurité, peu ou beaucoup, grandeur ou petitesse, pour qu'un objet soit long ou court, large ou étroit, combien faut-il ajouter ou retrancher? nous n'avons rien de certain à répondre. »

16. V. « *Je regarde comme le meilleur devin, etc.* » Plutarque, dans son traité *des Oracles*, dit que ce vers est d'Euripide. Le voici en grec:

Μάντις γ' ἄριστος, ὅστις εἰκάζει καλῶς.

17. *Et pour la guerre, ses conjectures le rendront-elles plus habile qu'un général.* L'expression *belli administratio* embarrasse les interprètes. Ils se demandent s'il s'agit de l'approvisionnement, de l'organisation ou d'un plan de campagne conçu habilement par un général qui pénètre les desseins de l'ennemi. Le mot *prudentius* me semble décisif, mais j'ai laissé subsister le vague qui règne dans l'original; cela n'a d'ailleurs aucune importance.

18. *M. Marcellus, trois fois consul.* Cicéron, *du Destin*, ch. XIV : « Quel enchaînement d'idées fera prédire à ce dieu que Marcellus, celui qui fut trois fois consul, doit périr dans les flots? Ce malheur était vrai de toute éternité; mais il n'avait point de causes efficientes. » Asconius nous apprend que ce Marcellus était le petit-fils de celui qui prit Syracuse et fut cinq fois consul. Il périt dans un naufrage, sur la côte d'Afrique, peu avant la troisième guerre punique; il allait alors en ambassade vers Massinissa, en l'an de Rome 604.

19. VI. *Une étoile qui file.* M. V. Le Clerc et d'autres savans repoussent cette interprétation : ils font remarquer que jamais Cicéron n'a parlé de ce météore, de ces étoiles tombantes; que

si l'on interprétait ainsi en cet endroit, il faudrait faire de même au liv. 1, ch. 1, où il est dit : *Motus trajectionesque stellarum.* On en conclut que Schütz a eu tort d'expliquer ce mot par *Sternschnuppen.* Moser a pensé comme Schütz ; il a dit en allemand : *Das Schiessen eines Sterns.*

20. *Et quand ces ombres de forme conique.* Tous les interprètes ont hésité sur les mots *meta noctis*, qui signifient un cône de ténèbres : telle est la forme qu'on attribuait à l'ombre projetée par la terre. Ammien Marcellin (liv. xx, ch. 3) dit : *Luna objectu metæ noctis in conum desinentis angustum, latet parumper umbrata.* Pline (liv. 11, ch. 7) dit qu'il est manifeste que la nuit n'est autre chose que l'ombre de la terre, et que cette ombre est semblable à un cône renversé : *Similem metæ atque turbini inverso.* Il n'y avait donc pas de quoi se tant tourmenter, ni surtout de quoi tourmenter ce passage, pour essayer de l'altérer au lieu de le corriger.

21. *Quel sera pour chaque jour de l'année le lever et le coucher de chaque constellation.* Quoiqu'il y ait dans l'original *exortus quoque die signi alicujus*, je n'ai pas voulu traduire par *signe.* Le même mot a signifié *signe* dans la phrase précédente, ici il faut se résoudre à l'entendre autrement; car les signes du zodiaque n'alternent point par jour. J'ai donc suivi l'opinion de Moser.

22. VIII. *Auraient eu beau manger de la manière la plus favorable.* Dans l'original, il y a *etiamsi tripudium solistimum fecissent.* Nous avons déjà expliqué, dans les notes du livre 1, ce que c'était que l'auspice *tripudium solistimum*; c'est lorsque la bouillie tombe du bec du poulet par terre. Dans l'origine, on disait *terripudium* et *terripavium*, formé des mots *terram pavire*, c'est-à-dire frapper la terre.

23. *Les flottes n'en auraient pas moins péri.* J'ai suivi la correction de Hottinger ; j'ai reporté la mention du consulat à l'événement, non au refus que les poulets faisaient de manger. M. V. Le Clerc avait fait de même. Moser ne s'y est point arrêté ; il pense même qu'il faut entièrement rayer les noms des consuls, et qu'ils ont été introduits dans le texte par suite de l'annotation marginale d'un lecteur. Cependant, rien de plus or-

dinaire, dans les auteurs anciens, et notamment dans Cicéron, que ces annotations chronologiques.

24. *Non, cela n'était pas possible.* Je lis avec Moser *certe non potuit*, au lieu de *certe potuit*. Il est évident que le sens est que rien n'eût pu éviter la calamité de Trasimène. M. V. Le Clerc, en conservant la lecon, s'en tire fort ingénieusement; il met ces mots dans la bouche de Cicéron, comme s'il répétait, pour la réfuter, une affirmation de son frère : *Oui, dites-vous.* C'est une excellente manière de conserver la leçon reçue. Veesenmeyer l'avait aussi pensé. Je fais comme Moser, et j'adopte la correction de Pearcius.

25. *Si on peut, par certaines précautions, l'empêcher d'arriver.* C'est-à-dire par des sacrifices, des expiations, des cérémonies religieuses. M. V. Le Clerc a fort bien traduit : *Quand par quelque disposition on peut faire qu'elle n'arrive pas.* Moser, à mon avis, a été trop précis, quand il a dit : *Durch eine religiöse Vorkehrung.* Il ne s'agit pas de précautions religieuses uniquement; car celle que prenait Dejotarus, en ne continuant pas sa route, n'était pas de ce genre-là.

26. IX. *Il serait tué en Égypte dans la solitude.* César, liv. III, ch. 104 de la *Guerre civile*, dit : « Les favoris.......... tinrent conseil entre eux, et donnèrent secrètement à Achillas, préfet du palais, homme de résolution et d'audace, et à L. Septimius, tribun militaire, l'ordre de tuer Pompée. Ils allèrent donc à sa rencontre avec un air de franchise : Septimius était un peu connu de lui, pour avoir commandé sous ses ordres dans la guerre des pirates. Pompée, en le voyant, passe dans une chaloupe avec quelques-uns des siens; là, il est tué par Achillas et Septimius. » Ce texte est formel. Telle est aussi la narration de Plutarque, de Dion, d'Appien, de Cicéron lui-même dans les *Tusculanes*, liv. III, ch. 27. Comment donc, s'écrie-t-on, a-t-il pu dire ici que Pompée avait péri « dans un désert de l'Égypte, » *in solitudine Ægyptiorum?* On en a conclu que la leçon était vicieuse. M. V. Le Clerc et Moser ont évité de rendre les mots suspects tels qu'ils sont. Le premier a dit fort justement : *Sur un rivage solitaire*; le second : *Verlassen*, « abandonné. » C'est de lui que je me suis le plus rapproché. Les commentateurs ont imaginé

leçon sur leçon : *In celoce ægyptia tandem trucidatum iri.* — *A satellite ægyptio contrucidatum iri.* — *A spadone ægyptio demum trucidatum iri.* D'autres, plus modestes, ne changent qu'un mot : au lieu d'*in solitudine*, ils lisent *in servitudine* ou *in sortitudine*. Je suis de l'avis de Wopken, on doit conserver la Vulgate : c'est bien dans la solitude, abandonné de tous, livré à un eunuque, que Pompée a péri. Qu'importait la présence de la flotte, il était, lui, seul sans secours dans la nacelle où on l'avait attiré. Il ne faut donc rien changer à ce passage, tout en reconnaissant qu'il y peut manquer quelque chose.

27. *Pompée n'aurait pas pris les armes.* Il y a des manuscrits qui reproduisent cette réponse dans le même ordre où ont été posés les faits, en commençant par Crassus et en finissant par César.

28. X. *De ce qu'il ne peut, contre l'arrêt du destin, etc.* C'était, chez les anciens, une opinion bien établie, que les dieux ne pouvaient les modifier. Dans l'*Iliade* (liv. II, v. 43), Jupiter déplore l'empire de la nécessité, qui veut que Sarpédon, son fils, soit tué par Patrocle. Puis (v. 435) il s'interroge et se consulte pour savoir s'il arrachera Sarpédon au danger. Dans les poètes, ces sortes de contradictions n'ont rien qui doive étonner.

29. « *Surpasse la puissance du grand Jupiter.* » — *Voyez* Eschyle, dans les *Excerpta* de Grotius; Hérod., liv. I, ch. 91; Philémon, dans *Stobée*, serm. IX. Ces sortes de citations abondent dans les auteurs classiques.

30. *Un vers atellane.* On sait que ce genre de poésie était originaire d'Atella, chez les Osques. Il y a sur cela un excellent traité de M. Vaucher de Genève.

31. *Les ailes de votre armée.* En latin, il y a *cornua disputationis*, les ailes de votre argumentation, de votre démonstration, et que Moser a fort bien pu rendre par *die Flügel deiner Beweisführung;* mais notre langue ne comporte pas ce mélange des divers termes de la comparaison.

32. XI. *La source où sont puisées toutes nos âmes.* Cicéron insiste et développe cette belle idée ; j'ai voulu, comme lui, donner les

trois termes de la progression, fût-ce aux dépens de l'élégance. M. V. Le Clerc, dans son excellente traduction, a dit : *Dont nos âmes sont une émanation.* Moser traduit ainsi : *Von der Gottheit woher wir alle unsere Seelen gleichsam wie Tropfen aus einem Urquell bekommen hätten;* ce qui signifie : *De la divinité d'où nous aurions tous reçu nos âmes comme des gouttes provenant d'une source primitive.* C'est l'idée de Cicéron, mais ce n'est pas son expression ; et plus il a mis de soin dans le choix des mots, plus il faut s'efforcer de les bien rendre.

33. *Provient ou plutôt jaillit.* La progression *edi et quasi fundi* marque une abondance dont il a fallu conserver l'image, comme l'a très-bien fait le traducteur allemand. L'abbé Desmarais avait dit : *Une certaine fureur d'esprit qui était comme infuse.*

34. *Qui par hasard pourraient bien être vrais.* La pensée est que les exemples vrais, s'il s'en trouve, ne portent que sur des prédictions qui se sont réalisées par le seul effet du hasard.

35. XII. *Que telle partie appartiendrait à l'ennemi.* Lucain, liv. I, v. 616 :

> ....Venasque minaces
> Hostili de parte videt.

Tite-Live, liv. VIII, ch. 9 : « L'aruspice, dit-on, fit voir à Decius que, dans la partie *familière* du foie, la tête n'était pas entière. » *Voyez* le livre I des *Formules* du président Brisson. La fissure était une ligne qui divisait par la pensée le foie en deux parties; l'une regardait l'ennemi, l'autre celui qui faisait le sacrifice et ses amis. Je crois, avec Hottinger, que *familiaris* est ici au nominatif, et qu'il n'y a aussi nulle nécessité d'écrire *amica* au lieu d'*amici.*

36. *Ou que la volonté des dieux l'ait créée.* Il s'agit, en effet, de l'existence de cette force, de cette vertu qui fait connaître l'avenir, et non de la conformation des entrailles. Cette phrase a beaucoup embarrassé Ernesti, Davies et Hottinger, tous trois fort judicieux.

37. *Qu'y a-t-il donc dans leur nature qui soit propre à faire connaître l'avenir ?* Toute la fin de ce paragraphe est hérissée de

variantes, de corrections et de conjectures. C'est à ne plus s'y reconnaître.

38. XIII. *Démocrite ne plaisante pas sans esprit.* Ce passage est traduit de différentes manières. M. V. Le Clerc dit ici : *Les prétendues raisons de Démocrite sont assez futiles.* Quand on s'écarte de l'autorité d'un tel savant, on éprouve toujours le besoin de se justifier. Je dirai donc qu'il s'agit effectivement d'une plaisanterie, d'une raillerie. Démocrite aura dit en grec ce que Cicéron répète en latin, au moyen d'un vers d'Ennius ou de Névius, peut-être de la tragédie d'*Iphigénie ;* ce que nous-mêmes nous pourrions répéter en français d'après La Fontaine :

> Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
> Penses-tu lire au dessus de ta tête ?

Démocrite a donc répété un adage qui a passé chez toutes les nations. C'est cette concession, ce sacrifice d'une partie de la divination qui font dire à Cicéron que pour un physicien, pour un de ces hommes qui veulent tout expliquer, l'aveu est remarquable ; mais à l'instant il fait observer que le même Démocrite défendait encore une partie de la superstition, en soutenant le pouvoir des entrailles. Moser traduit : « Plaisante avec assez de liberté ; » *Witzelt mit ziemlichen Freisinn.*

39. *Et cependant, j'en suis certain, le jugement ne lui manquait pas.* C'est la leçon *judicium.* Ordinairement on lit *ludum, ludicrum, jocum,* et l'on traduit, M. V. Le Clerc : *Les plaisanteries ne devaient pas lui manquer;* Moser : *Der überall seinen Witz anzubringen wusste.* Mais la plupart des manuscrits portent *judicium ;* d'ailleurs il est précisément question du peu de jugement dont Démocrite fait preuve. Il y a long-temps que la plaisanterie est finie : elle consiste à se moquer de ceux qui ne voient pas devant leurs pieds, et qui regardent en l'air. Puis, après cet affranchissement de la superstition, Démocrite retombe dans la crédule inconséquence qui amène naturellement cette réflexion de Cicéron : « Cependant le jugement ne lui manquait pas. »

40. *Rude et maigre.* Hottinger voudrait lire *torridum* au lieu de *horridum ;* mais ce mot est bien à sa place : c'est vraiment l'opposé de *nitidum ;* au lieu d'être poli, luisant, il est rude et sec.

41. *Phérécyde.* Nous avons déjà parlé de ce philosophe; nous ajouterons que Suidas prétend qu'il apprit tout sans maître, ce qui n'empêche pas que Diogène de Laërte ne le compte parmi les disciples de Pittacus.

42. *On discute sur la fissure favorable, et sur la fissure vitale.* De cette dernière on a fait le poumon, et l'on a beaucoup discuté ce passage. Il faut se souvenir que, plus haut, Cicéron s'est demandé quelle partie appartenait à l'ennemi, quelle était la favorable, et celle-ci il l'appelait *familiaris*, l'autre *inimici;* aussi veut-on lire pour *vitale, hostile,* ce qui n'est nullement nécessaire. Vainement on s'embarrasse de ce qu'il n'est pas question de partie vitale dans les *Formules* de Brisson, Turnèbe conjecture que cette partie était dans le poumon. Il cite Lucain :

.......Parvusque secat vitalia limes.

La fissure vitale concernait la vie de celui qui consultait. Hottinger renonce à comprendre.

43. XIV. *Que tout ce qui existe compose l'unité.* Xénophane est à la tête de ces philosophes. Cicéron, au liv. II, ch. 37 des *Académiques :* « Xénophane prétend que tout ce qui existe ne forme qu'un être; qu'il est immuable et qu'il est dieu. »

44. *Le foie des rats.* Pline, liv. XI, ch. 76 : « On dit que dans le foie des rats, le nombre des lobes correspond au mois de la lune, qu'on en trouve autant que la lune a de jours; qu'en outre ils grossissent au solstice d'hiver. » Et, liv. XX, ch. 54 : « Le pouliot partage avec la menthe la propriété de ranimer les esprits : c'est pour s'en servir contre les défaillances, que l'on conserve des rameaux de ces deux plantes dans des flacons de vinaigre. Aussi, Varron déclare-t-il les couronnes de pouliot plus dignes d'orner nos appartemens, que les couronnes de roses. On prétend en effet qu'une couronne de cette plante, posée sur la tête, en calme la douleur; que son odeur seule garantit la tête de l'excès du froid ou de la chaleur, et prévient la soif; enfin, que deux rameaux de pouliot, portés sur les oreilles, mettent à l'abri du chaud, fût-on même exposé au soleil. » Il n'est pas besoin d'ajouter que Pline attribue ici au pouliot des propriétés imaginaires.

45. *Les petites cloches se gonflent et se rompent.* Pline (liv. II,

ch. 41) dit : « Le jour même du solstice d'hiver, on voit fleurir le *pulegium* (pouliot); quoique déjà desséché et suspendu dans une chambre, l'air qui le gonfle en rompt les membranes. » C'est par égard pour cette opinion que j'ai traduit « le pouliot desséché » comme l'a fait Moser. Il y a dans le latin *puleium aridum*. M. V. Le Clerc n'a point rendu l'épithète qui constate à elle seule tout le miracle.

46. *Que les huîtres et les coquillages grandissaient avec la lune.* Pline (liv. II, ch. 41) dit la même chose. *Voyez* aussi Aulu-Gelle, liv. XX, ch. 8; Élien, *Histoire des animaux*, liv. IX, ch. 6.

47. *Les arbres se dessèchent à son déclin.* Pline (liv. XVI, ch. 74) donne tout un chapitre de préceptes sur la coupe des arbres. Macrobe (liv. VII, ch. 17) dit que les bois abattus pendant la croissance de la lune ne sont propres à aucun usage, parce que la sève les amollit.

48. *Que gouverne la lune.* Dans Aulu-Gelle (liv. XIV, ch. 1), Favorinus dit que l'Océan, véritable compagnon de la lune, vieillit et rajeunit avec elle.

49. XV. *Qui veut obtenir un signe favorable.* Il faut bien se souvenir qu'il y a dans le latin *impetrire*, qui ne signifie pas simplement consulter, mais réussir dans sa consultation, obtenir une réponse propice, favorable; mot technique et spécial à l'art augural. — Voyez *l'Asinaire* de Plaute, acte II, sc. II, et Valère-Maxime, liv. I, ch. I, § I.

50. *Le sacrifice réussit pour une autre victime.* Encore un mot augural, *proxima hostia litatur.* C'est bien la signification de réussir. *Voyez* de nombreux exemples dans le *Dictionnaire* de Facciolati.

51. XVI. *César sans cœur lui-même, et revêtu de la pourpre.* Davies, qui ne veut pas passer à Cicéron une aussi mauvaise plaisanterie, croit que le taureau perd le cœur parce qu'il n'aime pas la couleur rouge; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Les anciens pensaient que la sagesse résidait dans le cœur : on se rappelle un Scipion Nasica, qui fut appelé *Corculum* à cause de son extraordinaire sagesse. César est ici nommé *Excors*, sans cœur; c'est comme si nous disions sans tête, sans prudence, sans

raison. Il y a évidemment jeu de mots. M. V. Le Clerc l'a très-bien indiqué. Je l'ai conservé littéralement, non que nous attachions le même sens que les anciens à ces mots, mais parce que l'expression implique aussi une réprobation formelle de la conduite de César. Moser a fort bien dit en allemand : *Ist ihm etwa das Herz verschwunden, weil er den herzlosen Cesar erblickte?*

52. *C'est laisser prendre la ville pour en défendre les ouvrages avancés.* Je prends ici *castella* dans le sens de remparts, bastions, etc. Quintilien (liv. II, ch. 11) a dit : *Arcem philosophiæ*, la citadelle.

53. *Qui fait périr et qui détruit les objets.* J'ai conservé la leçon ordinaire de préférence à celle adoptée par Davies et Hottinger : *obitus*, en effet, est préférable à *ortus*, qui n'est qu'une simple conjecture sans autorité.

54. XVII. L'ÉQUIMELIUM. Le nom de ce marché aux bestiaux venait de Sp. Melius, dont la maison avait été rasée après qu'il eut été tué par Servilius Ahala, parce qu'on croyait qu'il aspirait à la royauté. Niebuhr, dans son *Histoire romaine*, émet beaucoup de doute sur sa culpabilité.

55. *Je gémirai de voir nos stoïciens.* Davies veut lire *vestros*, Quintus étant stoïcien, et non pas Cicéron; mais bien qu'il soit vrai qu'en beaucoup de choses Cicéron s'accordait avec eux, on peut, en conservant la leçon reçue, prétendre que la locution est ironique. Ainsi, dans les *Tusculanes*, liv. I, ch. 32 de la traduction de M. Matter : « Est-il d'abord quelque raison pour que nous ne nous séparions pas de nos amis les stoïciens? »

56. *Entre deux mondes, comme en un lieu d'asile.* Je tiens à conserver l'expression de l'original à cause de la comparaison tirée du droit d'asile que l'on exerçait dans les temples, ce qui ne signifie pas seulement des édifices, mais des bosquets consacrés, des enceintes où l'on était à l'abri de toute poursuite. Épicure dit, il est vrai, μεταχόσμια, ce qui se traduit fort bien par *intermondes*. Tite-Live (liv. I, ch. 8) nous dit d'ailleurs : « Pour attirer la multitude, Romulus........ ouvrit un asile dans l'endroit, fermé aujourd'hui d'une palissade, qu'on trouve, entre les deux bois sacrés, à la descente du Capitole. » Cicéron songeait

peut-être à ce fait, quand il a fait sa comparaison des *intermondes*.

XVIII. 57. *Les Étrusques divisent le ciel en seize parties.* Nous avons déjà parlé de ce que c'est que le *templum*, et nous avons dit quelle était, par rapport aux diverses parties du ciel, la position de l'augure; nous ajouterons que, parmi les devins appelés *fulguratores*, on vantait surtout ceux de Fésules. La direction de l'éclair était fort importante. Lucrèce (liv. VI, v. 86) a dit :

> Unde volans ignis pervenerit, aut in utram se
> Verterit hinc partem.

On tenait beaucoup à ce que l'éclair revînt sur lui-même et fît un crochet. Frappait-il le lieu du commandement, la place du roi, l'assemblée du peuple, on l'appelait *fulmen regale.* Chaque dieu avait son éclair particulier; il y en avait plusieurs qui étaient doués de la puissance de les lancer : c'étaient Jupiter, Junon, Minerve, Véjovis, Summanus, Vulcain, Saturne et Mars; mais Jupiter en possédait trois à lui seul, et chacun de ces éclairs avait un nom particulier. Pline (liv. II, ch. 55) dit : « Rien de plus important que d'observer d'où viennent les foudres, et où elles s'en retournent. Leur retour vers les parties orientales est un signe des plus heureux. » Consultez, sur tous ces détails qui sont loin d'être sans intérêt, les *Étrusques* de M. Ottfried Muller, t. II.

58. *On le regarde comme un auspice excellent pour toutes les autres affaires.* Cela pouvait venir de ce qui arriva à la mort de Romulus. Tite-Live (liv. I, ch. 16) dit : « Un jour qu'il présidait une assemblée tenue près du marais de la Chèvre pour une revue de l'armée, il s'éleva tout à coup un orage accompagné d'un tonnerre effroyable et d'une obscurité profonde qui le déroba à tous les regards, et, depuis, il ne reparut plus sur la terre. Bientôt quelques voix s'élevèrent pour souhaiter une éternelle prospérité à ce dieu. »

59. XIX. *Les stoïciens estiment.* — *Voyez*, sur cette physique des stoïciens, Plutarque, *Opinions des philosophes*, liv. III, ch. 3; Sénèque, *Quest. Nat.*, liv. I, ch. I, et Pline, liv. II, ch. 13.

60. *Font naître les éclairs et le tonnerre.* Les anciens distinguaient entre *fulguratio* et *fulmen*. Sénèque, au liv. II, ch. 16 des *Questions Naturelles* : « Quelle différence y a-t-il donc entre l'éclair et la foudre ? la voici : l'éclair est un feu très-développé ; la foudre est un feu concentré et lancé avec impétuosité, etc. »

61. *C'est la foudre.* Je ne crois pas être dans l'erreur, en affirmant qu'il y a dans cette phrase une progression de causes et d'effets toujours croissante : d'abord, les exhalaisons, causes de vent ; le vent, cause de la dispersion des nuages, et cette dispersion produite avec violence, cause de l'éclair et du tonnerre ; enfin le choc des nues, la chaleur qui en résulte, cause de la foudre. La phrase latine, néanmoins, il faut bien le reconnaître, n'admet pas (telle que nous la lisons) que ce soit l'action des vents sur les nuages, mais celle des exhalaisons, quand, au lieu de se liquéfier, elles pénètrent la nue. Dans ce passage, j'ai recherché l'exactitude littérale.

62. *Cette tête retrouvée dans le Tibre.* C'est celle dont il a été question au liv. I, ch. 10, c'est-à-dire celle de Summanus, dont il est inutile d'introduire le nom dans la traduction, qui ne doit pas répéter ce que l'auteur n'a fait qu'indiquer.

63. XX. *Dont on avait adjugé le travail deux ans auparavant.* Moser a traduit de même : *Dessen Verfertigung verdungen worden war.* Je crois qu'il a raison, et qu'il ne s'agit nullement de l'ordre donné par les consuls, mais de l'adjudication des travaux : *Biennio postquam erat locatum.* Dans la troisième *Catilinaire*, Cicéron parle de la lenteur de ce travail, et s'en plaint. *Voyez* ch. VIII, où sont aussi rapportés les mêmes prodiges.

64. *Vous êtes mon frère, je ne crains pas de me contredire.* C'est la leçon *eo non vereor.* M. V. Le Clerc a suivi, et l'édition Lemaire aussi, la correction de Camerarius, qui, à mon sens, détruit toute la connexité des idées. « Vous êtes mon frère ; je vous aime et vous estime, » ne signifie rien du tout ; mais : « Vous êtes mon frère ; je ne crains pas de me contredire devant vous, d'ouvrir mon âme et d'avouer qu'en public je me suis conformé à l'opinion publique dans un intérêt politique. » Telle est la véritable pensée de Cicéron, bien saisie par Moser. La suite le

prouve, car Cicéron dit : « Pourquoi m'opposer à moi-même? est-ce moi qui vous suis obstacle? Non, c'est le sujet que rien ne peut changer, et qu'il faut prendre tel qu'il est. »

65. *Vous récitez alors mes pronostics.* Tout ceci a rapport aux vers qui ont été transcrits dans les chapitres VII, VIII, IX, X, etc.

66. XXI. *Comme si tous les marbres ne renfermaient pas des ouvrages dignes de Praxitèle.* Tout ce que Cicéron dit ici ne peut être considéré que comme plaisanterie : cela serait trop absurde comme argument.

67. XXII. *Que jamais il ne s'est rien fait de ce qui ne peut se faire.* Dans Sénèque (*Controvers.*, liv. I, ch. 3), il y a une pensée toute semblable : *Nec fieri quod non potest, nec portentum esse quod potest.*

68. *Pourquoi nous arrêter à tout cela?* Dans beaucoup d'éditions, ces mots commencent le paragraphe suivant. Moser a adopté cette division dans son édition et dans sa traduction.

69. XXIII. *Dans les champs de Tarquinies.* L'importance historique de cette ville, qui fut le berceau de la religion étrusque, ne saurait être contestée, surtout depuis les importantes découvertes que l'on continue à y faire, et que le *Bulletin de l'Institut archéologique* de Rome enregistre avec soin. *Voyez*, quant à la topographie, le bel ouvrage de M. Muller et une dissertation insérée aux *Annales de l'Institut archéologique*. Les Étrusques la regardaient comme la métropole de leurs douze villes : son véritable nom paraît avoir été *Tarchufin.*

70. *Tagès.* Isidore (*Orig.*, liv. VIII, ch. 9) ajoute, à ce que dit Cicéron, que Tagès mourut sur-le-champ, après avoir révélé sa doctrine. Il est beaucoup d'auteurs qui lui font honneur de l'*extispicina* ou science des entrailles : CENSORIN, *de Die natali*, c. IV; AMMIEN MARCELLIN, liv. XXI, ch. I; LUCAIN, *Pharsale*, liv. I, v. 631; SERVIUS, sur l'*Énéide*, liv. II, v. 781. Festus lui attribue la création de l'art des aruspices. Selon Columelle (liv. X), il enseigna comment il fallait protéger les champs contre les sortilèges (*fascinatio*). Ovide, dans ses *Métamorphoses*, dit « que le premier il ouvrit à l'Étrurie la connaissance des évène-

mens futurs. » *Voyez* aussi MARTIANUS CAPELLA, *de Nupt.*, lib. II, c. 9. Quant à sa filiation, on le dit fils de Genius et petit-fils de Jupiter; mais il ne faut pas prendre Genius dans un sens particulier, c'est ici un substantif commun. Il est *deorum filius et parens hominum*. En ce sens, tous les Étrusques étaient ses enfans. Il y a là un sens allégorique : Jupiter, le père des âmes, crée l'âme dans le corps par la force de son génie, c'est-à-dire de son pouvoir créateur.

71. *Ce sont là les livres qu'ils gardent.* Les *libri Tagetici* étaient fort étendus : on y lisait les règles de la fulguration, de la fondation des villes, et des principes généraux sur bien des choses. Censorin ayant dit que Tagès *chanta* la discipline aux Lucumons, il s'ensuit que cette doctrine était rédigée en vers étrusques. Les livres de l'Achéron faisaient aussi partie de cette collection, et ils furent traduits en latin comme les autres par Labéon, avec le singulier titre : *de Diis quibus origo animalis est.* Il se pourrait, toutefois, que le culte de l'Achéron n'eût été porté en Italie que par les colonies grecques, et que l'Étrurie ne l'ait joint à sa doctrine qu'après avoir pris pied en Campanie, aux environs de Cumes.

72. *Moi qui perds tant de temps à les réfuter?* Outre ce récit, il y avait beaucoup de choses absurdes dans la doctrine même; par exemple, pour éviter les malheurs des récoltes, il fallait attacher une pierre sur la tête d'un âne. M. Muller croit que le vers 97 de la sat. XI de Juvénal, où la même superstition est pratiquée pour les lits des festins, doit être prise à la lettre, et que, par conséquent, Ruperti a eu tort d'interpréter le *caput aselli* dans le sens d'un ornement de bronze. C'est aussi dans ce dernier sens que l'a traduit M. Jules Pierrot : *Un chevet de bronze avait pour toute décoration la tête d'un âne couronné.* M. Muller réfute aussi un passage d'Hygin (*Fab.* CCLXXIV), quant à l'explication mythologique; mais ce passage même est tout en faveur de son opinion.

73. XXIV. *Il est de Caton un ancien mot fort sensé.* Dans les citations qu'on en fait, on rapporte toujours le mot à Cicéron lui-même. Le même trait est cité dans la *Nature des dieux*, liv. I, ch. 26, mais sans qu'il y soit fait mention de Caton; d'où l'on a conclu que déjà il était devenu proverbial. Quelques savans ôtent à Caton le mérite de la pensée : ce n'était, disent-ils, qu'une dé-

rision des aruspices faite par un augure. Or, il y a une différence entre les uns et les autres : les aruspices ne pratiquaient qu'une science étrangère; importés d'Étrurie, les augures étaient consultés dans les cérémonies publiques, et avaient un caractère officiel.

74. *Annibal était en exil chez le roi Prusias.* Dans son traité *de l'Exil*, Plutarque dit que cette réponse fut faite à Antiochus et non à Prusias. Valère-Maxime (liv. III, ch. 7, § 6) dit la même chose que Cicéron. Ce grand général, ayant successivement excité contre les Romains l'un et l'autre de ces rois, la vérité historique peut s'accorder avec l'une comme avec l'autre assertion. Aussi Davies se range-t-il du côté de Plutarque; Hottinger et Moser du côté de Cicéron sur le séjour d'Annibal chez Prusias. *Voyez* TITE-LIVE, liv. XXXIX, ch. 51.

75. *Avant le solstice d'hiver.* C'est le sens précis de *bruma*. Térence a dit dans le *Phormion*, acte IV, sc. 4, v. 28 :

> Aruspex vetuit, ante brumam aliquid novi
> Negotii incipere.

Néanmoins, on prenait aussi ce mot dans un sens peu général, comme l'a fait M. Amar dans son excellente traduction. *Voyez* aussi le passage de Minucius Félix sur le même fait.

76. XXV. *Beaucoup de vers que j'ai composés pendant mon consulat.* — *Voyez* liv. I, ch. II, 24 et 44.

77. *Je parlerai de tous avec les détails convenables.* Tel m'a paru le véritable sens de *quoad videbitur*. Moser a dit : *So weit es mir noethig scheinen wird*, ce qui revient au même.

78. *Il ne fallait pas même le dire indirectement.* — *Occulte* est la leçon que j'ai suivie; il est évident que le mot *aperte*, qui est répété ici dans beaucoup de manuscrits, ne convient qu'au premier membre de la phrase, et qu'il s'est reproduit par une faute de copiste.

79. XXVI. *Sur laquelle on ne puisse parler diversement.* Hottinger, au lieu de *anceps oratio*, croit qu'il faut lire *anceps ratio;* mais je n'en vois pas la nécessité. M. V. Le Clerc, en tradui-

sant *il faut s'attendre à l'incertitude*, a très-bien rendu la pensée de Cicéron, mais ne s'est déclaré ni pour l'une ni pour l'autre leçon. Moser a fait de même.

80. *Vous croyez qu'à Lébadie les devins de Béotie, etc.* Dans l'édition de Lemaire et dans la traduction de M. V. Le Clerc, il y a un autre sens, parce qu'il adopte une autre ponctuation : *Tu vates, Bœotios credis;* « Vous, devin, vous croyez, etc. » Mais je pense avec Moser que ce signe du chant du coq avait été interprété par des devins du pays, et non compris par la multitude, d'autant plus que, dans ce moment, on faisait une cérémonie en l'honneur de Trophonius.

81. *De leur rouge gosier ils chantent, et ils battent des ailes.* Ce passage a exercé les interprètes : M. V. Le Clerc l'a entendu tout autrement : « C'est dans le silence de la nuit, dit Ennius, qu'ils laissent reposer leurs voix et leurs ailes. » L'expression *favent faucibus russis cantu, plausuque premunt alas*, lui a semblé sans doute se rapporter à la célèbre formule des cérémonies religieuses, *Favete linguis.* Il me paraît évident cependant, par la phrase qui suit, et par le *plausu premunt alas*, qu'il ne peut être question de repos ni pour leur voix ni pour leurs ailes. Aussi Moser a-t-il traduit : *Tönen sie günstig*, « font entendre des sons favorables. » Du reste, il ne faut pas négliger le mot *russis*, « de leur rouge gosier, » que Moser a aussi rendu par *aus rötlichem Halse.* Il y a, au surplus, beaucoup de variantes inadmissibles, telles que *favent faucibus, russus cantu.* Au lieu de *russis*, Hottinger voudrait *raucis* ou *ravis*, ce qui est inutile. Il est bien connu que le cou des coqs est rouge; il n'est donc pas besoin de correction pour leur donner une voix *rauque* ou enrouée (*rava*).

82. *Le signal du chant.* C'est la leçon ordinaire, au lieu de *gallis signum dedisse cantantibus*, que voudrait Davies. Moser a encore été fort heureux dans l'expression *die Götter hätten den Wink zum singen gegeben.*

83. XXVII. *On annonça au sénat une pluie de sang.* — *Voyez*, sur ces prodiges, les *Opuscules* de Heyne, liv. VI, ch. 3.

84. *Que les eaux d'un fleuve en étaient noircies.* J'ai voulu conserver l'expression latine parce qu'elle est vraie. Le sang produit

une couleur foncée. L'adjectif *atratum* est donc fort bien choisi : en allemand *von Blute geschwärtz*.

85. *Mais le contact de quelques matières terrestres*. Le fleuve Adonis semblait tous les ans charrier du sang. Lucien explique ce phénomène de la même manière dans son petit livre sur la déesse Syra. *Voyez* aussi l'*Hydrographie de la Suisse*, par Scheuchzer.

86. *Ajoutez que dans la terreur et dans les dangers*. Il est impossible de ne pas rappeler ici un beau passage de Stace (*Thébaïde*, liv. VII, v. 112) : « Ce monstre (la Peur).... persuade tout ce qu'il veut, et les villes où il se montre s'abandonnent à une espèce de délire furieux; les malheureux dont il a fasciné le regard s'imaginent voir deux soleils, les astres se détacher du ciel, la terre trembler, les antiques forêts descendre des montagnes. »

87. *Eussent rongé des boucliers plutôt que des cribles*. C'est-à-dire que l'un n'est pas plus étonnant que l'autre; mais comme les cribles sont plus ordinairement dans le domaine des souris, j'ai cru devoir rendre ainsi la phrase. Saint Augustin (*de la Div. du Christ*, liv. II, ch. 20) rapporte une jolie réponse de Caton à quelqu'un qui le consultait sur ce que les souris avaient mangé ses souliers : « Le prodige serait, dit-il, que les souliers eussent mangé les souris. »

88. *Le livre d'Épicure* SUR LA VOLUPTÉ. Il paraît que ce livre occupait un rang distingué dans les ouvrages d'Épicure; Cicéron en parle souvent dans ses œuvres philosophiques.

89. XXVIII. *Chassez la terreur*. M. V. Le Clerc suit la leçon *errorem*, et traduit : *Désabusez-vous de l'erreur qui vous en faisait une merveille*. Ses observations sont fort judicieuses : mais je crois qu'il est plutôt question ici de vaines terreurs que d'erreur; car il a été parlé plus haut de l'effroi qui se propage seulement pendant les guerres, et qui fait voir des choses extraordinaires, et tout-à-l'heure il va être dit qu'après de sages réflexions on ne sera plus effrayé des tremblemens de terre, des pluies de sang, etc. Tout est donc en faveur de la leçon *terrorem*, tout, jusqu'à ce passage de Lucrèce cité à l'appui de l'autre leçon :

> Hunc igitur terrorem animi tenebrasque, necesse est

Non radii solis, neque lucida tela diei
Discutiant, sed naturæ species ratioque.
(*De Rerum nat.*, lib. I, v. 147.)

« Pour dissiper la terreur et les ténèbres de l'esprit humain, la lumière de la raison est préférable à la splendeur d'un jour pur et aux rayons du soleil. » (Trad. de M. DE PONGERVILLE.)

90. *Les étoiles qui filent.* Dans les notes du liv. I, nous avons déjà fait voir que, dans Cicéron, *trajectio stellæ* a plus d'un sens. Comparez *Académiques*, liv. II, ch. 39, où il faut consulter la remarque de Cicéron.

91. *Qu'un serpent avait enlacé un verrou.* C'etait une grande barre de fer ou de bois dont on se servait pour barricader intérieurement les portes : on en voit beaucoup aujourd'hui dans les boutiques. Ainsi, dans l'*Énéide* (liv. VII, v. 609), *Centum ærei claudunt vectes*, a été fort bien rendu par M. Villenave : *Ces portes sont fermées par cent verroux d'airain.* Moser a aussi traduit *vectes* par « verrou, » *Riegel;* ce qui n'empêche pas que *levier* ne puisse être exact : mais le mot *domi*, qui précède, m'a décidé.

92. *Le prodige serait.... que le verrou eût enlacé le serpent.* Nous venons de citer le mot de Caton sur la souris et les souliers; rappelons encore un passage de Théophraste sur les superstitions : « Si quelque rat lui a rongé un sac de farine, il court chez l'interprète des prodiges, il lui demande ce qu'il faut faire; et si le devin lui conseille de le donner à raccommoder à un corroyeur, il ne l'écoute pas, il se défait de ce meuble odieux. »

93. XXIX. *N'écrit pas, en effet.* C'est toujours de la lettre à Pomponius qu'il s'agit.

94. *Ce que j'admirerais.* Cicéron ne dit pas ici qu'il croit que la prédiction de Calchas ait été faite; mais si elle existait, si elle était historiquement prouvée, ce serait à ses yeux une de ces rencontres dont il vient de parler : aussi M. V. Le Clerc a très-bien fait d'ajouter *par exemple*, mots que j'ai transcrits. Moser, au contraire, loin d'avoir vu la conséquence de ces deux phrases, adopte une division de chapitre qui rejette au trentième toute cette histoire de Calchas.

95. *Que Calchas eût, en effet, prévu.*—*Voyez* Pétrone, *Satyr.*, ch. xix.

96. XXX. « *Supportez encore ces pénibles travaux.* » Je n'ai point traduit le texte d'Homère, j'ai traduit la traduction de Cicéron. Quelle que soit la similitude de la poésie latine avec la poésie grecque, quelle que soit la flexibilité des deux langues, la traduction de Cicéron n'est qu'une imitation comme en ont fait, depuis, Voltaire, La Harpe, et tous ceux qui, poètes eux-mêmes, savent rendre un poète en vers. Il est donc bien constant que les hommes les plus habiles, dès la plus haute antiquité, se sont voués à l'imitation poétique : or, il était bon de voir ce que Cicéron a fait subir de modifications à Homère. J'ai donc calqué ce passage afin qu'on pût le comparer soit à l'*Iliade* (liv. II, v. 299), soit aux traductions de l'*Iliade*. Dès le premier vers, il y a une divergence.

97. « *Les prédictions de notre augure Calchas.* » La qualité d'augure est ajoutée par Cicéron.

98. « *Sur les autels fumans.* » Circonstance dont il n'est pas question dans le grec; il y a : « Nous offrions aux Immortels des hécatombes parfaites. » On voit que l'idée romaine remplace quelquefois l'idée grecque.

99. « *Un immense dragon aux longs replis.* » Il y a *immani specie tortuque;* mais rien qui rappelle une des grandes beautés de l'original, ἐπὶ νῶτα δαφοινός.

100. « *Que protégeaient les feuilles du platane.* » Cicéron est ici resté bien au dessous de la beauté des vers grecs; il a surtout mal rendu le 315e :

Μήτηρ δ' ἀμφεποτᾶτο ὀδυρομένη φίλα τέκνα.

En général, le tableau est affaibli, les épithètes n'ont plus la même valeur ni souvent le même sens : nous citerons seulement *tarda et sera nimis*, adjectifs qui n'ont rien de la force ni du sens des mots ὄψιμον, ὀψιτέλεστον. Cependant, tel qu'il est, ce morceau est encore admirable. Comparez cette description à celle des *Métamorphoses* d'Ovide (liv. XII, v. 11), et vous la trouverez supérieure sous tous les rapports.

101. XXXI. *Où ils fréquentent tous les foyers.* Le mot *nundinari*,

si heureusement employé par Cicéron, a choqué beaucoup d'interprètes qui n'ont pas senti le mérite de la comparaison; le foyer est comme le lieu du *rendez-vous*, le marché d'une maison. Les serpens s'y réunissent comme les paysans accourent au marché de Rome le neuvième jour. On a voulu y substituer *nidulari* ou *videri*, ou *meridiari*; on a voulu transformer *focum* en *forum*.

102. *De la première section des hastaires.* — *Voyez*, sur l'organisation de la légion romaine, les *Mémoires* de Lebeau, dans la collection de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et surtout Niebuhr, dans cette suite de dissertations qu'il a intitulées *Histoire romaine*, t. iv, p. 135 et suiv. de ma traduction. Au temps de Flaminius, il y avait dans la légion quatre mille cinq cents hommes, divisés en cinq cohortes, chacune de neuf cents. Dans la légion, il y avait quatre cents hastaires, neuf cents princes, neuf cents triaires, ou deux mille deux cents hommes pesamment armés, etc. *Primus hastatus* comme *primipilus*.

103. *Que le cheval de Denys.* — *Voyez* pour les prodiges réfutés dans ce chapitre, le liv. i, ch. 33 et 36.

104. XXXII. *Et celle de Veies, s'il était retenu.* Le prodige du lac est fort connu. Il y a évidemment une lacune dans ce passage de Cicéron; Davies veut répéter les mots *aqua Albana deducta*; Pearcius propose une autre rectification : *Nam illo prædicto Veientum.... si repressus esset Veios, aqua Albana deducta; ita aqua deducta non ad utilitatem agri suburbani, sed ad arcem urbemque retinendam.* Mais il me paraît, ainsi qu'à M. V. Le Clerc, que Cicéron veut dire précisément le contraire, et détruire, par un fait d'utilité publique, une idée superstitieuse. Il vaut mieux reconnaître qu'il y a ici une très-petite lacune que d'altérer toute une période.

105. *Son double nom.* — *Aius loquens* vient des verbes qu'emploie Cicéron, *aiebat*, *loquebatur*, jasait, parlait; *ex eo nomen invenit*, il a pris son nom de l'un et de l'autre verbe. Je n'ai pu les bien rendre, n'ayant point, comme en latin, deux mots pour exprimer l'action de parler; mais *jasait* m'a paru propre à exprimer la pensée ironique de Cicéron.

106. XXXIII. *Embarrasserait-il beaucoup un Marse?* Quelques

critiques mettent dans la bouche de Quintus ce qui précède, et ceci leur paraît la réponse à l'objection.

107. *L'usage, la science, l'expérience ont modifié nos idées.* M. V. Le Clerc paraît avoir suivi la leçon *errabat in multis rebus antiquitas; quas.* Quant à moi, j'ai conservé *quam.* C'est en effet l'antiquité qui se trouve modifiée par le temps. Il n'était donc pas besoin d'admettre dans le texte le *quas* de Davies, quoiqu'au fond le sens soit le même. Quelque ingénieuse que soit la ponctuation de Pearcius, il n'en est pas besoin non plus : il rapporte le *quam* à *scientiam.*

108. *Pour s'en servir dans les grandes occasions, conformément à l'intérêt de l'état.* C'est la traduction fidèle des mots *ad magnas utilitates reipublicæ.* Peut-être que le *bien de l'état* serait un peu vague; il ne s'agit, en effet, que d'occasions solennelles, comme de séparation des comices, etc., etc. C'était un grand moyen de gouvernement dont il importait d'user rarement.

109. XXXIV. QUINTUS FABIUS, AIDEZ-MOI. Voilà une formule solennelle de la science appelée divination. Les formules religieuses, comme celle du droit, étaient rédigées toujours par demandes et par réponses.

110. *Quels oiseaux? où sont-ils?* C'est Cicéron qui reprend la parole et non l'interlocuteur de Fabius. Ce n'est pas non plus Fabius qui répond, comme le supposerait la traduction de Moser, beaucoup moins heureuse en cela que celle de M. V. Le Clerc. Quelle apparence, en effet, que Fabius rappelle à son interlocuteur que l'homme qui apporte les poulets se nomme pour cette raison pullaire. On reconnaît ici l'auteur qui instruit son lecteur. M. V. Le Clerc a très-judicieusement pensé que la question venait de Quintus.

111. *On annonce...... un* TRIPUDIUM SOLISTIMUM. Servius, sur l'*églogue* VII de Virgile, v. 3, dit que c'était le signe le plus heureux.

112. XXXV. *Qui déclare tout oiseau capable de faire le* TRIPUDIUM. C'est-à-dire que l'oiseau libre donnait seul un signe fortuit, et qui par conséquent pût être de quelque mérite. Ou bien

l'on attachait si peu d'importance au *tripudium*, que l'on ne croyait pas devoir prescrire de règle à ceux qui pratiquaient ce genre de superstition.

113. *Il n'y a d'exception que pour ce qui regarde les comices.* La même idée est exprimée déjà au ch. XVIII. *Voyez* aussi PLINE, liv. II, ch. 53 et 54 : toute la théorie des foudres y est développée, moins encore sous les rapports de la divination et des présages, qu'en ce qui concerne la physique. Montesquieu a cité ce passage de Cicéron pour prouver que les magistrats romains guidaient le peuple par la superstition.

114. *D'après la lettre de Tib. Gracchus.* Toute cette affaire est rapportée avec détail dans le traité *de la Nature des dieux*, liv. II, ch. 4. Valère-Maxime (liv. I, ch. I, § 3) dit: « Tiberius Gracchus, déjà arrivé dans son gouvernement, informa le collège des augures, qu'en parcourant le livre des cérémonies publiques, il avait remarqué un vice de formalité dans la manière dont les auspices avaient été observés, lors des comices consulaires qu'il présidait lui-même. Les augures firent à ce sujet un rapport au sénat; et, sur l'ordre de cette compagnie, C. Figulus et Scipion Nasica revinrent à Rome, le premier de la Gaule, celui-ci de la Corse, et abdiquèrent le consulat. »

115. *Que ce directeur des comices n'était pas régulièrement constitué.* C'est le sens de *non justum rogatorem fuisse*. Tel est souvent l'emploi de cet adjectif, qui convient à tout ce qui se fait conformément aux lois et à la religion : ainsi *justæ nuptiæ*. Gracchus avait présidé les comices, mais il ne recevait que le suffrage collectif; c'était le *rogator* de la centurie qui était tombé mort; les augures avaient dès-lors beau jeu dans leur réponse ambiguë.

116. XXXVI. *Le présage des fers de lances.* Le mot *ex acuminibus* ne peut pas se rapporter au bec des oiseaux, comme le voulaient Lacerda et Gessner, l'un sur le vers 199 du liv. II de l'*Énéide* de Virgile, l'autre dans son *Thesaurus*. Il ne peut être question, non plus, de la hauteur des montagnes; en vain on lirait *ex cacuminibus*, on n'arriverait qu'à une très-mauvaise leçon. Je ne regarde pas comme beaucoup meilleure l'interprétation relative aux flammes qui s'élevaient sur l'autel. M. V. Le Clerc et Moser s'en sont tenus aux pointes de lances. Turnèbe pense que

quand les armes étaient resplendissantes, c'était un augure; mais ce devait être le fait de la propreté et de la discipline militaire, non de la divination. Toutefois on trouve des exemples à citer, mais ils sont en faveur de l'opinion contraire. Qu'une lance achetée pour le fils d'Attius ait brûlé deux heures (Tite-Live, liv. xliii, ch. 13); qu'en Sicile le bâton de commandement se soit enflammé, ce sont des contes ridicules qui n'ont aucun rapport avec l'éclat ordinaire du fer de la lance. Je crois qu'il y a ici quelque liaison inconnue entre ces fers de lances et les oiseaux; cela me paraît même incontestable, puisqu'après avoir répété ce prodige, Cicéron ajoute : *Ubi ergo avium divinatio*. Il est probable que l'auspice avait eu lieu quand un oiseau se posait sur la lance ou sur le javelot.

117. *Voyager en litière couverte pour ne pas être arrêté dans ses entreprises par les auspices*. Cette conduite de Marcellus est conforme au préjugé reçu; Pline (liv. xxviii, ch. 4) la constate; il dit : « C'est un axiôme, dans la science augurale, que les imprécations et les auspices sont nuls pour ceux qui n'y font aucune attention, quelque chose qu'ils entreprennent; insouciance qui est pour l'homme la plus grande faveur de la bonté des dieux. »

118. *L'auspice d'attelage*. En latin, *auspicium juge*. Or, cet adjectif qui a principalement le sens de *continu*, s'applique aussi à tout ce qui est joint, uni, attelé; aux époux, aux années qui se suivent, aux bœufs réunis sous un joug, aux sources perpétuelles. L'auspice d'attelage ou conjoint avait lieu quand les deux bêtes faisaient leurs excrémens en même temps. C'est l'explication qu'en donne Festus. Servius (*Énéide*, liv. iii, v. 27) prétend qu'on pouvait l'obtenir aussi de deux bœufs séparés. Mais on soupçonne son texte d'altération; d'ailleurs, comme on le remarque fort bien, il n'a pas l'autorité de Festus.

119. XXXVII. *Il s'enfuit de la bataille avec Pompée........ Il le quitta*. Dans son discours pour le roi Dejotarus, Cicéron parle ainsi de cette circonstance : « Aussi a-t-il, immédiatement après la bataille de Pharsale, quitté Pompée : il ne voulut point s'attacher à des espérances incertaines, croyant avoir assez accordé au devoir, si c'en était un; à une erreur, s'il s'était fait

illusion. Il se retira chez lui. » Ce langage est tout autre que celui que loue Cicéron dans *la Divination;* mais aussi il s'adressait à César et plaidait la cause de son ami.

120. *La tétrarchie des Trogméens.* Il y avait autrefois, dans le texte, *Troginorum*, on ne savait qu'en faire. Davies, après Cellarius (*Géog. antiq.*, liv. III, ch. 4), a corrigé cette faute. Du reste, il y a des variantes à l'infini : on lit *Trochamorum*, *Trochanorum.* Ursinus voudrait *Trochmanorum*, parce qu'Étienne de Byzance, en nous apprenant que les *Trocmi* étaient un peuple de Galatie, ajoute qu'on les appelait aussi Τροκμηνοι.

121. *A je ne sais quel de ses partisans de Pergame.* Cicéron parle ici avec bien du dédain de ce Mithridate, et cependant nous savons par Hirtius (*Guerre d'Alexandrie*, ch. LXXVIII) qu'il était digne de cette faveur de César, tant par son zèle et son activité, que par son illustre naissance. Il était de race royale et avait été emmené fort jeune de Pergame, sa patrie, par Mithridate, roi de toute l'Asie, qui lui donna une éducation conforme à son rang et le garda plusieurs années.

122. XXXVIII. *Quelles en sont la valeur et la consistance.* Ici M. V. Le Clerc traduit : *La destinée de la science augurale.* Avec toute la défiance qui doit toujours inquiéter celui qui se sépare de l'opinion d'un homme de ce mérite, je soutiendrai que le *constantia* du texte se rapporte à la liaison qui existe entre les prédictions et les évènemens, de telle sorte qu'il y ait suite, constance, conséquence dans les observations, et consistance, valeur dans la science qui en est le résultat. Cette opinion est celle de Hottinger; Moser l'a adoptée aussi, puisqu'il traduit *consequenz.*

123. *Les Phrygiens.* Clément d'Alexandrie nous dit qu'ils furent les premiers à observer le vol des oiseaux.

124. *Comme les inventeurs de la science divine.* En latin, *divinitatis auctores*, ce qu'on pourrait rendre de plusieurs manières; par exemple : *Ceux qui ne participent point à la civilisation des hommes seront donc les garans de la divinité.* L'innovation eût été hardie; mais c'est peut-être la pensée de Cicéron. Néanmoins, comme Lactance et Servius ont employé le mot *divinitas* pour

divinatio; il n'est pas besoin d'y substituer ce mot, ni de lire *divinæ artis.*

125. XXXIX. *Mais l'Ajax d'Homère.* Cicéron, qui citait de mémoire, n'était pas toujours exact. Ces paroles sont d'Ulysse, *Iliade*, liv. I, v. 236. Ce n'est pas une raison pour corriger le texte de l'auteur, qui doit rester ce qu'il est.

126. *Ainsi, nous préférons les signes à gauche.* Cette divergence n'est pas aussi absurde qu'on pourrait le croire; elle tient uniquement à la position de celui qui prenait les auspices. Les Grecs regardaient le nord; ils avaient donc l'orient à droite, tandis qu'il était à la gauche des Romains, qui se tournaient vers le sud. *Voyez* Homère, *Iliade*, liv. XII, v. 239, et Festus, *Sinistræ aves.* Ce n'est donc, ainsi que le remarque Hottinger, qu'une querelle de mots. C'est toujours l'orient qui est prospère, l'occident qui est funeste.

127. *Nous appelons* SINISTRE *tout ce qui est favorable, même lorsque le signe se manifeste à droite.* Ici il existe beaucoup de doute sur l'authenticité de la leçon, et même sur l'interprétation qu'il convient de donner à ce passage. Lambin croyait qu'il fallait substituer à ces mots : *Quæ læva sint*, ceux-ci : *Quæ mala sint.* Voici son raisonnement : Tous les bons présages venant de la gauche pour les Romains, il ne pouvait en venir de la droite. Je crois que c'est une erreur; car il a été parlé au ch. XXXIX.... de certains oiseaux dont le vol est favorable à droite, tandis que les autres ne donnent de bons auspices qu'à gauche. L'objection de Lambin tombe ainsi devant un texte formel. Cicéron ne veut dire autre chose ici, sinon que l'usage a changé peu à peu la valeur du mot *sinistre*, et que de gauche qu'il signifiait, il est devenu, en fait de science augurale seulement, synonyme de présage heureux, si bien que l'on ne craint pas de l'appliquer à ce qui se fait à droite quand le signe est heureux de ce côté, comme par exemple le vol ou le chant d'un corbeau. Il ne peut donc être question d'une interprétation symbolique, comme celle de Hottinger, selon laquelle il faudrait appeler *dextre* tout ce qui est propice. M. V. Le Clerc a fort habilement éludé cette confusion : *Je sais bien que dans l'usage nous confondons quelquefois l'un et l'autre.* J'ai conservé le mot latin,

avec une courte périphrase. Moser a rendu ce passage mot à mot, grâce à la flexibilité de la langue allemande.

128. XL. *Il criait* Cauneas. Ce passage est très-important pour l'histoire de la prononciation : il s'ensuivrait que la diphthongue *au*, du moins dans la Grande-Grèce, se prononçait comme la prononcent encore les Grecs modernes. Je ne nierai pas que la prononciation du peuple et des soldats n'ait pu être plus grossière, ou que, pour le plaisir de faire un jeu de mots, on ne l'ait tant soit peu altérée, comme cela se fait tous les jours dans les langues modernes. Pline rapporte le même fait au liv. xv, ch. 21 ; mais je crois que c'est à tort que M. V. Le Clerc lui reproche de n'avoir pas mis le nom de ces *figues* à l'accusatif pluriel. S'il a dit : Venales prædicantis voce cauneæ, il s'est conformé à la règle de mettre au génitif les mots précédés de *vox ;* il a laissé au lecteur le soin de faire le calembourg en rétablissant le cri du marchand.

129. *Il nous reste à parler des sorts et des Chaldéens.* Dans beaucoup d'éditions ces mots commencent le chapitre suivant. On a été choqué de la leçon : *Ut ad somnia veniamus*, et l'on a proposé *tum* pour *ut;* mais cela est indifférent, l'existence de cette particule n'établit aucune liaison entre les sujets ; il ne s'agit que de l'ordre dans lequel ils seront discutés.

130. XLI. *Jouer à la mourre.* Ce jeu est fort connu en Italie, où il s'appelle *ginocar a la morra.* Deux hommes ferment la main et s'ouvrent les doigts avec une incroyable vitesse : il faut nommer le nombre des doigts étendus. En Lombardie cela s'appelle aussi *buttare al tocco.* Les Grecs nomment ce jeu ἐπαλλάξις.

131. *Les chroniques de Préneste.* Les sorts d'Actium avaient aussi de la réputation. Macrobe a dit qu'il y avait des *fortunes :* c'étaient des statues qui se remuaient pour répondre ; on consultait aussi par écrit, et la consultation vous était renvoyée. J'ai traduit *monumenta* par *chronique*, suivant en cela la pensée de Moser : il s'agit d'ailleurs d'un fait historique.

132. *D'où on les tire sur les avis de la Fortune.* Peut-être faisait-elle signe de la tête ; peut-être se remuait-elle comme les statues d'Antium.

133. XLII. Trine aspect *ou* quadrat. En allemand, *Gedrittschein* et *Geviertschein*. Qu'un homme soit né dans un certain signe du zodiaque, par exemple, dans le signe du Bélier, et que Jupiter alors se soit trouvé dans le signe du Lion, cette planète, éloignée de lui du tiers de tout le zodiaque, aura été, à l'égard du Bélier, en *trine aspect;* si, au contraire, Jupiter était dans le signe du Cancer, la distance n'étant que du quart du zodiaque, il y avait *quadrat.* — *Voyez* Sextus Empiricus, liv. v, ch. 39, où il y a une explication un peu différente.

134. XLIII. *Proclès et Eurysthène.* — *Voyez* Hérodote, liv. vi, ch. 52. Il dit que la différence des caractères se perpétua jusqu'à la dernière postérité. Ils se ressemblaient si fort, que les Lacédémoniens, qui ne savaient quel était l'aîné, demandèrent en vain à leur mère des renseignemens qu'elle se refusait à leur donner. Un Athénien leur donna le moyen de se tirer d'embarras; il leur conseilla d'observer lequel elle servait le premier: on l'appela Eurysthène.

135. XLIV. *Toutes les destinées pareilles.* — *Voyez*, sur la doctrine des Chaldéens, un passage de Sextus Empiricus (liv. v, ch. 83), et tout le ch. i du liv. xiv des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle.

136. *Chez les Troglodytes.* Il est parlé de ces peuples voisins de l'Éthiopie le liv. vi, ch. 34 de l'*Hist. Nat.* de Pline. La Troglodytie paraît avoir été une vaste région; Adulis était la plus forte place du pays.

137. XLV. *D'aucune des révolutions de l'atmosphère.* Cette traduction est justifiée par les développemens qui suivent les pluies, les vents, etc.

138. *En effet, où trouver son égal?* — *Voyez* encore, pour ce genre d'argument, la discussion de Favorinus, liv. xiv, ch. i des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle. Il demande pourquoi il n'y a pas eu à la fois beaucoup de Socrates, d'Antisthènes, de Platons. Sextus Empiricus fait le même argument. Personne, dit-il, n'a égalé Alexandre le Macédonien ni Platon le philosophe, et cependant beaucoup d'hommes sont nés en même temps qu'eux.

139. XLVI. *Que l'influence du pays est plus grande que celle*

de la lune. Les leçons diffèrent ici. Dans l'édition Lemaire, on préfère *lunæ tactus.* Quelques critiques veulent lire *tractus*, ce qui est la Vulgate; d'autres désirent *status.* Dans son édition, Moser a préféré *tractus*, et dans sa traduction il y a *die Stellung des Mondes;* ce qui peut s'accorder, car *lunæ tractus* désigne la région du ciel que parcourt la lune pendant telle ou telle naissance.

140. *Les Babyloniens ont passé sept cent soixante-dix mille ans.* — *Voyez* encore FAVORINUS dans Aulu-Gelle. Il y a longtemps qu'on a fait justice de cette prétendue antiquité du monde.

141. XLVII. *Vous voyez bien que je ne parle pas le langage de Carnéade.* Il faut se souvenir que Carnéade niait toute divination, tandis que Panétius, stoïcien, se séparait seulement de sa secte sur quelques points.

142. *Faudra-t-il aussi reconnaître cette influence pour les choses inanimées?* Généralement on lit et on traduit de manière à ce que Cicéron paraît procéder par voie de conséquence, et soutenir que si les astres influent sur les naissances des animaux, il faut qu'ils agissent aussi sur la formation des objets inanimés. Or, il y a trop peu de rapport entre l'animal et la pierre, par exemple, pour croire que Cicéron ait raisonné ainsi, lui qui, quelques lignes plus bas, s'écrie : *En sera-t-il de même des pierres, du ciment dont une ville est bâtie?* Il est donc évident qu'il y a faute de copiste dans ce passage, et je croirais, avec Hottinger, qui se fonde sur de nombreux exemples, qu'il faut s'en tirer par une interrogation, et traduire comme s'il y avait : *Sed si ad rem pertinet quo modo cœlo affecto compositisque sideribus, quodque animal oriatur, valeat id in hominibus, num etiam in rebus inanimis.* La traduction de M. V. Le Clerc convient également aux deux leçons.

143. *Mon ami L. Tarutius de Firmum.* — *Voyez* une remarque de M. Hase sur Lydus *de Mensibus*, c. v. Il y est établi qu'il faut lire Ταῤῥούτιος, au lieu de Ταῤῥούσιος. Dans Plutarque (*Vie de Romulus*, ch. II), il y a Ταρούτιος. Il était surnommé Firmanus, parce qu'il était de Firmum, aujourd'hui Fermo, au pays des Picentins. Bayle prétend que Pline le cite sous le nom d'Arruntius, mais que c'est une mauvaise leçon.

144. *Celui des fêtes de Palès.* C'était le XI avant les calendes de mai. Il est incontestable que la célébration de cette fête avait pour objet le renouvellement de la saison. Les Hyades, dont le coucher a lieu vers cette époque, s'appelaient pour cette raison *sidus Panlicium.*

145. *Rome était née pendant que la lune était dans le signe de la Balance.* Cette superstition est attestée par Manilius, liv. IV. Symmaque (liv. X, ch. 54) dit de même, que les âmes sont distribuées pour les naissances; des génies sont attribués aux divers peuples. Prudentius (liv. II, ch. 71) s'en moque avec esprit : « Lachésis a des fils pour la pierre, et les poutres des toits dépendent du fuseau que roulent les Parques. »

146. XLVIII. *Du vieux Dicéarque et de Cratippe.* Avant eux, Aristote, le chef et le premier des péripatéticiens, distinguait la croyance de la divination aux inspirations naturelles de la fureur et des songes. *Voyez*, sur les mouvemens de l'âme dégagée d'entraves, le ch. 57 du liv. I.

147. *Et de savoir par quels raisonnemens, etc.* Dans la plupart des éditions, on étend ce chapitre au delà de ses limites, et l'on y comprend ce qui dans la nôtre compose le premier alinéa du chapitre suivant.

148. XLIX. *Comme si je recommençais la discussion.* C'est une nouvelle division de ce livre : ainsi il avait dit (ch. 10), que jusqu'à présent sa discussion n'était qu'une affaire d'avant-postes. Il l'a depuis approfondie; mais maintenant que son dissentiment d'avec Quintus est plus grand, et qu'il va attaquer la partie de la divination à laquelle son frère ajoute foi, il recommence la discussion, *quasi ab alio principio*, comme sur de nouvelles bases; il va combattre d'une part les stoïciens, de l'autre Cratippe, car les deux argumentations sont séparées.

149. *Il est impossible qu'ils soient privés des moyens de nous avertir.* Le texte ne dit pas cela, il y a *neque non possunt futura prænoscere;* ce que M. V. Le Clerc a bien rendu en disant : *On ne peut croire que l'avenir leur échappe à eux-mêmes.* Mais il faut que ce membre de phrase soit une réponse à l'objection que peut-être les dieux eux-mêmes ne peuvent pas notifier l'avenir

aux hommes. Celle qui résulte de l'ignorance où ils seraient eux-mêmes de l'avenir est déjà réfutée, puisque Cicéron a dit : *Ils n'ignorent pas ce qu'ils ont eux-mêmes décrété.* En supposant donc que *prænoscere* soit ici la véritable leçon, il y aurait d'une part redondance, de l'autre l'argument serait boiteux. Il faut donc admettre qu'il y avait *præmonere* ou *prænuntiare*, sans pour cela introduire ces mots dans le texte; Moser a d'ailleurs remarqué qu'ils cadreraient mal avec la phrase; mais dans sa traduction il a exprimé le véritable sens : *Noch ist es ihnen selbst unmœglich Winke zu geben.*

150. L. *Ce n'est pas ainsi que vous en agissez, vous autres dialecticiens.* C'est ainsi que l'a entendu Moser. Quant à M. V. Le Clerc, il dit : *Tout dialecticien que vous êtes.* Cependant, je crois qu'il y a dans ce passage une allusion aux prétentions des stoïciens, qui se croyaient les plus habiles et les plus subtiles de tous les dialecticiens.

151. *Aux grandes acclamations du peuple, dont il exprime le sentiment.* Ces derniers mots *assentiente populo*, pourraient bien venir de quelque glossateur, comme le croit Hottinger. M. V. Le Clerc ne les a pas traduits. Les vers sont de la tragédie de *Télamon.*

152. « *Je n'ai que faire de citer le reste.* » Le sens du vers dans lequel Ennius donnait ce motif. Il y avait : *S'ils s'en souvenaient, il arriverait bien aux bons et mal aux méchans;* et c'est ce qui n'est point.

153. LI. *Que les dieux pénètrent de leurs regards les demeures des hommes.* Cicéron a énoncé les mêmes argumens dans son traité *de la Nature des dieux*, liv. 1, ch. 20 : « Vous nous mettez aussi sur le cou un maître éternel, dont jour et nuit nous serions dans le cas d'avoir peur. En effet, quel moyen de ne pas redouter un être qui prévoit tout, médite sur tout, et avise à tout; qui s'imagine que tout le regarde, qui se mêle de tout, et se fait mille affaires? » Plus haut il a dit : « Ce dieu est, en vérité, chargé d'affaires bien tristes et bien pénibles! Nous autres, nous plaçons le bonheur dans la tranquillité de l'âme et dans l'absence de toute affaire. »

154. LII. *Il suffit que quelqu'un ait une fois prédit juste.* Les corrections de Lallemand et d'Ernesti sont inutiles : *Si quis semel in divinatione aliquid viderit.* M. V. Le Clerc a fort bien réfuté leurs opinions, en prouvant quelle était la valeur de l'expression *dicere aliquid*, ou λέγειν τὶ, comme le dit Platon. Moser a traduit comme s'il y avait *viderit*, et il l'a admis dans son texte. — Voyez *Tusculanes*, liv. I, ch. 10; *Verrine* II, ch. 41.

155. LIV. *On croyait que l'interprète de ces vers.* Suétone, dans la *Vie de César*, ch. LXXIX, dit : « On assurait qu'à la première assemblée du sénat le quindécemvir L. Cotta proposerait d'appeler César *roi*, les livres du destin portant que les Parthes ne pourraient être vaincus que par un roi. » Plutarque rapporte le même fait.

156. *Celui qui les a composés.* Aulu-Gelle (liv. I, ch. 19) raconte comment ils arrivèrent en la possession de Tarquin le Superbe. Il y avait d'abord neuf livres : une femme les offrit à ce roi; mais le prix qu'elle en demandait lui ayant paru trop élevé, elle en brûla trois. Tarquin, surpris, lui demanda ce qu'elle exigeait des six autres. Les prétentions de cette femme furent les mêmes que pour les neuf. Nouveau refus de la part du roi; alors elle en jeta encore trois au feu, et se montra tout aussi exigeante pour les trois qui restaient. Frappé de cette étrange conduite et de cette fermeté, Tarquin paya la somme demandée, et depuis lors les livres de la Sibylle demeurèrent en grande vénération, puisqu'aux derniers temps de la république ils étaient déposés dans le temple d'Apollon Palatin, avec les livres de la nymphe Bégoé sur les éclairs et les oracles des Marcius. (OTTFRIED MULLER.)

157. Q. ENNIUS FECIT. Je ne sais pourquoi beaucoup de commentateurs repoussent ces mots comme s'ils avaient été introduits dans ce traité par quelques glossateurs. L'exemple est non-seulement fort heureux, mais il est vrai. On lisait auparavant *quæ* pour l'initiale *Q* de Quintus.

158. *Toutes les initiales sont liées de manière à en composer l'argument.* Il y a une telle abondance de variantes sur ce passage, que c'est à ne s'y point reconnaître. Après avoir bien comparé, il me semble qu'il n'y a de bonne leçon et de bonne

interprétation que celles adoptées par l'édition Lemaire, par M. V. Le Clerc, et par Moser. Le sens est que l'acrostiche compose l'argument de toute la strophe : *carmen* est ici synonyme d'*argument*, de *sommaire*. C'est pour cela aussi que la leçon *prætexitur* est préférable à *pertexitur*, que voulait Davies.

159. LVI. « *Qui occupes le centre de la terre.* » En latin, le *nombril* de la terre : *Qui umbilicum terrarum obsides*. Les anciens croyaient que telle était la situation de Delphes. Claudien dit que Jupiter ne connaissant pas les limites de son empire, et que voulant savoir l'étendue de la nature, il fit partir deux aigles dont le vol était d'une égale rapidité, l'un de l'Orient, l'autre de l'Occident : ils se rencontrèrent sur le Parnasse. On croit que ces vers sont mis dans la bouche d'OEdipe.

160. *L'interprète a besoin d'interprète.* C'est-à-dire que les oracles, tels que les prononce la Pythie, ne peuvent être compris ni par elle-même ni par les autres. Je ne pense pas que Cicéron ait fait allusion à Apollon lui-même.

161. « *En passant le fleuve Halys.* » Cette sentence était exprimée en un vers grec. Fontenelle cite Énomaüs, qui s'est beaucoup moqué de cet oracle. Les railleries qu'Eusèbe nous a transmises à cet égard sont fort acerbes; mais le fait le plus remarquable, c'est qu'Eusèbe dit, au liv. IV de la *Préparation évangélique*, que six cents personnes d'entre les païens avaient écrit contre les oracles. Il n'a conservé d'Énomaüs que des fragmens.

162. « *Pyrrhus le Romain pourra vaincre.* » M. V. Le Clerc est l'auteur de cette traduction, qui rend fort heureusement, et en style d'oracle, ce que Fontenelle déclarait intraduisible, sans l'avoir essayé. L'abbé Régnier, moins habile que M. V. Le Clerc, avait dit :

> De Pyrrhus le Romain pourra se voir défait.

Cette traduction avait aussi le mérite de conserver l'équivoque.

163. « *Mieux partagée par la guerre que par l'intelligence.* » C'est aussi la pensée exprimée par un vers d'Hésiode : le maître de l'Olympe a donné la force aux Éacides, le sens aux descendans d'Arymbas, la richesse aux Atrides.

164. *N'aurait pas même égaré Épicure.* Cicéron n'exprime pas ici sa propre pensée, car il regardait Épicure comme très-habile,

ainsi que le prouve l'argumentation qu'il a citée de lui. C'est une pointe contre les stoïciens : il se moque d'eux à raison même de leur mépris pour Épicure, qu'ils dédaignaient, quoiqu'il leur soit bien supérieur. Il y a de l'amertume dans ce trait.

165. LVII. *On ne rend plus même de ces sortes d'oracles.* Apollon n'a pas cessé de rendre des oracles, mais il ne les rend plus en matière aussi solennelle; il ne jette pas les rois dans l'erreur sur le sort des empires. Du reste, on peut se convaincre, au liv. I, ch. 19, que ses oracles sont toujours demandés. Comme l'observe fort bien M. V. Le Clerc, il n'y a rien à ajouter ni à retrancher, et ce passage est fort clair, en dépit de tous les efforts des commentateurs pour l'obscurcir et l'altérer.

166. *C'est-à-dire, qu'elle était du parti de Philippe.* On pense que ces mots ont été introduits dans le texte par les copistes; cependant il arrive souvent à Cicéron d'expliquer immédiatement les mots grecs dont il se sert : c'est ainsi qu'il rend ὁρίζοντες par *finientes*, et λήμματα par *sumptiones*. Il faut convenir, toutefois, qu'il y a ici redondance, puisque dans la phrase suivante il dit que par là Démosthène voulait indiquer que la Pythie avait été gagnée par Philippe. M. V. Le Clerc n'a pas tenu compte de cette interpolation; il ne l'a point traduite. Moser a fait différemment. J'ai comme lui conservé tout ce que j'ai trouvé dans le texte.

167. LVIII. *Comme le croit Démocrite.* Il s'agit sans doute d'apparitions de fantômes dont les exemples sont si fréquens dans l'antiquité, sans compter l'histoire des deux amis, dont il a été question au liv. I.

168. LIX. *Qui ne touche quelquefois au but.* C'est la leçon *collineet;* quelquefois on trouve *collimet*, comme s'il s'agissait d'un regard louche. La même variété existe sur un passage des *Biens et des Maux* (liv. III, ch. 6) : *Ut enim si cui sit propositum collineare hastam aut sagittam.* Il me semble que l'on ne devrait point avoir de doute sur la sincérité d'une leçon qui exprime si bien l'action de viser et d'aligner.

169. *Nous rêvons toute la nuit, il n'en est presque pas une dans laquelle nous ne dormions.* Ce passage a choqué Muret et Ernesti. Le premier dit qu'il faut lire : « Nous dormons toutes les

nuits, il n'en est presque pas dans laquelle nous ne rêvions. » Il change aussi la place des verbes et les met à l'indicatif. Ernesti prétend que le texte est ridicule dans l'état où il est. La pensée de Cicéron est cependant fort claire. Il s'agit d'abord de la longueur du sommeil, puis de la fréquence des songes, et par conséquent des chances de vérité qu'ils peuvent présenter parmi tant d'erreurs.

170. *N'amène une fois le coup de Vénus.* — *Voyez* liv. I, ch. 13. Suétone (*Vie d'Octave Auguste*, ch. LXXI) cite une lettre d'Auguste à Tibère sur le jeu de dés : « Nous avons joué à la manière des vieillards, et cela hier et aujourd'hui. Après avoir jeté les dés, celui qui avait amené un chien ou le six mettait au jeu un denier pour chaque dé, et celui qui avait amené Vénus prenait tout. » *Voyez* aussi *l'Asinaire* de Plaute, acte V, sc. 2, v. 55; PROPERCE, liv. IV, élég. 9, etc., etc.

171. *Ainsi Esculape et Sérapis.* On portait les malades dans leurs temples, et quand ils étaient endormis, un rêve leur apprenait les moyens de se guérir.

172. *Minerve enverra la médecine sans le médecin.* Cela rappelle l'exclamation de J.-J. Rousseau sur la médecine : « Eh bien! qu'elle vienne donc sans le médecin ! »

173. LX. *D'après un certain accord, certains rapports de la nature.* C'est-à-dire des rapports entre les songes symboles des objets et les objets eux-mêmes; de manière que certains évènemens soient liés par un lien naturel à certains rêves. Par exemple, au ch. LXV, il sera question de la découverte d'un trésor : cette découverte se sera trouvée en rapport direct avec le songe de celui qui a rêvé d'un œuf. Cela rappelle encore nos crieurs publics qui vendaient des billets de loterie, en criant dans les rues : *Avez-vous rêvé chat? avez-vous rêvé chien? etc., etc.* Telles étaient aussi les prédictions des diseuses de bonne aventure, quant aux numéros qu'il fallait prendre.

174. *Cela répugne même à la gravité de l'homme.* Il y a *ab hominis constantia*, ce qui signifie ici le caractère, la mesure, la prudence. Moser a traduit : *ein Mensch von Character*, « un homme à caractère; » M. V. Le Clerc : « On ne pardonnerait pas cette faute à un homme sage. »

175. LXI. *Qui osât soutenir que tous les songes sont vrais.* Dans beaucoup d'éditions, dans celle de Moser, par exemple, et dans sa traduction, cette phrase commence un nouveau chapitre.

176. LXII. *Il n'y aura donc rien de plus inconséquent qu'un dieu.* En latin, il y a *quid inconstantius*, mais c'est le synonyme d'*absurdius*. Le mot *inscitius* s'applique aussi aux mauvais plaisans.

177. *Elle se jette, comme le dit Aristote.* Dans son traité *sur les Songes*, περὶ ἐνυπνίων, c. III. Claudien, *sur le Sixième consulat d'Honorius*, préf., v. 1 :

> Omnia quæ sensu volvuntur vota diurno,
>   Pectore sopito reddit amica quies.
> Venator defessa toro quum membra reponit,
>   Mens tamen ad silvas et sua lustra redit.

Pétrone exprime la même idée au ch. CIV de son *Satyricon*. M. de Guerle l'a traduite en beaux vers :

> Ces songes, légers fils de l'ombre et du sommeil,
> Que la nuit a formés, que détruit le réveil,
> N'annoncent point du ciel les avis fatidiques :
> L'homme à ses souvenirs doit leurs jeux fantastiques.
> Dès que ce dieu pesant qui donne le repos,
> Sur nos sens engourdis a versé ses pavots,
> Des entraves du corps l'âme débarrassée,
> Des scènes de la veille amuse la pensée,
> Et, de l'illusion empruntant le pinceau,
> D'un objet qui n'est plus trace un vivant tableau.

Pétrone, dans cette belle description des songes, semble avoir voulu rivaliser avec Lucrèce. *Voyez* la traduction en vers de M. de Pongerville, liv. IV, v. 959.

178. LXIII. *Mais qu'un autre que le sage puisse être devin.* Stobée exprime la même pensée; il ajoute qu'il faut savoir ce que les dieux et les génies veulent aux hommes. Plus loin il donne aussi la définition de la divination.

179. LXIV. *Euphorion.* Poète élégiaque de Chalcis. On dit que Gallus, nommé dans la dixième églogue de Virgile, l'avait traduit. Dans les *Tusculanes* (liv. III, ch. 19), Cicéron dit d'Homère :

« O le merveilleux poète, quoiqu'il soit méprisé des admirateurs d'Euphorion ! »

180. *Héraclite est inintelligible.* On l'appelait même Σκοτεινός (ténébreux); il pleurait sans cesse sur les misères humaines; il était d'Éphèse : Darius l'appela en vain à sa cour. Nous n'avons plus de lui que quelques fragmens.

181. *Un quadrupède à la marche lente.* J'ai cherché à rendre mot à mot ce passage, dont tout le mérite ou plutôt tout le défaut est de désigner une tortue par des énigmes, par des caractères à double sens, et même par de véritables calembourgs : ainsi les mots *inanima cum animali sono*, où Pacuve jouait sur le double sens de l'adjectif *animalis*, double sens que nous ne pouvons rendre que fort imparfaitement. La tortue n'existe plus quand elle devient instrument de musique. L'on prétend que Mercure ayant trouvé une coquille sur le rivage de la mer en tira des sons harmonieux : telle fut l'invention de la cithare. Notre langue n'ayant pas de mot qui exprime à la fois l'un et l'autre sens, il faut bien renoncer à l'équivoque; et quand, sur la demande des assistans, on répond *une Tortue*, cela signifiait en même temps une cithare.

182. *Les spectateurs attiques s'écrièrent.* Ici je m'écarte absolument des opinions reçues, et je crois que les interprètes et les traducteurs n'ont pas aperçu le sens de ce passage. Je hasarderai avec quelque timidité une interprétation nouvelle : il me semble qu'il s'agit d'une anecdote de théâtre. Amphion, personnage de l'*Antiope* de Pacuve, débite sa ténébreuse définition : alors, des spectateurs qui aiment la clarté, et qui n'ont pas compris, interrompent l'acteur et lui demandent ce que signifie ce galimatias; il répond *Tortue* ou *Cithare*, comme on voudra, c'est-à-dire, d'un seul mot, *Testudo*, et l'on s'écrie : *Que ne le disiez-vous sur-le-champ?* Pour justifier mon interprétation, je ferai remarquer que les Athéniens n'avaient que faire à une représentation d'une tragédie de Pacuve. Les interprètes ont sans doute oublié tout ce que dit Cicéron, dans son *Brutus*, sur l'atticisme, les attiques et les Romains d'un goût pur, qui se piquaient de l'être. *Attici* est le mot dont il se sert pour les désigner. Amphion lui-même n'a d'ailleurs rien à démêler avec les Athéniens, de façon qu'à moins de supposer qu'au lieu d'une tragédie

d'*Antiope*, Pacuve ait écrit une farce, il ne faut pas prendre ici les Athéniens pour des interlocuteurs. Les anecdotes théâtrales de ce genre sont très-fréquentes.

183. LXV. *Aux sangles de son lit.* Ce ne sont pas, en effet, des rideaux, mais des liens, des cordes, des bandes qui supportent le matelas. Moser l'a entendu de même : *An dem Gurte seiner Bettstelle.*

184. *Quoi! je n'aurai rien du jaune?* — *Vitellus* signifie un jaune d'œuf, ce que les Grecs appellent ὠοῦ χρυσοῦν.

185. LXVI. *Ptolémée son ami.* Cette anecdote est rapportée par Strabon (liv. xv) et Diodore (liv. xvii). Voici ce qu'en dit Quinte-Curce, liv. ix, ch. 8 : « Celui-ci (Alexandre), veillant auprès de Ptolémée, se trouva épuisé par l'inquiétude, en même temps que par la fatigue du combat; et, pour prendre quelque repos, se fit apporter un lit. A peine y fut-il entré, qu'il tomba aussitôt dans un profond sommeil. A son réveil, il raconta qu'un serpent lui était apparu en songe, portant dans sa gueule une plante, qu'il lui avait présentée comme un remède au poison. Il allait jusqu'à décrire la couleur de cette plante, assurant que, si on la trouvait, il saurait bien la reconnaître. A force de recherches, on la découvrit, et il l'appliqua sur la blessure : aussitôt la douleur cessa, et, en peu de temps, la plaie fut cicatrisée. » On voit que, dans le récit de Quinte-Curce, le serpent ne parle pas autant que dans le songe rapporté par Cicéron, puisque c'est lui qui indique le lieu et la vertu de la racine.

186. *Nous sont étrangers.* En latin il y a *externa,* comme si ces exemples étaient pris dans l'histoire d'autres peuples, malgré qu'il y en ait beaucoup de romains qui s'y trouvent énumérés. Ernesti voudrait qu'on traduisît « que ces songes presque tous étrangers, » en conservant à *externa* le sens qu'on lui connaît; mais c'est précisément ce qu'il faut modifier. Ces rêves ne sont étrangers que parce qu'ils ne sont personnels ni à lui ni à son frère : dès-lors, on a pu les altérer, les imaginer après coup; et quant à ceux qui ont apparu à Quintus et à Cicéron, ils sont insignifians.

187. LXVII. *Gardons-nous bien de les altérer encore par nos*

superstitions et nos égaremens. M. V. Le Clerc rend tout différemment le commencement de ce chapitre. « Tous les songes, dit-il, peuvent être soumis au même examen. » Je ne sais si c'est bien le sens de *omnium somniorum una ratio;* il ajoute : « Prenons garde, au nom des dieux immortels, de nous laisser aveugler par la superstition et le préjugé. » C'est bien ainsi que l'a compris Hottinger, et si je m'en écarte avec Moser, c'est que *ne nostra depravatione superetur* ne me paraît pas plus qu'à lui susceptible de ce sens. La pensée de Cicéron est celle-ci : « Tous les songes sont de même nature, c'est-à-dire vides de sens; craignons d'en surpasser l'absurdité par nos superstitieuses explications, et par l'explication que nous en ferions. »

188. *Comme l'estime Démocrite.* — *Voyez* ch. XXXVIII. Dans la lettre 16 du XVe livre des *Épîtres fam.*, Cicéron se moque aussi de Démocrite et de ses théories des idoles ou images : « Cela n'arrive point par des représentations et des fantômes, comme le prétendent vos nouveaux amis, qui croient que ces représentations peuvent aussi se faire par les spectres de Catius; car vous ne devez pas ignorer que ce que le vieillard de Gargette appelait des idoles, à l'exemple de Démocrite, Catius, épicurien mort depuis peu, le nomme des spectres. »

189. *Nous pourrons donc connaître tout ce que nous voulons.* Si le système de Démocrite est vrai, ce que nous n'avons jamais vu, nous nous en faisons une image, et cette image sera donc la véritable, puisqu'elle ne peut émaner que d'un corps, puisqu'il faut qu'elle en découle, s'en échappe : l'argument est ici poussé à l'absurde.

190. *Je ne connais personne qui ait dit des riens avec autant d'autorité.* C'est à Démocrite que cela se rapporte. Après avoir combattu son opinion, Cicéron rend hommage à son autorité philosophique. Moser me paraît s'être trompé quand il a substitué l'apparence de l'autorité à l'autorité même : *Mit grössern Schein von Sewicht.*

191. *Qu'éveillées elles sont pleines de vigueur.* C'est un autre sens que celui de M. V. Le Clerc, qui dit : « L'âme a une telle force, une telle nature, qu'elle veille continuellement sans avoir besoin d'impulsion étrangère. » Cette traduction n'est pas moins conforme au texte que la mienne, car ce texte est susceptible des

deux sens; toutefois, il y a dans les idées de Cicéron une progression qu'il faut observer. L'âme éveillée n'a pas besoin d'impulsion étrangère : c'est la première partie de la pensée; dans le sommeil, elle agit encore sans impulsion du dehors, mais d'une manière désordonnée, parce qu'elle n'est pas secondée par les sens : c'est la conclusion.

192. *Secondée par les membres et les sens.* Littéralement il faudrait : *par les membres, le corps et les sens;* mais Davies a justement fait remarquer qu'il était inutile de parler du corps après avoir nommé les membres. Il a donc regardé *et corpore* comme une interpolation : c'est aussi mon opinion. Je ne me suis pas permis de les retrancher du texte. M. V. Le Clerc a aussi abrégé; il a supprimé les membres.

193. *Diverses formes, diverses actions viennent s'y jouer.* Je crois cette traduction assez bonne pour exprimer le *versantur.* Moser a dit fort heureusement : *treiben sich herum.*

194. LXVIII. *Lorsque je vois les magistrats au Forum et le sénat dans la Curie.* Cicéron ne s'étonne pas de la présence des uns et des autres; car le sénat avait toujours été à la Curie et les magistrats au Forum, même pendant la tyrannie de César : ce qui le surprend, c'est que l'accomplissement de leurs fonctions ne soit plus en quelque sorte qu'un vain simulacre. César venait d'être tué : Antoine et le jeune Octave se disputaient les légions; Brutus et Cassius partaient pour la Macédoine : tout se préparait à de nouveaux combats, et l'amnistie que Cicéron avait fait décréter, était demeurée sans effet. Il n'y avait donc que des ombres de magistrats, et l'existence du sénat pouvait elle-même paraître un songe.

195. LXIX. *Et c'est la seconde partie de mon raisonnement.* C'est en effet Cicéron qui a divisé ainsi sa réfutation des argumens de Quintus. Déjà il a prouvé que les songes ne nous viennent pas du dehors, et maintenant il s'attache à démontrer qu'ils sont sans rapport, sans liaison naturelle avec les objets.

196. *S'il y a en nous réplétion ou épuisement.* Il y a grande contestation sur la leçon *pleni enectine simus.* Lambinus veut lire *enectine fame,* en sorte que l'épuisement vienne de la faim;

mais il est question de l'état général de la santé, et non d'une circonstance accidentelle. Hippocrate a traité de ce genre de songes. Hottinger voudrait qu'on lût *spleneticine*, afin qu'il s'agît du mal de rate, parce qu'il en est souvent question dans Pline, et parce qu'une leçon a pu produire l'autre, etc., etc. L'édition de Moser et celle de la collection Lemaire, s'en sont, ainsi que M. V. Le Clerc, tenues à la Vulgate, qui me paraît fort claire.

197. *Le songe qu'on nous rapporte d'Alcibiade.* Valère-Maxime (liv. I, ch. 7, § 9) dit : « Alcibiade eut aussi, pendant le sommeil, une image assez fidèle du sort déplorable qui l'attendait. Car le manteau de sa maîtresse dont il s'était vu couvert en dormant, servit, après son assassinat, à envelopper son corps resté sans sépulture. » Plutarque et Suidas racontent le même fait.

198. LXX. *Antiphon.* Il y a eu plusieurs philosophes de ce nom. Nous citerons le rhéteur dont on a encore quelques discours; un autre, et c'est celui dont il s'agit, était interprète de prodiges, de songes et d'auspices; il a écrit aussi un traité *de la Vérité.*

199. *Bondir les calmars.* — *Voyez* PLINE, liv. XVIII, ch. 87 : « On tire aussi des présages des animaux. Quand les dauphins se jouent sur les flots pendant le calme, ils annoncent du vent du côté où ils viennent; quand ils répandent l'eau autour d'eux dans un gros temps, c'est un signe que la tempête va se calmer. Quand le calmar bondit sur l'eau..... la tempête est prochaine. » Plutarque (*Quest. Nat.*) en parle dans le même sens.

200. LXXI. *Un ordre qu'on y soupçonnait pris.* Cicéron (*de la Nature des dieux*, ch. XX) : « Ce qu'il y a de plus admirable, ce sont les mouvemens des cinq étoiles faussement dites *errantes*, puisqu'il n'y a pas d'errement dans des astres qui, de toute éternité, s'avancent, rétrogradent et achèvent tous les autres mouvemens d'une manière constante, déterminée. »

201. *Quelle est la coïncidence des songes?* Il est sans doute plus élégant et plus français de demander quel ordre, quelle règle on peut suivre; mais la coïncidence des songes avec l'évènement est l'idée exprimée dans le texte par les mots *quæ concursatio somniorum.* C'est, ainsi que le remarque Hottinger, une idée déjà exprimée au chapitre LXVIII : *Nisi ista casu nonnunquam, forte temere concurrerent.*

202. LXXII. *Repoussons donc cette divination des songes, etc.* Ici l'on cherche à mettre Cicéron en contradiction avec lui-même, et l'on transcrit tout un chapitre de l'ouvrage sur les lois, pour prouver qu'il croyait en la divination, et que, pour soutenir cette croyance, il alléguait précisément tous les exemples qu'il réfute dans le traité qu'on vient de lire. La réponse est facile : en maints endroits de ses ouvrages, Cicéron manifeste son respect pour les institutions de sa patrie, et, dans ce traité même, il déclare que les consuls qui ont navigué, malgré l'avertissement des poulets sacrés, s'étaient rendus dignes de tous les supplices par le mépris qu'ils avaient fait des usages des ancêtres. Il ne pouvait donc, lui, en écrivant pour le public, en parler avec autant de dédain. Il faut se rappeler qu'il dit à Quintus : *Nous sommes seuls, personne ne nous entend.* C'était alors le philosophe, non l'homme d'état qui parlait. Il y eut d'ailleurs près de dix ans d'intervalle entre la publication du traité *des Lois* et le temps où fut rédigé celui de *la Divination.* A la première époque, Cicéron venait d'être nommé augure à la place du jeune Crassus, tué avec son père dans l'expédition contre les Parthes : peut-être a-t-il tracé ces lignes qu'on lui reproche, dans la vue de donner quelque garantie au collège des augures, où il souhaitait d'être admis. M. Charpentier, dans sa note sur le ch. 13 du liv. II du traité *des Lois*, l'a très-bien expliqué.

PAPYRUS GÉNÉTHLIAQUES.

APPENDICE

AU LIVRE I, CHAPITRE XLII

— DE DIVINATIONE —

Ægyptii et Babylonii......... omnem curam in siderum cognitione posuerunt;

ET

AU LIV. II, CHAP. XLII

Ad Chaldæorum monstra veniamus.

RAPPORTÉS D'ÉGYPTE PAR CHAMPOLLION LE JEUNE
EXPLIQUÉS PAR MM. CHAMPOLLION-FIGEAC ET DE GOLBERY.

PAPYRUS I.

Σκεψαμενος απο πολλων βιβλιων ως παρεδοθη
ημειν απο σοφων αρχαιων τουτεστιν χαλδαικων
και Πετοσιρις μαλιστα δε και ο βασιλευς Νεχους [aut νεχαυς]
ωσπερ και αυτοι συνηδρευσαν απο του κυριου ημων
Ερμου και Ασκληπιου ο εστιν Ιμουθου υιος Ηφαιστου
κατα τον δοθεντα μοι χρονον επι α΄. Αντωνινου
καισαρος του κυριου μηνος αδρι...υ η̅ [aut ι̅]
κατα των ελληνων κατα δε τους αιγυπτιους
τυβι ι̅η̅ ωρας α̅ της ημερας.

θεον ημ.ν ψηφεισθεις κατα την ελαχιστην (και) μενου [sic]
....ς ευρεθη ζωδιω τοξοτη μοιρων ι̅ς̅
λε πτον...ης εξηκοντα δος λε ο εστιν μερο...
......μ. ι δωδεκα.π....................
.....μω............................

[Cetera desiderantur.]

PAPYRUS II.

I.. [1] Αντωνινου καισαρος του κυριου
μηνος αδριανου η̅ κατα δε τους αρχαιο̊ [leg. αρχαιους]
τυβι ι̅η̅ αρας α̅ της ημερας αρχ

[1] L'année ne se voit pas. La première, très-vraisemblablement, comme dans le premier fragment.

PAPYRUS I.

[enseigné
Après avoir consulté beaucoup de livres, comme cela nous a été
par les anciens sages, c'est-à-dire par les Chaldéens,
et Pétosiris surtout, et le roi Néchous,
comme eux-mêmes l'ont établi d'après notre seigneur
Hermès et Asclépias, qui est Imouth, fils de Héphaistos
d'après le temps qui m'a été indiqué l'an 1er d'Antonin
César notre seigneur, du mois d'Adrien le 8 (ou le 10),
selon les Grecs, et selon les Égyptiens
de Tybi le 18, première heure du jour.

[*Le reste manque.* — La présence du second Papyrus nous dispense d'entreprendre la restitution de celui-ci.]

PAPYRUS II.*

L. . d'Antonin César le seigneur
du mois d'Adrien le 8e, et selon les anciens
de Tybi le 18, à la première heure du jour commençant.

* La traduction est de M. Champollion Figeac.

Ηλιος εν τοξοτηι μοιρων ιγ λεπτ κγ
οικω διος οριοις αφροδιτης

Σεληνης υδροχω μοιρων γ λεπτ ς
ανατολικος οικω χρονος [sic] οριοις ερμου

Κρ[ον]ος εν υδροχω μοιρ[ων ...] λεπτ η
εν τω β[1] στηριγμω ιδιω[τ]ικω οριοις
ερμου

Ζευς εν κρειω μοιρων β λεπτ μδ
εν τω β στηριγμω οι[κ]ω αρεως
υψ[ω]ματι ηλιου ταπι ...[2] χρονου
οριοις αφροδ[ει]της

Αρης ε[σχ]ατα αιγοκερω [μ]οιρων λ
λεπτον ουδεν εν τ[ω] ι[3] στηριγμω
οικω χρονου ιδιω[4] υ.. μματι
ταπινοματι διος οριοις ιδιοις

Αφροδειτης εν τοξοτη μοι[ρ]ων θ
λεπτον να εωα αν[α]τολας
οικω διος οριοις [δι]ος

Ερμης εν τοξοτη [μοιρ]ων ιε
λεπτον β εν εσπε[...][5] οικω διος
οριοις αφροδειτη[ς]

Ωροσκοπος εν τοξοτ[η μ]οιρων ιε
οικω διος οριοις [α]φροδειτης

Γαμοστολος εν διδυμοις μοιρων ι.[6]
οικω ερμου οριοις ερμου

Μεσουρανημα εν [π]αρθεν[ω] μοιρων
η οικω ερμου υψ[ω]μα[τι] ερμο[υ]
ταπινοματι αφροδει οριο[ις] αφρο[δ]

Υπογην εν ιχθυσι μοιρ[ων ....]
οικω διος υψωματι α[φ]ροδ ....
ταπινοματι ερμ[ου] ορ[ιοι]ς αφρ[οδ]ει

1. Avant le β peut manquer une lettre.
2. Manquent trois lettres.
3. Manquent deux lettres.
4. Le ι est douteux.
5. Après εσπε, il y a une trace légère de la consonne ρ, ce serait donc εσπερω.
6. Cependant je lirais ιε, à cause d'une légère trace de l'ε.

Le Soleil dans le Sagittaire, 13 degrés 28 minutes
dans la maison de Jupiter, sur les confins de Vénus;

la Lune dans le Verseau, 3 degrés 6 minutes
à l'orient dans la maison de Saturne, sur les confins de [Mercure;

Saturne dans le Verseau, degrés. . . minutes 8
dans son deuxième firmament propre, sur les confins
de Mercure;

Jupiter dans le Bélier, 2 degrés 44 minutes
dans le deuxième firmament dans la maison de Mars,
le point supérieur du Soleil, le point inférieur de Saturne,
sur les confins de Vénus;

Mars à l'extrémité du Capricorne, 30 degrés
zéro minutes dans le dixième firmament
dans la maison de Saturne, son propre point supérieur,
le point inférieur de Jupiter, et ses propres confins;

Vénus dans le Sagittaire, 9 degrés
51 minutes à l'orient
dans la maison de Jupiter et les confins du Soleil;

Mercure dans le Sagittaire, 15 degrés
2 minutes dans Vesperus, maison de Jupiter,
confins de Vénus;

l'horoscope dans le Sagittaire, 15 degrés,
la maison de Jupiter et les confins de Vénus;

la conjonction dans les Gémeaux, 10 degrés,
la maison de Mercure et les confins de Mercure;

la ligne méridienne dans la Vierge, degrés
8, la maison de Mercure, le point supérieur de Mercure,
le point inférieur de Vénus, les confins de Vénus;

l'hypogée dans les Poissons, degrés. . . .
la maison de Jupiter, le point supérieur de Vénus,
le point inférieur de Mercure, les confins de Vénus;

O $\bar{α}$ κληρος της τυχη[ς] εν α[ι]γοκ[ε]ρω
μοιρων $\overline{ιθ}$ οικω [κ]ρον[ου] υψω[μ]ατι]
δ
αρεως ταπινοματι [δ]ιος ο[ρ]ιοις αφ[ρ]ο

O $\bar{β}$ κληρος της τυχη[ς] εν κα[ρ]κειν[ω]
μοιρων $\overline{ια}$ ο[ι]κω σ[ελ]ηνης υψω[μ]τ
διος ταπινοματι αρε[ω]ς ορι[ο]ις αφ[ρο]δ

O οικοδε[σ]ποτης της γε. ιεσσω. αυτ[ο]υ
οπ ς αφροδειτης [ασ]τηρ [1]

1. Le supplément ασ est presque assuré par les légères traces qui en restent.

le premier sort de la Fortune est dans le Capricorne,
degrés 19, la maison de Saturne, le point supérieur
de Mars, le point inférieur de Jupiter, les confins de Vénus;

le second sort de la Fortune est dans le Cancer,
degrés 11, la maison de la Lune, le point supérieur
de Jupiter, le point inférieur de Mars, les confins de Vénus;

le point dominant de la nativité
est donc l'astre de Vénus.

NOTE

SUR LES PAPYRUS.

Ces papyrus datent de la première année du règne d'Antonin ; ils ont le mérite chronologique de nous faire connaître la coïncidence du 8e jour du mois d'Adrien avec le 18e de Tybi, selon le calendrier égyptien. Cette mention du mois d'Adrien est unique dans les monumens de ce calendrier. Elle est une preuve des fêtes que l'Égypte fit à cet empereur pendant son séjour, puisqu'on donna son nom au mois pendant lequel il fit le voyage.

Je dois à l'amitié de M. Champollion-Figeac de savantes explications sur la question chronologique que fait naître cette mention * : en examinant ces papyrus sous le seul rapport de la divination, nous y voyons pour le traité de Cicéron deux éclaircissemens importans : d'abord on y établit la filiation de la science ; en second lieu, on y donne un thème natal complet, un véritable généthliaque du genre de ceux dont il parle.

Quant à la généalogie de la science, il faut bien distinguer les assertions de Cicéron de celles qu'il ne fait que rapporter comme appartenant à l'opinion générale. Ce n'est pas lui qui accorde aux Chaldéens non plus qu'aux Babyloniens une série d'expériences de nativités pour une période de soixante et dix mille quatre cents ans : il déclare formellement que c'est une erreur. Il ne

* Le 8 d'Adrien, selon les Hellènes, c'est-à-dire selon les Macédoniens.
Le 18 de Tybi, selon les anciens, c'est-à-dire selon les Égyptiens.

Ce 18 Tybi est compté selon le calendrier égyptien *vague ;* ceci est prouvé par d'autres supputations astrologiques.

Ce 18 Tybi vague de la première année d'Antonin, comptée selon les Égyptiens, répondait au 4 décembre de l'an 137 de l'ère chrétienne.

Preuve.

Le premier jour de cette première année égyptienne tombe le 20 juillet.

Du 1er Thoth égyptien (premier jour de l'an) au 18 Tybi, il y a.... 138 jours.
Du 20 juillet au 4 décembre, il y a aussi.................. 138 jours.

Dans le calendrier fixe, ce 18 Tybi répondrait au 13 janvier Julien.

On ne peut savoir sur quoi repose la concordance du 8 Adrien et du 18 Tybi ; on ne sait pas plus à quel mois macédonien fut substitué le mois Adrien : ceci se rapporte vraisemblablement au mois pendant lequel Adrien arriva en Égypte avec l'impératrice Sabime et toute sa cour. (*Note de* M. Champollion-Figeac.)

pense pas même que ces expériences aient eu lieu : *Si enim esset factitatum, non esset desitum.* « Si ces expériences avaient eu lieu, on ne les aurait point abandonnées. » Il est évident, d'après ce passage formel, que Cicéron ne croyait aucunement à une pratique suivie, à une science traditionnelle. Dès-lors ce qu'il dit, dès le chap. I du premier livre, sur l'expérience des Chaldéens, ce qu'il ajoute sur les Égyptiens, sur leurs *expériences répétées à travers des siècles innombrables*, ne doit être considéré que comme l'écho d'une croyance dont il se sépare et qu'il réfutera plus tard.

Il ne faut pas donner plus de valeur à ce qu'il met au liv. I, ch. 42, dans la bouche de Quintus : « Les Égyptiens et les Babyloniens habitent d'immenses plaines où aucune éminence ne pouvait faire obstacle à la contemplation du ciel ; aussi appliquèrent-ils tous leurs soins à l'étude des astres. » Quintus, encore plus que Cicéron, se conforme à l'opinion vulgaire, et sans contester à Babylone ni à l'Égypte l'étude de l'astronomie ni celle de l'astrologie, on peut hardiment avancer qu'il n'y a pas dans ce traité de la divination, un seul mot d'où l'on puisse induire l'existence d'une antique série de généthliaques, et l'on y trouve la dénégation formelle, le démenti le plus explicite donné aux prétentions des spéculateurs qui disaient la bonne aventure d'après les astres.

Dans les papyrus que nous publions se révèle à un haut degré cette prétention à une antiquité fort reculée : *Ayant consulté beaucoup de livres des anciens Chaldéens ;* puis on cite Pétosiris et Néchous comme principalement en honneur. Enfin on avance que leur doctrine s'appuie de la science ou révélation d'Imouth, le même qu'Asclépias, le fils d'Héphæstus. Ce papyrus semble donc faire remonter aux Chaldéens les deux personnages dont il s'agit.

Cependant la science avait été fondée par les Égyptiens Pétosiris et Nechepso (ou Néchous), qui eurent pour successeurs toutes les générations des prêtres astrologues attachés aux principaux temples de l'Égypte, et qui, gardiens fidèles des principes qui leur avaient été enseignés, les transmirent à leurs descendans. Hérodote affirme d'ailleurs que les anciens astronomes égyptiens pratiquaient aussi les *nativités*. Néanmoins, au liv. II, ch. 42, Cicéron, se prévaut de l'opinion d'Eudoxe, le disciple de Platon, savant astronome, qui refusait toute croyance aux prédictions des Chaldéens. On ne pense pas que Méton et Hipparque, auxquels la science doit de grands progrès, aient donné dans cette aberration, qui jeta de si profondes racines à Rome, qu'Auguste fit dresser son thème natal par Théogène, et que, plus tard, Adrien se prétendit en état de prédire, dès le commencement de l'année, ce qui lui arriverait pendant toute sa durée. Antonin fit inscrire le thème natal de l'univers sur des monnaies qui furent frappées en Égypte en la VIIIe année de son règne.

Revenons à Pétosiris, et à Néchous, que d'anciens écrivains appellent Nechepso. L'un et l'autre noms ont été portés par des rois égyptiens de la XXVIe dy-

nastie. Le papyrus désigne aussi le premier par le titre de roi, mais M. Champollion-Figeac fait remarquer, page 102 de son *Égypte*, dans l'*Univers pittoresque* de M. Didot, que, d'après l'épithète d'anciens que leur donne Ptolémée, il est vraisemblable que ce sont deux astrologues bien antérieurs au VIIe siècle avant Jésus-Christ. Ce motif décide M. Champollion à regarder Pétosiris, Néchous, Hermès et Asclépias comme d'anciens astrologues égyptiens dont la célébrité s'était propagée jusqu'au temps d'Antonin.

Quant à l'autre papyrus, qui renferme un généthliaque complet, on peut voir avec quel soin on remarquait la position relative de chaque astre. Cela rappelle ces paroles du ch. XLII de Cicéron. « Il y a, disent-ils, dans le cercle des constellations que les Grecs appellent *zodiaque*, une telle puissance, que chacune de ses parties change, et remue le ciel d'une manière différente, et selon la place que les étoiles occupent dans le voisinage. » Puis viennent les sympathies des planètes, le trine aspect et le quadrat au sujet desquels nous renvoyons nos lecteurs à la note 133 du livre II.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions, nous avons cru faire une chose utile à la science en constatant par un document original, quelle était, au temps des empereurs, la forme sous laquelle se montrait l'astrologie en Égypte, l'un des pays où elle prit naissance. On pourra comparer ce thème natal avec ceux qu'on dressait encore en France au XVIe siècle; car il n'y a pas bien longtemps que nous sommes affranchis du joug de l'astrologie judiciaire. Consultez aussi, sur les Chaldéens, M. Letronne, *Observations critiques et astrologiques sur les représentations zodiacales qui nous restent de l'antiquité.*

Nous ajouterons que la publication de ces papyrus peut être d'autant plus intéressante, que nous n'avons dans l'antiquité écrite d'autre exemple de ces généthliaques. Vettius Valens, auteur du temps de Marc-Aurèle, nous a laissé une Anthologie généthliaque, mais cet ouvrage est resté manuscrit à la Bibliothèque royale (no 94); par conséquent, le public n'en peut connaître que ce qu'en a dit M. Letronne dans le remarquable ouvrage que nous venons de citer.

DU DESTIN

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. J. MANGEART

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE.

INTRODUCTION.

A nous encore de traduire, dans la Collection des œuvres complètes de Cicéron, un traité qui n'est guère plus connu, qui n'est guère plus répandu dans l'enseignement universitaire, que la *Consolation*, le *Discours sur l'Amnistie*, la *Lettre à Octave*, le *Discours au peuple*, les fragmens du *Timée*, du *Protagoras* et de l'*Économique*, dont le savant éditeur de la Bibliothèque latine-française a bien voulu nous confier la traduction. Notre tâche, comme on le voit, n'a été ni la plus brillante ni la plus facile : puisse du moins notre travail n'être pas regardé comme le moins consciencieux ! puissions-nous, aujourd'hui surtout, être assez heureux pour attirer l'attention des jeunes philosophes sur un traité si long-temps négligé ! La sage et vigoureuse impulsion imprimée par M. V. Cousin aux études philosophiques en France, et spécialement à l'étude de l'histoire de la philosophie, sera, bien plus que nos désirs, bien plus que nos efforts, propre à réhabiliter un ouvrage qui, pour être obscur, mutilé, incomplet, n'en mérite pas moins d'être compté parmi les sources auxquelles doit puiser tout historien de la philosophie. Bornons-nous, dans cette Introduction, à rechercher quels sont, 1° la date de l'ouvrage ; 2° son objet ; 3° son plan ; 4° sa physionomie actuelle.

I. Cicéron nous apprend lui-même, au commencement de ce traité, l'époque à laquelle eut lieu l'entretien qui en fait le sujet. « J'étais, dit-il, à ma campagne de Pouzzoles ; Hirtius, consul désigné, se trouvait dans le voisinage : comme l'amitié la plus grande nous unit, et qu'il se livre aux études qui ont fait le charme de mes plus jeunes années, nous étions fort

souvent ensemble, occupés principalement à chercher les moyens de rétablir parmi nos concitoyens la paix et la concorde. Aussi bien, depuis la mort de César, on faisait mille efforts pour amener de nouveaux troubles. Comme nous en étions témoins, et que nous pensions qu'il fallait prévenir le mal, ce sujet était celui de presque toutes nos conférences. Il venait bien souvent me voir : un jour que nous étions plus libres que de coutume, et moins dérangés par les visiteurs, nous commençâmes, etc. » Il résulte bien clairement de ce passage, que la conférence qui fait la matière de ce traité eut lieu dans les mois qui suivirent la mort de César. Nous savons, par la correspondance de Cicéron, qu'il passa les mois d'avril et de mai de l'année 709, dans sa maison de campagne de Pouzzoles, non loin de Naples. Nous savons qu'il s'y trouva fort souvent avec les consuls désignés, Hirtius et Pansa, auxquels il donnait des leçons d'éloquence et de déclamation. Nous savons, par une de ses lettres à Atticus (liv. XIV, lett. 12), écrite de Pouzzoles le 22 avril 709, que déjà il songeait à s'éloigner, afin de s'affranchir de cet assujétissement : « Haud amo vel hos designatos, qui etiam declamare me coegerunt; ut ne apud aquas quidem acquiescere liceret. » Il reste donc démontré que cet entretien eut lieu dans le courant d'avril, année 709 de la fondation de Rome.

II. Quant à l'objet de cette discussion, le titre seul, *de Fato*, semblerait nous l'apprendre assez. Mais que faut-il entendre par ce mot *Fatum?* Nous n'aurions peut-être ici rien de mieux à faire que de suivre l'exemple de M. V. Le Clerc, en transcrivant, comme il l'a fait, l'excellent Mémoire de M. Daunou sur *le Destin*, analysé par M. Ginguené, dans son rapport sur les travaux de la classe d'histoire et de littérature ancienne; mais, resserrés comme nous le sommes dans le cadre étroit d'une Introduction de quelques pages, nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs aux recherches savantes de l'illustre académicien. Il nous faut cependant répondre à la question que nous nous sommes posée : Que devons-nous entendre par

le mot *fatum?* Sénèque le Philosophe répondra pour nous : Qu'est-ce que le destin? dit-il au livre II, chapitre 36, des *Questions Naturelles*. C'est l'irrésistible nécessité des faits et des choses : « Quid enim intelligis fatum? Existimo necessitatem rerum omnium actionumque, quam nulla vis rumpat. » On voit combien cette définition se rapproche de celle de Chrysippe, qui est ainsi conçue : Εἱμαρμένη, φυσικὴ σύνταξις τῶν ὅλων ἐξ ἀϊδίου τῶν ἑτέρων τοῖς ἑτέροις ἐπακολουθούντων καὶ μετὰ πολὺ μὲν οὖν ἀπαραβάτου οὔσης τῆς τοιαύτης συμπλοκῆς. *Fatum* répond donc à εἱμαρμένη, comme *fortuna* à τύχη, comme chez nous le *destin* au hasard. Ces mots ne doivent donc jamais être pris l'un pour l'autre. Jamais les auteurs grecs n'ont employé εἱμαρμένη comme synonyme de τύχη : jamais les Latins ne se sont servis du mot *fatum* comme synonyme de *fortuna*. Varron, Servius, Priscien, Isidore de Séville, Vossius, et presque tous les grammairiens, admettent que *fatum* vient de *fari*, parler. Saint Augustin adopte lui-même cette étymologie, et cite ces mots de la Bible : *Semel Deus locutus est.* « Dieu a parlé une fois pour toutes. » Voilà bien l'εἱμαρμένη de l'école stoïcienne, le *fatum* des Latins. C'est ici le lieu de se demander si le destin, εἱμαρμένη, *fatum*, était, pour l'ancienne philosophie, une force aveugle, ou bien une puissance intelligente. Pythagore disait que la fortune, τύχη, était aussi opposée à εἱμαρμένη, que le hasard est opposé à l'ordre, et l'incohérence à l'enchaînement. Le destin était, aux yeux d'Héraclite, la raison ou le verbe, λόγος, pénétrant l'intérieur du monde. Inutile de dire que Platon professait la même doctrine. Le destin, suivant lui, considéré comme action, était l'ordonnance immuable, l'ensemble des lois de Dieu ; considéré comme substance, c'était l'âme de l'univers. Dans l'énumération que fait Aristote des noms qu'on peut donner à la divinité, se trouvent tous les mots grecs qui indiquent la destinée, tels que ceux-ci : πεπρωμένη, εἱμαρμένη, μοῖρα, αἶσα, etc. Aulu-Gelle, Plutarque, Diogène de Laërte, Stobée, nous apprennent que les stoïciens définissent le destin, εἱμαρμένη,

l'enchaînement éternel des causes, la raison du monde, le λόγος par lequel ont été, sont ou seront toutes les choses passées, présentes ou futures. « Le dieu des stoïciens (dit M. Cousin, *Hist. de la Phil.*) a fait le monde avec sa puissance et son intelligence; l'intelligence de Dieu, appliquée à la matière, y a mis les lois qui la gouvernent, et que le stoïcisme appelle les raisons primitives des choses, λόγοι σπερματικοὶ; donc le monde est un reflet, non dans son fond, mais dans sa forme, de l'intelligence divine; et Dieu est la raison du monde, τοῦ πάντος τὸν λόγον. Les lois du monde sont nécessaires comme la raison éternelle dont elles émanent : de là le destin des stoïciens[1], mais ce destin n'est que l'application de Dieu au monde; il suppose au dessus de lui une providence qu'il représente. Le vrai stoïcisme est providentiel, et non fataliste. » Si des Grecs nous passons aux Romains, si nous interrogeons Sénèque et Marc-Aurèle, ils nous diront que le destin, c'est Dieu lui-même. Tous ils distinguent la fortune de la fatalité. La fortune, ils la font libre, puisqu'ils la rendent responsable des évènemens; et en cela ils l'opposent à la fatalité, qui n'est pour eux que l'irrésistible nécessité des faits et des choses. La fortune, ils la font volage, capricieuse, aveugle; et en cela ils l'opposent à la fatalité, qui, pour eux, n'est que la Providence divine, conçue comme infiniment sage, équitable, intelligente[2]. — Après ces observations, un peu longues peut-

[1] Ἐστὶ δὲ εἱμαρμένη τῶν ὅλων αἰτία εἰρημένη ἢ λόγος καθ' ὃν ὁ κόσμος διεξάγεται. (Diog. Laert., lib. vii, 149.)

[2] « Cherchez dans le drame ancien l'idée que l'antiquité se faisait de la vie : vous verrez que cette vie était elle-même un drame entre deux acteurs qui pouvaient se comprendre, entre deux libertés. Nos critiques modernes, et Schlegel à leur tête, ont défini le drame antique : une lutte de la nature aveugle et fatale contre la liberté. C'est une erreur; il ne peut y avoir d'action entre deux élémens dont l'un est sans vie : ce qui est fatal ne lutte pas, et on ne combat pas contre ce qui est fatal. Telle n'est pas l'idée qu'il faut se former de la tragédie antique : elle était pour les Grecs l'école de la vie. Ils avaient prêté à la nature l'intelligence et la liberté, et ils en avaient fait ainsi un personnage dramatique. Mais lorsque la raison est venue arracher la liberté

être, mais d'autant plus nécessaires que, de nos jours, les mots *hasard*, *fortune*, *sort*, *destin*, tendent fort à devenir synonymes dans notre langue, nous nous contenterons de dire que le traité *du Destin* nous offre les fragmens d'une discussion sur l'accord de cette puissance avec les mouvemens de la volonté humaine.

III. Le Traité *du Destin* est le complément naturel de ceux intitulés *de la Nature des dieux* et *de la Divination*. Nous lisons en effet, dans ce dernier ouvrage (liv. II, ch. 1) : « Quibus, ut est in animo, de fato si adjunxerimus, erit abunde satisfactum toti huic quæstioni. » La discussion *de Fato* était vraisemblablement divisée en deux parties, dont la première était consacrée à la question des assentimens; c'est, du moins, ce qui semble résulter de ce passage du chapitre 17 : « Atque hoc, si placet, quale sit videamus in assensionibus, quas prima oratione tractavi. » Je sais bien que quelques critiques ont vu précisément dans ces mots une preuve à l'appui de

à la nature, détruire cette analogie primitive qui nous fait transporter le MOI dans le NON-MOI, la nature est devenue fatale, le destin s'est appelé hasard. Or, le hasard n'a pas d'intention, il accable sans vouloir accabler : c'est une puissance aveugle, contre laquelle l'homme ne peut lutter avec dignité; le hasard ne peut donc pas être un élément de la tragédie; c'est ce que n'a pas compris Schlegel, non plus que Werner, dans son œuvre intitulée : *Le Vingt-quatre février*. Cet auteur met en scène une famille qui, à certain jour marqué, doit commettre un crime; mais il ne suppose pas de Destin qui veuille ce crime comme chez les Grecs, et contre lequel on puisse s'indigner, lancer l'imprécation, lutter enfin; un hasard incompréhensible plane sur cette destinée; comme il n'a rien voulu, on ne peut rien lui reprocher, pas plus qu'aux forces inertes de la nature, à l'attraction et à la répulsion. C'est pourquoi la pièce de Werner, qui prétendait donner une idée du système antique, est éminemment moderne. Dans *Œdipe*, un homme lutte contre le destin; mais ce destin est une force active et volontaire : on peut le maudire comme tout ce qui est intentionnel; on peut faire effort, quoique avec peu d'espérance, pour changer ses résolutions. Les anciens luttaient donc jusqu'à la mort, et ils le pouvaient avec gloire; nous, au contraire, d'après l'idée que nous nous formons de la nature extérieure, nous ne pouvons que nous résigner, et la résignation n'est pas dramatique. » (V. COUSIN, *Cours de philosophie*, publié par M. A. Garnier.)

leur opinion, que cet ouvrage avait au moins deux livres, et qu'il ne reste du premier qu'une partie de l'Introduction, savoir, les deux premiers chapitres. Mais, outre qu'on ne rencontre rien dans l'antiquité qui justifie l'hypothèse de ces critiques, nous leur opposerons le témoignage d'Aulu-Gelle et de Macrobe. Tous deux, en citant cet ouvrage, se contentent de dire, l'un (liv. VI, ch. 2), *in libro, quem de Fato conscripsit;* l'autre (liv. III, ch. 16), *in dialogo de Fato*. D'autres interprètes ont supposé que par ces mots, « in assensionibus, quas prima oratione tractavi, » l'orateur romain voulait parler d'une autre dissertation qui aurait de quelque temps précédé celle-ci, et dans laquelle il aurait traité la question relative aux assentimens. Comme rien ne vient à l'appui de cette conjecture, et que l'esprit de cette œuvre philosophique est l'accord du destin avec les mouvemens de la volonté humaine, nous pensons qu'il est au moins inutile de séparer ainsi les deux termes de cette question complexe, et d'en faire l'objet de deux discussions distinctes. Ainsi, hypothèse pour hypothèse, nous avons pensé que *prima oratio* devait signifier ici, la première partie de cet ouvrage. — Quoi qu'il en soit, le plan de ce traité est, comme l'auteur nous l'apprend lui-même, différent du plan qu'il avait suivi dans ses livres *sur la Nature des dieux* et *sur la Divination*. Là, il faisait développer par des personnages divers les opinions des diverses écoles; ici, comme dans les *Tusculanes*[1], il se charge d'exposer seul les systèmes des différentes sectes.

IV. « La question du destin, dit M. V. Le Clerc, déjà fort embarrassée par les sophismes des écoles grecques, et dont Cicéron disait lui-même, au rapport d'Aulu-Gelle (liv. VI, ch. 2), *obscurissima et implicatissima quæstio,* ne pouvait devenir plus claire dans la langue latine, que ce grand écri-

[1] « Ponere jubebam, de quo quis audire vellet; ad id aut sedens, aut ambulans disputabam. Itaque dierum quinque scholas, ut Græci appellant, in totidem libros contuli. Fiebat autem ita, ut, quum is, qui audire vellet, dixisset, quid sibi videretur, tum ego contra dicerem. » (*Tusculan.* lib. I, c. 4.)

vain sut rendre digne de celle de Platon, toutes les fois qu'il eut à exprimer des sentimens moraux ou des inspirations religieuses, mais qu'il était bien plus difficile de plier aux formes subtiles et précises de l'argumentation..... Dans l'état où nous est parvenu ce traité, il faut avouer qu'il offre plus d'obscurité que d'intérêt, et qu'on ne suit pas sans peine les raisonnemens de l'auteur à travers toutes ces distinctions des écoles grecques, que la langue latine ne peut rendre qu'imparfaitement, et toutes ces argumentations sophistiques, dont quelques-unes même ne sont pas achevées. Cette tâche serait plus aisée si nous avions les originaux; mais comme nous n'avons ni Carnéade, ni Chrysippe, ni Diodore, ni les autres guides du philosophe romain, il faut se contenter ou des analyses de leurs dogmes, qu'on trouve dans quelques anciens, ou des conjectures plus ou moins vraisemblables des historiens de la philosophie. — Les fragmens qui nous restent commencent par le récit d'une conversation de Cicéron et d'Hirtius, consul désigné. On se trouve ensuite, après une lacune, à la fin d'une réfutation de Posidonius. L'auteur examine ainsi, sur le destin et la liberté, plusieurs opinions des philosophes, et il paraît enfin charger Chrysippe du rôle de médiateur. Dans un dernier fragment, il combat les épicuriens. »

Un mot maintenant sur notre travail : il se compose de deux parties bien distinctes, la traduction et les notes. Dans la première, nous avons fait tous nos efforts pour joindre à la clarté l'exactitude. S'ils n'ont pas toujours été couronnés par le succès, nous prions nos lecteurs de se souvenir que nous avions à lutter à la fois, et contre les difficultés, les incertitudes d'un texte trop souvent obscur et mutilé, et contre les subtilités d'une dialectique si entortillée, que Cicéron lui-même l'appelle *Chrysippi laqueos*. Quant aux notes, nous n'avons rien négligé pour les rendre instructives, intéressantes, et propres surtout à jeter un peu de jour sur un ouvrage dont l'obscurité pourrait rebuter les nouveaux initiés à la philosophie, toujours peu soucieux de s'engager dans un semblable

labyrinthe, sans être pourvus du flambeau et du fil conducteur qui peuvent y diriger leurs pas incertains. Nous l'avons dit en commençant, c'est surtout à ceux qui étudient l'histoire de la philosophie que cet ouvrage peut offrir de l'intérêt. Il leur en offrira certainement, quand ils sauront que c'est principalement dans Tennemann et dans V. Cousin que nous avons puisé les éclaircissemens relatifs aux diverses questions qui font l'objet de ce traité.

M. T. CICERONIS

DE FATO

LIBER SINGULARIS.

(Deest principium.)

I. .....Quia pertinet ad mores, quod ἦθος illi vocant, nos eam partem philosophiæ, de moribus appellare solemus; sed decet augentem linguam latinam, nominare moralem. Explicandaque vis est, ratioque enuntiationum, quæ Græci ἀξιώματα vocant: quæ de re futura quum aliquid dicunt, deque eo, quod possit fieri, aut non possit, quam vim habeant, obscura quæstio est; quam περὶ δυνατῶν philosophi appellant: totaque est logicæ, quam rationem disserendi voco.

Quod autem in aliis libris feci, qui sunt de Natura deorum, itemque in iis, quos de Divinatione edidi, ut in utramque partem perpetua explicaretur oratio, quo facilius id a quoque probaretur, quod cuique maxime probabile videretur, id in hac disputatione de Fato, casus quidam, ne facerem, impedivit. Nam quum essem in Puteolano, Hirtiusque noster, consul designatus, iisdem in

DU DESTIN

PAR M. T. CICÉRON.

(Lacune [1].)

I. ..... Question qui rentre dans cette partie de la philosophie [2], que les Grecs ont nommée *éthique*, et nous *science des mœurs*, mais que, pour enrichir notre langue, nous pouvons appeler *morale*. Il nous faut expliquer aussi la valeur et la force des propositions que les Grecs nomment *axiômes :* relatives à l'avenir, au possible ou à l'impossible, elles ne se prêtent pas facilement à une détermination bien claire; c'est ce que les philosophes appellent la question du *possible*, question tout-à-fait du ressort de la *logique* [3], que je définis l'art de raisonner.

On sait la méthode que j'ai suivie dans mon ouvrage *sur la Nature des Dieux*, et dans celui que j'ai publié *sur la Divination*. Là, marchent parallèlement le pour et le contre, afin que chacun puisse adopter plus facilement ce qui lui semble plus probable [4]. Si, dans ce traité *du Destin*, je n'ai pas suivi le même plan, c'est qu'un incident m'en a empêché. J'étais à ma campagne de Pouzzoles; Hirtius, consul désigné, se trou-

locis, vir nobis amicissimus, et iis studiis, in quibus nos a pueritia viximus, deditus: multum una eramus; maxime nos quidem exquirentes ea consilia, quæ ad pacem, et ad concordiam civium pertinerent. Quum enim omnes post interitum Cæsaris novarum perturbationum causæ quæri viderentur, hisque esse occurrendum putaremus: omnis fere nostra in iis deliberationibus consumebatur oratio; idque et sæpe alias, et quodam liberiore, quam solebat, et magis vacuo ab interventoribus die, quum ille ad me venisset, primo illa, quæ erant quotidiana, et quasi legitima nobis, de pace, et de otio.

II. Quibus actis, Quid ergo? inquit ille, quoniam oratorias exercitationes non tu quidem, ut spero, reliquisti, sed certe philosophiam illis anteposuisti, possumne aliquid audire? — Tu vero, inquam, vel audire, vel dicere. Nec enim (quod recte existimas) oratoria illa studia deserui, quibus etiam te incendi quanquam flagrantissimum, acceperam; nec ea, quæ nunc tracto, minuunt, sed augent potius illam facultatem. Nam cum hoc genere philosophiæ, quod nos sequimur, magnam habet orator societatem: subtilitatem enim ab Academia mutuatur, et ei vicissim reddit ubertatem orationis, et ornamenta dicendi. Quamobrem, inquam, quoniam utriusque studii nostra possessio est, hodie, utro frui malis, optio sit tua. — Tum Hirtius, Gratissimum, inquit, et tuorum omnium simile: nihil enim

vait dans le voisinage : comme l'amitié la plus grande nous unit, et qu'il se livre aux études qui ont fait le charme de mes plus jeunes années, nous étions fort souvent ensemble, occupés principalement à chercher les moyens de rétablir parmi nos concitoyens la paix et la concorde. Aussi bien, depuis la mort de César, on faisait mille efforts pour amener de nouveaux troubles. Comme nous en étions témoins, et que nous pensions qu'il fallait prévenir le mal, ce sujet était celui de presque toutes nos conférences. Il venait bien souvent me voir : un jour que nous étions plus libres que de coutume, et moins dérangés par les visiteurs, nous commençâmes par le sujet obligé de nos entretiens de chaque jour, la question de la paix et du repos.

II. Quand ce sujet fut épuisé: Mais quoi! me dit-il, puisque, sans renoncer, comme je l'espère, aux exercices oratoires, vous cultivez de préférence la philosophie, ne puis-je pas vous entendre traiter une question? — Oui, certes, répondis-je, si vous n'aimez mieux déclamer vous-même. Car, vous avez raison de le penser, je n'ai point abandonné ces études oratoires auxquelles j'ai appris que vous vous livrez avec plus d'ardeur que jamais, et la philosophie, au lieu d'épuiser l'éloquence, ne peut que lui donner plus de vigueur. C'est qu'entre la philosophie que nous suivons[5] et les préceptes de la rhétorique, il y a la plus grande affinité : l'orateur emprunte à l'Académie la précision, et lui prête en retour sa fécondité et son élégance. Ainsi donc, ajoutai-je, puisque nous sommes en possession de ces deux arts, auquel nous adresserons-nous? que ce soit à vous de choisir. — Alors Hirtius : Toujours, dit-il, même bienveillance de votre part; je ne sache

unquam abnuit meo studio voluntas tua. Sed quoniam rhetorica mihi nostra sat nota, teque in iis et audivimus sæpe, et audiemus, atque hanc academicorum contra propositum disputandi consuetudinem indicant te suscepisse Tusculanæ disputationes; ponere aliquid, ad quod audiam, si tibi non est molestum, volo. — An mihi, inquam, potest quidquam esse molestum, quod tibi gratum futurum sit? Sed ita audies, ut romanum hominem, ut timide ingredientem ad hoc genus disputandi, ut longó intervallo hæc studia repetentem.—Ita, inquit, audiam te disputantem, ut ea lego, quæ scripsisti. Proinde ordire.

(Multa hic desunt.)

III. ....Consideramus hic: quorum in aliis, ut in Antipatro poeta, ut in brumali die natis, ut in simul ægrotantibus fratribus, ut in urina, ut in unguibus, ut in reliquis ejusmodi, naturæ contagio valet, quam ego non tollo; vis est nulla fatalis: in aliis autem fortuita quædam esse possunt, ut in illo naufrago, ut in Icadio, ut in Daphita. Quædam etiam Posidonius (pace magistri dixerim) comminisci videtur. Sunt, inquam, quidem absurda. Quid enim? si Daphitæ fatum fuit de equo cadere, atque ita perire; ex hocne equo, qui, quum equus non esset, nomen habebat alienum? Aut Philippus hasce in capulo quadrigulas vitare monebatur? quasi vero capulo sit occisus. Quid autem magnum,

pas que vous m'ayez jamais rien refusé. Les ressources de l'éloquence me sont assez connues, vous les avez souvent déployées devant moi, et j'espère que vous le ferez encore ; mais comme vos *Tusculanes* me prouvent que vous avez adopté l'usage des académiciens de combattre telle ou telle proposition, je veux, si vous ne le trouvez pas mauvais, vous entendre sur un sujet donné. — Puis-je trouver mauvais, lui répondis-je, ce qui peut vous être agréable ? Mais souvenez-vous que c'est un Romain que vous allez entendre [6], un homme qui ne hasarde cet exercice qu'en tremblant, et qui avait depuis long-temps abandonné la carrière où vous l'appelez. — J'entendrai vos paroles, dit-il, avec les mêmes dispositions que je lis vos ouvrages. Commencez.

(Lacune considérable.)

III. ....Nous le voyons [7]. Ici, comme dans le poète Antipater [8], dans les personnes nées le jour du solstice d'hiver [9], dans les deux frères malades en même temps [10], dans l'urine [11], les ongles [12], et les autres faits de ce genre, il y a bien une sympathie naturelle [13] que je ne conteste pas ; mais je n'y vois point de fatalité. Là, il peut bien y avoir du hasard, comme dans ce naufragé [14], dans Icadius [15] et Daphitas [16]. Posidonius même (soit dit sans déplaire à mon maître [17]) me semble inventer quelques faits : aussi bien ces faits sont absurdes. Quoi ! si la destinée de Daphitas était qu'il tombât de cheval et en mourût, devait-ce être d'un cheval qui n'en avait que le nom ? Était-ce contre des quadriges ciselés sur la garde d'une épée [18] que Philippe était averti de se précautionner ? comme si cette ciselure avait causé sa mort. Quelle merveille que ce nau-

et naufragum illum sine nomine in rivo esse lapsum? quanquam huic quidem hic scribit prædictum, in aqua esse pereundum. Ne hercule Icadii quidem prædonis video fatum ullum: nihil enim scribit ei prædictum. Quid mirum igitur, ex spelunca saxum in crura ejus incidisse? Puto enim, etiam si Icadius tum in spelunca non fuisset, saxum tamen illud casurum fuisse. Nam aut nihil est omnino fortuitum, aut hoc ipsum potuit evenire fortuna. Quæro igitur (atque hoc late patebit), si fati omnino nullum nomen, nulla natura, nulla vis esset; et forte, temere, casu, aut pleraque fierent, aut omnia: num aliter, ac nunc eveniunt, evenirent? Quid ergo attinet inculcare fatum, quum sine fato ratio omnium rerum ad naturam, fortunamve referatur?

IV. Sed Posidonium, sicut æquum est, cum bona gratia dimittamus; ad Chrysippi laqueos revertamur. Cui primum quidem de ipsa rerum contagione respondeamus; reliqua postea persequemur. Inter locorum naturas quantum intersit, videmus: alios esse salubres, alios pestilentes; in aliis esse pituitosos, et quasi redundantes; in aliis exsiccatos atque aridos: multaque sunt alia, quæ inter locum, et locum plurimum differunt. Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur Attici: crassum Thebis; itaque pingues Thebani, et valentes. Tamen neque illud tenue cœlum efficiet, ut aut Zenonem quis, aut Arcesilam, aut Theophrastum au-

fragé sans nom soit tombé dans un ruisseau, bien qu'au rapport de Posidonius il lui eût été prédit qu'il périrait dans l'eau ? Quant au voleur Icadius, pas l'ombre de fatalité : car Posidonius ne fait, à cet égard, mention d'aucun oracle. Qu'y a-t-il de si merveilleux, qu'une pierre se détache de la caverne et lui casse les jambes ? Icadius ne se fût pas alors trouvé dans la caverne, que la pierre n'en serait pas moins tombée. Ou rien n'est l'effet du hasard, ou cet évènement a bien pu en être l'effet. Je le demande donc, et cette question peut mener loin, si la destinée n'avait ni un nom, ni une nature, ni une influence quelconque, et que la plupart des évènemens, ou même tous, fussent l'ouvrage du hasard, de la fortune, ou de tout autre cas fortuit, arriveraient-ils autrement que nous les voyons arriver? Pourquoi donc s'en prendre toujours au destin, lorsque, sans lui, la nature ou bien le hasard nous donne la raison de toutes choses ?

IV. Mais laissons Posidonius : il mérite un honorable congé; et revenons aux subtilités de Chrysippe [19]. Commençons par répondre aux difficultés qu'il tire de la sympathie ; nous passerons ensuite aux autres. Quelle différence ne voyons-nous pas entre les divers climats? les uns salubres, d'autres malsains : ici, des tempéramens pituiteux et lymphatiques ; là, des tempéramens arides et secs. Bien d'autres caractères encore distinguent les différens points du même climat : à Athènes, l'air est subtil; et c'est de là que vient, dit-on, la finesse des Athéniens ; à Thèbes, il est épais : aussi la vigueur des Thébains n'est que physique. On ne verra point cependant cet air si subtil de l'Attique donner un disciple à Zénon, Arcésilas ou Théophraste, ni l'air épais de

diat; neque crassum, ut Nemea potius, quam Isthmo victoriam petat. Disjunge longius. Quid enim? loci natura afferre potest, ut in porticu Pompeii potius, quam in Campo ambulemus? tecum, quam cum alio? idibus potius, quam calendis? Ut igitur ad quasdam res natura loci pertinet aliquid, ad quasdam autem nihil: sic affectio astrorum valeat, si vis, ad quasdam res; ad omnes certe non valebit. At enim, quoniam in naturis hominum dissimilitudines sunt, ut alios dulcia, alios subamara delectent; alii libidinosi, alii iracundi, aut crudeles, aut superbi sint, alii talibus vitiis abhorreant: quoniam igitur, inquit, tantum natura a natura distat, quid mirum est, has dissimilitudines ex differentibus causis esse factas?

V. Hæc disserens, qua de re agatur, et in quo causa consistat, non videt. Non enim, si alii ad alia propensiores sint propter causas naturales et antecedentes, idcirco etiam nostrarum voluntatum atque appetitionum sunt causæ naturales et antecedentes. Nam nihil esset in nostra potestate, si res ita se haberet. Nunc vero fatemur, acuti hebetesne, valentes imbecilline simus, non esse id in nobis. Qui autem ex eo cogi putat, ne ut sedeamus quidem, aut ambulemus, voluntatis esse; is non videt, quæ quamque rem res consequatur. Ut enim et ingeniosi, et tardi ita nascantur antecedentibus causis, itemque valentes, et imbecilli: non sequitur tamen, ut

Thèbes faire préférer les couronnes de Némée à celles de l'Isthme. Allons plus loin. Quoi! est-ce le climat qui fait que nous nous promenons sous le portique de Pompée plutôt qu'au Champ-de-Mars? avec vous plutôt qu'avec un autre? aux ides plutôt qu'aux calendes? Si donc le climat est ici pour quelque chose, et là pour rien; de même, si vous le voulez, l'influence des astres[20] aura lieu quelquefois, mais pas toujours. Mais, dira-t-on, combien de différences dans les constitutions! les uns aiment le doux, les autres ce qui est un peu amer : les uns sont voluptueux, ou colères, ou cruels, ou superbes; les autres sont éloignés de ces vices : si donc l'homme diffère tant de l'homme, quelle merveille que des effets si divers vinssent de causes différentes?

V. En raisonnant ainsi, Chrysippe ne comprend ni l'état de la question, ni le vrai point de la difficulté : car, de ce que des causes naturelles et efficientes déterminent chez les hommes des inclinations diverses, il ne s'ensuit point que des causes de la même nature déterminent nos volontés et nos désirs. S'il en était ainsi, rien ne serait plus en notre pouvoir. Nous reconnaissons bien qu'il ne dépend pas de nous d'être spirituels ou épais, robustes ou valétudinaires; mais conclure de là qu'il ne dépende pas de notre volonté de nous asseoir ou de marcher, c'est ignorer les premiers principes du raisonnement. Car, en accordant que des causes efficientes nous fassent naître spirituels ou épais, robustes ou valétudinaires, il ne s'ensuit point que l'action de s'asseoir, de marcher, ou toute autre, soit déterminée

etiam sedere, et ambulare, et rem agere aliquam, principalibus causis definitum et constitutum sit. Stilponem, megareum philosophum, acutum sane hominem, et probatum temporibus illis accepimus. Hunc scribunt ipsius familiares et ebriosum, et mulierosum fuisse; neque hoc scribunt vituperantes, sed potius ad laudem: vitiosam enim naturam ab eo sic edomitam et compressam esse doctrina, ut nemo unquam vinolentum illum, nemo in eo libidinis vestigium viderit. Quid? Socratem nonne legimus quemadmodum notarit Zopyrus, physiognomon, qui se profitebatur hominum mores naturasque ex corpore, oculis, vultu, fronte pernoscere? Stupidum esse Socratem dixit, et bardum, quod jugula concava non haberet; obstructas eas partes, et obturatas esse dicebat: addidit etiam, mulierosum; in quo Alcibiades cachinnum dicitur sustulisse. Sed hæc ex naturalibus causis vitia nasci possunt; exstirpari autem et funditus tolli, ut is ipse, qui ad ea propensus fuerit, a tantis vitiis avocetur, non est id positum in naturalibus causis, sed in voluntate, studio, disciplina: quæ tolluntur omnia, si vis et natura fati ex divinationis ratione firmabitur.

VI. Etenim, si est divinatio, qualibusnam a perceptis artis proficiscitur? percepta appello, quæ dicuntur græce θεωρήματα. Non enim credo, nullo percepto aut ceteros artifices versari in suo munere, aut eos, qui divinatione

et prescrite par des causes originelles[21]. Stilpon de Mégare[22] était, nous le savons, un homme d'esprit, un philosophe fameux de son temps. Ses amis nous apprennent qu'il était porté à aimer le vin et les femmes, et ils le disent moins à sa honte qu'à sa louange : car ils ajoutent que ce penchant de sa nature fut tellement dompté et maîtrisé par la philosophie, qu'on ne vit jamais en lui le moindre vestige de ces deux passions. Quoi ! n'avons-nous pas lu ce que pensait de Socrate Zopyre le physionomiste[23], qui se vantait de connaître les penchans et les dispositions des hommes à l'inspection de leur corps, de leurs yeux, de leur visage, de leur front? A l'entendre, Socrate était lourd et stupide, parce qu'il n'avait pas la gorge concave : il disait que ces parties, chez lui, étaient obstruées et bouchées ; il ajoutait qu'il était enclin à l'amour des femmes, ce qui faisait rire Alcibiade aux éclats[24]. Ces vices, il est vrai, peuvent naître des causes naturelles; mais les déraciner, les extirper au point que celui qui les avait n'y retombe plus, cela ne dépend point des causes naturelles : c'est l'œuvre de la volonté, de l'attention, de la sagesse, qui ne sont que des mots vides de sens, si des preuves tirées de la divination viennent appuyer la nature et l'influence du destin.

VI. Si, en effet, la divination est quelque chose, sur quels principes est-elle fondée? je nomme principes ce que les Grecs appellent *théorèmes*. Car je ne sache pas que, sans certains principes, les maîtres, quels qu'ils soient, puissent exercer leur art, ni les partisans de la

utantur, futura prædicere. Sunt igitur astrologorum percepta hujusmodi. « Si quis, verbi causa, oriente Canicula natus est, is in mari non morietur. » Vigila, Chrysippe, ne tuam causam, in qua tibi cum Diodoro, valente dialectico, magna luctatio est, deseras. Si enim verum est, quod ita connectitur, « Si quis oriente Canicula natus est, in mari non morietur : » illud quoque verum est, « Si Fabius oriente Canicula natus est, Fabius in mari non morietur. » Pugnant ergo hæc inter se, « Fabium oriente Canicula natum esse, et in mari Fabium moriturum : » et quoniam certum in Fabio ponitur, ortum esse eum Canicula oriente ; hæc quoque pugnant, « et esse Fabium, et in mari moriturum. » Ergo hæc quoque conjunctio est ex repugnantibus, « Et est Fabius, et in mari Fabius morietur : » quod ut propositum est, ne fieri quidem potest. Ergo illud, « Morietur in mari Fabius, » ex eo genere est, quod fieri non potest. Omne igitur, quod falsum dicitur in futuro, id fieri non potest.

VII. At hoc, Chrysippe, minime vis, maximeque tibi de hoc ipso cum Diodoro certamen est. Ille enim id solum fieri posse dicit, quod aut sit verum, aut futurum sit verum : et, quidquid futurum sit, id dicit fieri necesse esse, et, quidquid non sit futurum, id negat fieri posse. Tu, et quæ non sint futura, posse fieri dicis, ut frangi hanc gemmam, etiam si id nunquam futurum

divination prédire l'avenir. Eh bien, voici un des principes de l'astrologie : *Celui qui est né au lever de la Canicule ne mourra point dans la mer.* Attention, Chrysippe ! que les rudes assauts de Diodore [25], ce vigoureux dialecticien, ne te fassent pas lâcher pied. Car si cette proposition conjonctive est vraie, *Celui qui est né au lever de la Canicule ne mourra pas dans la mer,* cette autre l'est également : *Si Fabius est né au lever de la Canicule, Fabius ne mourra point dans la mer.* Ces deux propositions sont donc contradictoires : *Fabius est né au lever de la Canicule, Fabius mourra dans la mer;* et comme, d'après l'hypothèse, il est certain que Fabius est né au lever de la Canicule, ces deux propositions ne peuvent s'accorder : *Fabius existe ; Fabius mourra dans la mer.* Les deux parties de cette proposition conjonctive sont donc contradictoires : *Fabius existe, et Fabius mourra dans la mer;* car, dans l'hypothèse, cela ne saurait arriver. Ce fait, *Fabius mourra dans la mer,* est donc du nombre des choses impossibles : donc, tout avenir faux est impossible [26].

VII. Mais cette conséquence, Chrysippe, tu n'en veux point, et c'est ici surtout que vous ne pouvez vous entendre, Diodore et toi. Il ne reconnaît comme possible que ce qui est vrai ou ce qui doit l'être : pour lui, tout ce qui doit être, sera nécessairement ; et tout ce qui ne doit point être, est impossible. Pour toi, au contraire [27], ce qui ne doit point arriver, est cependant possible ; comme le fait de briser cette pierre, quoiqu'elle ne doive jamais l'être. Il n'était point néces-

sit; neque necesse fuisse Cypselum regnare Corinthi, quanquam id millesimo ante anno Apollinis oraculo editum esset. At si ista comprobabis divina prædicta; et quæ falsa in futuris dicentur, in his habemus, ut ea fieri non possint: ut si dicatur, Africanum Carthagine potiturum; et, si vere dicatur de futuro, idque ita futurum sit, dicas esse necessarium. Quæ est tota Diodori vobis inimica sententia. Etenim si illud vere connectitur, « Si oriente Canicula natus es, in mari non morieris; » primumque quod in connexo, « Natus es oriente Canicula, » necessarium est (omnia enim vera in præteritis, necessaria sunt, ut Chrysippo placet, dissentienti a magistro Cleanthe, quia sunt immutabilia, nec in falsum e vero præterita possunt converti): si igitur, quod primum in connexo est, necessarium est; fit etiam, quod consequitur, necessarium. Quanquam hoc Chrysippo non videtur valere in omnibus. Sed tamen, si naturalis est causa, cur in mari Fabius non moriatur, in mari Fabius mori non potest.

VIII. Hoc loco Chrysippus æstuans, falli sperat Chaldæos, ceterosque divinos, neque eos usuros esse conjunctionibus, ut in sua percepta pronuntient, « Si quis natus est oriente Canicula, is in mari non morietur: » sed potius ita dicant, « Non et natus est quis oriente Canicula, et is in mari morietur. » O licentiam jocularem! ne ipse incidat in Diodorum, docet Chaldæos, quo pacto eos exponere percepta oporteat. Quæro

saire, dis-tu, que Cypselus régnât à Corinthe[28], quoique mille ans auparavant l'oracle d'Apollon l'eût annoncé. Mais on ne peut admettre les oracles, sans regarder comme impossibles les propositions fausses qui ont rapport à l'avenir. Soit celle-ci : *Scipion l'Africain se rendra maître de Carthage.* Si cette prédiction est vraie, et qu'ainsi elle se réalise, force vous sera d'avouer qu'elle est nécessaire. Et c'est le sentiment de Diodore, si opposé au vôtre. Si, en effet, cette proposition conjonctive est vraie : *Si vous êtes né au lever de la Canicule, vous ne mourrez pas dans la mer;* et si le premier membre, *vous êtes né au lever de la Canicule*, est nécessaire (or, suivant Chrysippe, opposé en ceci à son maître Cléanthe, les choses vraies dans le passé sont nécessaires, parce qu'elles sont immuables, et que le passé ne saurait de vrai devenir faux); si donc le premier membre est nécessaire, le second l'est également. Chrysippe, je le sais, n'admet pas cette conséquence pour tous les cas; mais toujours est-il que si une cause naturelle fait que Fabius ne meure pas dans la mer, Fabius ne peut pas y mourir.

VIII. Ici Chrysippe, fort embarrassé, croit se tirer d'affaire en disant que les Chaldéens[29] se trompent comme les autres devins, et qu'ils ne doivent pas encadrer leurs principes dans ces propositions conjonctives : *Si l'on est né au lever de la Canicule, on ne mourra point dans la mer;* mais plutôt s'exprimer ainsi : *On ne peut être né au lever de la Canicule, et mourir un jour dans la mer.* Prétention vraiment curieuse! de peur d'abonder dans le sens de Diodore, il va montrer aux Chaldéens comment ils doivent formuler leurs prin-

enim, si Chaldæi ita loquantur, ut negationes infinitarum conjunctionum potius, quam infinita connexa ponant: cur idem medici, cur geometræ, cur reliqui facere non possint? Medicus in primis, quod erit ei perspectum in arte, non ita proponet: « Si cui venæ sic moventur, is habet febrem; » sed potius illo modo, « Non ei venæ sic moventur, et febrem is non habet. » Itemque geometres non ita dicet, « In sphæra maximi orbes medii inter se dividuntur; » sed potius illo modo, « Non et sunt in sphæra maximi orbes, et hi non medii inter se dividuntur. » Quid est, quod non possit isto modo ex connexo transferri ad conjunctionum negationem? Et quidem aliis modis easdem res efferre possumus. Modo dixi, « In sphæra maximi orbes medii inter se dividuntur: » possum dicere, « Si in sphæra maximi orbes erunt; » possum dicere, « Quia in sphæra maximi orbes erunt. » Multa genera sunt enuntiandi, nec ullum distortius, quam hoc, quo Chrysippus sperat Chaldæos contentos stoicorum causa fore. Illorum tamen nemo ita loquitur; majus est enim, has contortiones orationis, quam signorum ortus obitusque perdiscere.

IX. Sed ad illam Diodori contentionem, quam περὶ δυνατῶν appellant, revertamur; in qua, quid valeat id, quod fieri possit, anquiritur. Placet igitur Diodoro, id solum fieri posse, quod aut verum sit, aut verum fu-

cipes. Mais, je le demande, si les Chaldéens en venaient, dans leurs propositions générales, à donner à la forme négative la préférence sur la forme conjonctive, pourquoi les médecins, pourquoi les géomètres, pourquoi tous les autres savans n'en agiraient-ils pas de même? Le médecin, d'abord, ne formulera plus ainsi ses observations : *Si quelqu'un a le pouls ainsi agité, il a la fièvre;* mais il dira plutôt : *On ne peut et avoir le pouls ainsi agité, et n'avoir point la fièvre.* Quant au géomètre, il ne dira plus : *Dans une sphère, les grands cercles se coupent en parties égales;* mais bien : *De grands cercles ne peuvent et se trouver dans une sphère, et ne pas s'y couper en parties égales.* Quelle est la proposition qui ne puisse passer ainsi de la forme conjonctive à la négative? Au reste, nous pouvons les présenter de bien d'autres manières encore. Je disais tout-à-l'heure : *Dans une sphère, les grands cercles se coupent en parties égales;* je puis dire : *Si dans une sphère il se trouve de grands cercles;* ou bien encore : *Comme dans une sphère il y a de grands cercles.* Les formules, on le voit, sont nombreuses; mais, de toutes, la plus entortillée est celle dont Chrysippe espère que les Chaldéens se contenteront par amour pour les stoïciens. Aucun d'eux, cependant, ne parle ce langage; car c'est une plus grande affaire pour eux d'apprendre ces ambages du discours que le lever et le coucher des astres.

IX. Mais revenons à la question qu'ils appellent *περὶ δυνατῶν*, dans laquelle on recherche la nature du possible. L'avis de Diodore, c'est qu'il n'y a de possible que ce qui est vrai, ou ce qui le sera. A cette question se rattachent celles-ci : Rien n'arrive qui n'ait été né-

turum sit. Qui locus attingit hanc quæstionem, nihil fieri, quod non necesse fuerit; et, quidquid fieri possit, id aut esse jam, aut futurum esse; nec magis commutari ex veris in falsa ea posse, quæ futura sunt, quam ea, quæ facta sunt; sed in factis immutabilitatem apparere; in futuris quibusdam, quia non apparent, ne inesse quidem videri: ut in eo, qui mortifero morbo urgeatur, verum sit, « Hic morietur hoc morbo; » at hoc idem si vere dicatur in eo, in quo vis morbi tanta non appareat, nihilo minus futurum sit. Ita fit, ut commutatio ex vero in falsum ne in futuro quidem ulla fieri possit. Nam, « Morietur Scipio, » talem vim habet, ut, quanquam de futuro dicitur, tamen [ut] id non possit converti in falsum: de homine enim dicitur, cui necesse est mori. Sic si diceretur, « Morietur noctu in cubiculo suo Scipio vi oppressus; » vere diceretur: id enim fore diceretur, quod esset futurum; futurum autem fuisse, ex eo, quia factum est, intelligi debet. Nec magis erat verum, « Morietur Scipio, » quam, « Morietur illo modo; » nec minus necesse mori Scipionem, quam illo modo mori; nec magis immutabile ex vero in falsum, « Necatus est Scipio, » quam, « Necabitur Scipio: » nec, quum hæc ita sint, est causa, cur Epicurus fatum extimescat, et ab atomis petat præsidium, easque de via deducat, et uno tempore suscipiat res duas inenodabiles; unam, ut sine causa fiat aliquid, ex quo exsi-

cessaire; — Tout ce qui est possible, ou est déjà, ou doit être; — Que de vrai qu'il était, un fait devienne faux, cela n'est pas plus possible de l'avenir que du passé; mais, dans le passé, l'immutabilité se montre clairement; dans l'avenir, au contraire, comme elle n'est pas toujours aussi sensible, on peut quelquefois la nier. Ainsi, d'un malheureux sous le poids d'une maladie mortelle, il serait vrai de dire : *Cet homme périra de cette maladie;* mais si on peut le dire avec autant de vérité d'un homme dont la maladie ne paraît pas aussi intense, la mort de ce dernier n'en est pas moins certaine. D'où il suit que, même pour l'avenir, le vrai ne peut devenir faux. Soit cette proposition : *Scipion mourra;* telle est sa nature, que, toute relative qu'elle est à l'avenir, elle ne peut de vraie devenir fausse : car il s'agit d'un homme, et tout homme est nécessairement soumis à la mort. Si l'on disait : *Scipion mourra assassiné nuitamment dans son lit*, on dirait vrai, car on ne dirait que ce qui doit arriver; et on ne sait que cela devait avoir lieu que parce qu'il a eu lieu véritablement. Il n'était pas plus vrai de dire *Scipion mourra*, que de dire *Scipion mourra de cette manière:* il ne lui était pas plus nécessaire [30] de mourir, que de mourir avec de telles circonstances; et, de ces deux propositions, *Scipion a été assassiné*, *Scipion sera assassiné;* la seconde ne peut pas plus que la première de vraie devenir fausse. Et, s'il en est ainsi, on ne voit pas pourquoi Épicure [31] a tant de peur du destin, pourquoi il appelle à son secours les atomes, pourquoi il les fait décliner [32], pourquoi il s'engage à la fois dans deux problèmes insolubles, celui d'un effet sans cause [33], d'un être qui serait né de rien, opinion rejetée par lui-

stet, ut de nihilo quippiam fiat, quod nec ipsi, nec cuiquam physico placet; alteram, ut, quum duo individua per inanitatem ferantur, alterum e regione moveatur, alterum declinet. Licet enim Epicuro, concedenti, omne enuntiatum aut verum, aut falsum esse, non vereri, ne omnia fato fieri sit necesse. Non enim æternis causis, naturæ necessitate manantibus, verum est id, quod ita enuntiatur: « Descendit in Academiam Carneades; » nec tamen sine causis; sed interest inter causas fortuito antegressas, et inter causas cohibentes in se efficientiam naturalem. Ita et semper verum fuit, « Morietur Epicurus, quum duo et septuaginta annos vixerit, archonte Pitharato; » neque tamen erant causæ fatales, cur ita accideret; sed, quod ita cecidisset, certe casurum, sicut cecidit, fuit. Nec ii, qui dicant immutabilia esse, quæ futura sint, nec posse verum futurum converti in falsum, fati necessitatem confirmant, sed verborum vim interpretantur. At, qui introducunt causarum seriem sempiternam, ii mentem hominis voluntate libera spoliatam necessitate fati devinciunt. Sed hæc hactenus: alia videamus.

X. Concludit enim Chrysippus hoc modo: « Si est motus sine causa, non omnis enuntiatio, quod ἀξίωμα dialectici appellant, aut vera, aut falsa erit. Causas enim efficientes quod non habebit, id nec verum, nec falsum erit. Omnis autem enuntiatio, aut vera, aut falsa est.

même et par tous les physiciens [34]; et celui de deux atomes portés dans le vide, dont l'un suivrait la ligne droite, et l'autre s'en écarterait. Épicure, en effet, peut fort bien accorder que toute proposition est vraie ou fausse, sans avoir pour cela à craindre une nécessité universelle. Ce n'est point par des causes éternelles, émanées de la nécessité même de la nature, que cette proposition est vraie : *Carnéade vient à l'Académie*, et pourtant ce n'est point non plus sans causes aucunes; mais autres sont les causes antécédentes et fortuites, autres les causes efficientes et naturelles. C'est ainsi qu'il fut toujours vrai de dire : *Épicure mourra à soixante-douze ans, sous l'archonte Pytharatus;* et cependant il n'y avait point de causes fatales de cet évènement; mais, puisqu'il a eu lieu, il devait arriver comme il est arrivé. Qu'on ne s'y trompe pas : ceux qui disent que l'avenir est immuable, et que l'avenir vrai ne peut devenir faux, ne confirment point pour cela la nécessité du destin, mais ils expliquent la valeur des termes. Quant à ceux qui introduisent une série éternelle de causes, ils dépouillent du libre arbitre l'âme humaine, et la rendent esclave de la nécessité. Mais c'en est assez là-dessus : passons à d'autres questions.

X. Voici un des argumens de Chrysippe : « S'il existe un effet sans cause, toute proposition (ἀξίωμα, comme disent les dialecticiens) ne sera pas ou vraie ou fausse, car un effet qui n'a point de cause efficiente ne peut être ni vrai ni faux. Or, toute proposition est ou vraie ou fausse. Il n'existe donc point d'effet sans cause. S'il en

Motus ergo sine causa nullus est. Quod si ita est, omnia, quæ fiunt, causis fiunt antegressis. Si id ita est, omnia falso fiunt. Efficitur igitur, fato fieri, quæcumque fiant.» Hic primum si mihi libeat assentiri Epicuro, et negare omnem enuntiationem aut veram esse, aut falsam, eam plagam potius accipiam, quam fato omnia fieri comprobem. Illa enim sententia aliquid habet disputationis, hæc vero non est tolerabilis. Itaque contendit omnes nervos Chrysippus, ut persuadeat, omne ἀξίωμα aut verum esse, aut falsum. Ut enim Epicurus veretur, ne, si hoc concesserit, concedendum sit, fato fieri, quæcumque fiant (si enim alterutrum ex æternitate verum sit, esse id etiam certum; et, si certum, etiam necessarium: ita et necessitatem, et fatum confirmari putat): sic Chrysippus metuit, ne, si non obtinuerit, omne, quod enuntietur, aut verum esse, aut falsum, non teneat, omnia fato fieri, et ex causis æternis rerum futurarum. Sed Epicurus declinatione atomi vitari fati necessitatem putat. Itaque tertius quidam motus oritur extra pondus et plagam, quum declinat atomus intervallo minimo: id appellat ἐλάχιστον. Quam declinationem sine causa fieri si minus verbis, re cogitur confiteri. Non enim atomus ab atomo pulsa declinat: nam quî potest pelli alia ab alia, si gravitate feruntur ad perpendiculum corpora individua, rectis lineis, ut Epicuro placet? Sequitur enim, ut, si alia ab alia nunquam depellatur, ne contingat quidem alia aliam. Ex quo ef-

est ainsi, tout ce qui arrive arrive par des causes antécédentes, et conséquemment par le destin : d'où il suit que c'est le destin qui produit tout. » Ici, d'abord, si je voulais, comme Épicure, nier que toute proposition soit vraie ou fausse, j'aimerais encore mieux en passer par-là, que d'accorder que tout soit l'œuvre du destin. On peut au moins soutenir, tant bien que mal, le premier système : le second ne souffre pas l'examen. Aussi voyons-nous Chrysippe suer sang et eau pour prouver que toute proposition est vraie ou fausse. De même, en effet, qu'Épicure craint qu'en accordant ce point, il ne soit obligé d'admettre que le destin règle tout ce qui arrive (car une proposition, en tant que vraie de toute éternité, est, suivant lui, certaine ; et, en tant que certaine, nécessaire : d'où il tire la nécessité et le destin) ; de même Chrysippe a bien peur, s'il ne parvient à poser en principe que toute proposition est vraie ou fausse, de ne pouvoir prouver que tout arrive par le destin et d'après les causes éternelles de l'avenir. Épicure croit échapper au destin et à la nécessité, en imaginant la déclinaison des atomes. Voilà donc, outre le poids et le choc, un troisième mouvement [35], cette déclinaison imperceptible, ἐλάχιστον, comme dit Épicure. Que ce soit un effet sans cause, c'est ce que prouve assez, sinon l'aveu du physicien, au moins le fait lui-même. Ce n'est point l'impulsion qui détermine ce mouvement déclinatoire ; comment pourrait-elle avoir lieu, si, comme le dit Épicure, le poids de chaque atome leur donne à tous une direction en ligne droite et perpendiculaire [36] ? Si l'un ne pèse point sur l'autre, il s'ensuit qu'ils ne se touchent même pas : d'où il résulte clairement que si les atomes existent et déclinent, ils

ficitur, ut jam si sit atomus, eaque declinet, declinare sine causa. Hanc rationem Epicurus induxit ob eam rem, quod veritus est, ne, si semper atomus gravitate ferretur naturali ac necessaria, nihil liberum nobis esset, quum ita moveretur animus, ut atomorum motu cogeretur. Hinc Democritus, auctor atomorum, accipere maluit, necessitate omnia fieri, quam a corporibus individuis naturales motus avellere.

XI. Acutius Carneades, qui docebat, posse Epicureos suam causam sine hac commentitia declinatione defendere. Nam quum doceret, esse posse quemdam animi motum voluntarium, id fuit defendi melius, quam introducere declinationem, cujus præsertim causam reperire non possunt. Quo defenso, facile Chrysippo possent resistere. Quum enim concessissent, motum nullum esse sine causa, non concederent, omnia, quæ fierent, fieri causis antecedentibus: voluntatis enim nostræ non esse causas externas et antecedentes. Communi igitur consuetudine sermonis abutimur, quum ita dicimus, velle aliquid quempiam, aut nolle sine causa: ita enim dicimus, sine causa, ut dicamus, sine externa et antecedente causa, non sine aliqua. Ut quum vas inane dicimus, non ita loquimur, ut physici, quibus inane esse nihil placet; sed ita, ut, verbi causa, sine aqua, sine vino, sine oleo vas esse dicamus: sic, quum sine causa animum moveri dicimus, sine antecedente et

déclinent sans cause. Pourquoi donc Épicure a-t-il imaginé cet expédient ? c'est qu'il craignait que si l'atome était, à cause de son poids, toujours emporté par un mouvement naturel et nécessaire, nous n'eussions plus aucune liberté, le mouvement de l'âme étant subordonné à celui des atomes. Aussi Démocrite, auteur des atomes[37], a-t-il mieux aimé accepter la nécessité du destin, que de dépouiller les atomes de leurs mouvemens naturels[38].

XI. Avec beaucoup plus d'esprit, Carnéade démontrait que les épicuriens, pour défendre leur cause, n'avaient pas besoin de cette déclinaison imaginaire. Attribuer à l'âme, comme il le faisait, un certain mouvement volontaire, c'était bien mieux se défendre, à coup sûr, que d'introduire avec les épicuriens une déclinaison dont ils ne peuvent pas même trouver la cause. Derrière un tel rempart, ils résisteraient facilement à Chrysippe : car, en accordant qu'il n'existe aucun mouvement sans cause, ils n'accorderaient point que tout ce qui arrive arrive par des causes antécédentes ; notre volonté, en effet, n'est point soumise à des causes extérieures et antécédentes. C'est donc seulement par un abus de langage, que nous disons que quelqu'un veut ou ne veut pas sans cause : car, par les mots *sans cause*, nous entendons dire sans cause extérieure ou antécédente, et non sans une cause quelconque. Quand nous disons qu'un vase est vide, nous ne parlons pas dans le sens des physiciens, pour lesquels rien ne saurait être vide ; nous voulons faire entendre seulement que ce vase est sans eau, par exemple, sans vin, sans huile. De même, quand nous disons que notre âme se meut sans

externa causa moveri, non omnino sine causa, dicimus. De ipsa atomo dici potest, quum per inane moveatur gravitate et pondere, sine causa moveri, quia nulla causa accedat extrinsecus. Rursus autem, ne omnes a physicis irrideamur, si dicamus, quidquam fieri sine causa, distinguendum est, et ita dicendum, ipsius individui hanc esse naturam, ut pondere et gravitate moveatur, eamque ipsam esse causam, cur ita feratur. Similiter ad animorum motus voluntarios non est requirenda externa causa. Motus enim voluntarius eam naturam in se ipse continet, ut sit in nostra potestate, nobisque pareat; nec id sine causa: ejus enim rei causa, ipsa natura est. Quod quum ita sit, quid est, cur non omnis pronuntiatio aut vera, aut falsa sit, nisi concesserimus fato fieri quæcumque fiant?

XII. Quia futura vera, inquit, non possunt esse ea, quæ causas, cur futura sint, non habent, habeant igitur causas necesse est, ut ea, quæ vera sunt, ita quum evenerint, fato evenerint. Confectum negotium, si quidem tibi concedendum est, aut fato omnia fieri, aut quidquam posse fieri sine causa. An aliter hæc enuntiatio vera esse non potest, « Capiet Numantiam Scipio, » nisi ex æternitate causa causam serens hoc erit effectura? an hoc falsum potuisset esse, si esset sexcentis sæculis ante dictum? Et, si tum non esset vera hæc enuntiatio, « Capiet Numantiam Scipio; » ne illa quidem

cause, nous entendons dire sans cause antécédente et extérieure, et non sans aucune espèce de cause. A propos de l'atome qui se meut dans le vide par son propre poids, nous pouvons dire qu'il se meut sans cause, parce que nulle cause extérieure n'agit sur lui. Mais aussi, pour ne point faire rire à nos dépens tous les physiciens, en supposant qu'il y ait des effets sans cause, ayons soin de distinguer, et d'ajouter que telle est la nature de l'atome, qu'il se meut par son propre poids, et que sa nature est précisément la cause de son mouvement. Il en est de même des mouvemens volontaires de l'âme : il ne faut point leur chercher une cause extérieure; car telle est la nature du mouvement volontaire, qu'il est en notre pouvoir, et que nous lui commandons; mais ce n'est point dire qu'il soit sans cause, car sa cause est sa nature même [39]. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi toute proposition ne sera-t-elle pas ou vraie ou fausse, sans que l'on accorde que tout ce qui arrive est l'œuvre du destin ?

XII. C'est, dit Chrysippe, qu'il ne peut y avoir d'avenir vrai, s'il n'existe des causes de cet avenir ; et il faut bien que ces causes existent, si l'on veut que le vrai arrive dans son temps et par la force même de la destinée. Ainsi nous avons gain de cause, puisque vous êtes obligé d'avouer, ou que tout arrive par le destin, ou qu'un effet peut exister sans cause. Eh quoi! cette proposition, *Scipion prendra Numance*, ne peut-elle être vraie qu'autant que cet évènement supposera une série de causes ayant sa source dans l'éternité? aurait-elle pu être fausse, si on l'eût avancée six cents siècles auparavant? Mais si, alors, il n'eût pas été vrai de dire, *Scipion prendra Numance*, la ruine même de cette ville

eversa vera est hæc enuntiatio, « Capiet Numantiam Scipio. » Potest igitur quidquam factum esse, quod non verum fuerit futurum esse? Nam ut præterita ea vera dicimus, quorum superiore tempore vera fuerit instantia: sic futura, quorum consequenti tempore vera erit instantia, ea vera dicemus. Nec, si omne enuntiatum aut verum, aut falsum est, sequitur illico, esse causas immutabiles, easque æternas, quæ prohibeant quidquam secus cadere, atque casurum sit. Fortuitæ sunt causæ, quæ efficiant, ut vere dicantur, quæ ita dicentur, « Veniet Cato in senatum, » non inclusæ in rerum natura, atque mundo. Et tamen tam est immutabile venturum, quum est verum, quam venisse; nec ob eam causam fatum, aut necessitas extimescenda est. Etenim erit confiteri necesse: si hæc enuntiatio, « Veniet in Tusculanum Hortensius, » vera non est; sequitur, ut falsa sit. Quorum isti neutrum volunt; quod fieri non potest.

Nec nos impediet illa ignava ratio, quæ dicitur: appellatur enim quidam a philosophis ἀργὸς λόγος, cui si pareamus, nihil omnino agamus in vita. Sic enim interrogant: « Si fatum tibi est, ex hoc morbo convalescere; sive medicum adhibueris, sive non, convalesces. Item, si fatum tibi est, ex hoc morbo non convalescere; sive tu medicum adhibueris, sive non, non convalesces. Et alterutrum fatum est. Medicum ergo adhibere nihil attinet. »

XIII. Recte genus hoc interrogationis ignavum atque

ne saurait rendre vraie cette proposition, *Scipion a pris Numance*. Aucun fait peut-il donc avoir lieu, dont il n'ait pas été vrai de dire qu'il aurait lieu? De même que nous appelons vrais les faits passés dont l'existence a été vraie dans un temps précédent, de même aussi nous appellerons vrais les faits futurs dont l'existence sera vraie dans un temps ultérieur. Et si toute proposition est vraie ou fausse, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il existe des causes immuables et éternelles qui empêchent qu'un fait quelconque n'arrive autrement qu'il doit arriver. Il est des causes fortuites qui font qu'on puisse dire avec vérité, par exemple, *Caton viendra au sénat*, sans pourtant qu'elles soient inhérentes à la nature et à l'univers. Sans doute l'avenir, lorsqu'il est vrai, est aussi immuable que l'est le passé; mais ce n'est pas une raison pour tant redouter le destin ou la nécessité : car il faut bien l'avouer, si cette proposition, *Hortensius viendra à Tusculum*, n'est pas vraie, il suit nécessairement qu'elle est fausse. Or, ils veulent, eux, qu'elle ne soit ni l'un ni l'autre; ce qui est impossible.»

Ce n'est point nous qu'arrêtera l'argument paresseux [40], ἀργὸς λόγος, comme l'appellent les philosophes, cet argument qui nous mènerait droit au quiétisme le plus absolu. Voici de quelle manière ils raisonnent [41] : «S'il est dans votre destinée de relever de cette maladie, faites ou non venir le médecin, vous en relèverez. De même, s'il est dans votre destinée de ne point relever de cette maladie, faites ou non venir le médecin, vous n'en relèverez pas. Or, le destin veut l'un ou l'autre : appeler le médecin est donc tout-à-fait inutile.»

XIII. Ce n'est pas sans raison qu'on a appelé pa-

iners nominatum est, quod eadem ratione omnis e vita tolletur actio. Licet etiam immutare, ut fati nomen ne adjungas, et eamdem tamen teneas sententiam, hoc modo: « Si ex æternitate verum hoc fuit, Ex isto morbo convalesces; sive adhibueris medicum, sive non, convalesces. Itemque, si ex æternitate hoc falsum fuit, Ex isto morbo [non] convalesces; sive adhibueris medicum, sive non adhibueris, non convalesces: » deinde cetera. Hæc ratio a Chrysippo reprehenditur. Quædam enim sunt, inquit, in rebus simplicia, quædam copulata. Simplex est, « Morietur eo die Socrates. » Huic, sive quid fecerit, sive non fecerit, finitus est moriendi dies. At si ita fatum sit, « Nascetur Œdipus Laio: » non poterit dici, Sive fuerit Laius cum muliere, sive non fuerit; copulata enim res est, et confatalis: sic enim appellat, quia ita fatum sit, et concubiturum cum uxore Laium, et ex ea Œdipum procreaturum. Ut si esset dictum, « Luctabitur Olympiis Milo; » et referret aliquis, « Ergo, sive habuerit adversarium, sive non habuerit, luctabitur, » quia sine adversario nulla luctatio est. Omnes igitur istius generis captiones eodem modo refelluntur. Sive tu adhibueris medicum, sive non adhibueris, convalesces: captiosum. Tam enim est fatale, medicum adhibere, quam convalescere. Hæc, ut dixi, confatalia ille appellat.

XIV. Carneades hoc totum genus non probabat, et nimis inconsiderate concludi hanc rationem putabat. Ita-

resseux ce genre d'argument : aussi bien pourrait-on s'en servir pour empêcher toute action quelconque. On peut même le modifier, et, sans invoquer le destin, arriver au même résultat, de la manière suivante : « Si cette proposition a été vraie de toute éternité, *Vous relèverez de cette maladie*, que vous appeliez ou non le médecin, vous en relèverez. De même si, de toute éternité, cette proposition a été fausse, *Vous relèverez de cette maladie*, que vous appeliez ou non le médecin, vous n'en relèverez pas ; » et le reste. Chrysippe répond ainsi à cet argument [42]. En fait de propositions, dit-il, les unes sont simples, les autres composées. En voici une simple : *Socrate mourra ce jour-là.* Qu'il agisse ou non, le jour de sa mort est fixé. Mais si l'on a dit : *OEdipe naîtra de Laïus*, on ne peut ajouter : que Laïus ait ou non commerce avec une femme ; car les deux choses sont ici dépendantes l'une de l'autre et *confatales* (pour me servir du terme même de Chrysippe), parce que le destin veut à la fois et que Laïus ait commerce avec une femme et qu'il en ait OEdipe. On se tromperait de la même manière, si de cette proposition, *Milon combattra aux jeux Olympiques*, on tirait celle-ci : « Qu'il ait ou non un adversaire, Milon combattra ; » car il n'y a pas de combat sans adversaire. C'est de cette manière qu'on réfute tous les sophismes de ce genre. Que vous appeliez ou non le médecin, vous guérirez : sophisme ; car le destin suppose l'appel du médecin conjointement avec la guérison. Ce sont, je le répète, deux choses *confatales*, comme dit Chrysippe.

XIV. Carnéade n'approuvait point tout cet échafaudage d'argumentation [43], et il en trouvait la conclusion

que premebat alio modo, nec ullam adhibebat calumniam; cujus erat hæc conclusio : « Si omnia antecedentibus causis fiunt, omnia naturali colligatione conserte contexteque fiunt. Quod si ita est, omnia necessitas efficit. Id si verum est, nihil est in nostra potestate. Est autem aliquid in nostra potestate. At, si omnia fato fiunt, omnia causis antecedentibus fiunt. Non igitur fato fiunt, quæcumque fiunt. » Hæc arctius adstringi ratio non potest. Nam si quis velit idem referre, atque ita dicere : « Si omne futurum ex æternitate verum est, ut ita certe eveniat, quemadmodum sit futurum, omnia necesse est colligatione naturali conserte contexteque fieri : » nihil dicat. Multum enim differt, utrum causa naturalis ex æternitate futura vera efficiat, an etiam sine æternitate naturali, futura quæ sint, ea vera esse possint intelligi. Itaque dicebat Carneades, ne Apollinem quidem futura posse dicere, nisi ea, quorum causas natura ita contineret, ut ea fieri necesse esset. Quid enim spectans deus ipse diceret, Marcellum eum, qui ter consul fuit, in mari esse periturum? Erat quidem hoc verum ex æternitate, sed causas id efficientes non habebat. Ita ne præterita quidem ea, quorum nulla signa, tanquam vestigia, exstarent, Apollini nota esse censebat : quo minus futura. Causis enim efficientibus quamque rem cognitis, posse denique sciri, quid futurum esset. Ergo nec de Œdipode potuisse Apollinem prædicere, nullis in rerum natura causis præpositis, cur

trop inconsidérée : aussi procédait-il différemment, et n'avait point recours à des subtilités. Voici quel était son raisonnement : « Si tout arrive par des causes antécédentes, tous les faits ne sont qu'un enchaînement de causes et d'effets correspondans. Que s'il en est ainsi, la nécessité produit tout. Supposez ce principe vrai, rien n'est en notre pouvoir. Or, quelque chose est en notre pouvoir. Mais si tout arrive par le destin, tout arrive par des causes antécédentes : donc, tout ce qui arrive n'arrive pas par le destin. » Impossible de presser davantage ce raisonnement; car vouloir rétorquer et dire : « Si tout évènement futur est vrai de toute éternité, en sorte qu'il arrive certainement de la manière qu'il doit arriver, il faut absolument que tous les faits ne soient qu'un enchaînement de causes et d'effets correspondans; » ce serait ne rien dire. C'est qu'il y a une bien grande différence entre l'avenir dont la vérité est, de toute éternité, rendue nécessaire par une cause naturelle, et l'avenir dont la vérité peut être conçue sans éternité naturelle : aussi Carnéade soutenait-il qu'Apollon lui-même ne pouvait prédire que les évènemens dont la nature renfermait tellement les causes dans son sein, qu'ils devaient nécessairement arriver. D'après quelles données, en effet, ce dieu pourra-t-il annoncer que Marcellus [44], celui qui fut trois fois consul, périra dans la mer? Cet évènement était vrai de toute éternité, mais il n'avait pas de causes efficientes. Le passé même, quand il n'en restait plus aucun vestige, aucun indice, ne pouvait pas, suivant ce philosophe, être connu à Apollon, à bien plus forte raison l'avenir. Ce n'était, disait-il, qu'en connaissant les causes efficientes de tout évènement futur, qu'on le pouvait prévoir. Donc Apol-

ab eo patrem interfici necesse esset; nec quidquam hujusmodi.

XV. Quocirca si stoicis, qui omnia fato fieri dicunt, consentaneum est, hujusmodi oracula, ceteraque, quæ ad divinationem pertinent, comprobare; iis autem, qui, quæ futura sunt, ea vera esse ex æternitate dicunt, non idem dicendum est: vide, ne non eadem sit illorum causa, et stoicorum. Hi enim urgentur angustius; illorum ratio soluta ac libera est. Quod si concedatur, nihil posse evenire, nisi causa antecedente: quid proficiatur, si ea causa non ex æternis causis apta dicatur? Causa autem ea est, quæ id efficit, cujus est causa; ut vulnus, mortis; cruditas, morbi; ignis, ardoris. Itaque non sic causa intelligi debet, ut, quod cuique antecedat, id ei causa sit, sed quod cuique efficienter antecedat; nec, quod in Campum descenderim, id fuisse causæ, cur pila luderem; nec Hecubam causam interitus fuisse Trojanis, quod Alexandrum genuerit; nec Tyndareum Agamemnoni, quod Clytæmnestram. Hoc enim modo viator quoque bene vestitus causa grassatori fuisse dicetur, cur ab eo spoliaretur. Ex hoc genere illud est Ennii,

Utinam ne in nemore Pelio securibus
Cæsa cecidisset abiegna ad terram trabes!

lon n'a pu prédire l'histoire d'Œdipe [45], la nature ne lui montrant d'avance aucune cause qui le rendît l'assassin nécessaire de son père ; et l'on peut en dire autant de tous les oracles de ce genre.

XV. Si donc, en prétendant que le destin fait tout, les stoïciens sont par-là même obligés d'admettre ces espèces d'oracles, et tout ce qui a rapport à la divination ; et si, au contraire, ceux qui disent que l'avenir est vrai de toute éternité, ne sont pas tenus d'admettre les mêmes conséquences, il est clair que la cause de ceux-ci n'est pas la même que celle des stoïciens : ces derniers sont plus vivement pressés ; les autres sont moins à l'étroit, ils ont un champ plus libre. En accordant que rien ne peut arriver que par une cause antécédente, que gagne-t-on, si l'on n'ajoute que cette cause se rattache aux causes éternelles? Or, qu'est-ce qu'une cause ? ce qui produit réellement l'effet qu'on lui rapporte : comme la blessure, relativement à la mort ; la crudité, relativement à la maladie ; le feu, relativement à la chaleur [46]. Il ne faut donc pas regarder comme cause d'un fait, ce qui en est tout simplement l'antécédent, mais ce qui en est l'antécédent producteur. Que je me rende au Champ-de-Mars : ce n'est point la cause qui me fait jouer à la paume. Hécube ne fut point la cause de la ruine de Troie, pour avoir donné le jour à Pâris, ni Tyndare celle du meurtre d'Agamemnon, pour avoir mis au monde Clytemnestre. Aussi bien il faudrait prétendre que le voyageur bien vêtu est la cause qui le fait dépouiller par le voleur. Ennius tombe dans un sophisme de ce genre, quand il dit [47] :

Oh ! si du Pélion, par la hache ébranlé,
Jamais le pin surpris à terre n'eût roulé !

Licuit vel altius, Utinam ne in Pelio nata ulla unquam esset arbor! etiam supra, Utinam ne esset mons ullus Pelius! Similiterque superiora repetentem regredi infinite licet.

> Neve inde navis inchoandæ exordium
> Cœpisset.......

Quorsum hæc præterita? quia sequitur illud,

> Nam nunquam hera errans mea, domo efferret pedem
> Medea, animo ægro, amore sævo saucia;

non, ut eæ res causam afferrent amoris.

XVI. Interesse autem aiunt, utrum ejusmodi quid sit, sine quo aliquid effici non possit, an ejusmodi, quo aliquid effici necesse sit. Nulla igitur earum est causa, quoniam nulla eam rem sua vi efficit, cujus dicitur causa; nec id, sine quo quippiam non fit, causa est; sed id, quod quum accessit, id, cujus causa est, efficit necessario. Nondum enim ulcerato serpentis morsu Philocteta, quæ causa in rerum natura continebatur, fore, ut is in insula Lemno linqueretur? Post autem causa fuit propior, et cum exitu junctior. Ratio igitur eventus aperit causam. Sed ex æternitate vera fuit hæc enuntiatio: « Relinquetur in insula Philoctetes; » nec hoc ex vero in falsum poterat converti. Necesse est enim in rebus contrariis duabus (contraria autem hoc loco ea dico, quorum alterum ait quid, alterum negat), ex his igitur necesse est, invito Epicuro, alterum verum esse, alterum falsum: ut, « Sauciabitur Philocteta, » omnibus

Il pouvait même remonter plus haut, et dire : *Oh ! si jamais un arbre ne fût né sur le mont Pélion !* ou plus haut encore : *Oh ! si jamais il n'eût existé de mont Pélion !* On voit que l'on pourrait ainsi, de degré en degré, remonter jusqu'à l'infini.

Si, changé tout à coup en flottes vagabondes,
Il n'eût point, le premier, osé fendre les ondes !

Où veut-il en venir avec ces vœux? à cette conséquence :

Malheureuse princesse, en ces lieux de douleur,
Un si cruel amour n'eût point blessé ton cœur ;

comme si c'étaient là les causes de l'amour de Médée.

XVI. Il faut, disent-ils, distinguer entre ce sans quoi un effet ne peut avoir lieu, et ce par quoi il a lieu nécessairement. Aucune de ces causes ne l'est réellement, parce qu'aucune ne produit, par sa propre vertu, l'effet dont on dit qu'elle est cause : aussi bien ce n'est pas ce sans quoi un effet ne saurait avoir lieu, que nous appelons cause, mais ce qui, une fois posé, rend nécessaire son effet. Avant que Philoctète [48] n'eût été piqué par le serpent, quelle cause y avait-il dans la nature pour qu'il restât abandonné dans l'île de Lemnos? Sa blessure, en voilà la cause : elle tenait à l'évènement par un lien plus immédiat et plus étroit ; c'est donc par l'évènement que sa cause nous est connue. Mais de toute éternité il a été vrai de dire : *Philoctète sera abandonné dans une île ;* et cette proposition, de vraie, ne pouvait devenir fausse. Il est nécessaire, en effet, que de deux propositions contradictoires (c'est-à-dire dont l'une affirme ce que l'autre nie), en dépit d'Épicure, l'une soit vraie et l'autre fausse. Ainsi cette proposition, *Philoctète sera blessé*, a été vraie pendant

ante sæculis verum fuit; « Non sauciabitur, » falsum. Nisi forte volumus Epicureorum opinionem sequi, qui tales enuntiationes nec veras, nec falsas esse dicunt; aut, quum id pudet, illud tamen dicunt, quod est impudentius, veras esse ex contrariis disjunctiones; sed quæ in his enuntiata essent, eorum neutrum esse verum. O admirabilem licentiam, et miserabilem inscientiam disserendi! Si enim aliquid in eloquendo nec verum, nec falsum est, certe id verum non est. Quod autem verum non est, qui potest non falsum esse? aut quod falsum non est, qui potest non verum esse? Tenebitur ergo id, quod a Chrysippo defenditur, omnem enuntiationem aut veram, aut falsam esse: ratio ipsa coget, et ex æternitate quædam vera esse, et ea non esse nexa causis æternis, et a fati necessitate esse libera.

XVII. Ac mihi quidem videtur, quum duæ sententiæ fuissent veterum philosophorum, una eorum, qui censerent omnia ita fato fieri, ut id fatum vim necessitatis afferret, in qua sententia Democritus, Heraclitus, Empedocles, Aristoteles fuit; altera eorum, quibus viderentur sine ullo fato esse animorum motus voluntarii: Chrysippus, tanquam arbiter honorarius, medium ferire voluisse; sed applicat se ad eos potius, qui necessitate motus animos liberatos volunt. Dum autem verbis utitur suis, delabitur in eas difficultates, ut necessitatem fati confirmet invitus. Atque hoc, si placet, quale sit videamus in assensionibus, quas prima oratione

tous les siècles qui ont précédé le héros; et cette autre, *Il ne sera point blessé*, a toujours été fausse. Aimerons-nous mieux suivre les épicuriens, qui disent que de telles propositions ne sont ni vraies ni fausses; ou qui, n'osant soutenir cette absurdité, en avancent une plus grande encore, en prétendant que l'une est vraie par son opposition avec l'autre, mais qu'aucune n'est vraie en elle-même? O admirable audace, avec une si déplorable ignorance en dialectique! Si une proposition n'est ni vraie ni fausse, on nous accordera, à coup sûr, qu'elle n'est pas vraie. Mais comment ce qui n'est pas vrai peut-il n'être pas faux? ou comment ce qui n'est pas faux peut-il n'être pas vrai? On admettra donc le principe de Chrysippe, que toute proposition est vraie ou fausse; et l'on en conclura qu'il y a des choses vraies de toute éternité, sans être pour cela liées à des causes éternelles, ni soumises à la nécessité du destin.

XVII. Ainsi, deux opinions partageaient les anciens philosophes: les uns pensaient que tout arrive par le destin, si bien qu'ils lui donnaient force de nécessité, opinion de Démocrite, d'Héraclite, d'Empédocle [49] et d'Aristote [50]: les autres accordaient à l'âme des mouvemens volontaires et ne dépendant aucunement du destin. Eh bien! il me semble qu'entre ces deux opinions, Chrysippe, en arbitre nommé d'office, a voulu tenir le milieu; mais il tend plutôt à se rapprocher de ceux qui veulent que les mouvemens de l'âme soient affranchis de la nécessité. Toutefois, par les mots dont il se sert, il embarrasse sa propre pensée, et confirme, sans le vouloir, la nécessité du destin. Et si vous voulez en avoir la preuve, revenons aux assentimens dont

tractavi. Eas enim veteres illi, quibus omnia fato fieri videbantur, vi effici, et necessitate dicebant. Qui autem ab his dissentiebant, fato assensiones liberabant, negabantque, fato assensionibus adhibito, necessitatem ab his posse removeri; iique ita disserebant: Si omnia fato fiunt, omnia fiunt causa antecedente: et, si appetitus; illa etiam, quæ appetitum sequuntur. Ergo etiam assensiones. At, si causa appetitus non est sita in nobis, ne ipse quidem appetitus est in nostra potestate. Quod si ita est, ne illa quidem, quæ appetitu efficiuntur, sunt sita in nobis. Non sunt igitur neque assensiones, neque actiones in nostra potestate. Ex quo efficitur, ut nec laudationes justæ sint, nec vituperationes, nec honores, nec supplicia. Quod quum vitiosum sit, probabiliter concludi putant, non omnia fato fieri, quæcumque fiant.

XVIII. Chrysippus autem quum et necessitatem improbaret, et nihil vellet sine præpositis causis evenire, causarum genera distinguit, ut et necessitatem effugiat, et retineat fatum. Causarum enim, inquit, aliæ sunt perfectæ et principales; aliæ adjuvantes et proximæ. Quamobrem quum dicimus, omnia fato fieri causis antecedentibus, non hoc intelligi volumus, causis perfectis et principalibus, sed causis adjuvantibus antecedentibus et proximis. Itaque illi rationi, quam paullo ante conclusi, sic occurrit: Si omnia fato fiant, sequi illud quidem, ut omnia causis fiant antepositis; verum non

j'ai parlé dans la première partie de cette discussion [51]. Suivant ces anciens philosophes qui pensaient que tout arrive par le destin, les assentimens étaient l'ouvrage de la contrainte et de la nécessité. Leurs adversaires les affranchissaient du destin, et soutenaient qu'en les soumettant à sa loi, on ne pouvait plus les soustraire à la nécessité ; voici quel était leur raisonnement : Si tout arrive par le destin, tout arrive par une cause antécédente ; et si cela est vrai de l'appétit [52], cela est vrai aussi de tout ce qui dépend de l'appétit : donc cela est vrai aussi des assentimens. Mais si la cause de l'appétit n'est pas en nous, l'appétit lui-même n'est pas en notre pouvoir ; et s'il en est ainsi de l'appétit, il en est de même encore de ses effets. Nous n'avons donc en notre pouvoir ni les assentimens ni les actions : d'où il suit qu'il n'est rien de juste, ni l'éloge, ni le blâme, ni les récompenses, ni les châtimens. En face d'une conséquence si absurde, ils se croient en droit de conclure que tout ce qui arrive n'arrive pas par le destin.

XVIII. Quant à Chrysippe, rejetant la nécessité, et ne voulant pas que rien arrive sans des causes antécédentes, il distingue deux espèces de causes, afin de pouvoir à la fois éluder la nécessité et conserver le destin [53]. Parmi les causes, dit-il, les unes sont parfaites et originelles, les autres auxiliaires et prochaines. Ainsi, quand nous disons que le destin fait tout par des causes antécédentes, nous entendons parler, non point des causes parfaites et originelles, mais des causes antécédentes auxiliaires et prochaines. Aussi, à l'argument que je viens de citer, oppose-t-il celui-ci : Si tout arrive par le destin, il suit bien que tout arrive par des causes préexistantes; mais ces causes, au lieu d'être originelles

principalibus et perfectis, sed adjuvantibus et proximis. Quæ si ipsæ non sint in nostra potestate, non sequitur, ut ne appetitus quidem sit in nostra potestate. At hoc sequeretur, si omnia perfectis et principalibus causis fieri diceremus, ut, quum hæ causæ non essent in nostra potestate, ne ille quidem esset in nostra potestate. Quamobrem qui ita fatum introducunt, ut necessitatem adjungant, in eos valebit illa conclusio; qui autem causas antecedentes non dicent perfectas, neque principales, in eos nihil valebit. Quod enim dicantur assensiones fieri causis antepositis, id quale sit, facile a se explicari putat. Nam quanquam assensio non possit fieri, nisi commota viso: tamen, quum id visum proximam causam habeat, non principalem, hanc habet rationem (ut Chrysippus vult), quam dudum diximus, non, ut illa quidem fieri possit nulla vi extrinsecus excitata (necesse est enim, assensionem viso commoveri), sed revertitur ad cylindrum, et ad turbinem suum, quæ moveri incipere, nisi pulsa, non possunt; id autem quum accidit, suapte natura, quod superest, et cylindrum volvi, et versari turbinem putat.

XIX. Ut igitur, inquit, qui protrusit cylindrum, dedit ei principium motionis, volubilitatem autem non dedit: sic visum objectum imprimet illud quidem, et quasi signabit in animo suam speciem, sed assensio nostra erit in potestate; eaque, quemadmodum in cylindro dictum est, extrinsecus pulsa, quod reliquum est,

et parfaites, ne sont qu'auxiliaires et prochaines ; et si elles ne sont pas en notre pouvoir, il ne s'ensuit pas que l'appétit même ne dépende pas de nous. Si, au contraire, nous disions que tout arrive par des causes parfaites et originelles, il s'ensuivrait que, ces causes n'étant pas en notre pouvoir, l'appétit même ne dépendrait pas de nous. Ainsi, l'argument précédent vaudra contre ceux qui admettent le destin en y joignant la nécessité ; mais il ne vaudra pas contre ceux qui ne regarderont point comme parfaites et originelles les causes antécédentes. Quant à la formation des assentimens par des causes antérieures, Chrysippe la croit bien facile à expliquer ; car, bien que l'assentiment ne puisse avoir lieu que par une aperception [54], comme la cause de cette aperception est prochaine et non pas originelle, le fait, selon Chrysippe, s'explique de la manière que nous avons dit plus haut; non qu'il prétende que l'assentiment puisse avoir lieu sans une cause extérieure (car il ne peut avoir lieu que par une aperception), mais il en revient à son cylindre et à son sabot, qui, sans une impulsion première, ne peuvent commencer à se mouvoir, et qui, cette impulsion une fois reçue, trouvent dans leur propre nature la raison de leur mouvement ultérieur.

XIX. De même donc, dit-il, que celui qui a poussé le cylindre lui a donné le principe du mouvement, mais non la volubilité; de même l'objet qui frappe nos sens imprimera et gravera, pour ainsi dire, son image dans notre âme, mais notre assentiment restera en notre pouvoir; et mu, comme le cylindre, par une impulsion extérieure, il trouvera dans sa propre nature et dans

suapte vi et natura movebitur. Quod si aliqua res efficeretur sine causa antecedente, falsum esset, omnia fato fieri: sin omnibus, quæcumque fiunt, verisimile est causam antecedere; quid afferri poterit, cur non omnia fato fieri fatendum sit? modo intelligatur, quæ sit causarum distinctio ac dissimilitudo. Hæc quum ita sint a Chrysippo explicata, si illi, qui negant assensiones fato fieri, fateantur tamen, eas non sine viso antecedente fieri; alia ratio est. Sed si concedunt anteire visa, nec tamen fato fieri assensiones, quod proxima illa et continens causa non moveat assensionem: vide, ne idem dicant. Neque enim Chrysippus concedens, assensionis proximam et continentem causam esse in viso positam, neque eam causam ad assentiendum necessariam esse, concedet, ut, si omnia fato fiant, omnia fiant causis antecedentibus et necessariis; itemque illi, qui ab hoc dissentiunt, confitentes non fieri assensiones sine præcursione visorum, dicent, si omnia fato fierent ejusmodi, ut nihil fieret, nisi prægressione causæ, confitendum esse, fato fieri omnia: ex quo facile intellectu est, quoniam utrique, patefacta atque explicata sententia sua, ad eumdem exitum veniant, verbis eos, non re dissidere. Omninoque quum hæc sit distinctio, ut quibusdam in rebus vere dici possit, quum hæ causæ antegressæ sint, non esse in nostra potestate, quin illa eveniant, quorum causæ fuerint; quibusdam autem in rebus, causis antegressis, in nostra tamen esse potestate,

son énergie, la raison de son activité ultérieure. Si quelque chose avait lieu sans cause antécédente, il serait faux de dire que le destin fait tout; si, au contraire, il est vraisemblable que tout ce qui arrive a une cause antécédente, quelle raison aurions-nous de ne point convenir que tout se fait par le destin, pourvu que l'on comprenne bien la distinction à faire entre les différentes espèces de causes? Après cette explication de Chrysippe, si ceux qui nient que les assentimens soient l'œuvre du destin, avouent pourtant [55] qu'ils ne naissent point sans une aperception antécédente, c'est un autre système. Mais s'ils accordent qu'une aperception précède les assentimens, sans que pourtant ils soient l'ouvrage du destin, parce qu'ils ne sont point déterminés par cette cause prochaine et immédiate, prenez garde qu'ils ne soient de la même opinion. Et, en effet, Chrysippe, tout en accordant que dans l'aperception se trouve la cause prochaine et immédiate de l'assentiment, n'accordera point que cette cause lui soit tellement nécessaire, que, si tout arrive par le destin, tout arrive par des causes antécédentes et nécessaires; et ceux qui se séparent de ce philosophe, tout en avouant qu'il n'y a point d'assentiment sans une aperception antécédente, ne diront point que si tout arrive par le destin, en ce sens que rien n'arrive sans cause antécédente, il faille avouer que tout arrive par le destin: d'où il est facile de voir que, puisque les deux partis, après avoir développé et expliqué leur système, arrivent, en définitive, au même but, ils ne diffèrent que par la forme, et non par le fond. Parlons, enfin, de la distinction ainsi conçue: Il est certaines choses à propos desquelles on peut dire avec vérité que, les causes une fois

ut aliud aliter eveniat : hanc distinctionem utrique approbant ; sed alteri censent, quibus in rebus quum causæ antecesserint, ita, ut non sit in nostra potestate, ut aliter illa eveniant, illas fato fieri ; quæ autem in nostra potestate sint, ab his fatum abesse......

XX. Hoc modo hanc causam disceptari oportet, non ab atomis errantibus, et de via declinantibus præsidium petere. Declinat, inquit, atomus. Primum cur? Aliam quamdam vim motus habebunt a Democrito impulsionis, quam plagam ille appellat; a te, Epicure, gravitatis et ponderis. Quæ ergo nova causa in natura est, quæ declinet atomum? aut num sortiuntur inter se, quæ declinet, quæ non? aut cur minimo declinent intervallo, majore non? aut cur declinent uno minimo, non declinent duobus, aut tribus? Optare hoc quidem est, non disputare. Nam neque extrinsecus impulsam atomum loco moveri, et declinare dicis; neque in illo inani, per quod feratur atomus, quidquam fuisse causæ, cur ea non e regione ferretur : nec in ipsa atomo mutationis aliquid factum est, quamobrem naturalem sui ponderis motum non teneret. Ita quum attulisset nullam causam, quæ istam declinationem efficeret : tamen aliquid sibi dicere videtur ; quum id dicat, quod omnium mentes aspernentur ac respuant. Nec vero quisquam magis confirmare mihi videtur non modo fatum, verum etiam necessitatem et

déterminées, il n'est pas en notre pouvoir d'en empêcher l'effet ; il en est d'autres où, malgré les causes antécédentes, nous pouvons faire que l'effet soit différent. Eh bien ! cette distinction, les deux partis l'approuvent ; mais les uns pensent que les choses où il suffit d'une cause antécédente pour qu'il ne soit plus en notre pouvoir d'en varier l'effet, dépendent du destin ; tandis que celles qui sont en notre pouvoir n'en dépendent pas.....

XX. C'est ainsi qu'il faut traiter cette question, au lieu de chercher un subterfuge dans la marche errante et vagabonde des atomes. L'atome décline, dit Épicure. D'abord, pourquoi ? Ainsi ils auront, suivant Démocrite, un certain mouvement d'impulsion qu'il appelle *choc* [56]; et suivant toi, Épicure, un mouvement de gravitation dû à leur propre pesanteur. Quelle cause nouvelle nous offrira donc la nature, pour faire décliner l'atome ? Le sort désigne-t-il ceux qui seront ou ne seront pas soumis à cette déclinaison ? Pourquoi s'opère-t-elle dans un si petit espace, et non dans un plus grand ? dans un seul intervalle à peine perceptible, et non dans deux ou trois ? C'est là une hypothèse, et non une démonstration : car c'est sans nous montrer aucune cause extérieure de ce mouvement de l'atome, que tu prétends qu'il décline ; et dans ce vide où il se meut, aucune raison qui l'oblige à ne suivre point la ligne perpendiculaire [57] ; et dans l'atome même, aucune modification qui l'empêche de conserver la direction naturelle de sa pesanteur. C'est ainsi que, sans donner aucune cause de cette déclinaison, Épicure croit cependant avoir dit quelque chose, tandis qu'il n'a inventé que des rêves que le sens commun méprise et désavoue [58]. Aussi bien, nul ne me paraît plus chaud partisan, non-seulement du

vim omnium rerum, sustulisseque motus animi voluntarios, quam hic, qui aliter obsistere fato fatetur se non potuisse, nisi ad has commentitias declinationes confugisset. Nam, ut essent atomi, quas quidem esse, mihi probari nullo modo potest: tamen declinationes istæ nunquam explicarentur. Nam si atomis, ut gravitate ferantur, tributum est necessitate naturæ, quod omne pondus, nulla re impediente, moveatur et feratur necesse est: illud quoque necesse est, declinare quibusdam atomis, vel, si volunt, omnibus naturaliter.......

(Multa desunt.)

destin, mais d'une nécessité qui pèse sur tout; nul ne me paraît plus ennemi des mouvemens volontaires de l'âme, que celui qui avoue ne pouvoir se soustraire au despotisme du destin, qu'en ayant recours à cette chimérique déclinaison des atomes: car en supposant qu'ils existent, et c'est ce qu'on ne parviendra jamais à me prouver, cette déclinaison serait toujours inexplicable. Si, en effet, il est dans la nécessité de leur nature de suivre une direction perpendiculaire (et il en est nécessairement ainsi de tous les corps pesans qui ne rencontrent point d'obstacle dans leur mouvement), il faut bien aussi que cette déclinaison soit naturelle à quelques atomes, ou même à tous, s'ils le veulent.......

(Lacune considérable.)

NOTES

SUR LE TRAITÉ DU DESTIN.

1\. I. (*Lacune.*) On ne saurait apprécier d'une manière bien certaine l'étendue de cette lacune. On peut supposer cependant qu'elle est assez considérable, puisque l'auteur parle d'une première partie de sa Dissertation, dans laquelle il aurait traité la question relative aux assentimens : *Atque hoc, si placet, quale sit videamus in assensionibus, quas prima oratione tractavi* (c. XVII). Je n'ignore pas que quelques commentateurs entendent par ces mots *prima oratione*, une dissertation différente de celle-ci; mais cette conjecture me paraît tout-à-fait hypothétique. Quoi qu'il en soit, la phrase par laquelle commence ce traité est incomplète, et c'est là seulement ce qui doit nous occuper ici. Or, les idées développées dans ce qui nous reste de cette dissertation philosophique nous permettent de supposer qu'on peut la compléter ainsi : *De fato nunc scribendum est, etc.* Quant à ce que l'on doit entendre par *fatum*, nous nous sommes expliqués là-dessus dans notre Introduction. Nous nous bornerons donc à dire ici que c'est surtout contre les stoïciens que Cicéron a composé cet ouvrage; car la doctrine de la fatalité n'eut guère cours que du moment où le chef de l'école stoïcienne, Zénon de Cittium [1] s'en déclara le zélé partisan et le plus ardent défenseur.

[1] Zénon de Cittium, qu'il ne faut pas confondre avec Zénon d'Élée, né 168 ans avant lui, naquit vers 340 avant J.-C. Ses travaux, dit Tennemann, eurent pour objet de fonder un large système de la connaissance humaine qui pût résister au scepticisme, et en particulier d'établir en morale des principes rigoureux, auxquels il sut conformer sa propre conduite. Il forma dans le Portique, στόα, à Athènes, une école qui s'illustra par une foule de philosophes habiles et passionnés pour la vertu, ainsi que par son influence dans le monde sur la vie pratique, et par sa

Si nous en croyons Cicéron, dans la définition qu'il donne du *fatum stoicum* (voyez *de la Divin.*, liv. I, ch. 55), nous ne verrons dans ce système que le mécanisme le plus rigide. Les causes intellectuelles, morales et physiques, composent cette chaîne immense qui lie tous les êtres entre eux. Le destin atteint Dieu lui-même jusque sur son trône, et la divinité est obligée de suivre le cours éternel des choses. Disons encore que M. Cousin ne partage pas tout-à-fait l'opinion de l'orateur romain, ou, du moins, qu'il apprécie mieux la véritable opinion de l'école stoïcienne relativement au destin. Voici comment il s'exprime dans son *Histoire de la philosophie* (tome I, page 301): « Le dieu des stoïciens n'a pas créé la matière, il l'a formée et organisée; il a fait l'ordre du monde, s'il n'en constitue pas la substance. Dieu a fait le monde avec sa puissance et son intelligence; l'intelligence de Dieu, appliquée à la matière, y a mis les lois qui la gouvernent, et que le stoïcisme appelle les raisons primitives des choses, *λόγοι σπερματικοί*; donc le monde est un reflet, non dans son fond, mais dans sa forme, de l'intelligence divine, et Dieu est la raison du monde, *τοῦ πάντος τὸν λόγον*. Les lois du monde sont nécessaires comme la raison éternelle dont elles émanent: de là le destin des stoïciens [1]; mais ce destin n'est que l'application de Dieu au monde; il suppose au dessus de lui une providence qu'il représente. Le vrai stoïcisme est providentiel, et non fataliste; loin d'être panthéiste, il est dualiste; et la prédominance du théisme l'a conduit à un optimisme insuffisant encore, mais déjà remarquable. Si Dieu est, et s'il est dans le monde par les lois qu'il y a mises, ce monde, au moins dans sa forme et dans son ordonnance, est bien fait, il est beau, il est immortel, il est raisonnable, et il faut se conformer à ses lois comme à celles de la raison et de Dieu. »

2. *Dans cette partie de la philosophie.* Les premiers philoso-

lutte contre les vices et le despotisme. Zénon mourut après Épicure. Son système fut étendu, développé et perfectionné, pendant le cours d'une longue rivalité avec les autres écoles, particulièrement avec celles d'Épicure et de la nouvelle Académie.

[1] Ἐστὶ δὲ εἱμαρμένη τῶν ὅλων αἰτία εἱρμένη ἢ λόγος καθ' ὃν ὁ κόσμος διεξάγεται. (Diog. Laert., lib. VII, 149.)

phes, avant de porter ce nom, portaient celui de *sages*, et la philosophie, à son début, s'appelait σοφία. Chacun de ces sages embrassait à peu près tout dans ses méditations. Mais comme ils ne pouvaient tout analyser rigoureusement, leur méthode, presque toujours hypothétique, ne les conduisait le plus souvent qu'à des systèmes exclusifs et contradictoires. Pythagore signala le premier les imperfections de cette *sagesse*, et déclara que la méditation des penseurs ne devait pas s'appeler *science*, σοφία, mais recherche de la science, φιλοσοφία; et c'est ainsi que le nom de *philosophie* a été créé et qu'il s'est maintenu jusqu'à nos jours[1]. Mais les anciens ne la divisaient pas comme nous le faisons; elle ne renfermait chez eux que trois parties, la *logique*, la *physique*, et l'*éthique* ou la morale. Après la mort de Charlemagne, la philosophie se divise en *logique*, *métaphysique* et *morale*. Quant au mot de *métaphysique*, en voici l'origine. « Lorsque Sylla revint d'Athènes, dit M. Garnier (*Précis d'un cours de psychologie*), il en rapporta les manuscrits d'Aristote, qu'il remit entre les mains d'Andronicus de Rhodes. Celui-ci ayant trouvé, après les livres intitulés τὰ φυσικά, *les choses naturelles*, cinq livres qui n'avaient pas de titre particulier, voulut en marquer la place, et les désigna par ces mots : τὰ μετὰ τὰ φυσικά, *livres faisant suite aux choses physiques*. Or, ces livres traitaient de nos idées d'*être en général*, de *possible*, de *cause*, etc. Ces idées, et surtout des spéculations sur Dieu et ses attributs, sur les esprits inférieurs et sur l'âme, en tant que substance immatérielle, composent ce qu'on appelle la *métaphysique*, dans la philosophie scolastique. » Jusque vers la fin du XVIIIe siècle, la philosophie se divise assez généralement en *philosophie naturelle* et en *philosophie intellectuelle et morale*, ou simplement *philosophie*. La première se subdivise en *physique*, *chimie*, *zoologie*, etc., d'où l'on voit qu'elle embrasse tous les objets qui affectent nos sens physiques. La seconde se subdivise, 1° en *psychologie* et *logique*;

[1] Avouons cependant, avec M. Garnier, que, sous Charlemagne, le nom de *philosophie* disparaît, et fait place aux titres des *sept arts libéraux*, qui sont : la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. Mais après la mort de ce prince, on voit reparaître le mot de *philosophie*.

2° en *morale*, *esthétique*, *ontologie* et *théodicée*; d'où il résulte qu'elle embrasse, 1° les phénomènes attestés par le sens intime, 2° les objets saisis par la raison intuitive. — Après cette digression, un peu longue mais nécessaire, nous rentrerons plus spécialement dans la question, en ajoutant, avec Tennemann [1], que la philosophie, selon les stoïciens, est la science de la perfection humaine (σοφία, la sagesse), laquelle se manifeste dans la pensée, dans la connaissance et dans l'action. Elle montre à l'homme le chemin qui le conduit à ce terme élevé; ses trois parties principales sont la *logique*, la *physiologie* (dans le sens le plus étendu) et la *morale*. Cette dernière est la science importante, et les autres lui sont subordonnées comme ses moyens. Toutefois, les stoïciens ne purent jamais lui donner des principes solides et une forme systématique, parce qu'ils obéissaient au principe de l'empirisme; leur maxime fondamentale était: Suivre la nature.

3. *Question tout-à-fait du ressort de la logique.* Pourquoi donc Cicéron lui donne-t-il place dans un traité qui se rattache à la morale, comme il vient de le dire lui-même au commencement de ce chapitre? C'est pour répondre à l'argument des stoïciens, qui tiraient de ce principe, *Toute proposition est nécessairement ou vraie ou fausse*, une preuve en faveur de la fatalité, dont ils s'étaient déclarés partisans. Voilà pourquoi Cicéron fait entrer dans ce traité la question du *possible*, περὶ δυνατῶν, question qui faisait partie de la logique des anciens, et que, dans des temps plus modernes, on a agitée sous les noms de *libre arbitre*, de *futurs contingens*, de *prédétermination ou prémotion physique*, etc. Or, sur les propositions dont il s'agit, Diodore et Chrysippe, tous deux philosophes stoïciens, étaient bien loin de s'accorder. Diodore ne regardait comme possible que ce qui avait été, ce qui était, ou ce qui devait être un jour; quant à ce qui ne devait jamais avoir d'existence, il le mettait au rang des choses impossibles. Pour Chrysippe, au contraire, il y avait des choses qui, tout en ne devant point arriver, ne laissaient pas cependant que d'être possibles; et l'on avait tort de regarder une chose comme impossible, par cela seul qu'elle ne devait jamais avoir lieu. Mais

[1] *Manuel de l'histoire de la philos.*, tome 1, p. 213, traduction de M. V. Cousin.

ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que Cicéron se soit prononcé pour l'opinion de Diodore contre celle de Chrysippe. « Apprenez, dit-il à Varron (*Lettres fam.*, liv. IX, lett. 4), que je pense comme Diodore sur les choses possibles. S'il est donc vrai que vous deviez venir, sachez qu'il est nécessaire que vous veniez; et si vous ne venez pas, c'est qu'il était impossible que vous vinssiez. »

4. *Ce qui lui semble plus probable.* Voilà certainement de l'éclectisme, et qui ne date pas de 1828, qui ne date pas même de Potamon d'Alexandrie; il appartient en propre à la nouvelle Académie, dont Cicéron avait embrassé le système, et peut-être faut-il en regarder Carnéade de Cyrène[1] comme le premier fondateur. Je sais que le système de ce philosophe est un scepticisme qui se réduit au probabilisme; mais l'éclectisme étant moins un système qu'une méthode, il me semble qu'on trouve dans ce philosophe et dans la nouvelle Académie les germes de cette méthode, dont la supériorité devait être bientôt sentie par les Alexandrins, et démontrée par les plus profonds penseurs de nos jours. Ajoutons cependant qu'une différence essentielle sépare l'éclectisme de la nouvelle Académie de celui dont Potamon passe pour être l'auteur. Là, le choix se bornait aux opinions qui paraissaient plus probables; ici, au contraire, les principes de certitude que l'on reconnaissait, servaient de critérium dans l'examen des sentimens qu'il fallait admettre ou rejeter. Pour mettre le lecteur plus à même d'apprécier à sa juste valeur le probabilisme de Carnéade, nous citerons ici l'opinion de M. Cousin[2] au sujet de ce philosophe : « Carnéade, un des hommes les plus habiles de la nouvelle Académie, s'épuisa dnus un combat contre Chrysippe. Il a dit lui-même : « Si Chrysippe n'était pas « né, il n'y aurait pas eu de Carnéade. » Son scepticisme se réduit au probabilisme, τὸ πιθανόν, c'est-à-dire à un dogmatisme affaibli. Aussi, quelques années après lui, Philon de Larisse fait un compromis avec l'école opposée, et démasque le dogmatisme caché de l'Académie. Il dit, assez ingénieusement, que le vrai académicien ressemble à un sage médecin qui, appelé près d'un

[1] Né vers l'an 215; mort vers l'an 130 avant J.-C.

[2] *Histoire de la philosophie*, tome I, p. 309.

malade (et ce malade, c'est ici le pauvre esprit humain), commence par lui parler avec vivacité de sa maladie, du danger qu'il court (c'est-à-dire de la faiblesse de l'esprit humain, de l'incertitude des opinions), et qui ensuite combat à outrance l'avis de ses confrères les médecins avec lesquels il consulte (la polémique contre l'épicuréisme et le stoïcisme), mais qui, enfin, conclut par un avis dogmatique, sans doute, mais sagement dogmatique. »

5. II. *La philosophie que nous suivons.* Nous avons déjà dit que la philosophie dont Cicéron s'était déclaré partisan, n'était autre que celle de la nouvelle Académie, ouverte par le rhéteur Carnéade. Il nous reste maintenant à faire connaître la réforme apportée par ce philosophe, et pour cela il nous faut jeter un coup d'œil rapide sur les diverses révolutions qu'a subies la célèbre école des académiciens, jusqu'au moment où Carnéade vint lui imprimer une direction nouvelle. L'Académie se rattachait par Platon à Socrate, et par Socrate à l'école Ionique. L'école Italique, fondée par Pythagore, fut une continuation, mais aussi un progrès de l'école Ionique, dont elle était fille. Le rationalisme incomplet de Pythagore eut l'effet qu'il devait avoir : il provoqua l'idéalisme des Éléates, Xénophane, Parménide et Zénon. Deux camps se trouvaient en présence, avec chacun sa bannière, où était inscrit le mot *vérité*. Le sensualisme et l'idéalisme avaient tous deux la prétention exclusive d'être en possession du vrai. De cette lutte entre deux systèmes qui se convainquaient également d'erreur et de fausseté, il devait en surgir un autre qui les enveloppât tous deux dans une ruine commune. Alors parurent les sophistes, qui, prêts à parler de tout, à tout prouver, à tout réfuter, confondirent le vrai et le faux, le bien et le mal. Mais le bon sens revendiqua ses droits par la voix de Socrate. Comme les sophistes ses adversaires, ce grand homme professa le scepticisme, mais avec cette différence que, pour les premiers, c'était le but, et pour lui ce n'était que le point de départ de la science. Socrate n'a rien écrit ; mais son enseignement fit naître plusieurs écoles, dont la plus célèbre, celle de Platon, porta le nom d'Acadé-

mie. Speusippe, Xénocrate, Polémon, Cratès et Crantor, héritiers directs de Platon, composèrent la première ou l'ancienne Académie, et soutinrent avec talent et fidélité la philosophie platonicienne. Varron place encore dans l'ancienne Académie Zénon de Cittium, fondateur du stoïcisme. Quoi qu'il en soit, le caractère de la première Académie n'est pas le scepticisme : aussi Lucullus n'hésite-t-il pas, dans Cicéron (*Acad.*, liv. II, ch. 5), à retrancher Socrate et Platon du nombre de ceux qui niaient que l'on pût avoir rien d'assuré : *Quorum e numero (qui negassent quidquam sciri aut percipi posse) tollendus est et Plato, et Socrates.* — Il n'en est pas de même de l'Académie moyenne, dont Arcésilas[1] est le chef. Platon avait dit que l'entendement seul saisit la réalité des choses ; qu'il n'y a pas de science de ce qui passe, et que, par conséquent, les sens ne sont pas le principe de la science. Voilà certainement du dogmatisme, mais qui, par cela qu'il est exclusif, devait tôt ou tard enfanter le scepticisme. Arcésilas se chargea d'en développer les germes, et, s'appuyant sur la contradiction des idées et sur l'impuissance des sens, il avança que tout était caché à l'homme, et qu'il était condamné à ne rien savoir. Il soutint avec ardeur l'*acatalepsie*, ou l'incompréhensibilité la plus absolue dans tous les genres de connaissance. En conséquence, il condamnait tous les jugemens affirmatifs, et recommandait, comme une condition de sagesse, la suspension du jugement apodictique. Dans la philosophie pratique, il maintint pour valable, et comme règle de conduite, le principe de conformité à la raison, τὸ εὔλογον. Bien qu'Arcésilas lui-même se soit donné pour académicien, bien que Cicéron cherche à enter sa doctrine sur celles de Platon, de Socrate et des Ioniens, il est évident que ce doute universel et absolu, emprunté au pyrrhonisme, n'a rien de commun avec la première Académie, dont le système était une philosophie dogmatique, au moins dans le point de vue du rationalisme. — Carnéade ouvre la troisième Académie, qu'on appela nouvelle. Tout zélé partisan qu'il fût de la suspension, ἐποχή, recommandée par le chef de l'Académie moyenne, il comprit qu'il fallait en restreindre

[1] Né à Pitane, en Éolie, l'an 318 ou 316 avant J.-C.

l'usage. Et, en effet, comment l'esprit humain se résignerait-il à l'ataraxie, à l'immobilité, à la suspension absolue de tout jugement? ce serait pour lui la non-existence; car exister, pour l'esprit c'est agir, c'est juger, c'est penser, et par conséquent c'est croire; donc, le scepticisme absolu, s'il était possible, serait, comme le dit M. de La Mennais, le suicide de l'intelligence. Carnéade crut donc devoir modifier les opinions d'Arcésilas; mais ce fut contre Chrysippe, surtout, qu'il dirigea son scepticisme, secondé par une grande force logique et oratoire. « Partant, dit Tennemann, du double rapport de la représentation, *φαντασία*, à l'objet, *τὸ φανταστόν*, et non au sujet, *ὁ φαντασιούμενος*, il en conclut l'impossibilité de la connaissance réelle objective, attendu que ni les sens ni l'intelligence n'offrent un sûr témoignage, *κριτήριον*, de la vérité objective, et il ne laissa subsister que la vraisemblance de cette vérité, *τὸ πιθανόν*, *probabilitas*, à trois degrés différens : *ἔμφασις* ou *πιθανὴ φαντασία*, *ἀπερίσπαστος*, *διεξωδευμένη ἢ περιωδευμένη φαντασία*. C'est là ce qu'on appelle le *probabilisme* de Carnéade. » Ce système n'eut guère de durée que celle de l'existence de son auteur; une fois dépouillé du prestige de ses discours, il fut abandonné, et il ne comptait presque plus de partisans, lorsque Cicéron tenta de le relever.

6. *C'est un Romain que vous allez entendre.* On sait que la philosophie ne s'introduisit que fort tard à Rome, ou plutôt, Rome n'eut point de philosophie originale. Elle envoyait sa jeunesse s'instruire et se former auprès des philosophes grecs, comme on le voit par l'exemple de Cicéron lui-même. C'est ainsi que l'idéalisme, le sensualisme et le scepticisme passèrent d'Athènes dans la capitale du monde, où ils obtinrent le droit de cité. Cicéron (70 ans avant J.-C.) fut dans sa patrie le représentant de l'Académie, comme Lucrèce (60 ans avant J.-C.) fut l'interprète de l'école épicurienne, et Sénèque (50 ans après J.-C.) l'organe du Portique.

7. III. *Nous le voyons.* On lit dans quelques manuscrits *considamus hic;* mais l'incertitude qui règne au commencement de ce chapitre ne nous a point permis de préférer cette variante aux

mots *consideramus hic*, que nous avons trouvés dans la plupart des éditions. Bornons-nous donc à dire que Cicéron réfute ici Posidonius d'Apamée, disciple de Panétius de Rhodes [1]. Entre autres ouvrages de Posidonius, on comptait cinq livres sur la Nature des dieux, et cinq livres sur la Divination. Il s'était occupé aussi de la question du *Fatum*, et tout porte à croire que c'est de ce traité que Cicéron extrait les différens faits allégués par Posidonius en faveur de la fatalité.

8. *Dans le poëte Antipater.* « Antipater, poète de Sidon, avait tous les ans un accès de fièvre, seulement le jour qui l'avait vu naître. Parvenu à un grand âge, il mourut de cet accès périodique, précisément le jour anniversaire de sa naissance. » VAL.-MAX., liv. I, ch. 8, *ext.* 16. *Voyez* aussi PLINE, *Hist. Nat.*, liv. VII, ch. 51.

9. *Le jour du solstice d'hiver.* — *Voyez*, pour plus de détails, ce que dit à ce sujet Cicéron, dans son traité *de la Divination*, liv. II, ch. 14. Valère-Maxime (liv. I, ch. 8, *ext.* 17) parle des deux philosophes Polystrate et Hippoclide, qui, nés le même jour, avaient eu pendant leur vie une destinée semblable.

10. *Dans les deux frères malades en même temps.* Ce fait nous a été conservé par saint Augustin (*Cité de Dieu*, liv. V, ch. 2) : « Cicero dicit Hippocratem, nobilissimum medicum, scriptum reliquisse, quosdam fratres, quum simul ægrotare cœpissent, et eorum morbus eodem tempore ingravesceret, eodem levaretur, geminos suspicatum. Quos quidem Posidonius stoicus, multum astrologiæ deditus, eadem constitutione astrorum natos, eademque conceptos, solebat asserere. »

11. *Dans l'urine.* Il existe un ouvrage intitulé Οὐρομαντεία, ou l'*Art de deviner par l'inspection de l'urine.*

12. *Les ongles.* Pline, dans son *Histoire Naturelle*, nous apprend que la figure, la couleur, les taches blanches ou noires des ongles ont fourni matière aux conjectures des astrologues et des devins ; et nous savons, de reste, que cette manie n'est pas

[1] Posidonius, d'Apamée en Syrie, florissait vers l'an 130 avant J.-C. Il fut surnommé le *Rhodien*, à cause de l'école qu'il établit à Rhodes, et qui eut beaucoup de célébrité.

encore passée de nos jours. Les devins et les astrologues du XIXe siècle ne se parent plus du nom imposant de *mathematici*; mais ils n'en font pas moins des *thèmes de naissance*.

13. *Il y a bien une sympathie naturelle*. On doit entendre par ces mots, *naturæ contagio*, l'action réciproque qu'exercent les uns sur les autres tous les êtres qui composent la nature, l'influence de chaque partie du tout universel sur la partie qui en est à la fois dépendante et voisine. On conçoit que cette influence est double, c'est-à-dire attractive ou répulsive : aussi les Grecs la désignaient-ils par les mots de συμπάθεια, sympathie, et ἀντιπάθεια, antipathie. Cicéron parle ici de la première, qu'ailleurs il appelle *rerum cognatio, naturæ convenientia, concentus atque consensus*. Cette sympathie naturelle est la première cause qu'il assigne à quelques-uns des faits allégués par Posidonius en faveur de la fatalité; quant aux autres, il les attribue au hasard, ou même à l'imagination du philosophe fataliste.

14. *Comme dans ce naufragé*. Il s'agit d'un homme à qui les oracles avaient prédit qu'il mourrait sous les flots, et qui, échappé à mille dangers qu'il avait courus sur la mer, eut la maladresse de se noyer dans un ruisseau. Cicéron ne voit dans cet accident que ce qu'on doit y voir, c'est-à-dire le hasard, tandis que Posidonius y voyait l'action inévitable de la fatalité.

15. *Icadius*. Fameux brigand dont Cicéron va nous dire l'histoire.

16. *Daphitas*. Valère-Maxime l'appelle *Daphidas*, et nous raconte son aventure en ces termes (liv. I, ch. 8, *ext.* 8) : « Daphidas était au nombre de ces philosophes qu'on nomme *sophistes*, secte frivole et satirique. Il vint à Delphes demander par moquerie, à Apollon, s'il pourrait trouver son cheval, lui qui n'en avait jamais eu. Le dieu fit répondre qu'il trouverait le cheval, qu'il en serait renversé, et périrait de sa chute. Le sophiste s'en retournait en plaisantant, fort satisfait du tour qu'il croyait avoir joué à la sainteté de l'oracle. Dans son chemin il rencontra le roi Attale, qui avait été plus d'une fois, quoique absent, l'objet de ses injures. Précipité, par l'ordre de ce prince, du haut d'un rocher nommé *le Cheval*, il subit le châtiment que méritait un orgueil assez insensé pour oser se jouer des dieux. »

17. *Soit dit sans déplaire à mon maître.* Quelques commentateurs, et entre autres Georges Valla, ont prétendu que *magistri* désignait ici le chef des stoïciens, Zénon de Cittium. Il nous semble qu'il est à la fois plus naturel et plus juste de le rapporter à Posidonius, dont Cicéron fut le disciple, comme il nous l'apprend lui-même (*de la Nat. des dieux*, liv. I, ch. 3) : « Principes illi Diodotus, Philo, Antiochus, Posidonius, a quibus instituti sumus. »

18. *Ciselés sur la garde d'une épée.* Ce fait est encore un de ceux qui nous ont été conservés par Valère-Maxime (liv. I, c. 8, *ext.* 9) : « Philippe, roi de Macédoine, averti par le même oracle de se tenir en garde contre les coups du *quadrige*, fit défendre cette sorte d'attelage dans tous ses états, et évita constamment d'entrer dans le canton de Béotie que l'on nomme Quadrige ; néanmoins, ces précautions ne purent le soustraire au péril annoncé par l'oracle ; car Pausanias avait un quadrige gravé sur la poignée de l'épée dont il se servit pour assassiner ce prince. »

19. IV. *Aux subtilités de Chrysippe.* Cicéron (*de la Nat. des dieux*, liv. I, ch. 15) nous le présente comme l'interprète le plus subtil des rêveries du stoïcisme : « Jam vero Chrysippus, qui stoicorum somniorum vaferrimus habetur interpres. » Suivant Tennemann, la souplesse d'esprit, on peut même dire la subtilité minutieuse de Chrysippe[1], se montra particulièrement dans la manière dont il perfectionna la syllogistique, et surtout dans sa théorie des raisonnemens hypothétiques et disjonctifs ; bientôt nous en aurons la preuve. On disait communément que si les dieux voulaient faire usage de la dialectique, ils n'en auraient point d'autre que celle de Chrysippe. Ce fut lui qui apporta le premier quelque changement à la doctrine des stoïciens, relativement à la fatalité. Comme eux, cependant, il admettait le destin ; mais il en bornait l'influence aux effets dont la raison suffisante peut être trouvée dans les lois de la nature, lois ca-

[1] Chrysippe naquit en 280, et mourut en 212 ou 208 avant J.-C. Disciple de Cléanthe d'Assos, qui florissait vers 264 avant J.-C., il fut surnommé la colonne du Portique.

chées, il est vrai, mais réellement agissantes : aussi admettait-il deux espèces de causes, les unes physiques et nécessaires, les autres libres et indépendantes. Plus tard nous verrons comment il conciliait ces deux principes en apparence contradictoires, la fatalité et la liberté. En attendant, nous rapporterons deux fragmens, aussi précieux que peu connus, d'un traité de ce philosophe *sur la Providence*, et qu'Aulu-Gelle nous a conservés. Dans le premier de ces fragmens, Chrysippe cherche à réfuter ceux qui nient la Providence, à cause des maux qui affligent le genre humain. « Nihil est prorsus istis, inquit, insipidius, qui opinantur bona esse potuisse, si non essent itidem mala. Nam quum bona malis contraria sint, utraque necessarium est opposita inter sese, et quasi mutuo adversoque fulta nisu consistere. Nullum adeo contrarium esse sine contrario altero. Quo enim pacto justitiæ sensus esse posset, nisi essent injuriæ ? Aut quid aliud justitia est, quam injustitiæ privatio ? Qui item fortitudo intelligi posset, nisi ex ignaviæ oppositione ? Qui continentia, nisi ex intemperantia ? Quo item modo prudentia esset, nisi foret contra imprudentia ? Proinde, inquit, homines stulti, cur non hoc etiam desiderant, ut veritas sit, et non sit mendacium ? Namque itidem sunt bona et mala, felicitas et infortunitas, dolor et voluptas. Alterum enim ex altero (sicuti Plato ait) verticibus inter se contrariis deligatum est ; si tuleris unum, abstuleris utrumque. » On voit que, dans ce fragment, il s'agit surtout du mal moral. Dans le second, l'auteur s'attache à résoudre la difficulté relativement au mal physique. « Idem Chrysippus in eodem libro tractat, consideratque, dignumque esse id quæri putat, *εἰ τῶν ἀνθρώπων νόσοι κατὰ φύσιν γίνονται*, id est, naturane ipsarum rerum, vel providentia, quæ compagem hanc mundi et genus hominum fecit, morbos quoque et debilitates, et ægritudines corporum, quas patiuntur homines, fecerit. Existimat autem non fuisse hoc principale naturæ consilium, ut faceret homines morbis obnoxios : nunquam enim hoc convenisse naturæ auctori, parentique rerum omnium bonarum. Sed quum multa, inquit, atque magna gigneret pareretque aptissima et utilissima : alia quoque simul adnata sunt incommoda iis ipsis, quæ faciebat, cohærentia, eaque non per naturam, sed per se-

quelas quasdam necessarias facta dicit : quod ipse appellat κατὰ παρακολούθησιν. Sicut, inquit, quum corpora hominum natura fingeret, ratio subtilior, et utilitas ipsa operis postulavit, ut tenuissimis minutisque ossiculis caput compingeret ; sed hanc utilitatem rei majoris alia quædam incommoditas extrinsecus consecuta est, ut fieret caput tenuiter munitum, et ictibus offensionibusque parvis fragile. Proinde morbi quoque, et ægritudines partæ sunt, dum salus paritur. Sic hercle, inquit, dum virtus hominibus per consilium naturæ gignitur, vitia itidem, per affinitatem contrariam, nata sunt. » (A. GELLIUS, lib. VI, c. 1).

20. *L'influence des astres.* Les stoïciens étaient partisans de l'astrologie : aussi bien la croyance aux présages et à la divination est liée intimement à celle de la fatalité. Dès que l'on admet que le sort de chaque mortel est soumis à un cours d'évènemens inévitable et réglé d'avance, il est naturel que l'on cherche à le prévoir, et qu'on se flatte de le deviner. Si, au contraire, le monde est le jouet d'un aveugle hasard, alors tout calcul devient impossible, et toute prévision chimérique. Ces questions, sous les empereurs romains, étaient fort agitées ; et Pline nous apprend que, de son temps, la première opinion avait fait beaucoup de progrès. Voyez *Hist. Nat.*, liv. XI, ch. 5 (7). L'astrologie était donc pour les fatalistes une des raisons dont ils se servaient avec le plus de confiance, afin d'étayer leur système, et cette raison était adoptée avec empressement par le savant comme par la multitude ignorante. Elle n'a guère cours aujourd'hui qu'auprès du crédule vulgaire ; mais il n'en est pas moins désolant de voir imprimer en 1836 : « On nous a plusieurs fois adressé le reproche de n'avoir pas été infaillibles dans toutes nos prédictions, en ce sens que plusieurs d'entre elles, annoncées pour une époque, s'étaient accomplies plus tard, et que certains évènemens étaient arrivés plus tôt que nous l'avions prédit. Afin de ne plus nous exposer à un semblable reproche, et de laisser un temps moral à l'accomplissement de nos prophéties, nous avons renfermé les plus importantes dans une seule série, qui embrasse l'année entière ; néanmoins, nous avons classé les évènemens futurs dans l'ordre où nous les avons aperçus à l'aide de notre lunette astrologique. » — *Voyez*, sur les

principes fondamentaux de l'astrologie judiciaire, CENSORIN, *de Die natali*, ch. VIII.

21. V. *Par des causes originelles.* Cicéron distingue ici deux sortes de causes, les unes naturelles, et les autres originelles. Qu'entend-il par les causes naturelles? N'expliquons le philosophe romain que par lui-même: « Or, dit-il (*du Gouvernement*, liv. VI, ch. 18), le principe n'a point d'origine; car tout naît du principe, et lui-même ne peut naître d'aucune chose; en effet, ce qui serait produit d'ailleurs ne saurait être principe. Que s'il n'a point commencé, il ne peut finir; car le principe une fois détruit ne peut renaître d'un autre, ni se reproduire lui-même, puisqu'il est nécessaire que tout naisse du principe. » C'est bien là ce que nous entendons par cause première. Ce point une fois reconnu, ce que Cicéron appelle les causes naturelles ne peut s'entendre que des causes secondes, en d'autres termes, des effets de la cause première, lesquels produisent à leur tour d'autres effets qui en font naître eux-mêmes de nouveaux, et forment cette immense série des causes particulières dont parle Bossuet, quand il dit, dans son *Histoire Universelle*: « Ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires, dépend des ordres de la divine Providence. »

22. *Stilpon de Mégare.* Philosophe fameux, qui florissait vers l'an 500 avant J.-C. Il niait la valeur objective des idées de rapport, τὰ εἴδη, et la vérité des jugemens qui ne sont point identiques. C'est dans l'apathie ou l'impassibilité qu'il faisait consister le caractère du sage. Zénon se chargea de développer toutes les conséquences renfermées en germe dans cette idée du philosophe mégarique.

23. *Zopyre le physionomiste.* A la métoposcopie de Zopyre ont succédé, de nos jours, la cranéologie de Gall et la phrénologie de Spurzheim. Ce dernier s'attache à prouver, 1° que le cerveau est le siège des facultés affectives aussi bien que des facultés intellectuelles; 2° que chacune de ces facultés correspond à une portion distincte de l'organe. Gall et Spurzheim auront-ils été plus heureux que leur devancier? leur méthode est-elle appelée à faire plus fortune que celle de Zopyre? Peut-être serait-il

permis de le penser, d'après les observations assez nombreuses qui semblent justifier l'intérêt qu'elle inspire.

24. *Ce qui faisait rire Alcibiade aux éclats.* Allusion profondément méchante à la prétendue immoralité de Socrate. Heureusement les attaques et les calomnies dirigées contre ce grand homme ont été appréciées à leur juste valeur. Nous leur opposerons le témoignage de Pétrone[1], qui, faisant allusion au même Alcibiade, met dans la bouche de Giton ces paroles remarquables : « En ce cas, j'ai de grands remercîmens à vous faire! vous m'aimez à la manière de Socrate ; jamais Alcibiade ne sortit plus pur du lit de son maître. » A cet hommage éclatant rendu à la continence de Socrate par un auteur aussi licencieux que Pétrone, nous joindrons le témoignage de Plutarque, qui, au discours premier, *sur les Vertus d'Alexandre,* dit, en parlant de notre philosophe : *Σωκράτης ἠνείχετο συγκοιμηθέντος Ἀλκιβιάδου.* « Socrate couchait près d'Alcibiade sans violer la chasteté. » Maxime de Tyr, dans plusieurs de ses dissertations, a vengé Socrate des soupçons injurieux que l'envie et la calomnie firent planer sur cet homme vraiment supérieur.

VI. 25. *Que les rudes assauts de Diodore.* Tennemann nous apprend que Diodore, surnommé *Cronus*, de Iasos en Carie, et, selon quelques-uns, disciple d'Eubulide de Milet, nia la double signification des mots, porta ses réflexions sur l'idée du possible, *περὶ δυνατῶν*, et sur la vérité des jugemens hypothétiques, *τὸ συνημμένον*, et proposa aussi quelques argumens contre la réalité du mouvement. *Voyez*, au reste, ce que nous avons dit dans notre note 3, au sujet de ce philosophe, et de ses idées sur la *possibilité.* Quant à son surnom de *Cronus,* en voici l'origine, au rapport de Diogène-Laërce (liv. II, ch. 11). Diodore dînait un jour, avec Stilpon de Mégare, chez Ptolémée Soter, roi d'Égypte. Stilpon, afin d'égayer le repas, voulut mettre à l'épreuve la dialectique de Diodore. Il lui proposa à résoudre des argumens si subtils, que le vigoureux dialecticien demeura court. Ptolémée, étonné de son silence, l'appela, par déri-

[1] *Satyricon*, ch. CXXVIII.

sion, Κρόνος. Le philosophe, impatient de venger son honneur, courut chez lui aussitôt après le repas, et se mit à écrire sur la question qu'il n'avait pu résoudre, et qui avait été si fatale à sa gloire; mais il fut si sensible à cette humiliation, qu'il succomba au chagrin qu'il en ressentit.

26. *Donc, tout avenir faux est impossible.* C'était, nous l'avons vu (note 3), l'opinion de Diodore, partagée par Cicéron; et Chrysippe, en dépit de ses principes, était bien obligé de l'admettre comme une conséquence nécessaire de la divination, qui était un des dogmes du Portique.

27. VII. *Pour toi, au contraire.* « La doctrine touchant les choses possibles qu'émet Chrysippus, répugne directement contre celle de la destinée. Car si le possible n'est pas, selon ce que dit Diodorus, ce qui est, ou qui sera véritable, mais tout ce qui est susceptible de pouvoir être, encore que jamais il ne doive être, cela est le possible: il y aura beaucoup de choses possibles qui ne seront pas, par destinée invincible, inexpugnable, et qui est par-dessus toutes choses; ou bien il faut qu'il détruise toute la force et la puissance de la destinée; ou bien, s'il est ainsi comme veut Chrysippus, ce qui sera susceptible de pouvoir être tombera bien souvent en impossible, et tout ce qui est vrai sera nécessaire, étant compris et contenu de la plus grande nécessité de toutes, et tout ce qui est faux, impossible, ayant la plus grande et plus puissante cause répugnante à lui, pour pouvoir être véritable. Car celui auquel il est destiné de mourir en la mer, comment est-il possible que celui-là soit susceptible de mourir en terre? Et comment est-il possible que celui qui est à Mégare vienne à Athènes, étant empêché par la destinée? » (PLUTARQUE, *Contredits des stoïques*, traduction d'Amyot.)

28. *Que Cypselus régnât à Corinthe.* « Labda, fille d'Amphion, de la famille des Bacchiades, boiteuse, et pour cela méprisée de ses compagnes, les quitta pour épouser Éétion, fils d'Échécrate. L'oracle ayant prédit qu'un fils de Labda serait un jour tyran de Corinthe, on envoya dix hommes chez cette femme pour tuer l'enfant; mais au moment que l'un d'eux allait lui

plonger le poignard dans le cœur, Cypselus lui tendit ses petits bras en souriant, ce qui ôta au meurtrier le courage de le tuer. Celui-ci donna l'enfant à son compagnon, qui se vit désarmé comme le premier. Cypselus passa ainsi de main en main jusqu'au dernier, qui le rendit à sa mère. Étant tous sortis, ils se reprochèrent leur faiblesse; et comme ils rentraient pour le tuer, Labda, qui avait tout entendu, cacha son fils dans une mesure de blé, que les Grecs appellent *cypsèle*, et le déroba ainsi à la fureur des ennemis. HEROD., liv. V, ch. 92; ARIST., *Polit.*, ch. V. » (NOEL, *Dict. de la Fable.*) Ajoutons ici que, devenu grand, Cypselus s'empara de l'autorité à Corinthe, chassa les Bacchiades, qui y régnaient depuis plusieurs siècles, et transmit le trône à ses descendans.

29. VIII. *Les Chaldéens.* Ce peuple ayant, comme on le sait, poussé fort loin ses connaissances en astronomie, le mot *Chaldéens* fut la dénomination générique par laquelle, dans la suite, on désigna tous ceux qui se mêlèrent d'annoncer l'avenir d'après l'inspection des astres. C'est ainsi que chez nous on donne vulgairement le nom de *bohémiennes* à toutes les tireuses de cartes, et *donneuses de bonne aventure.*

30. IX. *Il ne lui était pas plus nécessaire.* Nous avons adopté, dans notre version, la correction de Ramus, *nec magis necesse*, car le sens de la phrase paraît l'exiger; à moins qu'on ne préfère celle de Davies, « Nec minus necesse mori illo modo Scipionem, quam mori. »

31. *Épicure.* « Épicure[1], du bourg de Gargettos, près d'Athènes, appartenait à des parens pauvres; son père, colon à Samos, gagnait sa vie comme maître d'école, et sa mère comme devineresse. Avec un corps faible et maladif, Épicure possédait un esprit supérieur; mais il reçut une mauvaise éducation. Un vers d'Hésiode et les ouvrages de Démocrite éveillèrent en lui, dans son jeune âge, le génie philosophique. Bientôt il suivit à Athènes, mais d'une manière superficielle, les leçons de l'académicien Xé-

[1] Né en 337, mort en 270 avant J.-C.

nocrate, de Théophraste et d'autres. Dans sa trente-deuxième année, il ouvrit lui-même une école à Lampsaque, et la transporta, cinq ans après, à Athènes ; là il enseigna, dans son jardin, une philosophie qui se recommandait par son indulgence pour les besoins des sens embellis des agrémens de la vie sociale, par son dédain pour toute superstition, et par son esprit d'élégance et d'urbanité. Un reproche qu'on peut faire peut-être à son caractère, c'est que l'orgueil le porta souvent à déprécier les travaux des autres philosophes. De ses nombreux écrits, nous ne possédons que quelques fragmens cités par Diogène de Laërte, et le livre περὶ Φύσεως, qu'un heureux hasard a fait découvrir dans les ruines d'Herculanum. » (TENNEMANN, *Hist. de la Phil.*, traduction de V. Cousin.)

32. *Pourquoi il les fait décliner.* Le cadre dans lequel nous sommes resserrés ne nous permet point d'exposer ici, dans son ensemble, la physique d'Épicure. Nous nous bornerons donc à dire que, subordonnant en partie la science de la nature à la morale, ce philosophe ne pouvait rien trouver de plus convenable que la doctrine des atomes, élémens simples et invariables des corps. Sa physique est donc la physique atomistique, celle de Démocrite renouvelée dans ses principes, et nécessairement aussi dans ses conséquences. Les propriétés des atomes se réduisent à trois, grandeur, figure et pesanteur. Leur grandeur, ou volume, ne peut être appréciée par les sens, ce qui ne prouve rien contre leur existence ; car qui jamais a vu le vent, la chaleur, l'odeur, la voix ? mais elle n'est pas essentiellement la même. Quant à la figure des atomes, elle n'a pas plus d'uniformité que leur grandeur : la figure, en effet, n'est que la limite des dimensions intrinsèques des corps ; et, les dimensions différant, la limite doit différer. Grâce à la pesanteur, l'atome tend sans cesse à se mouvoir, et se meut effectivement. Outre la pesanteur, la forme et le volume, et outre le mouvement primitif et uniforme en ligne perpendiculaire (mouvement qui résulte essentiellement de la nature des choses, mouvement des graves), les atomes ont encore un mouvement détourné et oblique (mouvement fortuit et purement occasionnel), en faveur duquel Épicure ne fournit aucune preuve. Il s'agit de la déclinaison des atomes, appelée par

Lucrèce *clinamen*. Fénelon (*Existence de Dieu*) n'y voit qu'une chimère et une contradiction. « Le *clinamen*, dit-il, est un mouvement qui décline un peu de la ligne droite, et qui donne moyen aux atomes de se rencontrer. Ainsi ils (les épicuriens) les tournent en imagination comme il leur plaît, pour parvenir à quelque but. Mais où prennent-ils cette petite inflexion des atomes, qui vient si à propos pour sauver leur système? Si la ligne droite pour le mouvement est essentielle aux corps, rien ne peut les fléchir, ni par conséquent les joindre pendant toute l'éternité. Le *clinamen* viole l'essence de la matière, et ces philosophes se contredisent sans pudeur. Si, au contraire, la ligne droite pour le mouvement n'est pas essentielle à tous les corps, pourquoi nous allègue-t-on d'un ton si affirmatif des lois éternelles, nécessaires et immuables, pour le mouvement des atomes, sans recourir à un premier moteur? et pourquoi élève-t-on tout un système de philosophie sur le fondement d'une fable si ridicule? Sans le *clinamen*, la ligne droite ne peut jamais rien faire, et le système tombe par terre. Avec le *clinamen*, inventé comme les fables des poètes, la ligne droite est violée, et le système se tourne en dérision. L'un et l'autre, c'est-à-dire la ligne droite et le *clinamen*, sont des suppositions en l'air, et de purs songes. »

33. *Celui d'un effet sans cause.* Épicure, en effet, n'assigne point de cause à cette déclinaison des atomes, et il ne saurait lui en assigner; car, d'un côté, il soutenait que les dieux ne se mêlaient point de l'organisation ni des révolutions du monde physique, non plus que du monde moral; et, d'un autre côté, il ne trouvait dans la matière aucune qualité qu'il pût alléguer comme principe du *clinamen*.

34. *Opinion rejetée par lui-même et par tous les physiciens.* On connaît le fameux vers de Lucrèce :

De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Non, rien ne naît de rien; à rien, rien ne retourne.

35. X. *Voilà donc, outre le poids et le choc, un troisième mouvement.* Épicure, en effet (comme nous aurions dû le dire note 32),

accordait aux atomes trois espèces de mouvemens : 1° le mouvement des graves, en ligne perpendiculaire, *pondus;* 2° le mouvement de réflexion, mouvement répercussionnel, qu'il appelait πληγή, *choc;* et 3° le mouvement oblique ou de déclinaison, appelé par Lucrèce *clinamen*. Le premier a sa raison dans la gravité naturelle à chaque corps; le second a la sienne dans la solidité des atomes; quant au troisième, nous avons vu qu'Épicure lui-même ne pouvait en assigner la cause.

36. *Une direction en ligne droite et perpendiculaire.* « Mais, va-t-on dire, comment se fait-il que les atomes se rencontrent, s'ils suivent tous la même direction, c'est-à-dire la perpendiculaire? naturellement ils doivent avoir la même vitesse, et dès-lors ils ne se rencontrent pas; puis, lors même que, doués de vitesse différente, ils se rencontreraient, ils n'en suivraient pas moins la même ligne absolument, puisque l'impulsion nouvelle qu'ils recevraient serait en tout semblable à l'impulsion primitive. — Cet argument repose sur une idée fausse, savoir, qu'il y a un haut et un bas dans la nature : un haut, duquel l'atome descend; un bas, vers lequel l'appelle la force de pesanteur. Il n'en est rien : ce principe imaginaire est un des premiers qu'on ait réfutés dans le commencement de la théorie épicurienne. Dès-lors les atomes ne tombent plus uniformément et perpendiculairement; ils suivent des lignes inclinées sous divers angles, les unes à l'égard des autres. Ils peuvent donc se rencontrer, se repousser, rejaillir plus ou moins, selon diverses résultantes, acquérir ou perdre de la vitesse, enfin s'accrocher plus ou moins complètement, et, à mesure que d'autres atomes arrivent à la masse qui commence à se former, se juxta-poser tout-à-fait, par suite de la pression que les nouveaux arrivés exercent sur eux. » (AJASSON DE GRANDSAGNE, *Système physique d'Épicure.*)

37. *Démocrite, auteur des atomes.* C'est Leucippe, et non Démocrite [1], qui fut le véritable créateur de la philosophie corpusculaire ou atomistique. Démocrite ne fit qu'adopter les prin-

[1] Démocrite d'Abdère, disciple de Leucippe, naquit vers 494 ou 490; selon d'autres, 470 ou 460 avant J.-C.

cipes de son maître, mais en les modifiant et en cherchant à les consolider par de nouvelles preuves. Zélé observateur de la nature, ce philosophe s'occupa surtout de la simplicité des atomes, qu'il fondait sur l'impossibilité d'une division à l'infini. La divisibilité des corps, disait-il, ne peut pas aller au delà du terme où les parties cessent d'être sensibles. Ceci posé, il reste ou une étendue, ou un corps sans étendue, ou, enfin, il ne reste rien. Si une étendue, l'étendue serait encore divisible; si un corps sans étendue, comment quelque chose d'étendu pourrait-il résulter de points sans étendue? Si rien, il faut donc admettre que le monde ait été fait de rien: donc, nécessairement les élémens de la nature sont des corps simples. Tel est l'argument par lequel il cherche à établir la simplicité des atomes. Mais il ne s'arrête pas là. De l'impossibilité d'assigner un commencement au temps, il déduit son éternité, celle de l'espace et celle du mouvement. Aux atomes, primitivement similaires entre eux, il attribue d'autres propriétés originelles, savoir, l'impénétrabilité et une pesanteur analogue à leur volume. A l'exemple de Leucippe, son maître, il explique la naissance et la destruction des corps par l'agrégation et la dissolution des atomes, et tous les phénomènes dont les corps sont le théâtre, par la figure, la position et l'ordre de ces mêmes atomes. Quant à leur mouvement, nous verrons plus bas en quoi Démocrite diffère de Leucippe, et en quoi Épicure s'écarte lui-même de ces philosophes.

38. *Que de dépouiller les atomes de leurs mouvemens naturels.* Leucippe[1] admettait pour principes de toutes choses, 1° le plein, ou le réel proprement dit, τὸ πλῆρες, ἢ τὸ ὄν, c'est-à-dire le solide réellement plein, l'atome ou particule indivisible; 2° le vide, τὸ κενὸν, ἢ τὸ μὴ ὄν, c'est-à-dire cette autre réalité, négative relativement à la première, et qui s'étend entre les atomes pour les empêcher d'être partout en contact immédiat, de former un tout sans distinction de parties. Mais les atomes et le vide ne suffisent pas; il faut quelque chose de plus, le mouvement. Mais d'où les atomes l'ont-ils reçu? d'où vient l'impulsion? en quoi

[1] Leucippe, contemporain et peut-être aussi disciple de Parménide, florissait vers 500 avant J.-C.

réside la force motrice? dans les atomes eux-mêmes; car il n'y a de réel au monde que les atomes et le vide : or, le vide, être négatif par rapport à toutes les qualités connues de la matière, ne peut imprimer le mouvement qu'il n'a pas. En résumé, l'atome, le vide et le mouvement, voilà les élémens du monde entier. Les atomes se meuvent de toute éternité dans le vide, et d'un mouvement circulaire qui engendre une infinité de mondes; et la loi suprême qui préside à toutes ces combinaisons, c'est la nécessité. — Pour Démocrite, les atomes et le vide sont toujours les principes de toutes choses; cependant il n'appelle plus le premier de ces principes *le plein*, *τὸ πλῆρες*, mais les atomes, *ἀτόμους*, ou le solide, *τὸ στερεὸν* ou *τὰ ναστά*. Et pourquoi cette différence, toute légère qu'elle soit? Rappelons-nous que Démocrite prouvait la nécessité des atomes par l'impossibilité d'une division à l'infini (note 37); il devait donc mettre en saillie leur caractère d'indivisibilité : de là le nom imposé aux atomes, *ἄτομοι* (insécables, indivisibles). De plus, comme l'expérience nous apprend que les corps les plus durs, les plus solides, résistent le mieux à la division, on voit pourquoi il s'est servi aussi des expressions *στερεὸν* et *ναστά* (solides). Les deux propriétés que Démocrite attribue aux atomes, c'est la solidité et la figure. Quant à leur mouvement, il apporte, comme nous l'avons dit dans la note précédente, quelques modifications au système de son maître. Démocrite paraît avoir distingué plusieurs genres de mouvemens; savoir, le mouvement oscillatoire, le mouvement par choc ou impulsion, et le mouvement en tourbillon ou circulaire, celui que reconnaissait Leucippe. Peut-être Démocrite croyait-il le premier mouvement seul primitif, le deuxième dérivé du premier, et le troisième du deuxième. Ce troisième étant le degré suprême du mouvement, et donnant naissance aux différens mondes qui se forment par nécessité, Démocrite identifiait le tourbillon et la nécessité. — Épicure, nous l'avons dit, tout en conservant la philosophie corpusculaire, s'écarta de Démocrite, autant que celui-ci s'était écarté de Leucippe. Nous voyons en effet, au rapport de Plutarque (*des Opinions des philos.*), que Démocrite avait doué ses atomes de deux propriétés, l'étendue et la figure; et qu'Épicure y en ajouta une troisième, la pesanteur;

Συμϐεϐηκέναι δὲ τοῖς σώμασι τρία ταῦτα, σχῆμα, μέγεθος, βάρος· Δημόκριτος μὲν γὰρ ἔλεγε δύο, μέγεθός τε καὶ σχῆμα· ὁ δ' Ἐπίκουρος τούτοις καὶ τρίτον, τὸ βάρος, ἐπέθηκεν. On comprend déjà que cette troisième propriété, la pesanteur, qu'Épicure attribue aux atomes, doit le conduire à modifier également le système de ses devanciers, relativement à leur mouvement; aussi voyons-nous, par un passage de Stobée (*Ecl. Phys.*, liv. I, ch. 23), que Démocrite admettait une seule espèce de mouvement (primitif), le mouvement oscillatoire, tandis qu'Épicure en admettait deux, le mouvement en droite ligne et le mouvement légèrement incliné : Δημόκριτος ἓν γένος κινήσεως, τὸ κατὰ παλμὸν, ἀπεφαίνετο· Ἐπίκουρος δύο εἴδη κινήσεως, τὸ κατὰ στάθμην, καὶ τὸ κατὰ παρέγκλισιν.

39. XI. *Car sa cause est sa nature même.* On sent toute la force de ces argumens de Carnéade, et les notions qu'il donne de la liberté méritent d'être remarquées par leur exactitude. « De tous les phénomènes actifs, le plus saillant est, sans contredit, celui de la volonté. C'est un fait, qu'au milieu des mouvemens que les agens extérieurs déterminent en nous, malgré nous, nous avons le pouvoir de prendre l'initiative d'un mouvement différent, d'abord de le concevoir, puis de délibérer si nous l'exécuterons, enfin de nous résoudre et de passer à l'exécution, de la commencer, de la poursuivre ou de la suspendre, de l'accomplir ou de l'arrêter, et toujours de la maîtriser. Le fait est certain, et ce qui n'est pas moins certain, c'est que le mouvement exécuté à ces conditions prend à nos yeux un nouveau caractère: nous nous l'imputons, nous le rapportons comme effet à nous, qui alors nous en considérons comme la cause. Là est pour nous l'origine de la notion de cause; non d'une cause abstraite, mais d'une cause personnelle, de nous-mêmes. Le caractère propre du *moi* est la causalité, ou la volonté, puisque nous ne nous rapportons et ne nous imputons que ce que nous causons, et que nous ne causons que ce que nous voulons. Vouloir, causer, être, pour nous, toutes expressions synonymes du même fait qui contient à la fois la volonté, la causalité et le moi. Le rapport de la volonté et de la personne n'est pas un simple rapport

de coexistence, c'est un véritable rapport d'identité. » *Voyez* COUSIN, *Fragmens philosophiques*, 1833.

XII. 40. *L'argument paresseux*. Adam Bursius, livre VII de son ouvrage intitulé *Dialectica Ciceronis*, nous fait connaître en détail les divers genres de sophismes que renfermait la dialectique des anciens : on distinguait les Sorites ou Monceaux, les Menteurs et les Inexplicables, auxquels se rattachaient le Paresseux, le Moissonneur, le Maître, l'Électre ou l'Invisible, le Cornu, le Crocodile, l'Utis, le Négatif, etc., etc. Tennemann nous apprend qu'Eubulide de Milet, et qu'Aleximus d'Élis, son disciple, surnommé par plaisanterie 'Ελέγξινος, ne sont connus que par des argumens captieux et des questions insolubles, ἄλυτα, qu'ils adressaient aux empiriques, particulièrement à Aristote, tels que : le Tas, σωρείτης (*acervus*); le Menteur, ψευδόμενος; le Cornu, κερατίνης, etc.

41. *Voici de quelle manière ils raisonnent*. Il y a dans le texte : *Sic enim interrogant*. Pour bien comprendre la valeur de cette expression, *interrogare*, ἐρωτᾷν des Grecs, il faut se souvenir que les dialecticiens disposaient leurs argumens en forme de demande et de réponse, méthode qui, adoptée depuis par les scolastiques, a cours encore de nos jours. C'est dans cette méthode d'interrogation que consistait le mode d'enseignement de Socrate. Pour instruire ses élèves, il se bornait à leur faire décomposer par la réflexion, comme l'a dit M. Garnier, les actes complexes qu'ils accomplissaient par instinct. Au moyen de demandes habilement ménagées, il les amenait peu à peu à ces analyses, et il appelait modestement sa méthode une sorte d'accouchement intellectuel, μαιευτική.

42. XIII. *Chrysippe répond ainsi à cet argument*. Comment se fait-il que Chrysippe, le défenseur le plus zélé du fatalisme, cherche à répondre à l'argument appelé *Paresseux*, qui en est une conséquence nécessaire ? n'aurait-il pas dû plutôt chercher à le renforcer de toutes les subtilités de sa dialectique ? Non ; car ce philosophe, quoique fataliste, était en même temps partisan de la liberté ; et, à ce double titre, il avait à répondre aux ar-

gumens dirigés contre l'un et l'autre dogme. Sa position était d'autant plus difficile, qu'il se voyait attaqué de deux côtés à la fois, et comme pris entre deux feux. Ainsi resserré dans un sentier si étroit, doublement pressé sur un terrain si glissant, sa chute était inévitable : il n'évitait Charybde que pour tomber dans Scylla. Telle est en effet la définition qu'il donne du destin, que le libre arbitre ne peut subsister avec elle : *Εἱμαρμένη*, dit-il [1], *φυσικὴ σύνταξις τῶν ὅλων ἐξ ἀϊδίου τῶν ἑτέρων τοῖς ἑτέροις ἐπακολουθούντων, καὶ μετὰ πολὺ μὲν οὖν ἀπαραβάτου οὔσης τῆς τοιαύτης συμπλοκῆς*. Eh bien, après des expressions si énergiques et si nettes, il ne s'en montre pas moins intrépide apôtre de la liberté. Il a deux drapeaux à défendre, comme deux armées à combattre : ses deux bras y suffiront ; il suera sang et eau (*æstuans laboransque*), mais il continuera la lutte, et pas un de ses deux drapeaux ne lui tombera de la main. Il faut bien avouer que ses réponses à l'argument *Paresseux* sont solides et décisives, et on n'y répond guère autrement de nos jours ; car cet argument, pour avoir changé de nom, n'en subsiste pas moins aujourd'hui même, et on le fait surtout valoir contre les pratiques religieuses des peuples, mises en opposition avec la prescience de la divinité et l'immutabilité de ses décrets. Voyons comment Sénèque répondait à cette difficulté aussi spécieuse que subtile : « Nous croyons à l'utilité des vœux, sans que, pour cela, le destin perde rien de sa force et de sa puissance. N'y a-t-il pas, en effet, des évènemens dont l'existence est suspendue par les dieux, et dont l'issue favorable est attachée aux vœux et aux prières des mortels ? Dans ce cas, les vœux font partie du destin, loin de lui être contraires. Mais, dit-on, la chose doit arriver ou ne pas arriver : si elle doit arriver, elle arrivera, quand même vous ne feriez point de vœux ; si elle ne doit pas arriver, elle n'arrivera pas, en dépit des vœux que vous pourriez faire. Le dilemme est faux, parce qu'il y a un milieu dans l'alternative ; c'est-à-dire, la chose arrivera, si l'on fait des vœux. Mais, réplique-t-on, l'existence ou la non-existence des vœux est aussi un fait nécessaire compris dans le destin. . . . . . .

. . . .

[1] Dans le quatrième livre *de la Providence*.

« En supposant que je me rende, que je dise, Oui, les vœux eux-mêmes sont compris dans l'ordre du destin ; eh bien ! il est impossible que ces vœux ne soient pas formés. Le destin porte qu'un tel sera savant, s'il étudie ; mais le destin a réglé qu'il étudierait : donc il étudiera. Un tel sera riche, s'il court la mer ; mais ce même destin qui lui promet l'opulence, porte ce décret additionnel, il courra la mer : donc il la courra. J'en dis autant des expiations. Cet homme évitera le danger, s'il détourne par des sacrifices expiatoires l'effet des menaces du ciel ; mais ces actes expiatoires sont compris aussi dans la destinée : il faudra donc qu'ils aient lieu. Voilà les objections par lesquelles on cherche à prouver que la volonté humaine n'a aucune part aux évènemens, et que tout est soumis aux lois du destin. Quand nous aurons à discuter cette question, nous verrons comment, sans déroger au destin, l'homme conserve l'exercice de son libre arbitre. Il suffit, pour l'instant, d'avoir résolu la question proposée ; d'avoir expliqué comment, en laissant au destin tous ses droits, les sacrifices et les expiations peuvent conjurer les dangers ; car, loin de combattre le destin, c'est une suite nécessaire de ses lois. Mais, direz-vous, à quoi bon l'aruspice, puisque, indépendamment de ses conseils, le sacrifice expiatoire aura nécessairement lieu ? il sert comme ministre du destin. Ainsi la guérison, quoique décidée par le destin, est due pourtant au médecin, parce que le médecin est l'intermédiaire par lequel nous arrive ce bienfait. » (*Quest. Nat.*, liv. II, ch. 37-38; traduction de M. Ajasson de Grandsagne.)

A ce passage de Sénèque, joignons ce que dit M. Géruzez (*Nouveau Cours de philosophie*) sur l'importante question de la prescience divine dans son rapport avec la liberté humaine. « Les théologiens admettent absolument la prescience et la liberté, et ils les concilient à l'aide des considérations suivantes : Dieu est infini dans le temps ; donc son existence n'est pas successive, mais simultanée ; donc on ne peut dire qu'il prévoit ; mais seulement qu'il voit ; et s'il voit nos actes, c'est parce que nous les faisons, et nous ne les faisons pas, parce qu'il les voit ; car voir, c'est être témoin et non principe d'action ; donc la prescience de Dieu ne porte pas atteinte à la liberté humaine.

« D'ailleurs, pour ceux qui ne reconnaîtraient pas la solidité de ce raisonnement, il reste toujours démontré, d'un côté, par l'idée de Dieu, que la prescience est un de ses attributs, et de l'autre, par la conscience, que la liberté est un privilège de l'âme humaine. Ils doivent donc admettre cette double vérité et la tenir pour certaine, lors même que la faiblesse de leur raison ne leur permet pas d'en apercevoir le lien. C'est peut-être là le parti le plus sage; car l'argument qui précède n'est pas fort concluant : en effet, Dieu n'est pas seulement le témoin de la vie de l'univers, il en est aussi le principe; et bien qu'il ne vive pas dans le temps, il nous a créés dans le temps. La succession des faits est quelque chose de réel, à moins que nous ne soyons dupes d'une incurable illusion; ce qui mettrait en péril la véracité de Dieu, en sauvant sa prescience. » *Voyez* aussi SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, liv. V, ch. 8.

43. XIV. *Tout cet échafaudage d'argumentation*. Ces mots s'appliquent tout ensemble, et à l'argument *Paresseux*, et à la manière dont il était réfuté par Chrysippe.

44. *Marcellus*. Le même dont Cicéron fait mention dans son traité *de la Divination* (liv. II, ch. 5), et dont il dit, dans son *Invective contre Calpurnius Pison* (ch. XIX) : « M. Marcellus, qui fut trois fois consul, homme éminent en vertu, en piété, en gloire militaire, périt au sein des flots; toutefois, grâce à son mérite, il vit encore avec éclat dans la mémoire des hommes : c'est comme un coup de la fortune, et non comme un châtiment, qu'on doit considérer sa mort. » M. Claudius Marcellus, petit-fils du vainqueur de Syracuse, avait été consul dans les années 588, 599 et 602. Il périt dans un naufrage qu'il fit, au commencement de l'année 606, comme il se rendait en ambassade auprès de Masinissa; non pas, comme le dit Asconius, *paullo ante cœptum bellum punicum tertium*, mais la seconde année de cette guerre; non pas, *a fortiori*, peu avant la première guerre punique, comme le dit M. l'abbé Giraud, dont les notes sur *le Destin* ont été réimprimées par M. V. Le Clerc, à la suite de sa traduction de ce traité.

45. *Donc Apollon n'a pu prédire l'histoire d'Œdipe*. Origène

(*contre Celse*, liv. II, ch. 20) fait allusion à ce trait dans le passage suivant : « Celse est persuadé que quand une chose a été divinement prédite, elle n'arrive qu'en vertu de la prédiction. Mais nous, qui sommes d'un autre sentiment, nous ne croyons pas que celui qui prédit la chose soit cause qu'elle arrive, parce qu'il a prédit qu'elle arriverait. Nous croyons, au contraire, que la chose devant arriver, soit qu'on la prédise ou qu'on ne la prédise pas, c'est elle qui donne occasion de la prédire à celui qui connaît l'avenir. Et il faut que celui qui prédit quelque évènement ait tout ceci dans la pensée, Telle chose pouvant arriver, ce sera telle autre qui arrivera. En effet, nous ne prétendons nullement que les prophètes ôtent à ce qu'ils prédisent la possibilité d'arriver ou de n'arriver pas; comme s'ils disaient : Telle chose arrivera nécessairement, et il est impossible qu'elle arrive d'une autre manière. Ce n'est que sous ce rapport de possibilité qu'on a pu prévoir des choses du nombre de celles qui dépendent de la volonté de l'homme, telles qu'il s'en trouve des exemples et dans l'Écriture-Sainte et dans les historiens grecs. On trouve l'oracle rendu à Laïus dans les tragédies d'un ancien poète (*les Phéniciennes* d'Euripide), soit qu'il en rapporte les propres termes, soit qu'il en substitue d'équivalens :

Ne cherche point, malgré la destinée,
A voir chez toi les doux fruits d'hyménée;
Ils te seront un funeste poison.
Par les mains de celui qui te devra la vie
La tienne te sera ravie,
Et l'on verra de sang regorger ta maison.

Nous supposons que celui qui parle avait la connaissance de l'avenir, et ce qu'il dit fait voir clairement qu'il ne tenait qu'à Laïus de n'avoir point de fils; mais que, s'il en avait, sa famille allait devenir le théâtre des aventures tragiques d'Œdipe, de Jocaste, et de leurs enfans. Si, par *nécessairement*, il entend une nécessité de contrainte, nous lui nions ce qu'il avance; car il était possible que la chose n'arrivât pas. Mais s'il n'entend que la certitude de l'évènement, laquelle n'ôte point à la chose cette

possibilité de ne pas arriver, cela ne fait rien contre nous. » (M. l'abbé Giraud.)

46. XV. *Le feu, relativement à la chaleur*. Cicéron demande ici : « Qu'est-ce qu'une cause ? » et il ne reconnaît pour telle que celle qui produit réellement l'effet qu'on lui rapporte. Il faut reconnaître, pourtant, que tout phénomène, que toute modification de substance, que tout changement qui se manifeste en elle, suppose, indépendamment de la cause efficiente qui le produit, une cause conditionnelle, une condition indispensable, sans laquelle le phénomène n'aurait pas lieu, ou serait différent qu'il n'est avec cette même condition. Que, par exemple, je m'approche du feu, j'éprouve la sensation connue sous le nom de chaleur. Or, cette sensation, cette modification que je subis, et que produit sur moi l'action du feu, suppose nécessairement que je suis un être sensible ; autrement le feu serait sur moi sans effet, ou il en produirait un autre. Ce phénomène a donc pour cause efficiente l'action du feu, pour cause conditionnelle ma sensibilité. Qu'à un être doué de sensibilité j'en substitue un dépourvu de cette qualité, la cause efficiente restant la même, l'effet sera différent. Si, par exemple, j'approche d'un morceau de cire des charbons ardens, à la place de la sensation, je vois un autre phénomène se manifester : la cire fond, elle devient fluide. Ce changement suppose nécessairement que la cire est fusible. Ici, comme plus haut, la cause efficiente est la même : c'est l'action du feu ; mais la cause conditionnelle est différente : c'est, ici, la fusibilité de la cire.

47. *Ennius tombe dans un sophisme de ce genre, quand il dit, etc.* Ces vers sont tirés de la *Médée* d'Ennius. Cicéron nous offre de ce passage une citation plus complète dans le livre II, ch. 22, de sa *Rhétorique à Herennius* : « Ne Ennium, et ceteros poetas imitemur, quibus hoc modo loqui concessum est :

Utinam ne in nemore Pelio securibus
Cæsa cecidisset abiegna ad terram trabes ;
Neve inde navis inchoandæ exordium
Cœpisset, quæ nunc nominatur nomine
Argo, qua vecti Argivi delecti viri,

> Petebant illam pellem inauratam arietis,
> Colchis, imperio regis Peliæ per dolum!
> Nam nunquam hera errans mea, domo efferret pedem
> Medea, animo ægra, amore sævo saucia.

Nam hic satis erat dicere (si id modo, quod esset satis, curasset poeta):

> Utinam ne hera errans mea, domo efferret pedem
> Medea! »

48. XVI. *Avant que Philoctète.* Cet exemple a déjà été apporté dans les *Tusculanes* (liv. II, ch. 7), où se trouvent cités des vers du *Philoctète* d'Attius. M. Matter observe, à propos de cet emprunt, que Cicéron, toujours plus littérateur que philosophe, ne perd jamais une occasion de citer la vieille littérature de Rome.

49. XVII. *Empédocle.* Philosophe, poète et médecin, Empédocle florissait vers 444, selon d'autres vers 460 avant J.-C. Il rétablit la liberté dans Agrigente, sa patrie. Disciple de Pythagore suivant les uns, et d'Anaxagore suivant les autres, ce puissant génie, auquel ses connaissances en histoire naturelle firent donner le nom de *faiseur de miracles*, trouva la mort dans le cratère de l'Etna. Il avait essayé de concilier tous les systèmes, et donné ainsi la première idée de l'éclectisme. On en peut juger par les quelques fragmens qui nous sont parvenus de son poëme didactique sur la Nature. Cicéron le met au nombre des partisans de la nécessité. Tennemann nous apprend qu'outre le principe de la concorde, φιλία, opposé, comme cause d'union et source de tout bien, à celui de la discorde, νεῖκος, Empédocle admettait encore le hasard comme principe servant à l'explication des choses, et que c'était aux deux premiers de ces principes qu'il attribuait l'origine des élémens.

50. *Aristote.* Ce philosophe, qui naquit à Stagyre, 384 ans avant J.-C., et mourut en 322, à Chalcis en Eubée, est, avec Platon, celui qui a rendu le plus de services à la philosophie. « Platon, a dit M. Cousin, est le génie de l'abstraction; Aristote, celui de la classification. Le premier a plus d'élévation, le second

plus d'étendue..... Platon se sert davantage de l'induction ; Aristote, de la déduction : aussi en a-t-il perfectionné l'instrument, en donnant le premier les lois du syllogisme régulier. » — Cicéron place Aristote à côté de Démocrite, d'Héraclite et d'Empédocle ; il le compte parmi les partisans de la nécessité. Devons-nous partager l'opinion de l'orateur romain à cet égard ? la lecture de Tennemann, de M. Cousin, d'Aristote lui-même, ne saurait nous le permettre : nous nous rangerons plutôt à l'avis de Gassendi, qui pense que Cicéron s'est trompé, et qu'Aristote n'admettait que la nécessité hypothétique ou conditionnelle. « J'ajoute, dit M. Cousin, qu'Aristote reconnaît une cause première à l'univers, une cause qui commence le mouvement sans y tomber[1] ; et ce n'est pas une cause physique, c'est une intelligence[2], et même une intelligence bienheureuse, et bienheureuse par elle-même[3].

51. *Revenons aux assentimens dont j'ai parlé dans la première partie de cette discussion.* Pour l'intelligence de ces mots, *prima oratione*, voyez ce que nous avons dit dans notre première note. Ajoutons seulement que, par *assentiment*, Chrysippe entendait l'action de la volonté, qui, suivant lui, n'a pas de causes parfaites et originelles, distinguées de la volonté elle-même.

52. *Et si cela est vrai de l'appétit.* Ce mot est, suivant nous, celui qui rend le plus exactement l'ὁρμὴ des Grecs, *appetitus*, *appetitio* des Latins. Nous lisons dans Cicéron (*Acad.*, liv. II, ch. 8) : « Nam aliter appetitio (eam enim esse volumus ὁρμὴν), qua ad agendum impellimur, et id appetimus, quod est visum, moveri non potest. »

XVIII. 53. *Éluder la nécessité et conserver le destin.* Aulu-Gelle nous a conservé, dans le deuxième chapitre de son sixième livre, les raisonnemens dont se servait Chrysippe pour concilier la fatalité et la liberté dans l'homme. Nous allons traduire tout le

[1] *Phys.*, lib. VIII, c. 5 : Τὸ πρῶτον κινοῦν ἀκίνητον.

[2] *Phys.*, lib. II, c. 5 : Ἀνάγκη πρότερον Νοῦν αἴτιον καὶ Φύσιν εἶτα καὶ ἄλλων πολλῶν καὶ τοῦδε τοῦ πάντος.

[3] *Polit.*, lib. VII, c. 1 : Εὐδαίμων ἐστὶ καὶ μακάριος δι' οὐδὲν δὲ τῶν ἐξωτερικῶν ἀγαθῶν, ἀλλὰ δι' αὐτὸν αὐτός.

chapitre, d'autant plus intéressant, qu'Aulu-Gelle, avant de le composer, paraît avoir eu sous les yeux les ouvrages mêmes de Chrysippe.

« *Comment Chrysippe a pu établir l'influence et la nécessité du destin, et laisser à l'homme la liberté de ses pensées et de ses jugemens.*

« Chrysippe, le coryphée de la secte stoïcienne, définit à peu près en ces termes le destin, que les Grecs appellent *πεπρωμένη* ou *εἱμαρμένη*. *Le destin*, dit ce philosophe, *est l'ordre perpétuel et immuable des choses, la chaîne des êtres, tournant sans cesse d'elle-même autour d'un même centre, et composée d'anneaux entrelacés par la continuité d'une succession éternelle et non interrompue.* Je joins ici les paroles mêmes de Chrysippe, autant que ma mémoire me le permet, afin que, si ma version paraît un peu obscure, on puisse la confronter avec l'original. Voici les propres termes de Chrysippe, dans le quatrième livre *de la Providence* : Εἱμαρμένη, φυσικὴ σύνταξις τῶν ὅλων ἐξ ἀϊδίου τῶν ἑτέρων τοῖς ἑτέροις ἐπακολουθούντων, καὶ μετὰ πολὺ μὲν οὖν ἀπαραβάτου οὔσης τῆς τοιαύτης συμπλοκῆς.

« Voici maintenant les difficultés qu'opposent à cette définition de Chrysippe les chefs des autres écoles, où sont reçus d'autres principes. Puisque Chrysippe, disent-ils, enseigne que le destin entraîne tout par la force de son mouvement, et qu'il est impossible de se soustraire à la violence de sa marche et à la rapidité de ses révolutions, les vices des hommes, non plus que leurs crimes, ne doivent pas leur être imputés ; leur volonté n'y est pour rien : il faut les attribuer à la nécessité, à une force irrésistible née du destin, souveraine et maîtresse de tous les êtres, et la cause nécessaire de tout ce qui doit arriver. En conséquence, les châtimens établis pour les crimes sont injustes, si les hommes ne se laissent pas aller au mal librement, mais s'ils y sont entraînés par le destin.

« Pour répondre à ces objections, Chrysippe a composé plusieurs dissertations remplies de pénétration et de subtilité ; mais voici la substance de tout ce qu'il a écrit sur cette question.

« Quoiqu'il soit vrai, dit-il, que des causes originelles, nécessaires et absolues, enchaînent tout sous l'empire du destin,

cependant nos âmes ne sont soumises à cette fatalité générale qu'autant que le permettent et leurs propriétés essentielles et leur nature. Si, dans le principe, ces âmes sont composées de qualités bonnes et utiles, ce torrent du destin qui vient fondre sur tous les êtres ne les atteint que légèrement, et semble les respecter. Si, au contraire, ces âmes sont grossières, ignorantes, impolies, sans aucun appui du côté des arts et de la vertu, une légère secousse de l'influence fatale vient-elle à les agiter, et même sans qu'il soit besoin de cette commotion, leur légèreté, la mobilité de leur volonté, suffisent pour les précipiter dans des fautes et dans des erreurs journalières. Tout ceci est le résultat de l'enchaînement naturel et nécessaire des êtres, qu'on appelle destin; car c'est comme une conséquence, une fatalité fondée sur la nature des choses, que les âmes mauvaises ne soient pas exemptes de fautes et d'erreurs. Pour le prouver, Chrysippe se sert d'un exemple assez juste et assez ingénieux. De même, dit-il, que celui qui pousse le cylindre sur un plan incliné lui donne la première impulsion qui le fait rouler; mais qu'ensuite de lui-même, par la nature de sa forme et sans secours étranger, il continue son mouvement: ainsi l'ordre, la disposition et la nécessité du destin met en jeu les genres seulement et les principes des causes; mais nos pensées, nos projets, nos actions même, ne reconnaissent d'autres principes que la volonté et l'âme de chacun. Vient ensuite ce passage qui a rapport avec ce que je viens de dire. *De là ce vers des pythagoriciens* :

Γνώσει δ' ἀνθρώπους αὐθαίρετα πήματ' ἔχοντας.

Tout homme est l'artisan de ses propres douleurs.

Ainsi les infortunes de chacun sont volontaires; ce sont leurs désirs qui entraînent les hommes dans le crime; et ils ne reçoivent de blessures que d'eux-mêmes. En conséquence, il soutient que l'on ne doit ni souffrir ni écouter ces hommes pervers, lâches et audacieux, qui, quand ils ont été surpris dans quelque faute ou quelque crime, se réfugient dans la nécessité du destin comme dans un asile sacré, et qui veulent faire attribuer à la fatalité, et non à leur méchanceté, les actions criminelles dont ils se sont

rendus coupables. C'est contre eux qu'Homère, le plus sage et le plus ancien poète, s'exprime en ces termes : « Quel reproche « insensé les mortels font aux dieux ! ils disent que c'est nous « qui leur envoyons les maux ; et c'est leur méchanceté qui seule, « et sans que le destin s'en mêle, cause tous les malheurs qui « les accablent. »

« Cicéron, dans l'ouvrage qu'il a composé *sur le Destin*, faisant remarquer que cette question est très-obscure et très-embarrassée, ajoute que Chrysippe n'a pas toujours réussi à résoudre les objections : *Chrysippus æstuans laboransque, quonam pacto explicet, et fato omnia fieri, et esse aliquid in nobis, intricatur hoc modo.* »

On reconnaît ici les passages de Chrysippe, traduits ou imités par Cicéron. (*Note de M. l'abbé* GIRAUD.)

54. *Que par une aperception.* Nous traduisons *visum*, *φαντασία* des Grecs, par *aperception*. Ce mot exprime le rapport de la sensation à l'objet qui l'a excitée, la *vue*, l'idée de l'objet. Il y a dans le langage de Cicéron une grande différence entre *visum* et *perceptio*, entre *voir* et *percevoir*. C'est donc à tort que presque tous les traducteurs rendent le mot *visum* par notre mot *perception*. Cicéron nous apprend (*Acad.*, liv. II, ch. 6) comment Zénon définit l'*aperception*, *φαντασία*, que toujours il traduit lui-même par *visum*. Voici ce qu'on lit dans le passage cité : « Quum enim ita negaret quidquam esse, quod comprehendi posset (id enim volumus esse *ἀκατάληπτον*), si illud esset, sicut Zeno definiret, tale visum (jam enim hoc pro *φαντασίᾳ* verbum satis hesterno sermone trivimus), visum igitur impressum effictumque ex eo, unde esset, quale esse non posset ex eo, unde non esset : id nos a Zenone definitum rectissime dicimus [1]. » Cicéron, en parlant du même philosophe, dit encore (*Acad.*, liv. I, ch. 11) : « Plurima autem in illa tertia philosophiæ parte mutavit. In qua primum de sensibus ipsis quædam dixit nova ; quos junctos esse censuit a quadam quasi impulsione oblata extrinse-

[1] Voici le texte de la définition de Zénon, conservée par Sextus Empiricus, VII, 248 : Καταληπτικὴ φαντασία οὖσα ἀπὸ ὑπάρχοντος, κατ' αὐτὸ τὸ ὑπάρχον ἐναπομεμαγμένη καὶ ἐναπεσφραγισμένη, ὁποία οὐκ ἂν γένοιτο ἀπὸ μὴ ὑπάρχοντος.

cus : quam ille φαντασίαν, nos visum appellemus licet ; et teneamus hoc verbum quidem : erit enim utendum in reliquo sermone sæpius. »

55. XIX. *Avouent pourtant.* Ce passage est extrêmement obscur ; quelques commentateurs ont même prétendu qu'il était altéré. Peut-être faut-il adopter la correction de Bremius, qui propose de lire : « Non fateantur tamen, eas nonnisi viso antecedente fieri. »

56. XX. *Un certain mouvement d'impulsion qu'il appelle choc.* — *Voyez* ce que nous avons dit à ce sujet dans notre note 38.

57. *Aucune raison qui l'oblige à ne suivre point la ligne perpendiculaire.* Nous avons dit, note 36, la réponse que l'on faisait à cette objection.

58. *Des rêves que le sens commun méprise et désavoue.* Cicéron n'en appelle pas aux philosophes, mais à tous les hommes doués de jugement.

FIN DU TRENTE-UNIÈME VOLUME.

ERRATA. — Page 38, ligne 19, *au lieu de* brevitem pore, *lisez :* brevi tempore. — Page 102, ligne 12, *au lieu de* contemn?mus, *lisez :* contemnimus. — Page 134, ligne 5, *au lieu de* Non abeo, *lisez :* Non habeo. — Page 206, ligne 15, *au lieu de* omnibus, *lisez :* ominibus.

TABLE

DES MATIÈRES.